

Ingénieurs, philanthropes et seigneurs de la guerre dans la Chine républicaine (1911-1935)

2/2/05

Certains d'entre vous l'auront certainement remarqué : le sujet que j'ai décidé cette année de traiter en cours — « Ingénieurs et philanthropes dans la Chine des seigneurs de la guerre » — est *a priori* tout à fait différent de ceux dont j'ai parlé dans ce cadre jusqu'à présent.

Il est différent, d'abord (et peut-être avant tout), parce que c'est la première fois que j'aborde ici des questions appartenant à l'histoire du 20^e siècle chinois — pour être plus exact, appartenant à l'histoire post-impériale (je rappelle que la période impériale s'est terminée à la fin de l'année 1911). Il l'est aussi parce qu'avec ce que je propose à présent je semble abandonner, plus ou moins, la thématique à laquelle j'ai habitué mon auditoire depuis maintenant une douzaine d'années : l'État chinois de la fin de l'empire (des Ming et des Qing, disons du 16^e siècle à l'orée du 20^e), ses modes de fonctionnement, ses administrateurs (j'ai longuement parlé du monde des administrateurs ces dernières années), son articulation avec la société, la façon dont il intervient dans l'économie, et même ce qu'on appellerait aujourd'hui sa « communication » (c'était en fait le sujet de mes premiers cours).

Or, la Chine dont je vais parler cette année — disons, *grosso modo*, celle des vingt-cinq premières années de la République, jusqu'au début de la guerre du Pacifique en 1937 — cette Chine a bien sûr un gouvernement, des ministères et des fonctionnaires, comme avant ; mais pendant une bonne partie de cette période — celle dont je m'occuperai surtout, en fait — on a parfois l'impression que c'est sur le papier plutôt qu'autre chose, dans la mesure où la réalité du pouvoir est totalement fragmentée et où les prérogatives et les fonctions traditionnelles de l'État en Chine sont devenues l'objet d'interminables et parfois sanglantes disputes entre divers groupes de militaristes, de révolutionnaires, de bureaucrates et d'impérialistes ; en bref, on a l'impression qu'il n'y a plus vraiment d'« État » digne de ce nom, en tout cas pas dans l'acception centralisée, hégémonique et ordonnée qui s'impose presque automatiquement à l'esprit lorsqu'on évoque le système impérial, quelles qu'aient été les conditions réelles dans lesquelles il fonctionnait à tel ou tel moment de son histoire.

Et en effet l'État, qui était si présent dans mes exposés passés, est absent (ou au moins semble absent) du sujet proposé cette année, puisque celui-ci nous parle d'ingénieurs, de philanthropie, et de seigneurs de la guerre. Ces trois termes désignent assez bien les domaines, à vrai dire un peu plus larges, que j'aborderai ; mais la façon dont je les ai assemblés pour le titre de ce cours ne dit rien de la façon dont ces domaines sont supposés se combiner, ce qui n'a *a priori* rien d'évident. Cette combinaison, je vous la livre donc d'emblée — ou si vous préférez, voici dès maintenant le fil conducteur auquel se rattachent les considérations qui vont suivre, dès aujourd'hui, et que je développerai de façon parfois assez étendue dans les semaines et les mois qui viennent. Ce que je me propose d'analyser, donc, ce sont les circonstances dans lesquelles certaines organisations philanthropiques (ou charitables) se sont appliquées à venir en aide à une Chine en proie à des troubles politico-militaires et à des calamités naturelles qui paraissaient sans fin — la Chine des seigneurs de la guerre, donc ; et surtout, c'est la façon dont elles ont voulu le faire dans une perspective résolument modernisatrice en mobilisant le savoir

technique et le militantisme d'un groupe particulier, et nouveau en Chine, celui des ingénieurs formés aux techniques occidentales.

Les ingénieurs

Pour développer un peu ceci, laissez-moi reprendre brièvement ces trois termes afin de vous donner une idée un peu plus concrète de ce qu'il y a derrière. Je commence par le plus inattendu, du moins par rapport à mes préoccupations habituelles : les ingénieurs. La profession d'ingénieur, au sens moderne du terme, est bien sûr nouvelle en Chine à l'époque qui va nous concerner, et autant que je sache elle a été jusqu'à présent très peu étudiée pour elle-même — je veux dire, dans ce cadre chinois, car, si l'on mentionne régulièrement le rôle de l'ingénierie moderne dans la modernisation du pays (de ses infrastructures, de ses transports, de ses communications, de son industrie, etc.) depuis le début du 20^e siècle, et même avant, et si l'on cite à l'occasion l'un ou l'autre personnage en vue, en revanche on ne s'est guère intéressé aux ingénieurs en tant que *groupe socio-professionnel* se définissant non seulement par sa compétence particulière, par son *métier*, mais également par la façon dont il combine un type de culture scientifique et technique, et même un style de vie, qui sont alors nouveaux en Chine et une relation particulière avec les milieux politico-administratifs et avec l'élite économique du temps.

En réalité, ce groupe socio-professionnel tel que nous l'examinerons est passablement hétérogène, et il l'est d'abord parce qu'il est indispensable d'y inclure, à cette époque, à la fois les ingénieurs européens ou américains (et parfois japonais) expatriés en Chine, qu'ils aient été engagés par des institutions publiques ou qu'ils travaillent dans des entreprises privées (presque toujours étrangères), et les ingénieurs chinois formés soit à l'étranger soit en Chine même — et parmi ces derniers, il faudrait sans doute distinguer aussi entre ceux qui ont fréquenté des écoles spécialisées chinoises, encore assez rares à cette époque, et ceux qui ont été formés dans des collèges ou des universités anglophones établis par des étrangers (typiquement, par des missions protestantes) dans les concessions des grandes villes chinoises de la côte. Le milieu est donc hétérogène — et je ne parle même pas de ses hiérarchies internes —, mais, comme nous le verrons, cette division majeure qui sépare dans la Chine du début du 20^e siècle les étrangers expatriés en Chine et les Chinois, même occidentalisés, n'exclut en aucune manière un esprit de corps qui, dans certaines occasions, se manifeste de manière assez remarquable, au moins parmi l'élite de la profession. Sans anticiper, j'aurai à me consacrer assez longuement, le moment venu, à la description d'un milieu sino-américain d'ingénieurs très conscients de leur mission commune, possédant même leur propre association et leur propre revue, un milieu très bien connecté politiquement et qui semble avoir exercé une assez grande influence sur l'ensemble de la profession dans les années vingt et trente.

Cela étant, même si les ingénieurs tendent à parler d'eux-mêmes comme d'une profession unique et fortement individualisée, voire comme d'une fraternité, et même s'ils viennent en général des mêmes écoles ou des mêmes départements d'université, ladite profession n'en recouvre pas moins toutes sortes de spécialités ; et ce qui est plus important, ces spécialités impliquent une assez grande variété de compétences et de connaissances, et elles impliquent aussi des environnements humains, et par conséquent des styles de vie, assez différents. Pour ne donner qu'un exemple, dans la Chine des années vingt un ingénieur responsable des équipements urbains dans une concession étrangère à Shanghai ou à Tianjin n'a pas du tout le même genre de vie, et ne passe pas par les mêmes expériences, qu'un spécialiste des travaux publics qui va construire une digue ou une route dans une province reculée où il n'y a pas d'autorité administrative digne de ce nom, infestée de bandits, et où les gens meurent de faim. En schématisant, l'un est un notable bourgeois, l'autre est une sorte d'aventurier, ou alors un missionnaire.

Or, c'est précisément à cette dernière catégorie (aux spécialistes des travaux publics actifs en Chine au début de la République, donc) que je me suis intéressé au départ. Et je m'y suis intéressé dans un contexte assez spécial, encore que pas rare en Chine à cette époque : je veux parler des grands travaux organisés pour secourir les victimes des calamités naturelles et des famines parfois épouvantables qui ont en effet frappé de vastes régions, et à plusieurs reprises, pendant les trente premières années de la République. Il faut d'ailleurs rappeler au passage que cette méthode, qui reposait sur le principe qu'il vaut mieux assister lesdites victimes en les faisant participer à l'édification d'infrastructures susceptibles de diminuer, ou même d'annuler dans le futur l'impact des accidents climatiques, plutôt que de leur distribuer des secours « gratuits » — que cette méthode, donc, n'était pas nouvelle en Chine, et qu'elle y avait même un passé tout à fait vénérable puisqu'elle faisait partie intégrante de l'arsenal très complet de mesures de lutte contre la famine développé à l'époque impériale, et de façon particulièrement éminente sous la dernière dynastie, celle des Qing, et plus particulièrement encore au 18^e siècle ; elle était alors désignée par l'expression *yi gong dai zhen* 以工代賑 (remplacer les secours par du travail).

Dans les années vingt et trente du 20^e siècle, c'est donc le même type d'approche qu'adoptent — de façon indépendante, d'ailleurs, je veux dire sans se référer particulièrement à la tradition — certaines organisations philanthropiques au moment de catastrophes majeures comme la grande sécheresse qui frappe la Chine du Nord en 1920-1921, ou celle de 1928-1930, également dans les provinces du Nord, ou encore comme les énormes inondations qui affligent tout le bassin du Yangzi ainsi que celui de la Huai, en 1931 (en Chine centrale, donc) — et plusieurs autres épisodes moins spectaculaires peut-être, mais de même nature, et tout aussi tragiques pour les populations concernées, lesquelles se comptent toujours par dizaines de milliers au minimum. Et avec cela j'en arrive donc au deuxième terme de mon sujet, les philanthropes.

La philanthropie

Comme je viens de le suggérer, la philanthropie m'intéresse, dans le cas présent, en tant qu'elle est le fait d'*organisations* — d'entreprises collectives dont la vocation est de soulager les souffrances des populations chinoises, d'abord, mais aussi, et pour certaines d'entre elles surtout, à améliorer leur sort dans le long terme en construisant, comme on vient de le voir, des routes, des dispositifs d'irrigation, des digues, etc., et tout cela, donc, en s'appuyant sur le savoir de l'ingénieur moderne. Dans les années vingt et trente les plus importantes parmi ces organisations sont animées, gérées et financées, partiellement ou totalement, par des étrangers, agissant à titre privé (et non pour le compte de leurs gouvernements ou de leurs pays d'origine) ; et pour des raisons que je développerai plus tard, c'est à ces organisations internationales, ou à forte participation internationale (majoritairement américaine en l'occurrence), opérant en Chine, que je m'intéresserai principalement. Celle dont j'aurai le plus à parler, en fait, et qui jusqu'au milieu des années trente s'est en effet trouvée au premier rang de ces efforts pour secourir la Chine et en même temps la moderniser, je puis en donner le nom dès maintenant : c'est la China International Famine Relief Commission (CIFRC), en chinois *Huayang yizhen hui* 華洋義賑會. (La connotation philanthropique apparaît mieux dans le nom chinois : le mot *yi* connote à la fois une activité volontaire, d'utilité publique, et gratuite.)

La CIFRC, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir très en détail, avait été créée en 1921, au lendemain de la grande famine de Chine du Nord ; elle avait son siège à Pékin (Pékin, je vous le rappelle, est resté la capitale de la République de Chine jusqu'en 1928, avant que le régime nationaliste du Guomindang n'établisse son gouvernement à Nankin et que Pékin ne soit rebaptisé Peiping) ; et elle était dirigée par un comité composé à parts égales, plus ou moins, d'Européens et d'Américains d'une part, et de Chinois d'autre part, ces derniers appartenant d'ailleurs pour la plupart à l'élite occidentalisée formée dans les universités étrangères.

L'importance de cette composante étrangère dans la philanthropie publique en Chine à l'époque républicaine ne saurait être trop soulignée, car elle avait de nombreuses conséquences. Par exemple, nous verrons qu'un organisme comme la CIFRC était contraint par ses statuts mêmes de limiter ses interventions à la lutte contre les calamités d'origine *naturelle*, par opposition à celles — souvent tout aussi catastrophiques en ce qui concernait leurs effets sur les populations — d'origine militaire, c'est-à-dire *politique*. Et cette contrainte s'imposait *a fortiori* à des organisations entièrement étrangères (et non pas sino-étrangères, comme la CIFRC), comme par exemple la Croix-rouge américaine, elle aussi occasionnellement très active en Chine dans le même domaine, mais dont l'attitude était plutôt plus rigoureuse que celle de la CIFRC par rapport à ce problème, peut-être parce qu'elle était basée hors de Chine et qu'elle était moins immédiatement et moins exclusivement sollicitée par les malheurs qui s'abattaient sur les populations chinoises, quelles qu'en fussent les origines, politiques ou naturelles. Quoi qu'il en soit — et c'est pour cela que je m'y intéresse ici —, seule de son genre la CIFRC avait créé en son sein un *département d'ingénierie* dont la vocation était de concevoir et d'exécuter des projets de travaux publics dans les zones de famine, ou menacées par la famine. Cette dernière distinction nous renvoie d'ailleurs à un autre problème très débattu dans les milieux de la philanthropie à l'époque : fallait-il attendre qu'une famine survienne effectivement pour justifier une intervention, ou fallait-il tenter d'agir *préventivement*, ce qui était en général moins facile à vendre auprès du public européen ou américain qui se trouvait à la source des financements, et ce qui pouvait en outre être considéré comme une forme d'ingérence par les autorités chinoises ?

Quoi qu'il en soit, j'évoquerai le moment venu les problèmes organisationnels, financiers et politiques que cette vocation à intervenir activement dans l'édification d'infrastructures publiques en Chine était susceptible de poser, au moins dans certaines circonstances ; mais ce que je voulais souligner d'emblée, c'est cette intersection très particulière entre le monde de la philanthropie, dont l'histoire est fort ancienne en Chine, et un milieu professionnel tout à fait nouveau, celui des ingénieurs, qui fait son apparition et se développe dans le pays pendant les premières années de la République, et qui n'hésite pas à défendre ses propres options en matière de développement économique et de construction nationale.

Les seigneurs de la guerre

Je faisais à l'instant allusion à ce qu'on appelle parfois en chinois les « calamités d'origine humaine » (*renhuo* 人禍), par opposition aux calamités naturelles (*tianzai* 天災) ; et c'est donc là qu'il va me falloir développer un peu le troisième terme invoqué dans le titre que j'ai choisi pour cette série de cours : les seigneurs de la guerre.

La Chine de ce qu'on est convenu d'appeler en français les seigneurs de la guerre (ou *warlords* en anglais ; en chinois on les appelait le plus souvent les *dujun* 督軍, c'est-à-dire les gouverneurs militaires, puisque telle était l'appellation officielle qu'ils se faisaient décerner) — la Chine des seigneurs de la guerre, donc, correspond à une période s'étendant au sens strict de 1916 à 1928 — en fait un peu avant et un peu au-delà. La première chose à faire, me semble-t-il, avant d'aborder pour de bon l'histoire de la philanthropie et de l'ingénierie dans la Chine républicaine, c'est déjà de rappeler en quelques mots à quoi correspondent exactement ces dates.

1916, c'est la mort du président de la république Yuan Shikai 袁世凱, peu après l'échec de sa très brève tentative pour fonder une nouvelle dynastie impériale (il est resté officiellement empereur 83 jours en tout). Certes, à en croire ses promesses, il devait s'agir d'une monarchie constitutionnelle, et d'une certaine manière « moderne », d'un régime dont il espérait non seulement qu'il lui permettrait d'accroître les pouvoirs déjà quasi dictatoriaux dont il disposait sur le papier, et en partie dans la réalité, mais aussi qu'il contribuerait à renforcer la position de la Chine face aux exigences et aux empiétements des puissances, et en particulier du Japon (les

autres puissances étant alors trop occupées par la guerre en Europe pour pouvoir être très actives en Extrême-Orient). Mais cette monarchie, il apparut très vite que, pour toutes sortes de raisons, personne n'en voulait, ou presque ; et surtout pas, dans leur grande majorité, les chefs civils et militaires que Yuan Shikai avait lui-même placés à la tête des provinces, et qui étaient presque tous ses anciens clients ou ses anciens compagnons d'armes¹.

Et de fait, on peut bien dire que ce sont les soulèvements militaires qui surviennent dans un certain nombre de régions du Sud-Ouest et du Sud à partir de la fin de 1915 en opposition à la tentative monarchique de Yuan Shikai, et plus généralement en opposition aux efforts qu'il a poursuivis avec constance depuis le début de sa présidence pour « recentraliser », en quelque sorte, l'autorité politique, administrative et militaire en Chine au détriment de l'indépendance *de facto* que les provinces, à commencer par leurs chefs civils et militaires (souvent confondus dans une seule et même personne), s'étaient en bonne partie arrogée à la faveur de la révolution de 1911 — on peut dire que ce sont ces mouvements de rébellion, fréquemment accompagnés de proclamations d'indépendance en bonne et due forme, qui marquent le véritable début du régime des seigneurs de la guerre en Chine.

Il est vrai que la plupart des régimes provinciaux nés de la chute de l'empire jouissaient déjà d'une très large autonomie, à tel point qu'on a pu caractériser les toutes premières années de la république comme une période de quasi fédéralisme dans l'histoire de l'État chinois. Il convient d'ailleurs de préciser qu'il ne s'agissait pas là simplement d'un effet des ambitions des chefs militaires qui avaient fait tomber le régime des Qing en se joignant au mouvement révolutionnaire dans les provinces — même si beaucoup d'entre eux, surtout dans la moitié sud de la Chine, se comportaient effectivement en satrapes militaires, commandaient des armées à leur dévotion, monopolisaient les revenus fiscaux, etc. ; il s'agissait tout autant d'un état de fait qui reflétait l'aspiration profonde des élites locales progressistes, depuis les dernières années de l'empire, à s'emparer du contrôle des affaires dans leurs provinces respectives, et à le conserver. La différence, c'est qu'au début de la république ce mouvement provincialiste s'en tenait, au moins dans les apparences, à un cadre légal et constitutionnel, et que ce à quoi on avait affaire, c'était plutôt une négociation et à un marchandage constants entre des coalitions locales de notables et de militaristes et un pouvoir central qui continuait de symboliser la nation et qui en outre, une fois consolidée la présidence de Yuan Shikai à partir de 1913, ne ménageait aucun effort pour reprendre la main, accroître ses pouvoirs, et en fin de compte réinstaurer un système centralisé dans la ligne de la tradition impériale².

Après la disparition de Yuan Shikai, en revanche, il n'y a plus en Chine d'homme fort pouvant prétendre avec quelque chance de succès contrôler les choses depuis le centre. Le résultat, pendant la décennie qui commence en 1916, c'est que les chefs de guerre basés dans les provinces et dans les localités agissent chacun pour son propre compte, qu'ils cherchent à consolider et agrandir leurs zones respectives d'influence, et que dans ce but ils réquisitionnent tous les moyens à leur portée pour accroître le financement, l'équipement et les effectifs de leurs armées. Les plus puissants sillonnent le pays en formant des coalitions qui ne cessent de se recomposer et qui se font la guerre en poursuivant toutes le même but ; et ce but, c'est, dans le discours, de restaurer l'unité du pays, ce qui dans les faits veut d'abord dire s'emparer du contrôle à Pékin, car la capitale théorique de la République de Chine reste la clé de la légitimité internationale, et non seulement de la légitimité, mais aussi de l'accès aux ressources fiscales³.

¹ Ernest P. Young, *The Presidency of Yuan Shih-k'ai* (Michigan University Center for Chinese Studies, 1977), chap. 8.

² Pour la phase 1911-1916, v. Edward A. McCord, *The Power of the Gun: The Emergence of Modern Chinese Warlordism*, Berkeley: University of California Press, 1993, chap. 2-6.

³ Au moins potentielles, mais le gouvernement était souvent aux abois financièrement. Pour un exemple dans la période 1922-1924 (plus personne n'est payé, même pas les ambassadeurs), v. Sheridan, *Chinese Warlord*, p. 125 sq.

et aux crédits étrangers. Bref, la Chine se retrouve dans ces années plongée dans un état d'anarchie totale, et j'aurai plus d'une fois l'occasion de mentionner à quel point les représentants des puissances occidentales comme ceux des organismes philanthropiques ne savent plus, à certains moments, sur qui compter ni sur qui parier.

La plupart de ces chefs de guerre continuent de recevoir de ce qui tient lieu de gouvernement central des titres de gouverneur militaire ou civil de telle ou telle province (et souvent les deux à la fois, comme je l'ai dit), ou, à un échelon plus modeste, de commandant de telle ou telle garnison, etc. ; mais ces titres sont parfaitement creux : ils ne viennent que sanctionner le pouvoir local de militaristes qui, dans les faits, sont inamovibles⁴, à moins bien sûr que quelque rival ne les chasse de leur fief par la force des armes, comme on en a d'innombrables exemples pendant toute cette période. Par contraste, même pendant des phases d'intense militarisation locale comme la guerre contre la rébellion des Taiping, au milieu du 19^e siècle, ou même pendant la courte présidence de Yuan Shikai après la révolution de 1911, personne n'était en position de contester sérieusement la compétence ultime du pouvoir central en matière de nomination, de révocation ou de mutation des gouverneurs et des généraux qui contrôlaient les forces armées et qui pouvaient être tentés d'imposer par la même occasion leur pouvoir sur l'administration civile et sur les ressources fiscales des régions où ils étaient basés. De la même façon, d'ailleurs, le centre avait jusqu'alors toujours gardé la haute main sur la désignation des fonctionnaires et des officiers de rang moindre dans les provinces (avec la seule exception de la phase « fédéraliste » immédiatement après la révolution de 1911, lorsque les provinces étaient en position de choisir leurs propres fonctionnaires).

Les véritables « seigneurs de la guerre », ce sont donc ces chefs militaires basés dans des régions plus ou moins étendues, dont ils sont d'ailleurs assez rarement eux-mêmes originaires, livrés à leurs propres ambitions par l'effondrement du système Yuan Shikai, et en mesure d'exercer un pouvoir politique quasi dictatorial dans leurs sphères respectives d'influence et d'en extraire toutes les ressources à leur seul profit. Il serait certes inexact de dire que ces seigneurs de la guerre sont à proprement parler les *inventeurs* d'un style nouveau de politique où les conflits se régleraient d'abord, voire uniquement, par la force, dans la mesure où ce style était plus ou moins entré dans les mœurs dès la révolution de 1911 ; mais la différence, après 1916, c'est que, dans cette forme de lutte pour le pouvoir basée sur le contrôle des forces armées et des moyens matériels qui permettent de les maintenir en ordre de marche et de les agrandir, le pouvoir central a cessé d'être un acteur dominant.

Par contraste, Yuan Shikai pouvait encore s'appuyer sur l'armée dite du Beiyang 北洋 (litt. des « Océans du Nord »), autrement dit sur un corps de troupes modernes qu'il avait patiemment édifié depuis la fin de la dynastie des Qing et dont le quartier général, l'académie militaire et les arsenaux se trouvaient à Tianjin (donc à proximité de Pékin). Yuan Shikai en était le patron incontesté, bien sûr, et son aptitude à contrôler le reste du pays reposait pour une large part sur la loyauté des divisions qu'il avait envoyées en garnison dans diverses provinces, c'est-à-dire en dernier ressort sur celle des généraux qu'il avait placés à leur tête. Or, ce système qui reposait entièrement sur la loyauté de la clientèle de Yuan Shikai a commencé assez vite de se déliter au moment de sa tentative de restauration monarchique à la fin de 1915 et au début de 1916, si bien que certains d'entre les seigneurs de la guerre qui ont émergé à la faveur du mouvement anti-monarchiste en 1916 étaient en fait issus eux-mêmes de l'armée du Beiyang : c'étaient, en d'autres termes, d'anciens clients de Yuan Shikai qui, sans entrer ouvertement en rébellion contre lui au moment de la tentative monarchiste, l'avaient, dans les faits, laissé tomber⁵.

⁴ McCord, p. 182.

⁵ Cf. exemple de Wang Zhanyuan 王占元 au Hubei, *ibid.*, p. 208 sq. En 1916 Wang réussit à devenir le seigneur de la guerre du Hubei. Voir p. 239 sur ses efforts pour être un « bon » warlord (simplicité, discipline imposée à ses troupes, être considéré comme un rempart contre le désordre...) ; il est à demi illettré (p. 241) ; le

En bref, ce sont les événements de 1916 et la chute de Yuan Shikai (il est en fait mort de maladie juste avant d'être contraint à démissionner formellement de ses fonctions de président de la république, qu'il s'était réattribuées après avoir renoncé au trône impérial) — ce sont ces événements, donc, qui ont conduit à l'émergence du régime des seigneurs de la guerre proprement dit en Chine et à la domination complète du militaire sur le politique (et des militaires sur la politique) dans la plus grande partie du pays. Si je me suis un peu attardé sur cet épisode, c'était simplement pour vous livrer un premier aperçu de l'ambiance politique, si je puis dire, en Chine pendant les premières années de la république, et aussi pour rappeler les circonstances qui ont conduit à l'état de décentralisation *de facto*, de fragmentation politique et militaire, et en fait de guerre civile quasi permanente, qui définit la période des seigneurs de la guerre ; en d'autres termes, et c'est pour cela que j'en ai parlé, les circonstances qui expliquent le contexte extrêmement difficile, voire à l'occasion franchement périlleux, dans lequel les entreprises philanthropiques que j'évoquais tout à l'heure tentaient de se déployer.

Cela étant, je ne vais pas ici entreprendre de vous résumer les presque quinze années que couvre l'histoire incroyablement compliquée des alliances, contre-alliances et affrontements divers, dégénéralant dans certains cas en guerres à grande échelle, auxquels a donné lieu cette forme de militarisme régional rebelle à tout contrôle autre que purement formel de la part d'une quelconque autorité centrale, et dont tout le monde est d'accord pour dire qu'il a été globalement catastrophique pour le pays. En revanche, chemin faisant, je serai conduit à parler assez en détail de certains épisodes qui ont eu un impact direct sur les campagnes de secours et sur les programmes de travaux publics qui sont au cœur de mon sujet. On verra d'ailleurs à cette occasion que le phénomène du warlordisme (si l'on peut s'exprimer ainsi) n'était aucunement limité aux ambitions et aux campagnes militaires de quelques grands chefs de guerre — ceux dont on parle toujours, et qui avaient en effet le plus de visibilité dans la vie politique comme dans la presse du temps, et même au plan international. Bien au contraire, il est tout à fait frappant de constater à quel point le militarisme était en quelque sorte devenu un élément de la vie quotidienne pour une grande partie des habitants du pays, et à quel point, du fait de sa diffusion et de ce qu'on pourrait peut-être appeler sa décentralisation, le phénomène était susceptible d'affecter toutes les strates de la vie locale, à tout le moins dans certaines régions auxquelles nous nous intéresserons.

Quoi qu'il en soit, il me reste ici, pour conclure provisoirement sur ce sujet, à rappeler malgré tout quelques repères chronologiques essentiels. J'ai dit à l'instant que les seigneurs de la guerre auront sévi pendant presque quinze années, alors qu'un peu avant j'avais parlé d'une décennie. Ce ne sont que des chiffres ronds, mais c'est un fait qu'il y a plusieurs façons possibles de dater la fin de la période. Et aussi bien d'en dater le début, en fait, car si la majorité des historiens s'accordent sur les événements de 1916 auxquels j'ai fait allusion, certains optent pour faire remonter le phénomène des seigneurs de la guerre aux lendemains immédiats de la révolution de 1911. Mais si l'on préfère 1916, ce qui semble malgré tout plus cohérent, on a en effet une longue décennie dont le terme correspond à l'établissement du régime nationaliste dominé par Chiang Kai-shek, en 1928, et à l'installation de la capitale de la République de Chine à Nankin. À cette date, en principe, les principaux seigneurs de la guerre ont été soit battus militairement par les forces du parti nationaliste (c'est-à-dire le Guomindang) au terme de la fameuse « expédition du Nord » lancée depuis Canton en 1926 (un gouvernement concurrent du gouvernement de Pékin avait été instauré à Canton dès 1917, à l'instigation de Sun Yatsen), soit absorbés par le nouveau régime, auquel ils se sont ralliés en cours de route.

En réalité les choses sont nettement plus compliquées que cela, car les ralliements en question sont on ne peut plus précaires, et surtout, ils n'excluent pas le fait que plusieurs seigneurs de la guerre majeurs, en Chine du Nord en particulier, ont été, dans les faits,

nouveau gouvernement central (Li Yuanhong et Duan Qirui) est obligé de lui laisser aussi le poste de gouverneur civil.

simplement confirmés par le nouveau régime dans leurs bases régionales, avec des positions de président du gouvernement de telle ou telle province, ou de général de telle ou telle armée ou telle ou telle division, voire avec des titres de ministres ou de membres des instances dirigeantes du Parti nationaliste, et qu'ils ont conservé la pleine disposition de leurs forces armées, même si sur le papier celles-ci sont désormais intégrées aux forces nationales, voire même promises à la démobilisation. Bref, ils sont toujours là, et même au nom de l'unité du pays à laquelle ils affirment tous adhérer (à laquelle d'ailleurs ils ont toujours proclamé adhérer), ils n'ont aucunement l'intention de se laisser dépouiller des attributs et des moyens de leur puissance au profit d'un nouveau *leader* national, d'un sudiste en outre, dont ils n'admettent la légitimité que du bout des lèvres. La conséquence de cet état de fait, c'est qu'il faudra une nouvelle guerre civile, en 1929 et 1930, pour que Chiang Kai-shek réussisse à venir à bout des plus récalcitrants, soit en les défaisant militairement, soit en achetant leur adhésion (ou celle de leurs principaux lieutenants) ; ou au minimum, pour qu'il réussisse à les faire définitivement renoncer à toute tentation de reprendre les armes contre le gouvernement central et à toute prétention à un destin national.

Ce que je vous livre là, je m'empresse de le dire, n'est que le résumé excessivement schématique d'une histoire, encore une fois, extraordinairement compliquée, et même confuse. Mais ce qui me paraît indispensable ici, c'est de souligner l'importance cruciale de l'année 1930, beaucoup plus que 1927 ou 1928, comme point tournant dans l'histoire de la République de Chine. On peut en effet considérer à bon droit que c'est en 1930 seulement que se situe la véritable unification du pays, pour la première fois depuis la chute de Yuan Shikai, et même si les forces centrifuges sont loin d'avoir toutes disparu. Et par là même, c'est de 1930 aussi que l'on peut dater la fin effective du régime des seigneurs de la guerre. Car même si quelques-uns parmi ces derniers restent quasi inamovibles dans leurs provinces, tous admettent désormais l'autorité de Nankin, et d'ailleurs ils ont souvent besoin de son appui, financier ou autre. L'année 1930 — en fait, l'extrême fin de 1930, comme nous le verrons dans le cas de la province du Shaanxi, dont je parlerai plus tard — marque pratiquement la fin des guerres civiles qui avaient ravagé la Chine, sans beaucoup d'interruptions, depuis 1916. (La principale exception, bien sûr, ce sont les campagnes que le régime continue de lancer contre les bases communistes, mais il s'agit là d'un autre problème.)

Le renouveau nationaliste

Du point de vue du sujet dont je m'apprête à parler, l'articulation de 1930 a également une grande importance. Pour anticiper un peu, mais sans entrer du tout dans le détail pour le moment, je dirai que la consolidation du pouvoir nationaliste à Nankin à l'issue de la guerre civile de 1929-1930 correspond au début véritable de ce qu'on peut appeler la *reconstruction nationale* dans la Chine républicaine. Dans le domaine que j'évoquais tout à l'heure, cela se traduit par une volonté de redonner au gouvernement central la haute main sur la création d'infrastructures modernes dans tout le pays, et en y mettant les moyens, de limiter le rôle des experts étrangers, et aussi, plus spécifiquement dans le cas qui nous concerne, de confier à des commissions *ad hoc*, relevant directement des ministères concernés et présidées par des personnalités gouvernementales de haut rang, l'organisation des campagnes de secours et de réhabilitation lorsque surviennent des catastrophes naturelles. Et ces tendances vont s'affirmer de façon croissante dans les premières années de la décennie 1930, alors même que la République de Chine jouit désormais au sein de la communauté internationale d'un prestige et d'une respectabilité qu'elle était loin de posséder avant cela. Une conséquence intéressante de cette nouvelle respectabilité internationale, soit dit en passant, c'est qu'à partir de 1930 la Société des Nations, dont la Chine avait d'ailleurs toujours été un membre actif, accepte d'aider directement le régime dans ses efforts de modernisation et de développement en mettant à sa disposition un certain nombre d'experts et de conseillers techniques. Je le mentionne au passage,

car, parmi ces experts, se trouvaient plusieurs ingénieurs en travaux publics, tous Européens (je rappelle que l'Amérique n'adhérait pas à la SDN), dont l'intervention a été fort ressentie dans le petit monde des ingénieurs dominé par des Américains auquel je m'intéresserai le moment venu ; et j'aurai à reparler avec quelque détail du conflit qui en est résulté.

Cela étant, il faut aussi rappeler ce que d'ailleurs tout le monde sait, à savoir que cet âge d'or du régime nationaliste — car on peut bien l'appeler ainsi, en dépit d'énormes difficultés et de beaucoup d'incompétence et de corruption — que cet âge d'or n'a pas duré longtemps, et cela, pour des raisons largement extérieures. L'invasion de larges pans de la Chine orientale et centrale par les forces japonaises en 1937, après des années de pression militaire et de grignotages aux périphéries (l'armée japonaise s'empare de la plus grande partie de la Mandchourie dès la fin 1931)⁶ — invasion à laquelle le régime a été incapable de faire face militairement —, et le repli du gouvernement dans l'Ouest lointain marquent la fin de l'expérience de reconstruction dont je viens de parler. Le pays est plongé dans le chaos pour de longues années, et, dans les conditions imposées par la guerre du Pacifique, puis par la guerre en Europe, il n'est plus question d'une quelconque intervention philanthropique internationale comme celles dont avait bénéficié à plusieurs reprises le pays dans les années 1920 et au début de la décennie dite de Nankin. L'aide internationale (c'est-à-dire essentiellement américaine) à la Chine pendant la guerre sera massive, mais c'est une aide d'État à État, et elle est presque exclusivement militaire.

Quoi qu'il en soit, et ainsi que nous aurons l'occasion de le voir plus en détail, l'impact des tendances nouvelles nées de la consolidation du régime nationaliste après 1930, auxquelles j'ai fait allusion à l'instant, a été sensible sur le fonctionnement et l'évolution d'une organisation philanthropique privée comme la CIFRC. Avant cette période, en effet, les campagnes de secours ou de grands travaux montées par la CIFRC prenaient le plus souvent place dans une sorte de *no man's land* administratif et politique, où le problème était de négocier les droits de passage et d'intervention avec les pouvoirs locaux, c'est-à-dire avec le ou les seigneurs de la guerre qui se trouvaient contrôler les régions auxquelles il fallait venir en aide. L'initiative venait presque toujours de la CIFRC elle-même, ou d'autres organismes privés dirigés par des étrangers. Par contraste, après 1930 rien d'important ne peut désormais se faire en dehors de l'initiative des autorités de Nankin, ou au minimum sans en obtenir le soutien. Certes la philanthropie internationale est toujours sollicitée, et d'ailleurs tout le monde admet que son aide demeure inestimable, tant financièrement que techniquement ; mais elle n'occupe plus comme auparavant le devant de la scène. Pour simplifier, je dirais peut-être que, pendant ces quelques années, le régime nationaliste a cherché à occuper, politiquement et symboliquement, un terrain — celui de la sécurité des populations et du développement économique — où l'indépendance même du pays semblait en jeu. Et il l'a fait en imposant ses règles, sa direction, et aussi ses institutions, au nombre desquelles il faut en particulier citer la « Commission économique nationale » (全國經濟委員會), créée en 1931 avec l'aide de la SDN mais surtout active, et même très active, à partir de 1934⁷.

⁶ V. Akira Iriye in *Cambridge*, vol. 13, chap. 10, plus particulièrement p. 515 pour la liste des « faits accomplis » de l'armée du Kwantung en Chine du Nord dans le courant 1935. La sphère d'influence autonome et connectée au Manchukuo qu'envisageait l'armée japonaise en Chine du Nord aurait inclus le Hebei, le Shandong, le Shanxi, le Chahar et le Suiyuan (p. 514) — donc pas le Shaanxi. En plus de l'armée du Kwantung il y avait une « armée de Tianjin » en garnison depuis l'expédition des Boxeurs. C'est elle qui fait venir plus de 150 chercheurs du Mantsetu pour faire une enquête économique sur la Chine du Nord, qui sera publiée en 72 volumes.

⁷ Sur les limites des politiques de développement économique du gouvernement de Nankin dans la réalité, v. Eastman in *Cambridge*, vol. 13, p. 151 sq., 156 sur les incertitudes concernant l'impact des politiques gouvernementales sur la croissance industrielle. Note que le produit de l'impôt foncier a été officiellement laissé aux provinces en 1928 (p. 157). La NEC ne doit pas être confondue avec la Commission des ressources naturelles, créée en 1935 pour créer des industries travaillant pour l'armée.

Ces conditions nouvelles, comme je l'ai dit, ont un impact manifeste sur les activités de la CIFRC, sur la façon dont elle est perçue, et sur celle dont elle se perçoit elle-même. Elle est perçue, tout semble l'indiquer, avec une certaine circonspection, voire avec une certaine méfiance, par les jeunes technocrates chinois qui travaillent pour la Commission économique nationale, ainsi que par leurs conseillers européens de la Société des Nations ; et s'il en est ainsi, c'est parce que, comme je l'ai déjà indiqué, la politique nationaliste est désormais d'essayer de reprendre l'initiative dans certains domaines où la CIFRC avait développé, et continuait de poursuivre, des programmes importants, les deux principaux de ces domaines étant le crédit rural et, justement, les travaux publics ; et je montrerai comment la CIFRC a été conduite, pour cette raison, et d'ailleurs aussi pour d'autres raisons de nature plus interne, à *fermer son département d'ingénierie* et à mettre un terme au contrat de son directeur, un ingénieur américain haut en couleur et extrêmement en vue dans le milieu des ingénieurs étrangers, et des ingénieurs chinois formés à l'étranger, nommé O.J. Todd, dont j'aurai beaucoup à reparler.

Le sujet tel que je le résumais au début — donc, les conditions dans lesquelles certaines organisations philanthropiques fortement connectées avec l'étranger ont tenté d'intervenir dans une Chine en proie aux affres du régime des seigneurs de la guerre, et le rôle de l'ingénierie moderne et de son développement en Chine dans cette intervention — doit par conséquent être légèrement qualifié au plan de la chronologie, puisque en réalité je poursuivrai mon exposé au-delà de la période des seigneurs de la guerre, et que j'aurai à y intégrer certains développements intervenus après l'établissement définitif d'un gouvernement nationaliste centralisé à Nankin en 1930, et jusqu'au moment de l'invasion japonaise.

*

Quoi qu'il en soit — 1930 ou 1938 — parler de la période républicaine est une nouveauté dans mon enseignement, comme je vous le rappelais au début ; et, dans mes recherches aussi, l'étude de cette période est passablement récente ; si bien qu'il ne me semble pas inutile, arrivé à ce point de mon exposé, d'expliquer par quel chemin et pour quelles raisons j'en suis arrivé à m'intéresser et à la période et aux problèmes dont j'ai parlé jusqu'ici. Le chemin suivi n'est pas en fait un chemin particulièrement tortueux, ni inattendu. Il se trouve en effet que l'étude de cas, l'affaire particulière dont l'exposé va me servir de fil conducteur, et à partir de laquelle je serai conduit à développer les différents thèmes que j'ai résumés tout à l'heure, se connecte à une recherche plus ancienne, publiée il y a quelques années, et qu'elle en est même le prolongement direct ; et à une recherche plus ancienne dont aussi bien le sujet que le cadre chronologique et le contexte général sont beaucoup plus proches de mes thèmes d'investigation habituels, puisqu'il s'agissait alors d'étudier certaines politiques de développement économique et de réaménagement des infrastructures agricoles conduites par les représentants de la bureaucratie impériale — par ces administrateurs dont je vous ai si souvent entretenus ces dernières années — dans une région que j'avais déjà étudiée et dont je parlerai encore beaucoup dans les semaines qui viennent.

Ce sujet qui va donc me servir de fil conducteur, c'est l'histoire de la modernisation d'un canal et d'un système d'irrigation très anciens, et très fameux, situé dans la province du Shaanxi, un peu au nord de la ville de Xi'an — l'antique capitale impériale aujourd'hui bien connue des touristes. Or, il se trouve, d'abord, que l'histoire de cette modernisation, ou si vous préférez, de la reconstruction de ce canal et de ce système d'irrigation suivant les normes et avec les techniques de l'ingénierie moderne, se situe pour l'essentiel pendant la période des seigneurs de la guerre, dont elle a subi très directement les contrecoups ; il se trouve ensuite que cette reconstruction a été conçue et réalisée par un certain nombre d'ingénieurs, aussi bien chinois qu'occidentaux, et que l'étude de leurs parcours, de leurs relations et de leur collaboration est particulièrement instructive ; et enfin il se trouve qu'elle a été prise en charge, pour sa plus

grande partie, par la CIFRC, et que de ce fait les réseaux philanthropiques que j'évoquais, mais d'autres aussi, s'y sont trouvés impliqués. Et c'est donc au cours de mes recherches sur l'histoire de cette modernisation réussie — mais réussie après beaucoup de drames et de difficultés — que je me suis trouvé confronté à toute une série de questions que je suis loin d'avoir explorées jusqu'au bout, et que j'ai donc l'intention d'examiner avec vous — de questions sur l'histoire du militarisme au début de la période républicaine, sur le rôle et sur l'attitude des milieux philanthropiques internationaux actifs en Chine à la même époque, et sur l'émergence de la profession d'ingénieur en Chine — en bref, tout ce dont je viens de parler.

Je voudrais encore ajouter que, non seulement la période et une bonne partie de la thématique sont nouvelles pour moi, mais aussi les *sources*. Ces sources, je les présenterai et je les évaluerai au fur et à mesure de mon exposé, mais je voudrais quand même mentionner dès maintenant à quel point elles sont, certes, fort différentes des genres historiographiques traditionnels auxquels j'ai presque toujours eu recours pour mes exposés passés, mais aussi beaucoup plus variées, et, dirais-je, distribuées (ou équilibrées) de façon différente. C'est en partie l'époque étudiée qui en est la raison. À l'anarchie politique dont je parlais correspond un indéniable désordre dans la production et dans la conservation des documents : les modèles et les procédures historiographiques traditionnels en Chine, qui étaient ceux de l'élite lettrée et de l'État bureaucratique, ont en grande partie disparu, ou alors ils ont été remplacés par des modèles plus « modernes », ou simplement différents, parce que fortement influencés par les formes occidentales. Cette évolution remonte d'ailleurs en partie au 19^e siècle. Pour ne donner qu'un exemple, l'apparition d'une presse chinoise moderne, d'abord à Shanghai et à Hong Kong vers le milieu de ce siècle, et ensuite, progressivement, un peu partout, change considérablement les conditions de la recherche pour l'historien.

Mais ce qui crée surtout la différence à partir du tournant du 20^e siècle, c'est que la présence et l'influence beaucoup plus grandes des Occidentaux en Chine (ainsi d'ailleurs que des Japonais, mais c'est un domaine que je laisserai de côté) se traduit nécessairement par une production beaucoup plus importante de sources d'origine occidentale, de quelque nature qu'elles soient : sources diplomatiques et militaires, presse, études, témoignages et souvenirs, archives, que sais-je. Comme nous le verrons très vite, dans les affaires auxquelles nous nous intéresserons le poids des sources de langue anglaise (essentiellement, en l'occurrence) est beaucoup plus grand que ce n'aurait été le cas ne serait-ce que cinquante ans plus tôt — et de même leur diversité. Et de fait, la confrontation des sources chinoises et occidentales est particulièrement intéressante, et parfois intrigante, en ce qui concerne la reconstruction du canal Jinghui 涇惠渠 — pour vous donner tout de suite le nom dont il a été baptisé une fois l'entreprise couronnée de succès. Le regard est différent, les points de vue aussi, les intérêts en jeu ne sont pas les mêmes, on ne parle souvent pas des mêmes choses, et parfois il y a des contradictions pures et simples, et même massives. C'est en fait à partir de telles contradictions entre sources chinoises et occidentales que j'ai commencé à m'intéresser de très près aux circonstances détaillées de la reconstruction du canal en question, et que je me suis retrouvé à explorer des domaines auxquels je n'aurais pas pensé au départ — ceux précisément dont je vous ai donné aujourd'hui un premier aperçu, et dont je vous parlerai de façon plus approfondie.

Mais je n'en suis pas encore tout à fait là. Comme je le disais, ces recherches concernant une période de l'histoire chinoise relativement nouvelle pour moi sont parties d'une étude plus ancienne, dont j'avais d'ailleurs déjà parlé dans mon séminaire de 1995, et qui portait, elle, sur l'histoire de ce même système d'irrigation à la fin de l'ère impériale. Or, la connexion entre ces deux moments de l'histoire d'une même infrastructure est extrêmement étroite. Le cadre géographique et les contraintes naturelles sont bien sûr les mêmes ; la société locale et le style d'économie agricole ne sont pas si différents ; et enfin, certains des problèmes techniques soulevés au moment de la rénovation du système — qu'on a commencé d'envisager à partir de

1920 environ, et qui a été entreprise pour de bon à la fin de 1930 — certains de ces problèmes avaient déjà été débattus des siècles auparavant. Pour toutes ces raisons, il me semble utile et même indispensable de commencer par une remontée historique, une remontée que je ferai même partir d'assez loin. Au terme de cet exposé préliminaire, auquel je pense consacrer l'essentiel de la prochaine séance, le cadre naturel, historique, et d'une certaine manière culturel dans lequel doivent être examinées les circonstances de cette entreprise de modernisation devrait être beaucoup plus clair ; et il sera même beaucoup plus visible, car je commencerai par projeter un certain nombre de cartes et d'images, anciennes et modernes, qui nous donneront une idée très concrète de cette infrastructure et de son environnement.

9/2/05

Avant de poursuivre je vous rappelle rapidement, si vous le voulez bien, la façon dont j'avais introduit il y a huit jours le sujet du cours de cette année. Concernant le cadre chronologique, d'abord, j'avais donné quelques indications préliminaires sur la Chine des seigneurs de la guerre — sur la période, donc, qui s'étend de la tentative de restauration monarchique du président de la république Yuan Shikai, en 1916, au triomphe (très relatif d'ailleurs) du régime nationaliste de Nankin sur les seigneurs de la guerre qui contestaient encore sa légitimité, en 1930 ; et j'avais aussi dit un mot des quelques années pendant lesquelles le régime de Chiang Kai-shek ainsi consolidé a commencé à édifier un État plus centralisé, plus fort et plus interventionniste, jusqu'à ce que l'expérience tourne court avec l'agression japonaise en 1937. Autre élément important dont j'aurai à traiter, j'avais évoqué l'intervention de certaines organisations philanthropiques internationales pendant les catastrophes naturelles et les famines qui frappent à plusieurs reprises de vastes régions pendant toute cette période ; et j'avais en particulier dit un mot de la China International Famine Relief Commission [Comité international de lutte contre la famine en Chine] (CIFRC), dont je vous entretiendrai très longuement le moment venu. Et enfin, j'avais consacré quelques considérations préliminaires au milieu des ingénieurs actifs en Chine depuis le début du 20^e siècle — aussi bien les ingénieurs étrangers expatriés en Chine que les ingénieurs chinois formés aux techniques occidentales, les uns et les autres ayant joué un rôle important dans les campagnes contre les catastrophes naturelles en prenant en charge ces chantiers de travaux publics sur lesquels on employait les victimes de la famine pour les faire participer, en échange de salaires ou de vivres, à l'édification d'infrastructures visant à réduire l'incidence des mêmes problèmes dans l'avenir — des digues, des systèmes d'irrigation, des routes carrossables, etc.

Ce sont donc là les thèmes que je développerai. Mais j'avais aussi eu le temps de préciser que mes considérations sur tout cela s'ordonneront autour d'une *étude de cas* — autour de l'histoire d'une opération spécifique répondant exactement à la définition que je viens de donner : un projet d'infrastructure hydraulique, donc, conçu par des ingénieurs aussi bien chinois qu'étrangers, d'ailleurs assez connus dans le milieu à l'époque, et réalisé avec l'aide de la CIFRC au moment de la grande famine de 1928-1930 dans le nord-ouest de la Chine — dans la province du Shaanxi, pour être précis. Enfin j'avais indiqué qu'avant de me lancer dans le récit de cette affaire, et d'élaborer à partir d'elle sur les différents sujets dont j'ai parlé, il me paraissait indispensable d'évoquer l'histoire pré-moderne de cette infrastructure hydraulique — et c'est donc ce que je vais faire aujourd'hui —, puisque aussi bien le projet finalement mis en route en 1930 consistait à reconstruire en le modernisant un ouvrage qui existait déjà, et même qui existait depuis très longtemps ; cet ouvrage étant donc le Canal Jinghui 涇惠渠, situé à une soixantaine de kilomètres au nord de Xi'an, et le réseau d'irrigation qu'il alimente. Et j'avais eu le temps de préciser que cette remontée historique est d'autant plus justifiée que la référence au passé glorieux du Canal (qui ne s'appelait pas encore Jinghui), à une histoire très présente dans la conscience locale et volontiers invoquée par l'opinion publique, se rencontre constamment dans les discussions qui ont précédé l'opération, dans les projets qui ont été publiés, dans les articles de presse qui en faisaient la propagande, et enfin dans les textes célébrant la nouvelle infrastructure après sa réalisation — et jusqu'à aujourd'hui.

Je suis moi-même parti d'une recherche sur l'histoire de ce système d'irrigation à l'époque impériale (une recherche qui date maintenant d'une bonne dizaine d'années), et, du fait même de cette connexion directe entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne de l'ouvrage, j'ai été naturellement conduit à m'intéresser à la seconde, surtout après avoir eu l'occasion de visiter le site dans son état actuel ; et encore une fois, c'est cette nouvelle recherche, dont je parlerai donc

cette année, qui m'a conduit à entreprendre l'étude de diverses questions qui, elles, relèvent uniquement de l'histoire de la Chine au 20^e siècle.

Le Canal Zheng-Bai

Cette remontée dans l'histoire que je vous propose aujourd'hui nous oblige en fait à remonter très haut⁸. L'ancêtre du canal Jinghui — le canal originel en quelque sorte — fait partie des quelques grands projets hydrauliques régionaux conçus à la fin des Royaumes Combattants, au 3^e siècle avant notre ère. À cette époque en effet les royaumes en question (au moins les plus importants) essayaient d'accroître leur puissance en créant des infrastructures dont ils espéraient une augmentation décisive de la productivité de leur agriculture, et par conséquent du nombre de leur population, et donc de l'effectif des armées susceptibles d'être alignées contre leurs rivaux.

Ce canal originel s'appelait le canal Zheng Guo 鄭國渠. Zheng Guo était en fait le nom de l'ingénieur (faut-il dire le « proto-ingénieur ») qui l'avait imaginé et réalisé. À en croire le court paragraphe consacré au canal dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian (la première véritable « histoire » composée en Chine, achevée au début du 1^{er} siècle avant notre ère) — lequel court paragraphe, reproduit presque à l'identique dans l'*Histoire dynastique des Han* environ un siècle et demi plus tard, est en fait l'unique source sur cet épisode — à en croire ce passage, donc, la construction du canal était à l'origine la conséquence d'une ruse, d'un de ces stratagèmes chers aux souverains des Royaumes combattants et à leurs conseillers pour avancer leurs affaires dans la lutte pour la suprématie. Comme le roi de Qin 秦, dont le domaine correspondait à la région que je vous montrerai dans un instant, effrayait ses voisins par sa volonté de puissance, l'un de ces voisins, le souverain d'un royaume nettement plus modeste appelé le Han 韓 (à ne pas confondre avec la dynastie des Han 漢), situé dans l'actuelle province du Shanxi, eut l'idée de lui envoyer un ingénieur (Zheng Guo, donc) avec la mission suivante : il allait *prétendre* être un transfuge du Han et offrir ses services à l'ambitieux roi de Qin en proposant de lui construire un système d'irrigation colossal qui multiplierait littéralement sa puissance économique, et donc sa puissance tout court. L'idée était que le projet en question serait tellement pharaonique que l'État de Qin s'y épuiserait sans réussir à le mener à bien, et par conséquent n'aurait plus la force d'attaquer ses voisins. Or, alors que le chantier était déjà engagé, la ruse fut éventée (l'histoire ne nous dit pas comment), et le roi de Qin, fou furieux comme on l'imagine, ordonna d'exécuter Zheng Guo. Mais celui-ci réussit à s'en tirer en convainquant le roi qu'en fait le projet était réalisable, et qu'une fois réalisé il garantirait la prospérité de l'État de Qin pour dix mille générations.

Et ainsi fut fait. Le canal Zheng Guo fut mis en service en l'an 246 avant notre ère et permit de rendre hautement productive la surface considérable de quatre millions de *mu* (je reviendrai sur ce chiffre) ; et s'il ne semble avoir efficacement fonctionné que pendant quelques générations (et certainement pas dix mille), au grand maximum quelques siècles, il a sans aucun doute assuré aux armées du royaume de Qin une base logistique grâce à laquelle son souverain put en effet absorber l'un après l'autre tous les royaumes rivaux, et en fin de compte unifier l'empire sous son pouvoir. Ce roi de Qin, vous l'avez certainement deviné, n'était autre que le futur Qin Shihuangdi, l'homme des armées de terre cuite.

Tel est donc le récit fondateur de la création de ce canal qui nous occupera longtemps. Mais quel était *historiquement* le tracé du canal Zheng Guo, et comment fonctionnait exactement le système d'irrigation qu'il alimentait en eau, on n'en a en fait pas d'idée bien précise. Le bref passage que je viens de résumer ne nous dit rien là-dessus, et la seule description du tracé du

⁸ Pour ce qui suit voir P.-E. Will, "Clear waters vs. muddy waters: the Zheng-Bai irrigation system of Shaanxi province in the late-imperial period", in Mark Elvin et Liu Ts'ui-jung (éd.), *Sediments of Time: Environment and Society in Chinese History* (Cambridge, Cambridge University Press, 1998), pp. 283-343.

canal dont nous disposions, qui se trouve dans un traité d'hydrologie datant de la fin du 5^e ou du début du 6^e siècle de notre ère, le *Classique annoté des cours d'eau* (*Shuijing zhu* 水經注), est beaucoup trop imprécise pour pouvoir être reportée sur une carte. Quant aux traces sur le terrain à partir desquelles les archéologues locaux font aujourd'hui jouer leur imagination, elles ne sont absolument pas concluantes et peuvent provenir de n'importe lequel des canaux qui ont été creusés sur le même site au cours des siècles suivants.

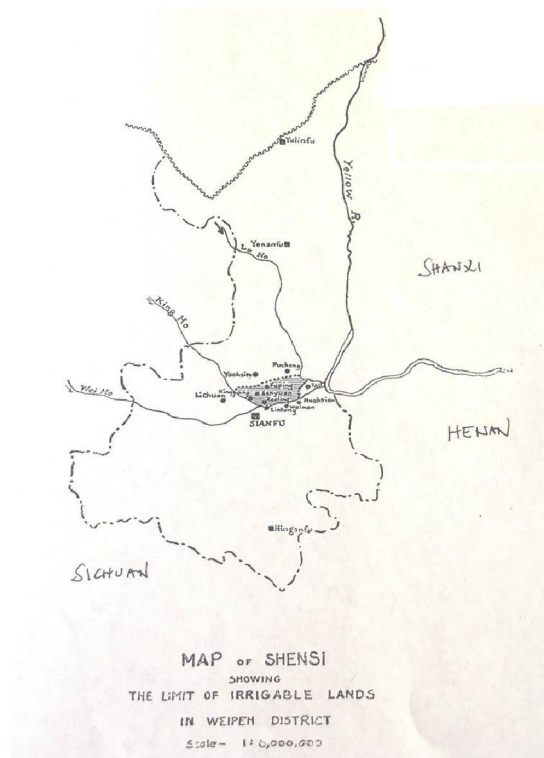
Ce site, donc, commençons par le localiser. L'ouvrage, comme je l'ai déjà indiqué, se trouve dans la province du Shaanxi, dans le nord-ouest de la Chine. Et à l'intérieur du Shaanxi (car le Shaanxi est une province passablement hétérogène du point de vue écologique), le système d'irrigation inauguré par le canal Zheng Guo se situe au milieu d'une région bien définie géographiquement, qui a toujours été le centre politique et économique de la province, et qui a toujours eu une grande importance stratégique, car c'est la voie de passage plus ou moins obligée entre la Chine propre et l'Asie centrale (sous les Han et les Tang Xi'an, alors appelé Chang'an, était l'extrémité orientale de la Route de la Soie) : je veux parler de la plaine alluviale de la rivière Wei 渭 (la Wei est le principal affluent du Fleuve Jaune) ; cette plaine étant appelée depuis l'antiquité le « pays à l'intérieur des passes », ou Guanzhong 關中. La désignation exacte des passes en question semble varier selon les sources, mais elle n'a pas grande importance ici.

La plaine du Guanzhong s'étend sur environ 350 km d'est en ouest, et sa largeur maximum est de quelques dizaines de kilomètres, dans la région de Xi'an et plus loin vers l'est ; l'altitude varie entre 200 et 400 m dans la partie qui nous concerne. Du point de vue morphologique cette plaine est ce qu'on appelle parfois un *graben*, c'est-à-dire une plaine alluviale encaissée entre deux rebords montagneux (comme par exemple la plaine d'Alsace) : au sud, on a les monts Qinling, qui culminent à plus de 2000 m ; et la limite nord correspond au rebord du plateau de loess qui occupe la partie septentrionale de la province. Dans le secteur qui correspond au site du canal Zhengguo, ce rebord est matérialisé par des barres rocheuses, pas très élevées en altitude mais passablement escarpées, dont nous verrons des images dans un instant. À son extrémité orientale, l'accès à la plaine depuis les provinces centrales de la Chine est contrôlé par un passage stratégique situé au confluent de la Wei et du Fleuve Jaune, appelé la passe Tongguan 潼關 ; et cet accès a en effet été maintes et maintes fois disputé au cours de l'histoire, y compris pendant la période des seigneurs de la guerre.

Pour préciser un peu la topographie, la plaine du Guanzhong consiste en une série de terrasses constituées d'alluvions récentes et recouvertes de loess, descendant en pente douce vers le lit de la Wei. Ces terrasses sont plus étroites sur la rive droite (au sud), et plus étendues sur la rive gauche. La couverture de loess est potentiellement très fertile ; mais du fait de l'alkalinité de la surface, qui est en partie la conséquence du climat sub-aride dominant dans cette partie de la Chine, cette fertilité potentielle ne devient réelle que lorsque les terres sont régulièrement irriguées. Or, en raison de cette topographie inclinée dont je viens de parler, et aussi parce que le cours de la Wei et de ses affluents est le plus souvent très encaissé, l'irrigation directe à partir des rivières n'est praticable que dans des zones très étroites le long des cours d'eau. En dehors de ces zones, l'eau doit être cherchée ailleurs : soit dans la nappe phréatique, en perçant des puits — mais le rendement des puits traditionnels était par définition extrêmement limité ; ou alors, l'eau doit être captée plus haut en altitude, et il faut alors trouver le moyen de l'amener là où on en a besoin. Et ç'a donc été le coup de génie de Zheng Guo d'imaginer un dispositif permettant de capter l'eau du principal affluent de la Wei, la rivière Jing 涇河, au point où elle franchit la barre montagneuse qui domine la plaine au nord, et permettant ensuite de la transférer au loin et de la répartir par gravité sur une très vaste superficie.

Nous allons dans un instant examiner cela plus en détail. Mais avant d'y venir je voudrais quand même souligner que raconter l'histoire de Zheng Guo est important pour au moins deux

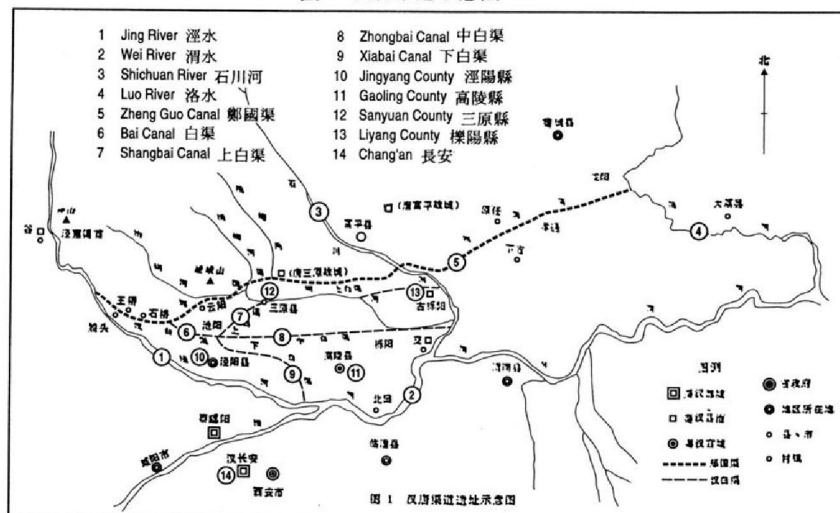
raisons. La première, c'est que l'exploit d'ingénierie qui lui est attribué n'a pas cessé d'être cité en exemple au fil des siècles, y compris par les ingénieurs « modernes » dont je parlerai plus tard, pour justifier les projets qu'ils défendaient avec l'ambition de reconstruire un système qui était alors très diminué. Et la seconde raison, c'est que, même si l'on n'a qu'une notion très vague de ce à quoi ce fameux canal pouvait bien ressembler dans la réalité, il y a au moins une chose de sûre, c'est que du point de vue structural le *modèle* créé par Zheng Guo au 3^e siècle avant notre ère a été repris sur le même site siècle après siècle, dynastie après dynastie, et, là encore, jusqu'à aujourd'hui. Il y a eu des variantes importantes dans le tracé du canal et de ses branches secondaires, il y en a eu également dans la location exacte et dans la conception même du dispositif de captation de l'eau, et l'efficacité du système a été elle aussi on ne peut plus variable. Mais il n'en reste pas moins que les principaux éléments du système, et son principe même de fonctionnement, sont restés les mêmes. Zheng Guo avait, en quelque sorte, trouvé dès le départ la solution optimale pour irriguer le secteur le plus favorablement situé dans la plaine du Guanzhong, et potentiellement le plus productif.



Ce secteur, donc, le voici (carte 1). Il est bordé au sud par le cours de la Wei, au nord par le rebord du plateau de loess, à l'ouest par la Jing, et à l'est par la Luo 洛河 (une rivière qui se jette dans le Fleuve Jaune un peu en amont de la Wei). Le « Weibei » (« Weipeh » sur la carte projetée), c'est-à-dire la région « au nord de la Wei », c'était en quelque sorte le nom de code du projet de modernisation du canal patronné par la CIFRC dans les années 1920 et 1930 ; et ce croquis est en effet extrait d'un article datant de cette époque et faisant la publicité du projet en question. Cela étant, ce qu'il importe de souligner, c'est l'extrême optimisme de cette carte, car elle représente la zone potentiellement irrigable avec l'eau captée dans la Jing dans son extension vraiment maximale. Or, cette extension n'a jamais correspondu à la réalité, sinon peut-être à l'époque légendaire du canal Zheng Guo — du moins, c'est ce qu'on a voulu lire dans les sources.

Voici en effet une carte conjecturale du système

圖3: 漢唐渠道示意圖



aux époques anciennes, extraite d'un article dû à l'un des meilleurs historiens locaux du canal, Ye Yuchun 葉遇春 (carte 2). Ce qui est représenté ici, ce sont en fait *deux* canaux différents : vous voyez en effet d'une part, au nord, ce qui est supposé avoir été le tracé du canal Zheng Guo, dont la longueur aurait été d'environ 130 km, et

資料來源: 葉遇春, 〈引涇灌溉技術初探——從鄭國渠到涇惠渠〉, 頁38。

qui dans cette représentation au moins s'étend loin à l'est de la zone à laquelle s'est limitée l'emprise du système pendant presque toute la durée de son histoire. (Il faut préciser que ce tracé comporte des incertitudes techniques considérables, et qu'en particulier personne n'a jamais expliqué de façon satisfaisante comment aurait pu se faire le franchissement de la rivière Shichuan). Et d'autre part, plus au sud, on a un canal se divisant en trois branches, construit au 1^{er} siècle avant notre ère (sous la dynastie des Han) par un certain « duc Bai », dont on ne sait rien par ailleurs, et qui lui a donné son nom : le canal Bai 白公渠, ou 白渠.

Il n'est pas exclu qu'à l'époque des Han les deux canaux aient fonctionné simultanément ; mais on n'a pas d'idée précise de la façon dont ils se raccordaient à la Jing (i.e. soit par deux accès séparés, soit par un seul comme sur cette carte, mais ce n'est qu'une hypothèse). La seule chose que l'on sait — ou plus exactement, c'est ce que qu'affirme le court passage de *l'Histoire dynastique des Han* où il est question du Canal Bai — c'est que le rendement de ce dernier était bien moindre que celui attribué à son glorieux prédécesseur, puisqu'il aurait irrigué une superficie de 450 000 *mu*, par opposition aux 4 millions de *mu* du Zheng Guo. (Un *mu* fait aujourd'hui 1/17 d'hectare, et dans l'Antiquité c'était un peu moins.)

Ces chiffres valent ce qu'ils valent, et ils ont été fort discutés, ne serait-ce qu'en raison des incertitudes qui entourent la valeur exacte du *mu* respectivement à l'époque des Qin et à celle des Han (suivant certaines hypothèses le *mu* des Qin valait en fait moins de la moitié du *mu* des Han et de la période impériale). Mais quoi que l'on pense de ces discussions, l'important pour ce qui nous concerne est de garder en mémoire ce tracé un peu mythique du Canal Zheng Guo, situé très au nord, donc dominant une partie plus importante de la plaine — et non seulement le tracé, mais aussi le chiffre énorme de terres irriguées qui lui est traditionnellement associé. Il faut garder tout cela en mémoire, car ces notions semblent être toujours restées, justement, dans la mémoire locale ; et surtout, c'est ce modèle du Zheng Guo que ressortiront certains ingénieurs dans les années 1920 lorsqu'on rêvera de ressusciter le système dans sa dimension maximale.

Quoi qu'il en soit, s'il n'est pas impossible, comme je le disais à l'instant, que les deux canaux aient été simultanément en service sous les Han antérieurs (au 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, donc, lorsque le Guanzhong était encore le site de la capitale de l'empire), il semble en revanche que dans les siècles suivants le Canal Zheng Guo ait assez vite cessé de fonctionner. Certaines sections déconnectées les unes des autres servaient peut-être encore à l'irrigation sous la dynastie des Tang — au 7^e siècle et dans la première moitié du 8^e ; mais sous les Song du Nord, au 11^e siècle, on a des témoignages oculaires montrant que ce n'était plus qu'une ruine, et apparemment on en a par la suite rapidement perdu jusqu'à la trace.

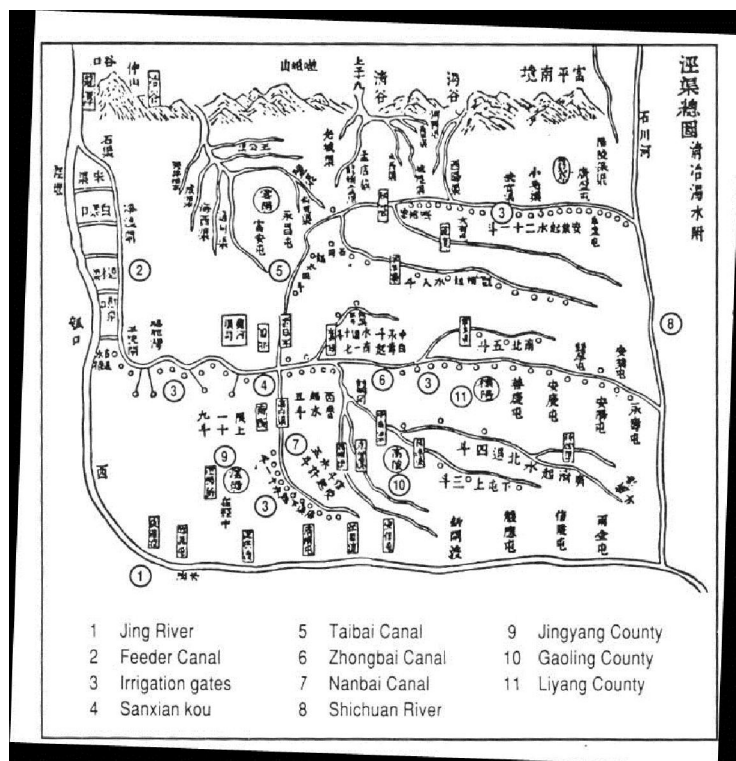
Autrement dit, même si le système a longtemps encore été désigné par l'appellation combinée Zheng-Bai, assez vite seul le second terme (le canal Bai) a correspondu à la réalité sur le terrain. Ce canal se divisant en trois branches, que l'on voit ici sur la carte, a continué d'exister jusqu'à la fin de l'ère impériale, même s'il a subi des variations plus ou moins importantes dans son tracé et dans son dispositif de répartition de l'eau, et même si ces variations sont la plupart du temps impossibles à reconstituer de façon un tant soit peu précise — du moins pas avant la première carte connue, qui date du 14^e siècle, et que je vais tout de suite vous montrer.

C'est en fait à l'époque des Tang que le dispositif semble avoir acquis sa forme à peu près définitive ; et la dynastie des Tang est également la première pour laquelle on dispose de documents relativement élaborés et précis sur la gestion du système et sur les principes qui présidaient à son fonctionnement. Ce fonctionnement — c'est un point important à souligner — était alors placé sous le contrôle étroit d'un organe spécialisé directement rattaché au gouvernement central, le Département des eaux (*shuibu* 水部). (Je vous rappelle en effet que, de la même façon que les Qin et les Han, les Tang et la courte dynastie des Sui qui les avait précédés étaient à la tête d'un empire unifié, et même d'un empire de dimension asiatique,

qu'ils gouvernaient depuis une capitale située sur le même site que l'actuelle ville de Xi'an, donc à proximité immédiate du Canal Zheng-Bai. En d'autres termes, la région irriguée par le canal était l'arrière-pensée immédiate de la capitale, et à ce titre sa productivité avait une importance stratégique.)

Mais, comme je l'ai dit, il faut encore attendre quelques siècles pour disposer du premier traité circonstancié, à la fois sur le dispositif lui-même et sur ses règles de fonctionnement. Il s'agit d'un texte qui date de l'époque mongole, de 1342 pour être précis (ce texte est intitulé *Jingqu tushuo* 涇渠圖說). Et la documentation nettement plus abondante qui a été publiée et conservée pendant les siècles suivants permet de voir qu'à partir de là (et sans doute en fait depuis les Song), et jusqu'à la fin de l'empire, le système est resté relativement stable sous ces deux aspects — je veux dire, aussi bien sa disposition sur le terrain que ses principes de fonctionnement. En revanche — et c'est un point important —, son rendement effectif, exprimé en surface de terres irriguées, n'a pas été stable du tout ; et non seulement il n'a pas été stable, mais il a subi une dégradation séculaire, jusqu'à être réduit à très peu de chose au moment de la chute de l'empire en 1911.

Mais indépendamment de cette dernière restriction, qui est évidemment très importante, la description un peu plus détaillée du système que je vais vous proposer à partir d'ici reste valable, à un certain nombre de détails près, pour les six ou sept derniers siècles de l'histoire de l'ouvrage avant sa transformation par l'ingénierie moderne ; et elle correspond par conséquent à la conception du dispositif avec laquelle étaient familiers ceux qui ont commencé d'envisager, au début de la période républicaine, d'entreprendre une telle transformation.



On peut distinguer, dans ce dispositif, un certain nombre d'éléments de base qui apparaissent tout à fait clairement sur cette carte dont je vous parlais à l'instant, jointe au traité de 1342, et que voici (carte 3). Vous aurez bien sûr tout de suite noté la « déformation » par rapport aux projections cartographiques modernes, la façon dont les proportions réelles ne sont de toute évidence pas respectées ; or — et je crois que c'est important de le préciser — cette échelle très élastique (pour dire le moins) dans la représentation, cette imprécision apparente, sont tout à fait typiques des cartes traditionnelles chinoises, et elles ne venaient pas du tout d'une incapacité congénitale à être exact (on a en fait des cartes

anciennes, il est vrai très peu nombreuses, qui s'inscrivent dans un quadrillage de l'espace parfaitement régulier). Tout cela découlait simplement d'une conception différente du rôle de la représentation graphique de l'espace, d'une approche dans laquelle les priorités et les modes de représentation étaient différents. Ici, par exemple, le problème était visiblement de faire tenir toute l'information utile dans le cadre d'une seule page, ce qui a obligé à déformer et à raccourcir pas mal de choses. (Nous verrons tout à l'heure une représentation du même site

étendue sur trois doubles pages consécutives, et où les proportions sont par conséquent tout à fait différentes.)

Cela étant, même en tenant compte de ce genre de problème, on reconnaît clairement la disposition en trois branches que nous avons vue sur la carte reconstituée de Ye Yuchun. Mais cela, ce n'est que le réseau de distribution proprement dit, et bien sûr pour décrire le système dans son entier il faut partir de sa « tête » (渠首), c'est-à-dire de ce que j'appelle la « prise d'eau », localisée au sortir de la gorge au travers de laquelle la rivière franchit la barre rocheuse qui domine le site. On distingue donc, à partir de ce dispositif de captation de l'eau, (1) le *canal d'amener*, qui court parallèlement au lit de la Jing ; (2) puis, à partir de là où le tracé oblique vers l'est et pénètre dans la plaine proprement dite, le *canal principal d'irrigation* ; (3) ensuite ses *branches* et *sous-branches*, qui recevaient l'eau non pas toutes ensemble mais alternativement (je vais revenir plus tard sur cet aspect), et dont l'accès était contrôlé à cet effet par des dispositifs d'écluses (ou de vannes, *zha* 閘), dont on ne possède malheureusement pas de représentation concrète mais qu'on peut au moins imaginer (des poutres empilées et maintenues en place par un système de rainures taillées dans la pierre sur les parois du canal) ; et enfin (4) les *vannes d'irrigation* (ici représentées par des petits ronds) qui admettaient l'eau dans des rigoles (non représentées sur les cartes comme celle-là) menant jusqu'aux champs. L'appellation usuelle de ces vannes était *dou* 斗. Dans l'état du système représenté ici (sous les Yuan), il y en avait en principe 135. Une source parle de 176 vannes à une date antérieure non précisée (probablement à l'époque des Tang) ; au 19^e siècle en revanche, il n'en reste plus que 106 de répertoriées.

On remarque aussi sur cette carte — je le signale en passant —, situés au nord, l'existence de petits systèmes d'irrigation alimentés par d'autres rivières que la Jing mais s'écoulant vers la plaine depuis les mêmes montagnes (le Yeyu 冶峪, le Qingyu 清峪 et le Zhuoyu 濁峪, qui sont des rivières bien moins importantes que la Jing). À l'époque moderne (depuis au moins les Song, semble-t-il) ces systèmes fonctionnaient indépendamment du Canal Zheng-Bai ; mais les techniques de distribution de l'eau et les principes d'organisation se conformaient au même modèle. La grande différence, c'est qu'il n'y avait pas de gestion directe par l'administration impériale, et que c'étaient les communautés locales qui s'organisaient et en principe se disciplinaient elles-mêmes ; et ceci posait d'ailleurs toutes sortes de problèmes intéressants dont je n'ai malheureusement pas le temps de parler ici.

Ceci donc pour la période récente. En revanche il est probable, encore que difficile à reconstituer exactement (car il n'y a aucun texte là-dessus, et il faut entièrement se baser sur l'observation du terrain), qu'à l'origine on avait fait en sorte que lesdites rivières viennent se jeter dans la version originale du grand système, c'est-à-dire dans le Canal Zheng Guo, lequel, comme nous l'avons vu, suivait un tracé nettement plus au nord que les ouvrages qui lui ont succédé. Si tel était effectivement le cas, cela voudrait dire que, contrairement aux versions plus récentes du système, le canal construit pour le roi de Qin captait le long de son parcours l'eau de plusieurs rivières à la fois, et non pas seulement de la Jing ; et cela déjà rendrait plus audacieuse et plus ingénieuse encore la conception de l'ouvrage élaborée par Zheng Guo ; et cela pourrait aussi contribuer à expliquer le rendement incroyablement élevé qui lui est attribué dans les sources.

Cela étant, c'est le système à époque historique qui nous intéresse ici (c'est-à-dire, essentiellement, celui qui a fonctionné pendant le dernier millénaire) — puisque c'est celui-là qu'on a entrepris de moderniser au 20^e siècle. Et il y a donc deux aspects de ce système dont je vais devoir à présent parler plus en détail. Le premier aspect, c'est la nature exacte du dispositif qui permettait de capter l'eau de la Jing à la tête du canal et de l'amener dans la plaine ; et ce sont par la même occasion les difficultés considérables qu'on rencontrait pour faire fonctionner correctement ce dispositif et pour le maintenir en état de marche. Quant au second aspect, c'est la façon dont l'eau était répartie branche par branche et vanne par vanne en fonction d'un cycle

mensuel calculé de façon extrêmement précise, et dont la mise en œuvre posait elle aussi beaucoup de problèmes.

圖 2a : 十八世紀的鄭白 (或龍洞) 系統

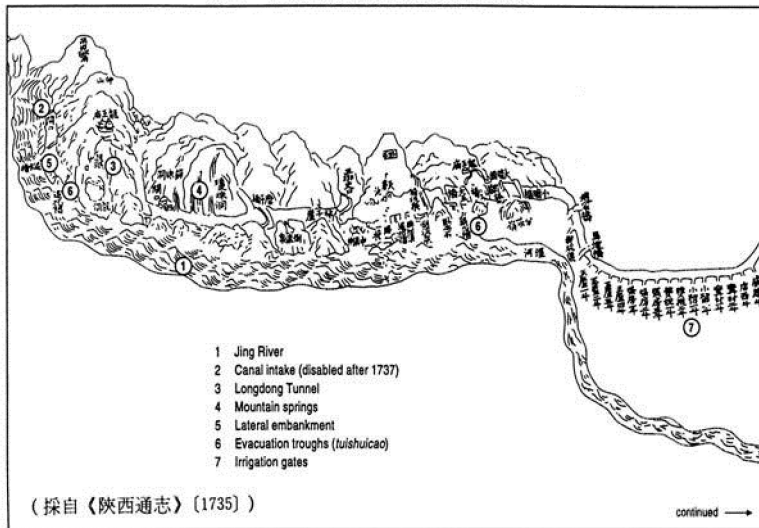


圖 2b : 十八世紀的鄭白 (或龍洞) 系統

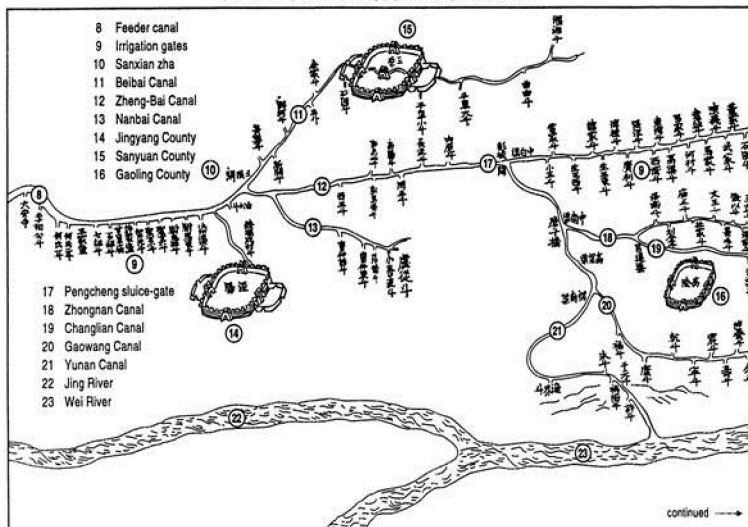
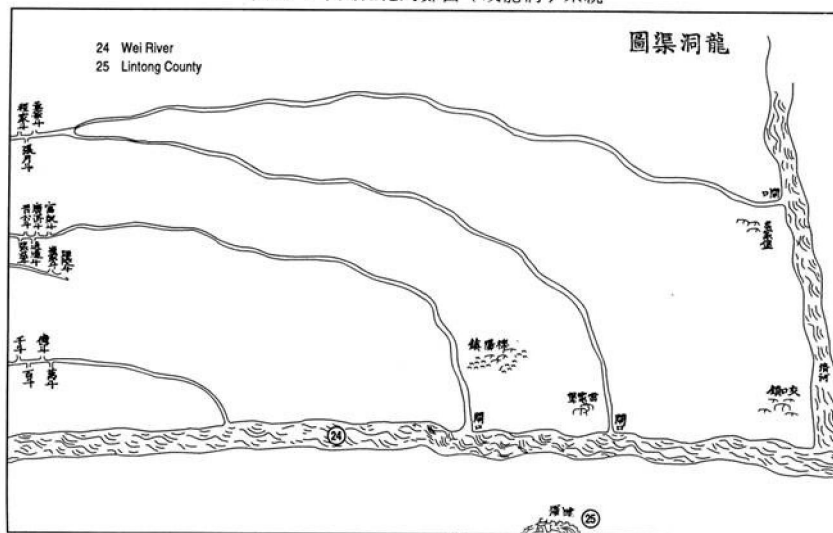


圖 2c : 十八世紀的鄭白 (或龍洞) 系統



Le dispositif de capture de l'eau — pour commencer par le premier point — était en fait la partie la plus délicate de l'ensemble, et aussi la plus difficile à réaliser. C'était d'abord une question de terrain, ou de relief, et vous en aurez tout de suite une idée en voyant cette représentation beaucoup plus tardive que la précédente (elle est extraite d'une monographie provinciale de 1735), et en même temps nettement plus parlante, en ce qui concerne surtout la partie supérieure du canal (carte 4). Je vous montre au passage la « suite » de cette vue, qui représente essentiellement la même chose que la carte de 1342, mais au 18^e siècle, et avec un graphisme et suivant des proportions très différents ; et d'une certaine manière avec une représentation plus « réaliste », ou si je puis dire, moins « cartographique » (cartes 5 et 6).

Mais pour revenir à la tête du canal, ce qu'on voit clairement ici, c'est qu'en dessous du point où l'eau de la Jing est captée, la partie que j'appelle « canal d'amener » suit un tracé à flanc de montagne (c'est-à-dire en corniche) extrêmement proche du cours de la Jing, mais avec une différence d'altitude entre les deux qui augmente rapidement. Cette partie supérieure du canal a été taillée dans la roche et elle comporte des



passages en tunnel (cf. ci-dessous, canal en corniche dans sa version actuelle). Un peu en aval de cette section, alors que la Jing coule au fond d'une sorte de canyon profondément encaissé, le canal, qui est resté en hauteur, s'éloigne progressivement du rebord de ce canyon pour aller irriguer la plaine plus loin à l'est. La photographie suivante, prise du haut de la falaise, quelques kilomètres en aval de la gorge, et en regardant vers cette dernière, donne une idée de cette dernière. (le cours de la Jing apparaît au premier plan, et on devine au fond le tracé du canal, s'éloignant sur la droite pour accéder au plateau.)

Mais j'en reviens au dispositif de prise d'eau proprement dit, et là c'est une autre affaire. On en possède de nombreuses descriptions textuelles. Certaines sont tout à fait fantaisistes : ce sont celles qui concernent les versions les plus anciennes du canal (celles des Qin et des Han), et qui ont été rédigées de nombreux siècles après que celles-ci aient disparu. Le texte originel sur le canal Zheng Guo, c'est-à-dire le paragraphe des *Mémoires historiques* de Sima Qian dont j'ai parlé, a conduit divers auteurs à postuler qu'à cette époque la Jing était beaucoup moins encaissée (c'est en fait extrêmement douteux) et qu'il avait suffi



d'ouvrir une large brèche dans la rive pour dériver une partie du courant vers la plaine. D'autres auteurs parlent au contraire d'une sorte de grand barrage qui aurait permis d'élever le niveau de la rivière suffisamment pour faire pénétrer l'eau dans l'embouchure du canal.

On n'en a en fait aucune idée. En revanche, il semble clair que pendant la plus grande partie de la période historique, et en tout cas à partir du début des Song, on a dû presque toujours édifier, en effet, des barrages pour diriger l'eau vers l'entrée du canal. Ces barrages étaient des ouvrages relativement bas, qui servaient au plus à rehausser le courant de quelques mètres. Et surtout, on peut voir dans de nombreuses descriptions que c'étaient des ouvrages qu'on pourrait dire « disposables » (ou « renouvelables »), au sens où, presque année après année, ils étaient très endommagés et même le plus souvent complètement emportés par les crues d'été (à cette saison en effet la Jing est susceptible de subir des variations énormes et extrêmement brutales de débit, dont j'aurai à évoquer certains exemples à l'occasion) ; ils étaient « disposables », donc, au sens où il fallait les reconstruire au moment des basses eaux à la fin de l'automne et en hiver. Les textes sont en fait assez précis sur la structure de ces barrages provisoires (même si tous les détails ne sont pas toujours totalement clairs aujourd'hui). Ainsi savons-nous qu'à partir du 14^e siècle ils étaient constitués de grand containers tressés avec des madriers et des branchages, remplis de pierraille, et alignés verticalement les uns à côté des autres sur le lit rocheux de la

rivière (la photographie ci-dessous montre le lit de la Jing en période de basses eaux), avec un bourrage de terre et de paille pour colmater les fissures, et cela sur toute la largeur du lit de la Jing. (On parle parfois de « gabions ».) Cette technique semble avoir été appliquée de façon plus ou moins régulière jusqu'au début du 18^e siècle.



Pourquoi de façon « plus ou moins régulière » — et semble-t-il en réalité, d'une façon de plus en plus irrégulière ? Une première raison, ce sont les aléas de la conjoncture politique et économique. Pendant une aussi longue période la région n'a pas manqué de connaître plusieurs crises de subsistances catastrophiques qui désorganisaient tout ; et à cela s'ajoute que le Shaanxi a également traversé de longues périodes de troubles, dont la plus destructrice a certainement été la transition entre les dynasties des Ming et des Qing, entre 1630 et 1650 environ, pendant laquelle le Guanzhong a subi les ravages de la guerre civile, plus encore que ceux de l'invasion mandchoue. Il est clair que pendant de telles périodes de

désordres et de tumulte, quand l'administration était aux abois et que les populations fuyaient, le canal n'était plus entretenu et qu'on laissait tout à l'abandon. Cela étant, il n'y avait pas que ces difficultés conjoncturelles ; il y avait aussi les difficultés techniques extrêmes que rencontrait la mise en place de ces barrages, ainsi que leur coût humain et financier très élevé, et donc l'impopularité des campagnes annuelles de mobilisation des travailleurs parmi les populations riveraines. (C'est ainsi que plusieurs textes nous décrivent en termes pathétiques les souffrances des corvéables réquisitionnés tout le long du canal et obligés année après année d'aller travailler des semaines durant dans une gorge sauvage et inhospitalière.)

Mais le problème séculaire, depuis au moins le 10^e siècle et sans doute avant, c'était que la différence d'élévation entre l'eau de la rivière et l'ouverture du canal tendait à augmenter avec le temps, pour des raisons qui ne sont d'ailleurs pas toujours claires, mais dont la principale doit avoir été l'accumulation d'alluvions dans le lit du canal, lequel s'en trouvait rehaussé d'autant. Le résultat, c'est qu'il fallait édifier des barrages de plus en plus hauts pour faire monter l'eau jusqu'à l'entrée du canal et réussir à y faire passer une fraction suffisante du courant. (Beaucoup de textes disent qu'idéalement il fallait arriver à ce que la surface du flot de la Jing soit remontée jusqu'à 5 pieds au dessus de la base de l'embouchure du canal.) Et à partir d'un certain moment, nous disent les sources, on n'y arrivait tout simplement plus.

Et c'est pour résoudre ce genre de problème qu'on a pris la décision, à plusieurs reprises dans le courant du dernier millénaire, de déplacer vers l'amont, de quelques centaines de mètres, et dans un cas au moins de plusieurs kilomètres, le site de la prise d'eau, en sélectionnant à chaque fois un endroit où la topographie permettrait de rapprocher l'embouchure du canal du niveau de la rivière, et en même temps où la vallée était assez étroite pour qu'il ne soit pas trop difficile d'édifier des barrages. C'est-à-dire qu'on est remonté à chaque fois un peu plus haut dans la gorge de la rivière, et qu'à chaque fois il fallait creuser dans la roche une nouvelle section du canal d'amener pour connecter la nouvelle prise d'eau au système.

Il serait beaucoup trop long ici d'entrer dans tous les détails, même si ces détails sont relativement bien connus et qu'ils sont tout à fait intéressants, tant du point de vue des efforts énormes de mobilisation que cela nécessitait de la part des autorités, que du point de vue des techniques mises en œuvre sur un terrain aussi difficile. Quoi qu'il en soit, il y a eu principalement trois entreprises de cette nature (sans compter quelques autres tentatives inabouties) : la première à la fin des Song du Nord, au tout début du 12^e siècle, et là le dispositif est réputé avoir été conçu de telle sorte que pendant une certaine période il n'a même plus été nécessaire de construire des barrages ; la seconde sous les Yuan, au début du 14^e siècle ; et la



troisième sous les Ming à la fin du 15^e siècle. À quelques aménagements près, cette version d'époque Ming, qui pour la première fois avait nécessité le percement de sections en tunnel, est restée en service jusqu'au début du 18^e siècle, avant d'être tout simplement fermée en raison des problèmes insurmontables que posait son fonctionnement (je vais revenir là-dessus). Cette embouchure édifiée par les Ming est aujourd'hui enfouie sous un remblai de route, et on ne peut donc plus la voir. En revanche les embouchures creusées dans la roche au 12^e et au 14^e siècles sont toujours visibles. Les photographies ci-contre en montrent quelques vestiges : d'une part, l'embouchure du canal dit « du censeur Wang » 王御史渠, aménagée au 14^e siècle, où l'on distingue clairement la rainure taillée dans la paroi qui permettait d'entasser des poutres pour fermer l'accès du canal afin de le protéger en période de crue, ou alors de le mettre à sec pendant les périodes annuelles d'entretien ; et

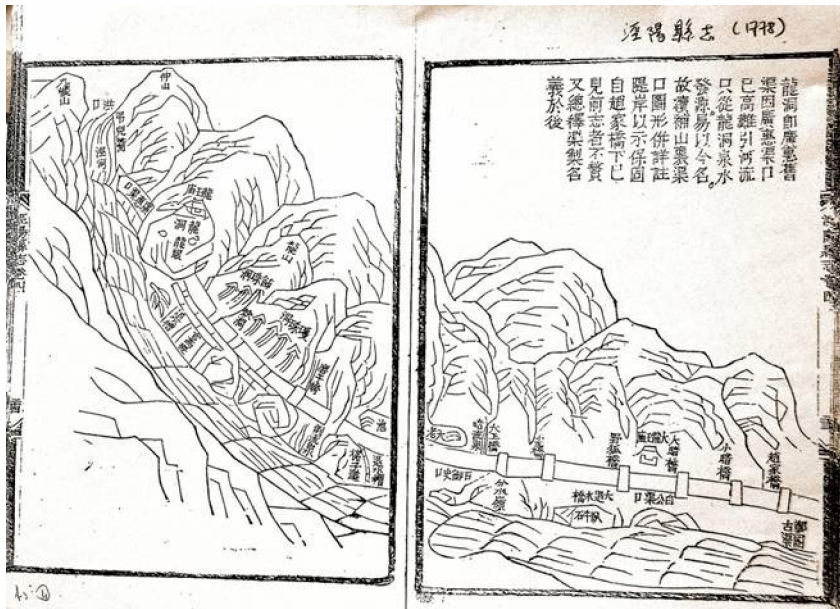
d'autre part, une section du canal d'amener creusée dans la roche à l'époque des Song (cette version-là s'appelait le « canal d'abondance », Fengli qu 豐利渠).



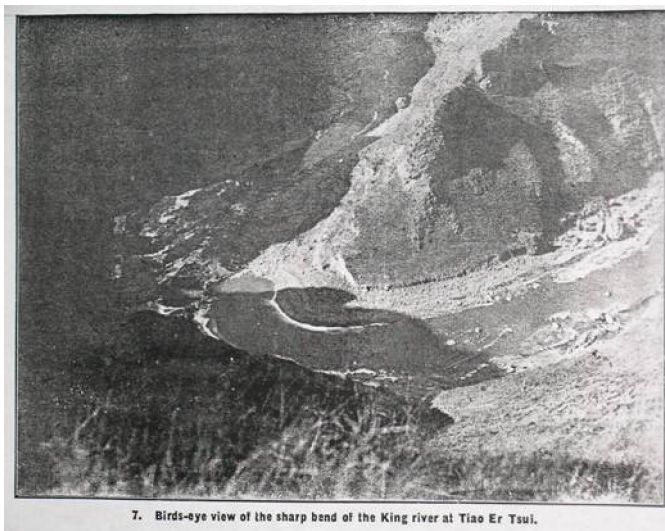
La tête du canal telle que pouvaient l'examiner au début du 20^e siècle les ingénieurs dont je commencerai à parler la prochaine fois, c'est la version Ming (construite, donc, à la fin du 15^e siècle, avec quelques aménagements mineurs par la suite), conservée par la suite (c'est celle que nous avons vue dans les représentations datant du 18^e siècle) — mais avec une modification fondamentale, et qui en fait changeait tout : c'est qu'en 1737, après de longs

débats, on a décidé de ne plus chercher à capter l'eau de la Jing. On a donc maçonné définitivement l'accès à la tête du canal, et à partir de là celui-ci n'a plus été alimenté en eau que par un certain nombre de « sources » jaillissant de la paroi rocheuse dans la partie supérieure du canal d'amener, lesquelles sources avaient été ouvertes par hasard lorsqu'on avait taillé dans la montagne pendant les travaux à l'époque des Ming. En fait, à en croire certains auteurs, déjà à la fin des Ming on avait tellement de mal à capter le courant de la Jing que, bien souvent, le système n'était en réalité alimenté que par l'eau de ces sources.

La représentation que nous avons vue tout à l'heure a été publiée en 1735, donc deux ans avant cette décision. On y distingue les sources, mais elles sont représentées plus clairement sur une autre image (page suivante), extraite d'une monographie locale un peu plus tardive, puisqu'elle date de 1778 — moins réaliste peut-être, mais plus parlante. En fait la source la plus abondante n'est pas visible, car elle se trouve à l'intérieur du tunnel en tête du parcours. Le tunnel s'appelle le Longdong 龍洞, et c'est aussi le nom donné à la source ; et c'est en fait sous ce nom que l'ensemble du canal a été connu à partir de là, et c'est ainsi qu'on l'appelait encore au début du 20^e siècle.



Il y a deux choses importantes à dire concernant cette « désactivation », si je puis dire, du dispositif qui pendant de longs siècles avait fourni au système (ou était supposé lui fournir) l'essentiel de son eau d'irrigation. La première, c'est que la décision de fermer l'accès du canal n'a été prise qu'après de longues discussions, qui remontent en fait au milieu du 16^e siècle. Ces discussions portaient sur



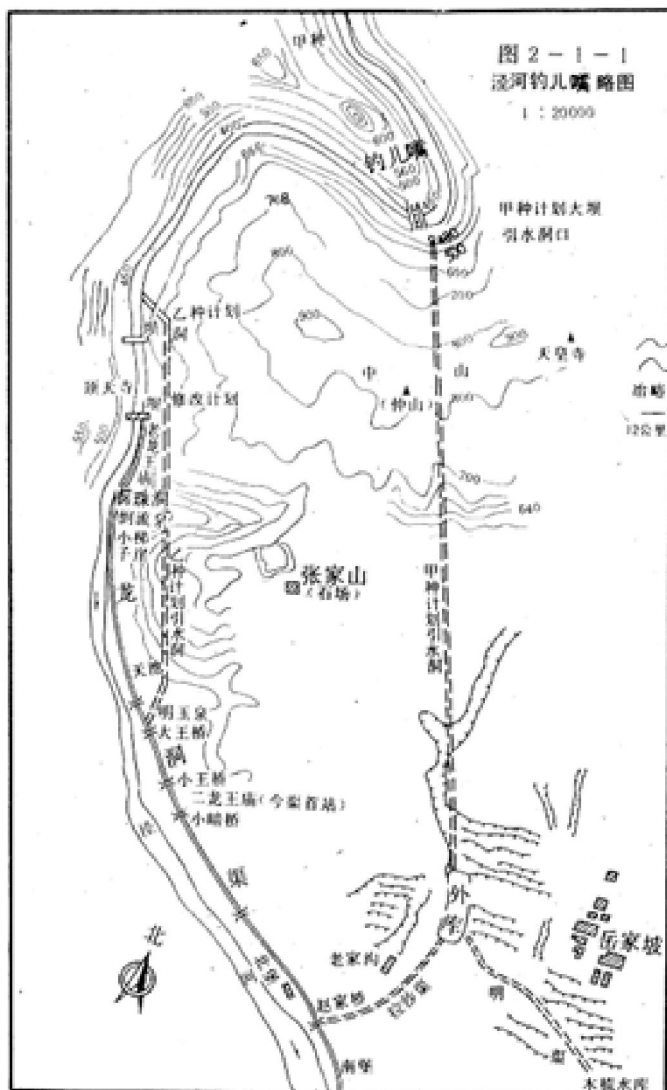
7. Birds-eye view of the sharp bend of the King river at Tiao Er Tsui.

le point suivant : sachant qu'il est de plus en plus difficile de capter l'eau de la Jing, ne convient-il pas encore une fois de déplacer la prise d'eau vers l'amont ? La solution proposée par plusieurs fonctionnaires et par plusieurs auteurs locaux aurait consisté à remonter la prise beaucoup plus loin encore pour aller capter l'eau de la Jing, à un endroit appelé Diaozui 刁兒嘴, où la rivière est extrêmement encaissée et où elle fait un brusque coude. La photographie ci-contre montre comment se présente ce coude (le lieu-dit est appelé « Bird-beak bend » en anglais).

Diaozui est indiqué sur les représentations du 18^e siècle, mais pour le coup d'une façon pas du tout réaliste : c'est en fait beaucoup plus loin qu'il ne semble ici, comme on peut le voir sur la carte moderne ci-dessous, représentant le projet de Li Yizhi. Un pareil projet aurait nécessité de creuser le long de la falaise un canal en corniche sur environ 3 km. Certains souhaitaient à tout prix tenter l'expérience, alors que d'autres au contraire protestaient avec véhémence qu'étant donné la difficulté du terrain le coût financier et humain serait insupportable, que l'avantage attendu ne le justifiait absolument pas, et que, connaissant les difficultés qu'avaient rapidement rencontrées les précédents dispositifs, il était plus que douteux que le nouveau projet résolve le problème une fois pour toutes. Comme nous l'avons vu, on a fini par y renoncer. Pour anticiper un peu, dans le projet représenté sur la carte reproduite à la page suivante, qui date (le projet) de 1923, on aurait évité le canal en corniche en perçant un tunnel de 2600 m de long en dessous du massif du Zhongshan 仲山. Ainsi que nous le verrons bientôt, cette solution aussi s'est rapidement révélée irréalisable.

La seconde chose importante à dire concernant la fermeture de la tête du canal en 1737, c'est qu'elle a eu pour conséquence inévitable de diminuer dramatiquement le débit de celui-ci, et donc la surface susceptible d'être irriguée en aval. Pour donner simplement un ordre de grandeur, il semble que le débit maximum des « sources » au début du 20^e siècle ait été de l'ordre de 2 m³/s, alors que le système qui a été réalisé en 1932 sur le même site, et qui, lui,

captait bien entendu le courant de la Jing, pouvait donner 14 m³/s. En termes de surface théoriquement irriguée, au 19^e siècle,



donc là aussi avec l'eau des sources, on avait moins de 65 000 *mu* (contre plus de 500 000 après 1932) — mais, justement, ce n'était qu'en théorie, ou plutôt, sur le papier. En effet, d'innombrables textes suggèrent que dans la réalité, dès que l'on s'éloignait de l'amont du système pour arriver dans les branches du canal les plus distantes des sources, les utilisateurs recevaient beaucoup moins d'eau que ce qu'ils étaient supposés recevoir, et souvent, pas du tout — ce dont ils se plaignaient bruyamment car ils continuaient de payer leurs impôts au taux réservé aux terres irriguées.

Et ceci me conduira à évoquer (comme je l'annonçais) un second aspect important concernant la façon dont le système a fonctionné pendant tout le 2^e millénaire (et probablement depuis l'époque des Tang, voire plus tôt), et jusqu'à l'orée des temps modernes : ce second aspect, c'est le système qui organisait la distribution de l'eau d'irrigation.

16/2/05

Mon exposé de la semaine dernière était donc consacré à l'histoire prémoderne du canal et du système d'irrigation appelé aujourd'hui canal Jinghui (*jinghui* signifiant littéralement « faveur accordée par la rivière Jing »), et avant l'époque moderne de divers noms dont je vous ai mentionné au passage les principaux (mais seulement les principaux) : (1) Zheng Guo *qu* pour l'ouvrage original, édifié à la fin de l'époque des Royaumes combattants par un personnage qui portait ce nom ; (2) Bai gong *qu* pour la version, semble-t-il nettement réduite, construite sous les Han, au 1^{er} siècle avant notre ère, également par un M. Bai ; (3) Sanbai *qu* 三白渠 à l'époque des Tang et sous les dynasties suivantes (« trois canaux Bai » parce que c'est l'ancien Baiqu des Han se séparant en trois branches principales, comme nous l'avons vu sur plusieurs cartes) ; (4) et enfin, Longdong *qu* au 18^e et au 19^e siècles (et au début du 20^e), depuis que l'alimentation du système s'est trouvée limitée à l'eau de ruissellements souterrains captés à la tête du canal — la plus importante de ces « sources de montagne » 山泉 jaillit de la paroi rocheuse à l'intérieur d'un passage en tunnel appelé, précisément, le Longdong.

J'ai mentionné au passage, bien sûr, les principaux éléments qui composaient cet état prémoderne du système, ces éléments étant donc : 1) le dispositif de captation du courant de la rivière Jing (de « prise d'eau »), dont j'ai aussi évoqué toutes les difficultés qu'on avait pour le faire fonctionner correctement, d'où la décision prise à diverses époques de le déplacer plus haut vers l'amont ; 2) ensuite, le canal d'amener, dont la partie supérieure (c'est-à-dire à l'intérieur de la gorge et avant que le canal n'oblique vers la plaine) est creusée dans la roche ; 3) puis le canal d'irrigation proprement dit, qui se divise donc en plusieurs branches à partir d'un point appelé, probablement depuis les Tang, Sanxian zha 三限閘, ou Sanqu kou 三渠口 ; 4) et enfin les vannes d'irrigation aménagées le long du canal d'irrigation et de ses branches secondaires, qui sont au nombre de 106 à la fin de l'ère impériale, et qui permettent d'envoyer l'eau vers les terres à irriguer.

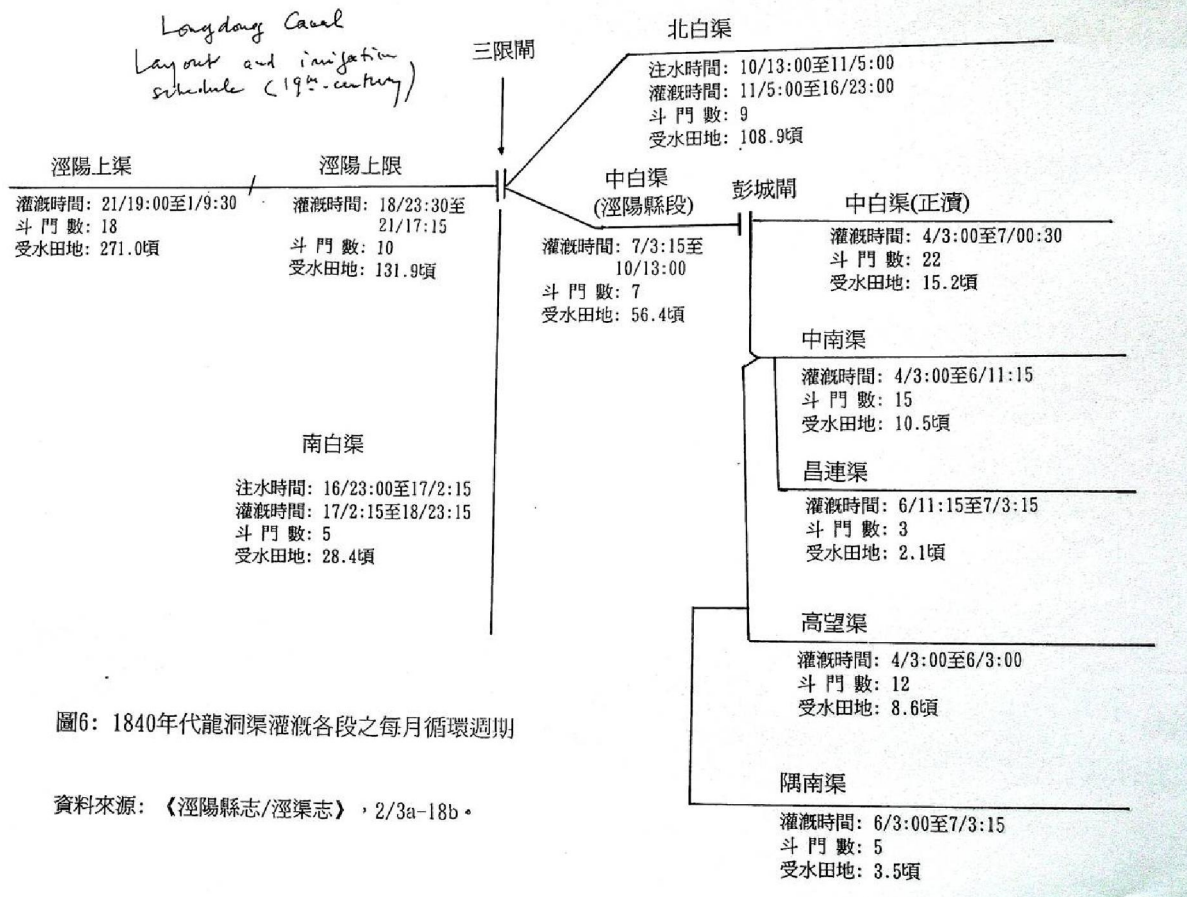
La distribution de l'eau

J'avais donc expliqué cette structure assez en détail, et c'était nécessaire par ce que, en dépit de toutes les nouveautés qu'il comporte, et de tracés un peu différents, c'est aussi la structure du canal moderne. Mais il me restait encore un point à traiter, et ce point, c'est l'organisation qui présidait à la distribution de l'eau pour l'irrigation — puisque, comme je l'avais rappelé, étant donné la quantité limitée d'eau qui entrait dans le canal et l'étendue considérable du système, il était exclu que tous ces canaux principaux et secondaires et toutes ces vannes d'irrigation reçoivent l'eau simultanément. Ce qu'on avait donc, c'était un cycle mensuel de distribution ; ou si vous préférez, un système de rotation, par le moyen duquel chaque vanne d'irrigation était ouverte à tour de rôle, suivant un horaire précis à la minute près, en commençant par la branche la plus éloignée à l'extrémité orientale du système et en remontant progressivement vers l'amont. Et cette rotation s'inscrivait donc à l'intérieur d'un cycle de 29 ou 30 jours correspondant au mois lunaire, avec 2 ou 3 jours réservés au remplissage du canal jusqu'à son extrémité, en début de cycle.

Ce système existait sans nul doute depuis très longtemps, mais nous n'en possédons pas de description précise (c'est-à-dire chiffrée) avant le 19^e siècle. On trouve en effet dans une monographie de la sous-préfecture de Jingyang datée de 1842 un règlement du canal Longdong qui inclut une liste complète des vannes, et qui donne, pour chacune d'elles, la superficie de terres irrigables supposées recevoir l'eau de la vanne en question ; le nombre d'unités de travail corvéable correspondant à cette superficie, le travail en question étant dû pour l'entretien annuel du canal (l'unité de travail est désignée par le terme *lifu* 利夫, qui signifie littéralement un « individu bénéficiaire ») ; et enfin, l'horaire précis pendant lequel les champs dépendant de la vanne étaient autorisés à recevoir l'eau pendant chaque cycle mensuel. Il est probable que la

distribution de parcelle à parcelle procédait elle aussi par rotation, mais cela relevait non plus de l'autorité administrative, mais de règlements internes aux communautés riveraines, et aucun document à ce sujet n'a été conservé.

Pour rendre un peu plus lisibles les données dont cette édition de la monographie de Jingyang fait la liste vanne par vanne, je les ai représentées au moyen du schéma suivant,



dans lequel je les ai regroupées par branche de canal (c'est également ce que fait la source, d'ailleurs : après avoir énuméré les chiffres pour les vannes d'une branche donnée, elle en fait le total, et en fin de parcours elle donne le total général). Comme on peut le voir sur ce schéma, l'irrigation commence le 4^e jour du mois à 3 h du matin, simultanément à l'extrémité de la branche Zhongbai et de deux de ses sous-branches ; et le cycle s'achève le 1^{er} du mois suivant à 9 h 30, tout en haut du système. (Je n'ai pas indiqué le nombre d'unités de travail corvéable : en principe c'était une unité pour 100 *mu*, mais on observe quelques variations.)

Il y a deux choses à dire sur ce mécanisme dont il faut reconnaître qu'il est d'une ingéniosité tout à fait admirable *sur le papier*. La première chose, c'est que l'on trouve des cycles mensuels de rotation exactement comparables partout en Chine du Nord où est pratiqué le même type d'irrigation par canal de dérivation. J'en ai étudié, avec mes collègues, des exemples dans la province voisine du Shanxi, où l'on trouve des réseaux d'irrigation, de dimension d'ailleurs bien moindre que le Longdong, où l'eau provient soit d'une rivière dont on capte une partie du courant, soit d'un bassin alimenté par une source jaillissant au pied d'une montagne. (Ces réseaux ont une existence attestée depuis environ un millénaire, mais contrairement au Longdong ils n'ont pas eu besoin d'être transmués par l'ingénierie moderne, et ils fonctionnent toujours.) Et l'on a des listes comparables de surfaces et d'horaires d'irrigation, avec une précision parfois millimétrique, dans ces petits systèmes indépendants alimentés par des rivières au nord du canal Zheng-Bai, que je vous ai montrés au passage la dernière fois sur une

des représentations traditionnelles dudit canal. (Ces petits systèmes ont disparu depuis qu'on a construit des réservoirs en amont dans les années 1950.)

L'autre chose à remarquer, justement, c'est que la précision et l'équité apparemment parfaites de ces systèmes de distribution d'eau d'irrigation, tels qu'ils sont exposés dans la réglementation, ne laissent pas de susciter la perplexité lorsqu'on connaît la technologie pour le moins limitée avec laquelle on était supposé mettre ces systèmes en application. Comment, par exemple, mesurer l'eau qui s'écoule afin que chacun en reçoive exactement la même quantité par unité de surface ? On ne trouve pas dans ces réglementations de mention d'une mesure objective (ou si vous préférez « scientifique ») de la quantité d'eau admise pendant une durée donnée, c'est-à-dire exprimée dans une unité comme le mètre cube par seconde. Le cubage débité par unité de temps est fonction, bien sûr, d'une part de la section de la conduite (i.e. du canal ou de la vanne), et d'autre part de la vitesse du courant. Or, si la section des vannes était en effet mesurée et réglementée (au Shaanxi l'unité employée était le *jiao* 徽, valant un pied carré), en revanche on ne tenait aucun compte de la vitesse : on ne tenait compte que de la section de la vanne, donc, et de la durée totale de l'irrigation. En d'autres termes, on faisait comme si la vitesse était une constante, et que donc la quantité d'eau reçue était la même pour une section d'écoulement donnée et pendant une durée identique. Or, justement, la vitesse ne pouvait pas être pareille partout ; elle était fonction, entre autres facteurs, de la pente, et la pente variait inévitablement avec le relief : d'une manière générale elle était plus grande dans la partie supérieure du canal, et elle tendait à s'aplanir dans les sections les plus éloignées du réseau d'irrigation, ce qui introduisait un facteur de plus d'inégalité entre les utilisateurs de l'amont et les utilisateurs de l'aval.

Et même si l'on ignorait ce facteur d'inégalité d'un secteur à l'autre du système, et que l'on faisait donc comme si la vitesse du courant était la même partout, comment au moins contrôler avec précision le facteur temps, c'est-à-dire la *durée* ? Et plus précisément, comment arrivait-on à ouvrir et à fermer, exactement à l'heure prescrite, des vannes qui étaient parfois distantes de plusieurs kilomètres, et cela bien avant l'âge du chronomètre, et alors qu'on se contentait de mesurer le temps (quand on le mesurait) en faisant brûler un bâton d'encens ? (Je veux dire que si le bâton d'encens, qui en principe était soigneusement étalonné, pouvait fournir une mesure relativement exacte de la durée, en revanche il ne pouvait par définition pas donner l'heure, c'est-à-dire qu'on n'avait pas de moyen indiscutable de coordonner avec précision l'ouverture et la fermeture des vannes sur l'ensemble du réseau.) En fait, avec de tels problèmes on est confronté, dès qu'on y regarde de près, à toutes sortes de questions passionnantes, dont l'on pourrait d'ailleurs presque dire qu'elles sont culturelles autant que technologiques. Malheureusement je n'ai pas le temps de m'y attarder ici, car cela nous éloignerait par trop du sujet.

Ce que je puis dire malgré tout, c'est, d'abord, que, même avec les instruments dont on disposait, les pratiques étaient souvent plus approximatives encore qu'elles n'auraient pu l'être ; et à en croire au moins un court texte de 1928 concernant le problème du temps dans un de ces petits systèmes dont je parlais, cette approximation était quasiment revendiquée, au sens où, même lorsque les paysans du Shaanxi ont eu accès à des instruments modernes de mesure de l'heure (c'est-à-dire qu'ils ont pu s'offrir des pendules, tout simplement), ils ne manifestaient aucun intérêt pour les utiliser dans l'irrigation, alors que ç'aurait pu éviter bien des contestations. Et ce qui est intéressant, c'est qu'en fait cette approximation était revendiquée comme *préférable*. Pourquoi ? Parce que, si l'on pouvait s'en contenter, cela prouvait que les utilisateurs de l'eau entretenaient entre eux de bonnes relations ; à tel point que la même source affirme qu'il y a deux sortes de canaux d'irrigation : il y a ceux dont les utilisateurs s'entendent bien et où ce n'est même pas la peine de se servir des bâtonnets d'encens, et il y a ceux où ce n'est pas le cas, et où en effet on fait brûler les bâtonnets, où l'on pinaille sur un dixième de pouce qu'on a laissé se consumer en trop, etc. Autrement dit, à l'échelle des communautés

d'utilisateurs (par contraste avec celle d'un système global, surtout lorsqu'il est géré par l'administration comme dans le cas du Longdong), à cette échelle, donc, il est clair que la nature des relations de voisinage déterminait de manière essentielle le fonctionnement des procédures de répartition de l'eau — c'est-à-dire, si ce fonctionnement était harmonieux, ou au contraire grevé de conflits. Et en effet (et c'est un point fondamental à souligner), *l'épure* exprimée dans ces règlements dont je viens de parler, indiquant avec une précision qui pouvait aller jusqu'à plusieurs décimales après la virgule la quantité de terres à irriguer, ainsi que l'horaire d'irrigation — et ces règlements, les responsables des communautés en conservaient jalousement des copies par devers eux —, cette épure, donc, servait d'abord de *référence* ; c'était en quelque sorte une *représentation quantifiée de l'équité*, que chacun pouvait invoquer quand il y avait, justement, un conflit.

Or, et c'est le dernier point sur lequel je voudrais insister, il y avait tout le temps des conflits, et parfois des conflits violents, voire de véritables batailles rangées. Les imperfections mêmes du dispositif rendaient ces conflits inévitables : l'eau était presque toujours en quantité insuffisante, et elle tendait à se perdre en chemin par évaporation ou par infiltration naturelle, ou parce que les canaux, qui étaient extrêmement fragiles et s'ensavaient facilement, étaient mal entretenus. En outre, comme dans tous les systèmes d'irrigation de ce type, les utilisateurs de la partie amont étaient systématiquement avantagés puisqu'ils étaient en position de détourner à leur profit une partie de l'eau destinée à l'aval, voire même de tout arrêter. Comme le fait remarquer un auteur, les règlements cherchent à protéger les utilisateurs du bas, en les mettant en tête du cycle mensuel de distribution, mais l'eau, elle, part toujours du haut. D'innombrables textes montrent que les utilisateurs de l'amont profitaient plus souvent qu'à leur tour de cet avantage naturel. Et ces textes montrent aussi qu'il y avait bien souvent tout un jeu politique autour de ces conflits d'irrigation, un jeu dans lequel les rapports de pouvoir et les relations entretenues avec les autorités administratives supposées régler les conflits et faire respecter les règles comptaient beaucoup.

Or, autre problème, en dehors d'une courte période au milieu du 18^e siècle pendant laquelle un fonctionnaire spécial avait été installé près de la tête du système avec compétence sur l'ensemble — en dehors de cette période, postérieurement à l'époque des Tang l'autorité administrative sur ce qui était à la fin de la période le Canal Longdong a toujours été fragmentée entre les trois sous-préfectures qu'il était supposé irriguer ; et cela, justement, favorisait les intrigues des propriétaires les plus influents et rendait les recours en justice beaucoup plus hasardeux. En bref, la réalité socio-économique sur le terrain était infiniment plus compliquée et conflictuelle que ne pourraient le faire penser ces règlements dans lesquels les utilisateurs de l'irrigation apparaissent comme des entités abstraites, chiffrées même, des propriétaires exploitants égaux devant l'impôt et pour qui il y existe une adéquation parfaite entre la quantité de terre cultivée, les droits sur l'eau, et les obligations fiscales ou en travail d'entretien.

Quoi qu'il en soit, cette dimension socio-politique de l'irrigation, je ne fais pour le moment que la mentionner au passage. Ce que je voudrais simplement rappeler pour conclure cette partie de mon exposé, c'est que toutes ces difficultés auxquelles je viens de faire allusion paraissent avoir été particulièrement aiguës à la fin de la période traditionnelle, à partir du 18^e siècle surtout — donc à une époque où comme nous l'avons vu le réseau ne recevait plus qu'une très petite partie du débit pour lequel il avait été conçu. Si bien que l'entreprise de modernisation dont je vais parler à partir de là a dû jouer sur deux aspects distincts, encore que liés l'un à l'autre. Le premier, c'est donc la modernisation technique du système, avec pour objectif de le rendre plus efficace et plus stable, et surtout d'en multiplier le rendement ; et cela, c'était bien sûr le domaine spécialisé des ingénieurs. Le second aspect, c'est la modernisation de la *gestion* de la distribution de l'eau, et aussi bien de son utilisation une fois qu'elle est arrivée dans les champs ; et cela relevait plutôt de la compétence des administrateurs. Comme nous le verrons le moment venu, le bond qualitatif et quantitatif fait par l'irrigation dans

l'ensemble de la région du Guanzhong dans les années 1930 et 1940 — car la construction du Canal Jinghui a servi tout de suite après de modèle à plusieurs autres projets —, ce bond qualitatif et quantitatif est aussi passé par une petite révolution dans la gestion de l'eau, moins spectaculaire sans doute que les exploits des ingénieurs, mais qui signifiait des changements de mentalité au moins aussi importants que le calcul des pentes et des débits, ou l'utilisation du béton.

La modernisation du Canal Longdong dans l'historiographie

C'est donc cette modernisation technique de l'ouvrage imaginé par Zheng Guo 22 siècles plus tôt — et, accessoirement, la modernisation des mentalités dont je viens de parler — qui constituent notre sujet ; et à présent que je vous ai rendu compte d'une façon succincte, certainement, mais je crois malgré tout suffisamment cohérente, et surtout suffisamment parlante, du passé de cette infrastructure, et de ce qu'il en était advenu à la fin de la période impériale — à présent, donc, nous sommes en meilleure position pour nous intéresser aux circonstances de ladite modernisation.

Ces circonstances — du moins les circonstances exactes, détaillées, concrètes — ne sont pas du tout faciles à établir, autant le dire de suite ; et déjà je crois bien (i.e. je sais pertinemment) que je suis le premier à avoir, pour commencer, perçu cette difficulté — je veux dire, à m'être convaincu qu'on ne peut pas s'en tenir à l'histoire standard de cet épisode de modernisation (très connu par ailleurs, j'y insiste quand même) — ou plutôt, *aux* histoires standard, car nous allons voir de suite qu'il en existe deux en concurrence, d'ailleurs aussi inexactes et incomplètes l'une que l'autre, et à première vue contradictoires entre elles. Et non seulement je suis le premier (plus ou moins) à m'être rendu compte de ce problème, mais encore personne d'autre à ma connaissance n'a entrepris les recherches nécessaires pour y voir plus clair. Je pense avoir maintenant établi à peu près comment les choses se sont passées — sans quoi je n'en aurais pas fait le sujet d'un cours, bien sûr ; mais je n'arrête pas de découvrir, chaque jour ou presque, de nouveaux détails intéressants, quand ce ne sont pas des données qui me révèlent des dimensions du problème qui m'avaient échappé jusque là. Et puis, comme je l'ai déjà dit, cette recherche dont je vais commencer à vous exposer les résultats (ou une partie des résultats) m'a plus ou moins contraint à explorer des domaines qui ne sont qu'indirectement en relation avec la modernisation du Canal Jinghui, mais qui ont eu un impact énorme sur ses circonstances et sur son déroulement — tout ce que j'ai évoqué au début, donc : les rivalités entre seigneurs de la guerre, la guerre civile, l'implication des organismes philanthropiques, et enfin le développement de la profession moderne d'ingénieur en Chine.

Je disais à l'instant qu'il existe (si je puis dire, sur le marché) deux versions standard de l'histoire de la reconstruction et de la modernisation de l'ancien canal Longdong entreprise à la fin de 1930, qu'à première vue ces deux versions sont totalement contradictoires, et que c'est à partir du moment où j'ai identifié cette contradiction que les questions intéressantes ont commencé à se poser, l'une à la suite de l'autre. Du coup, je pense qu'ici aussi (i.e. pour cet exposé que je suis en train de faire) le mieux est de partir du *problème historiographique* soulevé par cette contradiction, et ensuite de progresser à partir de là, en commençant d'ailleurs par essayer de vous donner au moins une idée de la variété et de la richesse extrêmes des sources sur lesquelles je me suis appuyé, et continue de m'appuyer, pour découvrir la véritable dimension de toute cette affaire.

Cet aperçu des sources, je vous le proposerai la prochaine fois. Quant au problème historiographique, pour le résumer d'emblée, c'est le suivant : si l'on en croit la version de l'histoire de la construction du Canal Jinghui plus ou moins officielle en Chine aujourd'hui — et c'est une version que l'on retrouve dans certains travaux occidentaux tout à fait sérieux —, l'ancien canal Zheng Guo aurait été reconstruit et rendu à sa gloire originelle grâce aux efforts conjugués, au dévouement et au patriotisme de deux héros locaux (i.e. originaires du

Guanzhong) : l'un, un ingénieur chinois fort célèbre en Chine à l'époque, et l'autre le nouveau gouverneur de la province, c'est-à-dire le général qui l'avait reconquise pour le compte du gouvernement nationaliste au terme de la guerre de réunification menée par Chiang Kai-shek en 1930, à laquelle j'ai rapidement fait allusion il y a quinze jours. Ces deux personnages, je vous en donne tout de suite les noms, car je reparlerai beaucoup d'eux, surtout du premier : l'ingénieur, donc, c'est Li Yizhi 李儀祉 (1882-1938), et le général-gouverneur, c'est Yang Hucheng 楊虎城 (1883-1949). Ils avaient donc presque le même âge, et, comme je l'ai dit, ils étaient nés l'un et l'autre non loin du site du canal.

Ceci, donc, c'est la première version. À l'inverse, si l'on consulte certains travaux relatifs à l'histoire de la CIFRC, et basés sur les publications de cette dernière, le canal aurait été entièrement conçu et réalisé par ses ingénieurs, et, bien entendu, financé par elle. L'ingénieur en chef dans cette opération, à qui tout le mérite en est généralement attribué, est un Américain, O.J. Todd, dont je vous avais déjà mentionné le nom.

À partir de là, donc, ce qu'il faut essayer de faire, c'est soit de démontrer que l'une de ces deux versions n'est que pure légende, et que c'est l'autre qui est vraie ; soit de voir s'il n'est pas possible d'en faire une synthèse, au moins partielle ; et cela suppose évidemment de revenir de façon critique (ou le plus souvent, de venir pour la première fois) sur l'ensemble des sources originales concernant la question ; et c'est bien sûr cette démarche érudite et critique, dont je vais essayer de vous exposer quelques résultats, qui a été la mienne.

Cela étant, avant de me lancer cet exposé, je crois qu'il peut être utile de vous donner un peu plus de détails sur ce que disent ces deux versions « standard » que je viens de mentionner. La première, c'est donc la version que l'on trouve un peu partout dans les sources chinoises secondaires, c'est-à-dire, essentiellement, datant d'après 1949. C'est ce que j'appelle la « légende dorée du Canal Jinghui ». Ces sources, pour les caractériser rapidement, comprennent d'abord un certain nombre d'histoires générales de l'irrigation et de l'ingénierie hydraulique en Chine (i.e. de ce qu'on désigne du terme général de *shuili* 水利) — des histoires publiées en Chine —, qui toutes comportent une section sur l'irrigation au Shaanxi, et plus spécialement sur le Canal Jinghui et sur ses prédécesseurs. Il existe également quelques histoires de l'irrigation au Guanzhong, publiées localement, et notamment une monographie officielle sur le canal parue à Xi'an en 1991.

Ensuite il faut citer un nombre non négligeable de témoignages et de souvenirs, ou de textes basés sur de tels témoignages, qui racontent également cette même histoire, même si c'est avec quelques variations. La plupart de ces textes ont été publiés dans une collection bien connue des chercheurs, encore qu'elle ne soit pas toujours très facile d'accès, et que je mentionne dès ici parce que j'aurai plusieurs fois l'occasion d'y recourir par la suite et qu'elle pose des problèmes historiographiques et d'interprétation très intéressants : je veux parler des *Wenshi ziliao* 文史資料, ou « matériaux sur l'histoire » (on traduit parfois plus littéralement « sur la culture et l'histoire »)⁹. Les *Wenshi ziliao* sont une énorme collection de témoignages, de souvenirs et de matériaux biographiques qui a commencé de paraître en 1960 à l'instigation du gouvernement, aussi bien dans des séries nationales que dans des séries publiées par les provinces ou par les municipalités. Le but de ce programme de publications était de recueillir auprès des témoins encore en vie des matériaux « bruts » (c'est-à-dire, factuels, et avec un minimum de considérations personnelles) sur la période s'étendant entre la chute de l'empire et la fondation de la République populaire — et c'est pourquoi l'on a parlé (en arrondissant un peu) d'une « mémoire collective d'un demi-siècle » ; et surtout, l'idée était de se concentrer sur tout ce qui n'était *pas* l'histoire du Parti communiste et de faire appel aux témoins qui s'étaient en quelque

⁹ Hu Chi-hsi, « Une mémoire collective d'un demi-siècle : la collection des *Wenshi ziliao* », *Études chinoises*, vol. IV, n° 1 (1985), p. 113-120. Également www.sino.uni-heidelberg.de/database/wenshi/intro. « 中國近代史資料出版概述 », in *Jindai shi ziliao*, 總 84, p. 264 [dossier WSZL].

sorte retrouvés, après 1949, dans le camp des vaincus, ou à tout le moins qui étaient tenus à l'écart de la machine politique et historiographique du Parti au pouvoir : anciens membres du parti nationaliste ou des partis d'opposition non communiste, anciens seigneurs de la guerre, anciens officiers, politiciens, hommes d'affaires, techniciens, et ainsi de suite. Au début des années 1960 il était déjà sorti quelques dizaines de volumes de *Wenshi ziliao* ; puis il y a eu une assez longue interruption pour cause de Révolution culturelle, et ensuite l'activité a repris à grande échelle à partir de 1978. En fait la publication de *Wenshi ziliao* a été tellement proliférante à travers toute la Chine qu'il est difficile aujourd'hui d'en faire un inventaire absolument exhaustif ; mais l'on estime qu'en 1990 quelque 13 000 fascicules étaient parus, contenant peut-être 300 000 articles. Il existe heureusement un index relativement détaillé qui recouvre l'essentiel des parutions, ce qui fait que l'on peut à peu près identifier ce qu'on cherche. Pour accéder aux textes eux-mêmes, c'est souvent assez hasardeux étant donné la dispersion des collections, mais il existe une version quasi intégrale numérisée faisant plus de 230 CD, que nous n'avons pas à Paris mais dont mes collègues de Heidelberg (qui l'ont) m'ont aimablement communiqué tous les tirages papier que je leur demandais.

Et c'est donc là (pour revenir au sujet) que j'ai repéré (et au départ qu'on m'a aidé à repérer, pour être exact) plusieurs textes évoquant la construction du Canal Jinghui, et qui tous en donnent cette version « standard » dont je parlais, dans laquelle la réalisation de l'ouvrage est de bout en bout à mettre au crédit de Li Yizhi soutenu par Yang Hucheng ; l'aide financière de la CIFRC est parfois mentionnée (mais pas toujours) — mais ce n'est, justement, rien de plus qu'une aide financière accordée aux autorités du Shaanxi à un moment où les troubles et les calamités des années précédentes les avaient laissées sans moyens.

Enfin — pour dire un dernier mot des sources — c'est encore cette version, le plus souvent sous des formes passablement simplifiées, quand elles ne sont pas simplement hagiographiques, que l'on retrouve aujourd'hui sur une quantité de sites internet chinois — la liste des résultats obtenus en demandant « Li Yizhi » donne simplement le tournis. Mais en dehors de l'un ou l'autre détail occasionnel, rien de ce que j'ai consulté n'apporte d'éléments intéressants ou inédits sur le problème qui nous concerne, c'est-à-dire, encore une fois, sur les circonstances exactes de la construction de l'ouvrage.

Cette « légende dorée », donc (qui est aussi, soit dit en passant, ce qu'on trouve dans la biographie de Li Yizhi incluse dans le classique *Biographical Dictionary of Republican China* de Boorman, publié par les presses de l'Université Columbia en 1971), que nous dit-elle ? D'abord, elle nous rappelle que Li Yizhi, qui après avoir achevé ses études en Allemagne en 1915 avait enseigné plusieurs années dans un collège d'ingénierie récemment fondé à Nankin, était retourné au Shaanxi une première fois à la fin de 1922, et qu'il avait pu alors étudier le site du canal Longdong et élaborer un projet (et même plusieurs projets alternatifs) pour sa reconstruction ; malheureusement, les circonstances politiques — le Shaanxi était alors en proie aux rivalités de plusieurs seigneurs de la guerre — et, plus tard, la guerre civile et la famine, avaient rendu impossible le moindre début de réalisation ; en 1927, en fait, Li Yizhi, découragé, avait démissionné de ses fonctions de chef du bureau hydraulique de la province (省水利局), et quitté celle-ci en assurant qu'il n'y remettrait plus les pieds tant qu'il n'aurait pas d'assurances formelles quant au financement du projet.

Tout cela est bel et bon, et je reviendrai en détail sur ces années aussi troublées que passionnantes, et beaucoup plus compliquées que ne le laissent entrevoir les sources dont j'ai parlé. Mais c'est ensuite qu'on entre dans la légende. Comme je l'ai déjà indiqué, dans cette version de l'histoire le projet est redémarré à l'initiative du gouverneur Yang Hucheng aussitôt après qu'il s'est emparé de Xi'an. Il fait revenir Li Yizhi au Shaanxi, le nomme chef du bureau de reconstruction de la province (le *jianshe ting* 建設廳), s'engage pour une grosse somme dans la reconstruction du canal, trouve des financements extérieurs auprès de la CIFRC et d'autres organismes philanthropiques — et Li Yizhi peut enfin réaliser son rêve : avec le

soutien de Yang Hucheng il conduit le chantier tambour battant, le 20 juin 1932 les deux hommes président à l'inauguration solennelle de l'ouvrage, rebaptisé Canal Jinghui, et désormais les paysans de la région bénissent quotidiennement le général Yang et M. Li en recevant l'eau qui leur apporte la prospérité et la sécurité en irriguant leurs terres.

Ce que je qualifie de légende, ce n'est bien sûr pas que le canal Jinghui ait été construit à ce moment, car il l'a bien été — même si la plupart des sources chinoises passent sous silence les difficultés rencontrées, à commencer par le fait qu'au moment de l'inauguration une bonne partie du réseau de distribution n'avait toujours pas été réalisée (l'eau n'atteignait que 200 000 *mu* de terres sur les 500 000 qui avaient été programmés), car le gouvernement du Shaanxi, dont Yang Hucheng était le « président » (comme on appelait alors les gouverneurs), s'était avéré incapable d'assurer la part de financement pour laquelle il s'était engagé. La légende, comme nous le verrons, c'est que le chantier a été organisé et conduit par Li Yizhi, lequel aurait ainsi réalisé un projet qu'il avait formulé presque dix ans plus tôt, et c'est que l'aide étrangère, quand on en parle, n'aurait été qu'un appui financier. J'ajoute au passage que cette version des faits (cette « légende ») est encore plus officielle dans la région même, où le personnage de Li Yizhi est révééré comme un héros national et se confond en quelque sorte avec le canal Jinghui, au bord duquel se trouve d'ailleurs un petit square abritant sa tombe et sa statue.

Cela étant, je voudrais quand même préciser d'emblée qu'il ne s'agit pas du tout ici de déboulonner, en quelque sorte, un personnage dont le régime aurait fait un de ses héros pour des raisons purement nationalistes, ou patriotiques. En réalité, même s'il n'a pas eu dans ces circonstances particulières le rôle que lui prêtent aussi bien la propagande officielle que les représentations populaires, Li Yizhi n'en a pas moins été (comme nous le verrons) le grand homme de la modernisation de l'irrigation dans toute la région du Guanzhong dans les années vingt et trente — et en fait, n'hésitons pas à le dire, un grand homme tout court ; et même s'il ne l'a pas lui-même réalisé, son nom est inséparable du projet du Canal Jinghui. Simplement, son action s'est déroulée dans un contexte infiniment plus complexe, et bien souvent conflictuel, que ne le veut l'hagiographie, beaucoup d'autres personnages dont le nom n'est plus guère mentionné ont été parties prenantes de ses projets et de ses actions, et en particulier l'environnement politique dans lequel il essayait d'agir était bien plus imprévisible, voire dangereux, que ce que pourrait suggérer l'évocation du bon gouverneur Yang Hucheng (un personnage dont la mémoire, soit dit en passant, a été pour le coup délibérément récupérée par le régime populaire).

Mais restons-en pour le moment aux simplifications abusives et aux légendes dorées, et passons à l'autre version standard de l'histoire du Canal Jinghui que j'ai mentionnée précédemment. Cette version-là a un statut différent de ce que j'appelle la version « chinoise », car elle est en fait contemporaine des événements. C'est la version officielle de la CIFRC. Pour revenir un peu en arrière dans ma propre démarche, c'est au moment où j'étudiais le problème de la famine dans la Chine républicaine, et que je me suis reporté au petit livre d'Andrew Nathan sur l'histoire de la CIFRC, qui date de 1965 et que j'avais déjà consulté, mais il y a fort longtemps, que j'ai trouvé le projet Weibei (c'est-à-dire le projet du canal) mentionné comme l'un des principaux chantiers publics de la CIFRC dans les années 1920 et 1930 — ce projet Weibei, donc, qui pour moi était alors uniquement associé au nom de Li Yizhi, puisque, comme je l'ai dit, c'est ainsi qu'on le trouve dans toutes les histoires de l'hydraulique publiées en Chine. Et le seul ingénieur mentionné dans le livre de Nathan à propos de ce projet, c'était non pas Li Yizhi (qui n'y apparaît pas), mais le fameux O.J. Todd, chef du département d'ingénierie de la CIFRC.

Pour en apprendre un peu plus sur l'implication de la CIFRC dans les travaux réalisés au Shaanxi à partir de 1930, je me suis donc tourné vers la principale (et en fait unique) source citée par Andrew Nathan, à savoir les rapports annuels de la Commission. Ces rapports sont des brochures publiées en deux versions (une en anglais et une en chinois) et rendant compte avec

un certain niveau de détail, et pas mal d'illustrations photographiques, de l'ensemble des activités de la Commission et de ses branches provinciales pendant l'année écoulée. Il y a aussi, pendant une bonne partie de la période couverte, des rapports annuels du département d'ingénierie publiés séparément sous le titre *Engineering Accomplishments for the Year (...)*. Ces publications ne sont pas très faciles à trouver, mais comme Nathan indiquait qu'il les avait consultées à la New York Public Library, où j'ai assez facilement accès, c'est là que je suis allé les voir. (Par la suite j'ai trouvé une collection plus complète à la bibliothèque de l'Université de Princeton.)

Et en effet, les rapports annuels de la CIFRC et de son département d'ingénierie contiennent un certain nombre d'articles et d'informations consacrés à la reconstruction du canal entre 1930 et 1934 (c'est l'année où les derniers canaux de distribution ont été achevés). Il y en a aussi quelques informations évoquant les premières études sur le site effectuées en 1923 et 1924, et financées par la Commission. À propos de ces premiers relevés topographiques et hydrographiques, d'ailleurs, le nom de Li Yizhi est bien mentionné — ou plutôt le nom sous lequel il était plutôt connu à cette époque, et qui était son nom « véritable », Li Xie 李協 (Li Hsieh, ou eng. Lee dans les publications en anglais) ; et en effet ces relevés avaient été effectués par lui et par son équipe, au nom du bureau hydraulique du Shaanxi, dont il était alors le chef, et en liaison avec la CIFRC et avec l'ingénieur Todd, qui avait brièvement visité les lieux, et à qui Li Yizhi avait communiqué ses conclusions et ses plans — et ce pour une raison bien simple, qui est qu'à cette époque, étant donné la situation au Shaanxi, il était hors de question de réaliser un pareil projet sans l'aide financière des organisations philanthropiques basées dans les grandes villes de Chine, c'est-à-dire essentiellement à Pékin ou à Shanghai.

En revanche, lorsqu'il est question dans les publications de la CIFRC de la *réalisation* du projet Weibei, entreprise donc à la fin de 1930, le nom de Li Yizhi disparaît complètement, et la construction du nouveau canal (ou du canal modernisé) est entièrement portée au crédit, et même à la gloire, de Todd — même si, comme nous le verrons plus tard, c'est un ingénieur norvégien employé par la CIFRC, nommé Sigurd Eliassen, qui a mené à bien le chantier du début jusqu'à la fin¹⁰.

Quoi qu'il en soit, c'est pendant le terrible été de 1930, qui marque en quelque sorte l'acmé de trois années (au moins) de sécheresse et de famine au Shaanxi, que la CIFRC envoie dans la province un de ses associés, un Américain nommé John Earl Baker, qu'elle a nommé chef de ses opérations de secours pour cette année. John Baker avait résidé pratiquement sans interruption depuis 1916 en Chine, où il était employé comme conseiller technique pour les questions financières et de comptabilité par le ministère chinois des chemins de fer (d'abord à Pékin, et plus tard à Nankin). C'était donc un exemple typique de cette élite d'expatriés européens et américains travaillant pour les autorités chinoises ou pour les grandes compagnies étrangères, et menant une vie plutôt confortable à Pékin, à Shanghai ou à Tianjin, dont faisaient aussi partie certains des ingénieurs que j'ai commencé d'évoquer la première fois. Mais Baker était également un vieux routier des entreprises philanthropiques lancées en Chine par diverses sortes d'organismes internationaux chaque fois que survenait une catastrophe naturelle ; et (bien que je n'aie pas étudié sa carrière de très près) il semble clair que dans ces occasions il arpentait beaucoup le terrain — je veux dire qu'il n'était pas seulement chargé de lever des fonds et d'organiser les opérations depuis son bureau, il allait aussi voir comment les choses se passaient et diriger les opérations dans les zones de famine. Pour ne donner qu'un exemple, on le rencontre très impliqué au moment de la grande famine de Chine du Nord entre octobre 1920 et septembre 1921, pendant laquelle il était « directeur des opérations » pour le compte de la

¹⁰ Ex. une coupure de *The Shanghai Evening Post and Mercury*, 4/2/35, second d'une série d'articles sur les travaux de la CIFRC, celui-ci par Todd, sur le projet Weibei, dont il s'attribue tout le mérite: « As Chief Engineer of the C.I.F.R.C. it was my privilege to lay out the plan and organize the work that was financed by gifts to our Commission amounting to \$710,000 (etc.) ». AT 29-4.

Croix-rouge américaine ; et (pour donner un autre exemple) certaines correspondances que j'ai trouvées dans les archives de Todd (que je vous présenterai plus longuement — les archives — la prochaine fois), montrent qu'au moment des inondations du Yangzi en 1931 il travaillait pour la National Flood Relief Commission, laquelle était un organisme *ad hoc* mis sur pied par le gouvernement nationaliste et présidé par les plus hautes autorités de l'État, mais qui n'en sollicitait pas moins la collaboration des étrangers et de leurs organisations charitables. Dans de telles occasions Baker demandait un congé à ses employeurs du gouvernement chinois pour assumer des postes de responsabilité dans les opérations mises en place pour intervenir face au désastre. Pendant plusieurs périodes également il a été membre du comité directeur de la CIFRC. En bref, c'était quelqu'un de très en vue, et apparemment de très respecté, dans ce milieu très particulier de la philanthropie étrangère (et spécialement, américaine) en Chine dans les années vingt et trente — de très connu pour sa compétence et son expérience, et aussi, apparemment, pour son courage.

Car il est clair qu'il ne fallait pas avoir froid aux yeux lorsqu'on était envoyé sur le terrain dans de pareilles circonstances ; et de ce point de vue, la tournée de Baker au Shaanxi entre juin et septembre 1930 semble avoir été particulièrement éprouvante, et même, dans certains cas, périlleuse. Nous disposons là-dessus d'un récit circonstancié se présentant sous la forme d'un long compte rendu adressé à la fin de sa mission à la CIFRC, reproduit dans le rapport annuel de la Commission pour 1930 (donc publié en 1931). J'aurai l'occasion de revenir en détail, et même très en détail, sur cette année 1930 au Shaanxi, tellement riche en événements dramatiques et importants (la famine, la conquête de la province par l'armée nationaliste, et bien sûr le démarrage du chantier du canal Jinghui...) ; mais pour le moment je me contente de résumer brièvement les événements tels qu'ils se présentent, je le rappelle, dans la version l'histoire produite (en quelque sorte) par la CIFRC (i.e. sa version officielle).

Baker, donc, avait commencé par essayer de distribuer quelques secours avec une petite équipe, et aussi avec l'aide de quelques missionnaires implantés localement, là où et quand c'était possible — c'est-à-dire, d'une part, dans la mesure où il existait les moyens d'importer quelques tonnes de grains de la province voisine du Shaanxi, ce qui pour toutes sortes de raisons soulevait à ce moment d'énormes difficultés financières et logistiques ; et aussi, lorsque le banditisme qui sévissait dans les zones de famine et l'anarchie générale régnant alors dans la région ne rendaient pas la chose tellement risquée qu'on n'arrivait pas à trouver de volontaires pour servir de chauffeurs, de porteurs, d'escorte, etc., et que même les missionnaires à qui l'on confiait d'habitude la garde et la gestion des fonds réservés pour les secours refusaient de stocker la moindre somme d'argent ou le moindre sac de grains, car ils savaient très bien qu'ils seraient immédiatement pillés, et peut-être même massacrés.

Quoi qu'il en soit, après plusieurs semaines d'efforts en ce sens Baker commença à envisager de passer à la vitesse supérieure, c'est-à-dire de mettre sur pied un projet de construction d'infrastructure à grande échelle pour lequel on recruterait des paysans victimes de la famine en échange de secours en monnaie ou en vivres — suivant, donc, cette méthode de « secours-travail » dont j'ai déjà parlé, qui poursuivait une longue tradition en Chine et qui correspondait à la doctrine officielle de la CIFRC : secourir les gens en les faisant participer à des travaux utiles pour l'avenir — ou si vous préférez, combattre la famine en essayant d'en abolir les causes futures, c'est-à-dire, dans le cas présent, en édifiant des systèmes d'irrigation. (Mais il est quand même important de préciser que, lorsque les circonstances, et en particulier le désordre et l'insécurité, rendaient une telle démarche impraticable à court terme, la CIFRC ne s'opposait pas à l'idée de distribuer des secours gratuits pour répondre aux urgences : et c'était précisément ce qu'avait tenté de faire Baker au début de sa tournée au Shaanxi.)

En tout cas, le projet dont il s'agissait en l'occurrence, et que Baker proposait donc à son employeur temporaire, la CIFRC, de lancer, c'était bien sûr le projet Weibei — la reconstruction et la modernisation du vieux canal Longdong, dont tout le monde parlait depuis

longtemps. Todd, l'ingénieur en chef de la CIFRC, avait déjà suggéré dans son rapport pour l'année 1929 (publié en 1930), de profiter, si je puis dire, de la famine au Shaanxi pour entreprendre une bonne fois l'opération ; mais c'est à présent Baker, depuis le terrain, qui prenait les initiatives et qui essayait de pousser les choses, tout en restant bien entendu en liaison avec Todd. Et ce qui l'y encourageait (toujours à en croire son rapport final), c'était l'extrême enthousiasme manifesté par les populations locales et par les autorités aussitôt qu'il était arrivé dans la région du canal (c'est-à-dire dans les deux sous-préfectures de Sanyuan 三原 et Jingyang 涇陽) et qu'il avait évoqué cette possibilité. Il avait obtenu du siège de la CIFRC qu'on lui détache l'ingénieur Eliassen, qui dirigeait à ce moment un autre grand projet de la Commission, localisé plus au nord dans la province du Suiyuan 綏遠. (Ce projet consistait à capter l'eau du Fleuve Jaune à un endroit appelé Salaqi/Saratsi 薩拉齊, situé sur la section est-ouest de la grande boucle que dessine le Fleuve au nord de la Grande Muraille et dans le sud de la Mongolie intérieure, dans le désert dit des Ordos, et cela pour alimenter un réseau d'irrigation appuyé sur la rive gauche du fleuve.)

Eliassen arrive donc dans la région du Weibei au début du mois de septembre (1930) et parcourt le site en compagnie de Baker, sous la protection d'une troupe armée mise à leur disposition par la société secrète dite des Piques rouges, dont la vocation ordinaire était l'autodéfense villageoise et le banditisme (i.e. on protégeait son village et on allait attaquer les autres) — et ces déplacements se font, là encore, au milieu de grandes manifestations d'enthousiasme populaire, avec comités d'accueil et calicots, etc.

Eliassen ayant fait quelques relevés et ayant conclu, comme on l'attendait de lui, que le projet était faisable — nous verrons plus tard de quelle sorte de projet il s'agissait exactement —, les deux hommes de la CIFRC se rendent à Xi'an, où les pouvoirs alors en place (c'était *avant*, et en fait très peu de temps avant, la reconquête de la province par les forces de Chiang Kai-shek) manifestent eux aussi un enthousiasme extrême pour le projet de réhabilitation de l'irrigation au Weibei, car on est toujours en pleine famine, et promettent leur appui financier pour compléter les fonds — c'est-à-dire, à strictement parler, les avances — qu'ils espèrent obtenir de la CIFRC et dont Baker leur dit qu'il va tout faire pour qu'elles leur soient accordées. (À vrai dire les finances du Shaanxi se réduisaient à pas grand-chose à ce moment-là, mais dans ce genre d'affaire on prenait toujours des engagements sur les bénéfices futurs escomptés des projets à financer, en l'occurrence sur les taxes levées sur l'irrigation.)

En tout cas, ce premier contact ayant été pris, John Baker quitte la province, car son congé touche à sa fin et le moment est venu pour lui d'aller reprendre ses fonctions au ministère des chemins de fer à Nankin. La suite de l'histoire (c'est-à-dire, dans cette version que je suis en train de vous résumer) est tout entière dominée par le personnage de Todd.

Celui-ci, en effet, arrive au Shaanxi au mois de novembre, quasiment sur les talons de l'armée nationaliste et de Yang Hucheng. Il est immédiatement reçu à un banquet par ce dernier, puis, muni d'un passeport et d'une escorte, va visiter le site du canal, où il s'était déjà rendu, nous l'avons vu, quelques années auparavant — mais cette fois-ci il est en compagnie d'Eliassen et non plus de Li Yizhi. Il approuve le projet mis au point par Eliassen, et quelques jours après Yang Hucheng le rencontre à nouveau et promet de financer sur les ressources locales près de la moitié de l'estimation totale du projet, qui se monte à ce moment-là à 950 000 dollars d'argent. Cette promesse sera confirmée un peu plus tard au cours d'un grand meeting public présidé par Yang Hucheng à Xi'an. Et les choses vont ensuite très vite : d'autres financements, également d'origine philanthropique, sont promis, notamment par l'Association des Chinois de Honolulu et par une association charitable bouddhiste présidée par un personnage que nous retrouverons à plusieurs reprises, un ancien général nommé Zhu Qinglan 朱慶瀾 (Ziqiao 子橋). Les travaux routiers préparatoires pour accéder au site, qui avaient été entrepris dès avant la visite de Todd, sont poursuivis, on fait venir d'Amérique un compresseur géant de marque Ingersoll pour faire marcher les marteaux-piqueurs avec lesquels on percera

un tunnel de 400 m (et c'est toute une opération que d'amener le compresseur par train, par péniche et par camion depuis le port de Tianjin jusqu'à la tête du Canal, que vous avez vue en photo la dernière fois), et enfin l'on commence à recruter une force de travail. Le chantier est en fait divisé en deux parties : la première, dont la réalisation est confiée aux ingénieurs de la CIFRC, et qui est aussi la plus difficile techniquement, inclut la construction d'un barrage en travers de la Jing (localisé à peu près à la même hauteur que l'ancien dispositif de prise d'eau des Ming et des Qing, dont nous avons vu des représentations datant du 18^e siècle), la mise en place de vannes mécaniques à l'entrée du canal, le percement du tunnel, l'élargissement de l'ancien canal taillé en corniche dans la paroi de la montagne au-dessus de la Jing (dont je vous avais montré plusieurs vues), et l'excavation d'environ 6 km de canal d'amener. Pour sa part, le gouvernement provincial du Shaanxi est chargé de réaliser le réseau de distribution dans la plaine, lequel doit s'étendre jusqu'à une distance de 74 km vers l'est et comprendre au total 176 km de canaux principaux et secondaires.

Le bulletin annuel de la CIFRC pour 1931 donne quelques informations sur la progression du chantier, et aussi sur certaines difficultés rencontrées, dont la principale est qu'en raison d'un nouvel épisode de sécheresse à l'automne de cette année et au début de 1932, le gouvernement provincial s'avère incapable de lever la taxe sur les futures terres irriguées qui lui aurait permis d'assurer sa part de financement. En conséquence de quoi, au moment de l'inauguration, le 20 juin 1932, lorsque la CIFRC remet, si l'on peut dire, les clés de l'ouvrage à l'ingénieur représentant le gouvernement du Shaanxi et se retire officiellement des opérations, moins de la moitié du réseau de distribution est en service. Et en fait, comme ce n'est jamais dit dans la version chinoise standard de l'histoire mais comme le mentionnent dûment les documents de la CIFRC, le reste sera construit en 1933 et 1934 soit par le bureau hydraulique du Shaanxi, mais avec des fonds alloués par le comité sino-étranger de lutte contre la famine basé à Shanghai (ce comité avait fait sécession de la CIFRC quelques années auparavant) et relayés par le comité provincial (i.e. du Shaanxi) de la CIFRC ; soit directement par les ingénieurs de la CIFRC, avec des fonds d'origine américaine. Quoi qu'il en soit, en 1935 le système (dont l'ingénieur responsable est Li Yizhi, mais encore une fois ce n'est jamais dit dans ces documents) fonctionne à plein rendement, et en mai de cette même année la réunion annuelle de la CIFRC se tient, pour la première fois, à Xi'an, et bien sûr on emmène les délégués visiter ces installations réalisées, donc, grâce à l'initiative et au soutien de la Commission dont ils sont membres, et grâce à ses ingénieurs.

Je disais que Todd est le personnage central, voire l'unique maître d'œuvre, dans ce que j'appelle donc la version CIFRC de l'histoire de la modernisation du Canal Jinghui. C'est certain dans les rapports publiés par la CIFRC, qui sont toujours signés par lui, et où il ne mentionne virtuellement aucun nom en dehors du sien (Eliassen, qui a en réalité dirigé le travail, n'est mentionné que dans le rapport de Baker dont j'ai parlé tout à l'heure). Mais c'est également vrai dans la presse de Chine en langue anglaise, que je n'ai certainement pas essayé de dépouiller, mais dont j'ai trouvé beaucoup de coupures dans les archives de Todd : et en fait on s'aperçoit vite qu'une bonne partie des articles, comme par exemple celui qui annonce le démarrage du projet à la fin 1930 (avec le titre ronflant, "Todd Appointed As Chief Engineer Of New Million Dollar Project In North"), sont essentiellement des paraphrases des propres rapports de Todd ; en d'autres termes, on peut constater qu'il s'occupait lui-même, et très efficacement, de sa communication (comme on dirait aujourd'hui). Mais je ne développe pas là-dessus, car j'aurai l'occasion de revenir de façon plus approfondie sur le personnage extrêmement intéressant, et en fait assez attachant, même s'il tendait à être, disons, un peu plein de lui-même, de O.J. Todd.

Tout ceci, donc, c'est en quelque sorte la version publique de l'opération du Jinghui telle qu'en avaient connaissance à l'époque les milieux étrangers en Chine, et en particulier tous ces comités de Shanghai, de Tianjin ou de Pékin qui faisaient la liaison avec l'Europe et

l'Amérique et qui servaient de pourvoyeurs de fonds pour les opérations menées par la CIFRC ; et comme on a pu le constater, cette version est totalement différente, en tout cas dans la mention des organismes et des personnes impliqués, de la version qui prévaut aujourd'hui, et en fait depuis le début de la République populaire, en Chine même et le plus souvent aussi dans la littérature en langues occidentales. En fait le seul ouvrage récent, à ma connaissance, dans lequel l'opération du Weibei est décrite comme une opération de la CIFRC, et rien d'autre, c'est le petit livre de Nathan que j'ai mentionné tout à l'heure, et la raison, c'est évidemment que ce livre est entièrement basé sur la documentation de la CIFRC.

J'ajoute (et c'est là encore une manifestation du talent de Todd pour la communication, c'est-à-dire pour vendre ses entreprises à l'opinion publique) — j'ajoute qu'en Europe aussi l'opération du Weibei était connue comme étant l'œuvre exclusive de la CIFRC et de son ingénieur en chef. Je pense ici à deux articles parus dans le *Times* de Londres en juillet 1932 sous la signature d'un certain Hewlett Johnson, qui était le doyen de la cathédrale de Canterbury, et qui faisait dans ces articles le récit d'un voyage d'études qu'il venait d'accomplir en Chine. Johnson avait circulé en compagnie de Todd au Shaanxi et plus loin vers l'ouest au Gansu, et il avait visité ses chantiers en cours — le site du canal Jinghui, bien sûr, qui était alors proche d'être inauguré, et aussi les travaux qui venaient d'être entrepris pour le projet dit de la route Silan 西蘭 (c'est-à-dire Xi'an-Lanzhou).

Quoi qu'il en soit, Todd et Johnson semblent avoir été mutuellement fascinés l'un par l'autre — peut-être leur sympathie s'expliquait-elle en partie par le fait qu'avant de devenir un dignitaire de l'église anglicane Johnson avait été ingénieur ; et dans ses articles Johnson parle toujours de Todd (qu'il appelle Major Todd) en termes enthousiastes, comme d'une sorte de héros civilisateur qui grâce à sa maîtrise des techniques modernes contribue puissamment à tirer les Chinois de leur marasme économique et politique. La visite des travaux du Weibei est mentionnée au passage : et là aussi l'opération est décrite comme l'œuvre et l'initiative de la CIFRC (bien qu'en termes financiers Johnson parle bien d'une coopération avec la province du Shaanxi), et c'est donc le « commandant Todd » qui a « jeté » un barrage en travers de la rivière Jing et qui a creusé un tunnel sous la montagne. Pour l'anecdote, j'ajoute que le pittoresque Johnson avait été tout aussi enthousiasmé par ce qu'il avait vu par la suite en URSS, et qu'il proclamait que les mesures sociales prises là-bas étaient entièrement compatibles avec ses idéaux de chrétien — on pense à ces dominicains rouges qui faisaient l'éloge du maoïsme à une certaine époque¹¹. Mais ceci nous éloigne du sujet.

Le sujet, c'est donc, comme je le disais au départ, d'aller beaucoup plus loin dans le détail et dans le contexte des choses que ne le font ces récits que je viens de vous résumer et que j'ai qualifiés de « standard » — c'est-à-dire qu'ils sont tout sauf des travaux d'historiens, même si certains historiens ont tendu un peu imprudemment à les prendre pour argent comptant ; et c'est de voir si et jusqu'à quel point ces deux versions de l'histoire du canal Jinghui — l'une popularisée à l'époque même par la CIFRC et son ingénieur en chef, l'autre devenue en quelque sorte canonique en Chine aujourd'hui — peuvent être conciliées. Comme nous le verrons, la version que l'on trouve dans les bulletins de la CIFRC et que Todd a reprise dans ses propres articles, et plus tard dans ses souvenirs est, dans ses grandes lignes, correcte, en ce sens que c'est en effet la CIFRC qui a réalisé à elle seule la partie la plus difficile et la plus spectaculaire de l'ouvrage, et qu'en fin de compte elle a dû financer celui-ci dans sa presque totalité. Mais cette version pêche par déséquilibre car elle est beaucoup trop centrée sur le personnage de Todd, comme nous l'avons vu à l'instant — de la même façon que la version chinoise est beaucoup trop centrée sur le personnage de Li Yizhi ; et d'autre part, parce qu'elle ignore beaucoup d'éléments importants, notamment sur le contexte politique et institutionnel de

¹¹ En fait Johnson sera plus tard connu comme « the Red Dean » et dans les années 50 et 60 sera un grand admirateur de la Chine communiste (cf. Fisher, *Service to China*, p. 132 et n. 99).

l'affaire, que l'on trouve en revanche mentionnés, encore que d'une façon souvent tendancieuse, dans les sources publiées aujourd'hui en Chine.

Mais on peut aller beaucoup plus loin, aussi bien sur les circonstances exactes de la modernisation de l'ancien canal Longdong que sur les nombreux acteurs qui sont intervenus (ingénieurs ou autres) — leur histoire, leur personnalité, leurs connexions, etc. —, sur les origines du projet, sur ses enjeux techniques et financiers, sur l'environnement politique et militaire au Shaanxi ; et au delà encore (je veux dire, sans se concentrer sur la région du Guanzhong et sur l'histoire du canal) — ou plutôt, en même temps —, il est possible de restituer de manière tout à fait concrète un certain nombre d'aspects et de facteurs qui ont contribué à déterminer les circonstances de cette histoire, comme par exemple le fonctionnement collectif et les hiérarchies internes propres au milieu des ingénieurs actifs en Chine à l'époque, bien sûr, mais aussi le fonctionnement très particulier (par rapport aux normes internationales) des chantiers de travaux publics qu'ils dirigeaient, le mode d'action et le public des multiples entreprises philanthropiques ou charitables intervenant dans le pays, dont la CIFRC n'était qu'un exemple, et beaucoup d'autres choses encore.

Pour tout cela il existe une quantité et une variété considérables de sources, parfois inattendues, en sus de celles que j'ai mentionnées aujourd'hui. Je n'en ai exploré (et continue de le faire) qu'une partie ; mais même ainsi je commencerai la prochaine fois par essayer de vous en donner une idée (sans bien sûr verser dans l'énumération) ; après quoi j'aborderai l'histoire politique et militaire de la région du Guanzhong, considérée dans le contexte plus large de la Chine des seigneurs de la guerre, en dehors laquelle une affaire comme l'entreprise de restauration et de modernisation de l'antique canal Zheng Guo n'est guère compréhensible.

2/3/05

L'essentiel de mon précédent exposé était consacré aux deux versions de l'histoire de la construction du canal Jinghui, entre 1930 et 1934, que j'ai appelées les versions « standard » (ou « courantes »). La première était donc celle qui domine aujourd'hui en Chine, selon laquelle le chantier aurait été entièrement conduit par le célèbre ingénieur Li Yizhi, lequel réussissait enfin, grâce à l'appui du nouveau gouverneur de la province, Yang Hucheng, et — est-il parfois rappelé — grâce à une aide financière de la CIFRC (la Commission internationale pour la lutte contre la famine en Chine), à faire passer dans la réalité le projet détaillé qu'il avait mis au point plusieurs années auparavant. À Xi'an et dans la plaine du Guanzhong, où se trouve bien sûr l'ouvrage, cette version est d'autant plus considérée comme allant de soi que Li Yizhi et Yang Hucheng étaient l'un et l'autre natifs de la région.

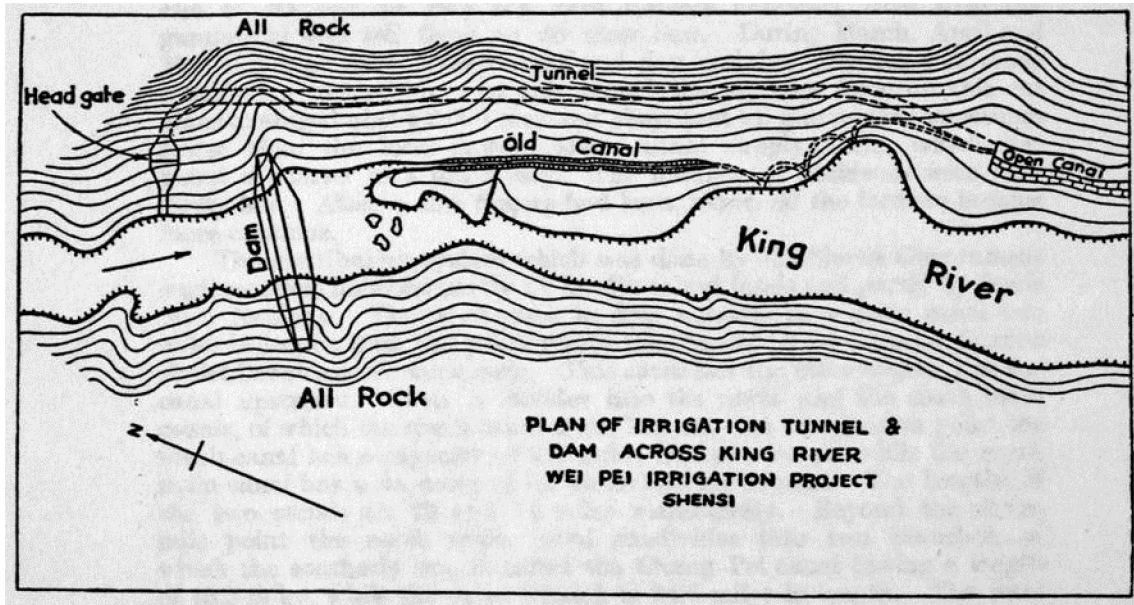
Dans l'autre version, en revanche, aussi bien l'initiative du chantier que sa conception, sa réalisation et l'essentiel de son financement sont à mettre au crédit de cette même CIFRC, et en particulier de son ingénieur en chef, O.J. Todd. Cette seconde version, ainsi que je l'avais précisé, est assez rarement citée aujourd'hui, puisque la version « chinoise » s'est imposée même dans les travaux en anglais qui évoquent l'affaire (du moins dans presque tous) ; mais c'était la version reçue dans les milieux internationaux en Chine à l'époque, grâce en particulier à la publicité que lui avait assurée la CIFRC, et tout spécialement Todd lui-même.

Cela étant, une chose au moins est sûre, c'est que le canal a bien été reconstruit entre la fin de 1930 et celle de 1934, l'inauguration formelle ayant eu lieu, comme je l'avais indiqué, le 20 juin 1932. Et pour compléter mon résumé de la dernière fois je voudrais donc vous montrer quelques vues de l'ouvrage, datant plus ou moins du moment de l'inauguration.



VIEW OF THE MODERN DIVERSION DAM

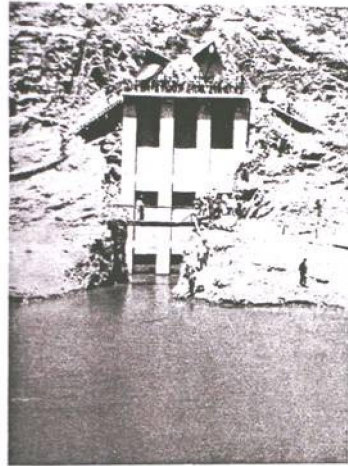
Barrage en travers de la Jing permettant d'amener l'eau dans le tunnel à la tête du canal



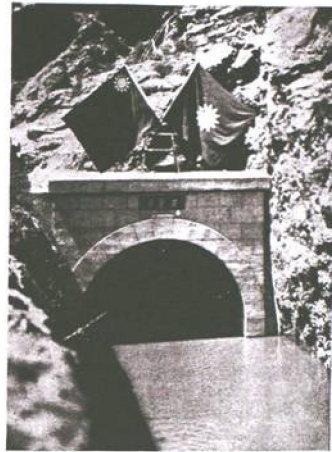
Plan du tunnel

218

THE SCIENTIFIC MONTHLY



INTAKE GATE
OF THE 1,500-FOOT TUNNEL DIRECTING THE MUDDY
KING RIVER WATER INTO THE MAIN CANAL.



OUTLET OF 1,500-FOOT TUNNEL
THE CHINESE NATIONAL FLAGS IN THE PICTURE
REMAIN FROM THE OPENING DAY CEREMONIES.

Entrée et sortie du tunnel (le jour de l'inauguration)



Perçement du canal principal



L'un des ponts permettant l'évacuation des torrents descendant de la montagne (à droite) en période de pluies par-dessus le canal et vers le cours de la Jing (à gauche)

Pour en revenir à présent à cette énigme historique (ou à ce problème historiographique) dont je viens de rappeler la nature, une chose au moins est certaine : c'est que, comme j'avais eu le temps de le dire, Li Yizhi n'a *pas* réalisé lui-même cette version moderne du vieux canal Longdong, et que ce sont bien les ingénieurs de la CIFRC qui ont fait les choix techniques en fin de compte adoptés et ont dirigé le chantier, du moins pour la partie techniquement la plus importante de l'ouvrage (représentée en partie dans les photographies ci-dessus). En revanche, il est tout aussi incontestable qu'en dépit de son relatif effacement au moment de cet épisode, c'est bien Li Yizhi qui était à l'origine de ce projet dont il avait mis au point les grandes lignes

et qu'il avait défendu avec passion, y compris auprès de ses collègues de la CIFRC¹², dès après son retour au Shaanxi à la fin de 1922 ; mais ce projet, il avait alors été empêché de le réaliser, en raison de circonstances que j'exposerai bientôt. Au reste, comme nous le verrons, Li Yizhi était bien présent à Xi'an pendant la plus grande partie des travaux (surtout en 1932), son principal adjoint était chargé de réaliser le réseau de distribution pour le compte de la province, et il était régulièrement en contact avec les ingénieurs de la CIFRC qui dirigeaient le chantier, et qui étaient en fait ses amis.

En bref, et à y regarder de plus près, les deux versions de l'histoire que je viens d'esquisser ne sont en réalité que partiellement contradictoires : il serait plus exact de dire qu'elles sont, justement, *partielles* ; et il faudrait ajouter qu'en fin de compte elles ne sont pas *réalistes*, au sens où elles ne rendent compte ni l'une ni l'autre de l'imbrication extrêmement complexe des facteurs politiques, économiques, financiers, militaires, technologiques, qui sont intervenus dans cette affaire, surtout si l'on prend celle-ci (comme il convient de le faire) dès son origine, c'est-à-dire au début des années 1920. De la même façon, on ne commence à y voir un peu clair qu'une fois qu'on a réussi à identifier et à connaître un peu mieux les très nombreux protagonistes, extrêmement divers quant à leurs fonctions, leur statut, leurs origines et les intérêts qu'ils représentaient, qui ont été impliqués de près ou de loin dans l'histoire de la modernisation du Shaanxi avant le début de la guerre du Pacifique — et aussi bien d'ailleurs dans l'histoire de la CIFRC et des nombreuses autres institutions publiques ou privées concernées à un titre ou à un autre par cette affaire. Ces protagonistes ne se limitent nullement à Todd, Li Yizhi, Yang Hucheng et quelques autres. Et lorsque je dis qu'on les connaît un peu mieux, ce n'est pas seulement qu'on arrive à reconstituer leurs actions de façon relativement sûre et précise — à savoir qui a fait quoi et à quel moment ; c'est aussi qu'on peut se faire une idée de leur parcours personnel, de leurs motivations (lesquelles ne sont pas toujours simples à démêler et admettaient de toutes façons beaucoup de variations et de contradictions), des réseaux auxquels ils étaient associés, de leurs alliances et de leurs conflits (lesquels ne cessaient d'évoluer avec le temps) ; et ainsi de suite — et comme on verra, essayer d'analyser tout cela peut nous emmener assez loin du Shaanxi.

Sources

Quoi qu'il en soit, si l'on veut se livrer à ce genre d'investigations il faut bien sûr confronter et croiser entre elles un éventail aussi large et, surtout, aussi varié que possible de *sources* ; et c'est naturellement ce que j'ai entrepris de faire, même si je suis bien conscient du fait que c'est sans fin. C'est donc sur ces sources, qui se révèlent d'une extrême diversité aussi bien par leur forme que par leur statut, par leur origine, et bien sûr par leur langue, que je voudrais commencer par vous donner un certain nombre d'indications avant d'aborder le sujet proprement dit (ou plutôt les sujets, tant il y a de ramifications). Cela vaut la peine d'y consacrer quelque temps, car je suis convaincu que l'exposé perd beaucoup en substance si l'on n'a pas au moins une idée des données sur lesquelles il repose — je veux dire, non seulement de l'éventail des documents consultés, mais aussi de la façon dont ils ont été produits, de leur raison d'être à l'origine, et donc de leurs orientations et de leurs limites ; en bref, il faut être bien conscient de ce qu'on peut leur demander et leur faire dire, et des précautions qu'il convient de prendre.

C'est donc essentiellement de cela que je vais parler aujourd'hui, et en partie la prochaine fois. Et encore une fois, cette présentation des sources que je m'appête à faire, je ne la conçois nullement comme une simple énumération plus ou moins enrichie de commentaires, qui serait probablement assez ennuyeuse à suivre. Ce que je vais essayer de faire passer de façon aussi concrète que possible, c'est bien plutôt la très grande diversité et le côté parfois

¹² Dans plusieurs articles de l'époque Li Yizhi est présenté comme l'ingénieur représentant localement la CIFRC. Pendant plusieurs années on voit en effet son nom dans les listes de membres du comité CIFRC du Shaanxi.

extraordinairement vivant, et même inattendu, des matériaux auxquels je me suis trouvé confronté dès le moment où j'ai essayé de dépasser les versions reçues et les récits convenus.

Dès mon premier exposé j'avais mentionné le fait que ces premières décennies du 20^e siècle offrent à l'historien des sources beaucoup plus variées que ce n'est le cas à l'époque impériale, tout spécialement sur les sujets auxquels j'ai consacré mes cours des années passées. Il y a plusieurs raisons à cela, qui tiennent en partie à l'époque, tout simplement — c'est-à-dire à la désagrégation des modèles politiques et culturels qui avaient continué de dominer jusqu'à la fin du régime impérial. Comme je l'avais rappelé, les modèles et les procédures historiographiques traditionnels en Chine, qui étaient ceux de l'élite lettrée et de l'État bureaucratique et centralisé, ont alors largement disparu au profit de modèles plus « modernes », ou simplement différents, parce que fortement influencés par les formes occidentales de production documentaire, voire de rhétorique, parce que répondant à un débat politique et intellectuel beaucoup plus ouvert, et aussi par l'effet des nouveaux moyens de communication (dont la presse n'est pas le moins important, certes, mais on pourrait aussi mentionner — et j'en donnerai beaucoup d'exemples — l'usage, devenu quasi universel en Chine à cette époque, du télégraphe).

Cela dit, les Occidentaux en Chine dans les années vingt et trente du 20^e siècle ne sont pas seulement une influence, bien sûr ; ils interviennent aussi directement dans les affaires du pays, plus sans doute qu'ils ne l'avaient jamais fait sous l'ancien régime — même après ces fameux traités (dits « inégaux ») qui leur avaient conféré des droits et leur avaient ouvert des possibilités d'action absolument sans précédent dans l'histoire de l'empire, depuis 1860 surtout, et plus encore après la catastrophe des boxeurs en 1900 (catastrophe pour la Chine, bien sûr). Pour ce qui nous concerne, cette présence étrangère massive en Chine, particulièrement sensible, et même à beaucoup d'égards dominante, dans les centres économiques et politiques vitaux du pays, a donné lieu à une production de *sources non chinoises sur la Chine* là aussi sans précédent, sous la forme d'archives publiques ou privées, d'études savantes ou moins savantes, d'articles de presse, de témoignages, de souvenirs, et de beaucoup d'autres encore. La conséquence de tout cela, c'est que sur la plupart des sujets l'on dispose de documents et de témoignages, aussi bien chinois que non chinois, exprimant des intérêts, des approches, des regards, des sensibilités et des interprétations extrêmement divers, voire à l'occasion parfaitement contradictoires, jusque dans le simple exposé des faits.

Tel est bien le cas, comme j'ai déjà commencé à l'exposer, en ce qui concerne l'histoire de la modernisation de l'irrigation au Shaanxi. Et c'est donc du problème historiographique soulevé par la construction du canal Jinghui et par les circonstances qui l'ont entourée — et je rappelle quand même qu'il s'agit là d'un épisode dont l'impact a d'abord été local, certes, mais qui a aussi eu un incontestable retentissement au plan national — c'est donc de ce problème historiographique que je vais partir pour essayer de vous donner une idée un peu plus concrète de cette extrême variété de sources dont je viens de parler ; et cela, je vais le faire en retraçant plus ou moins mon propre cheminement.

Ayant donc identifié le problème historiographique en question — c'est-à-dire, essentiellement, le fait que le même événement est rapporté de façon totalement différente suivant les sources auxquelles on s'adresse —, j'ai, dans un premier temps, entrepris d'examiner deux types de documents dont l'accès m'était relativement facile. Le premier, j'ai déjà eu l'occasion d'en dire un mot, ce sont les rapports annuels de la CIFRC. Quant au second, ce sont les écrits de Li Yizhi lui-même (lesquels, comme les rapports de la CIFRC, sont contemporains des faits, par opposition aux sources chinoise post-1949 où l'on trouve la version standard de l'événement). Ces écrits de Li Yizhi sont facilement consultables — au moins pour une bonne partie d'entre eux, car Li Yizhi a été un auteur extrêmement prolifique — puisqu'ils ont été publiés en volume, et d'ailleurs par deux fois : d'abord à Taiwan en 1956, et plus tard à Pékin en 1988 ; il semble du reste que ces deux recueils, qui contiennent une sélection assez

proche de textes, aient été basés sur la même source, à savoir une collection ronéotée d'articles réunie par la veuve de Li Yizhi en 1940, donc deux ans après sa mort. Les écrits de Li Yizhi sont d'un très grand intérêt, car non seulement ils sont contemporains des événements, mais on peut même dire qu'ils en font partie — tout comme les rapports et les articles de Todd, d'ailleurs, puisque l'un comme l'autre avaient été des protagonistes majeurs desdits événements ; mais la différence, peut-être, c'est que, contrairement à Todd, Li Yizhi ne cherchait pas à se mettre en valeur (ou pour être plus exact, à mettre son travail en valeur), qu'il ne cherchait pas à construire en quelque sorte sa propre image.

Sources occidentales

Mais je reviendrai sur ces textes de Li Yizhi (et aussi sur certains essais biographiques qui lui sont consacrés dans la collection des *Wenshi ziliao* dont j'ai parlé la dernière fois, auxquels j'ai pu me reporter assez tôt dans mes recherches) — j'y reviendrai, donc, lorsque je parlerai des sources chinoises, c'est-à-dire la semaine prochaine. Pour le moment j'en reste aux sources représentant, en quelque sorte, le côté CIFRC de l'histoire, et plus précisément, pour commencer, le côté Todd, et pour la raison suivante : c'est que c'est à partir du moment où j'ai eu la possibilité de consulter les archives personnelles de Todd, conservées à la Hoover Institution on War, Revolution and Peace de l'Université Stanford, que j'ai commencé à véritablement réaliser la complexité de toute l'affaire, tout en en découvrant certains aspects dont les sources publiques (à commencer par les rapports de Todd lui-même) ne disent pas un mot ; que j'ai commencé également à mieux comprendre le fonctionnement et les conflits internes de la CIFRC (ces conflits semblent avoir été constants à partir de 1930 environ), ainsi que la façon dont la CIFRC s'insérait dans le paysage politique plutôt compliqué de la Chine des années vingt et trente ; c'est à partir de là aussi que j'ai pu me faire une première idée de ce milieu sino-étranger d'ingénieurs que j'ai déjà évoqué, dont Todd aussi bien que Li Yizhi étaient des membres éminents, et aussi à me faire une idée un peu concrète de la façon très spéciale dont étaient conduits et organisés les chantiers de travaux publics dans la Chine de l'époque — et c'est là un aspect, soit dit en passant, qui est totalement absent des sources chinoises. En bref, toutes ces informations, et d'autres encore que je mentionnerai le moment venu¹³, non seulement commençaient à m'éclairer sur un grand nombre de points qui m'étaient restés peu clairs, ou alors qui m'avaient complètement échappé, mais encore elles étaient comme autant d'invites à poursuivre de nouvelles pistes de recherche.

Cela étant, les archives Todd concernent d'abord Todd lui-même, et c'est peut-être ici le moment d'en dire un peu plus sur le personnage. Nous avons déjà vu que Todd était l'ingénieur en chef de la CIFRC — plus précisément, le directeur de son département d'ingénierie — et c'est bien sûr dans ces fonctions, qu'il a occupées de 1923 à 1935, qu'il nous intéresse au premier chef. En fait, au moment de son embauche par la CIFRC (laquelle avait été fondée deux ans plus tôt) Todd avait déjà derrière lui quatre années d'expérience en Chine. Il y était arrivé en 1919 pour assister son mentor, John R. Freeman, un ingénieur américain extrêmement prestigieux au sein de la profession qui avait été invité par le gouvernement chinois à travailler sur un projet de réhabilitation du Grand Canal. Pour remonter encore dans le temps, Todd, qui était né en 1880 dans une famille rurale du Michigan, était un *self-made man* tout à fait typique (et aimait à se présenter comme tel) : il avait commencé très tôt à gagner sa vie de façon plutôt aventureuse, en travaillant dans la construction et plus tard dans l'industrie forestière, et avec ses économies il avait pu entreprendre des études d'ingénierie à l'Université du Michigan (haut lieu pour les disciplines de l'ingénieur, comme on sait), dont il était sorti diplômé en 1908. Ensuite de quoi il avait occupé divers emplois d'ingénieur civil, principalement en Californie, avant de s'engager au moment de l'entrée en guerre des États-Unis en 1917 et de passer 18 mois

¹³ Voir en particulier le cours de l'année 2007-2008.

en France comme officier dans le corps des ingénieurs de l'armée américaine, dont il était sorti avec le grade de commandant dans la réserve — d'où ce titre de « major Todd » que j'ai déjà mentionné, et auquel il tenait apparemment beaucoup. C'est d'ailleurs en France qu'il avait eu son premier contact avec les « coolies » chinois (comme on les appelait), puisque comme vous savez les puissances alliées avaient fait venir de la main d'œuvre chinoise pour travailler en arrière du front.

C'est donc tout de suite après la guerre que Todd accepte de partir pour la Chine, malgré, semble-t-il, l'extrême résistance de son épouse, laquelle le rejoindra un peu plus tard, mais ne tiendra que quelques années avant de demander le divorce. Mais ce n'est pas cela qui nous importe, bien sûr : ce qui nous concerne, c'est qu'en Chine Todd s'est rapidement fait une assez grande réputation en dirigeant la construction de quelque 800 kilomètres de routes au Shandong pour le compte de la Croix-rouge américaine, pendant la grande famine de 1921, et surtout en 1922 en réparant avec succès une grande brèche dans les digues du Fleuve Jaune, également au Shandong — mais cette fois-ci comme employé d'une firme privée de travaux publics récemment créée, la Asia Development Company. Et c'est donc fort de cette réputation d'homme de terrain capable de mener à bien des chantiers difficiles mobilisant jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de travailleurs, « connaissant les coûts dans l'intérieur de la Chine » (comme le dit de lui un article de presse publié à l'époque), qu'il est recruté par la CIFRC pour diriger son nouveau département d'ingénierie.

J'aurai bien sûr l'occasion de revenir sur les réalisations de Todd (et aussi sur ses problèmes, sur lesquels ses biographies officielles sont très discrètes) pendant la douzaine d'années qu'il a passées dans ce poste. J'ajoute simplement qu'après en avoir été plus ou moins démissionné en 1935 il passe encore trois ans en Chine comme ingénieur consultant pour certaines agences spécialisées dépendant du gouvernement nationaliste, avant de rentrer aux États-Unis peu après l'invasion japonaise. Il retournera en Chine pour diriger des travaux sur le Fleuve Jaune pour le compte des Nations Unies entre 1945 et 1947, et s'occupera encore de projets d'irrigation à Taiwan entre 1949 et 1951.

Concernant la personnalité de Todd, j'ai déjà suggéré qu'il se faisait incontestablement une haute idée de sa propre valeur, qui était en effet grande, et qu'il était très doué pour se mettre en avant et pour faire sa propre propagande, ainsi que celle de ses réalisations, comme on peut le constater dans d'innombrables articles ou essais autobiographiques. J'ajouterai — et c'est un point plus intéressant pour nous, et sur lequel j'aurai l'occasion de revenir — qu'il se faisait une haute idée de sa valeur *en tant qu'ingénieur américain*, c'est-à-dire : intègre, passionnément dévoué à sa tâche, profondément imbu de sa mission envers la société (et dans le cas présent, envers la Chine), préférant la rude vie du terrain aux mondanités, parlant franc et agissant avec décision ; c'est-à-dire encore, comme il ne peut parfois s'empêcher de le laisser échapper, *pas comme les Chinois*, à part bien sûr les bons ingénieurs formés en Amérique. Et comme Todd était, en plus de tout cela, plutôt du genre autoritaire et impatient, voire franchement arrogant (ce dont ses collègues chinois de la CIFRC semblent d'ailleurs s'être souvent plaint, mais jamais directement à lui), dans le milieu des expatriés de Chine on le surnommait gentiment — ou ironiquement, à en croire certains, mais je n'ai pas l'impression que c'était vraiment le cas — « Todd Almighty » (Todd tout-puissant — le jeu de mots n'est bien sûr pas traduisible).

Pour compléter cette esquisse de sa personnalité, il est intéressant d'ajouter que, politiquement, Todd était de toute évidence un libéral convaincu, élevé dans un milieu vaguement socialisant où le service de la communauté et de la société allait de soi, et plus tard fervent partisan de Roosevelt (dont un de ses frères était d'ailleurs conseiller). On décèle même certaines connexions de gauche, pour ne pas dire d'extrême-gauche, qui ne laissent pas d'intriguer. C'est ainsi que, pendant la brève période en 1927 où Hankou (c'est-à-dire l'actuelle ville de Wuhan, en Chine centrale) avait été le siège d'un gouvernement Guomindang de gauche plus ou moins dominé par les communistes, Todd n'avait pas hésité à négocier un

accord avec l'illustre Mikhaïl Borodine, le chef de la délégation du Komintern en Chine, afin de pouvoir mener à bien ses travaux de protection hydraulique le long du Yangzi en dépit des revendications des syndicats révolutionnaires et des grèves encouragées par les communistes; et pour faire bonne mesure — et au grand dam de ses employeurs chinois de la CIFRC, pour qui « Hankow la rouge » était un lieu de perdition — il avait même rédigé un article (dont on trouve le manuscrit dans ses archives) où il parlait avec sympathie de la contribution du mouvement communiste à l'émergence de la démocratie en Chine, et n'hésitait pas à affirmer que le gouvernement de gauche de Wuhan représentait l'avenir du pays. Plus tard, en 1935, une coupure de presse signale qu'à l'occasion de son départ en vacances pour les États-Unis le conseiller de l'ambassade soviétique a offert un déjeuner en son honneur, et précise qu'il a un jeune frère qui est correspondant de l'agence Tass à Washington (il s'agit de son frère Laurence, dont il semble avoir été très proche)¹⁴. Enfin, comme beaucoup d'autres Américains familiers de la Chine, à la veille de 1949 Todd préconise de laisser tomber le régime de Chiang Kai-shek et d'aider directement la Chine, c'est-à-dire une Chine nouvelle dominée *de facto* par les communistes, dont l'efficacité et l'enthousiasme contrastent de façon spectaculaire avec l'impuissance et la corruption du gouvernement nationaliste¹⁵. Comme on le sait, cette attitude vaudra à de nombreux Américains (mais pas à Todd lui-même, semble-t-il) les plus graves ennuis au moment du MacCarthysme, très peu de temps après.

Dernier point (sans rapport avec le précédent), Todd était une personnalité hyperactive, courant sans cesse d'un bout à l'autre de la Chine pour étudier des projets ou inspecter des chantiers, et annonçant fièrement dans ses rapports à la CIFRC le nombre de milliers de kilomètres parcourus dans l'année, au point que certains de ses collaborateurs auxquels il laissait la conduite réelle des travaux semblent s'être plaint de ne jamais le voir. Mais surtout — et c'est ce qui nous concerne ici, puisque je suis en train de vous parler de sources — c'était de toute évidence quelqu'un de très organisé; plus spécialement, c'était le genre de personne à *tout conserver*, à commencer bien sûr par sa correspondance, ce qui lui était d'autant plus facile que, très tôt dans sa vie, comme le montrent ses archives, il avait été un adepte systématique de cet instrument typique de la culture américaine qu'est la machine à écrire. Les archives déposées à la Hoover contiennent les copies carbone des centaines de lettres, aussi bien personnelles que professionnelles, qu'il tapait (ou dictait) chaque année, où qu'il se trouvât, dans ses bureaux de Pékin, ou en train lorsqu'il sillonnait le pays, ou dans quelque campement sur un chantier situé dans une province reculée; et bien sûr on trouve également les originaux des lettres qui lui étaient adressées, à quoi il faut encore ajouter une quantité de coupures de presse, de manuscrits d'articles et de notes diverses, de documents de travail, de rapports, etc. (Je parle ici des documents conservés dans les boîtes d'archives couvrant ses années de travail pour la CIFRC, que j'ai consultées en priorité, et qui ne sont jamais que 10 sur un total de 75.)

Ces archives sont extrêmement précieuses pour de nombreuses raisons. La première, cela va de soi, c'est que les correspondances qu'elles contiennent sont par définition des documents, si je puis dire, *en temps réel*, qui parlent des problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentent — ou devrais-je plutôt dire, ce sont des documents dont la raison d'être est de discuter de ces problèmes avec les personnes directement concernées afin d'essayer de les régler, et non pas de les réinterpréter *a posteriori*, comme on le fait dans un article ou, mieux encore, quand on écrit ses mémoires; et de ce point de vue la confrontation des correspondances de Todd avec ses nombreux écrits publics, dont le ton est tout sauf celui de la confession, est souvent très révélatrice.

Cela étant, j'entends bien que la distinction n'est pas toujours absolue, et il est certain que l'on trouve dans la correspondance de Todd (comme dans toute correspondance, je suppose) des lettres où il embellit visiblement la situation, soit pour se justifier contre des attaques ou des

¹⁴ Cf. coupure de *The Peiping Chronicle* (18 avril 1935) in AT 29-2.

¹⁵ Cf. coupure du *Daily Palo Alto Times* (26 nov. 1948) in AT 29-2.

reproches, soit pour faire la publicité de ses entreprises afin d'obtenir quelque avantage. (Je pense par exemple à toutes les lettres qu'il a envoyées à diverses autorités et diverses relations dès le début des années 1930 pour trouver des fonds pour son département et même pour payer son propre salaire, à un moment où les responsables chinois de la CIFRC envisageaient périodiquement d'arrêter les opérations, voire de se débarrasser de lui.) Mais il n'en reste pas moins que cette correspondance est le plus souvent très directe et très factuelle, surtout lorsqu'il s'adresse à des gens en qui il a pleine confiance (comme par exemple John Baker, dont j'avais parlé la dernière fois, ou encore comme son collègue Eliassen, que j'ai également évoqué, et avec qui il avait des échanges très libres).

Quoi qu'il en soit, les informations de première main que l'on trouve en abondance en parcourant la correspondance de Todd concernent, parmi beaucoup d'autres choses, deux domaines d'un intérêt immédiat pour notre sujet. Le premier domaine, c'est bien sûr les entreprises d'ingénierie dans lesquelles il était directement impliqué pour le compte de la CIFRC, et dont le projet d'irrigation du Weibei n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. C'est là surtout que ce que j'ai appelé les « informations en temps réel » sont précieuses — qu'il s'agisse de faits précis, de dates, de problèmes rencontrés (résolus ou non), de personnes impliquées dans telle ou telle affaire, et ainsi de suite. Comme nous le verrons à maintes reprises, ces indications permettent souvent de confirmer ou d'infirmier, ou alors de compléter et de préciser, les données rencontrées dans d'autres sources, qu'il s'agisse de sources chinoises ou même des publications officielles de la CIFRC.

Quant à l'autre domaine où les archives Todd sont occasionnellement très instructives, c'est quelque chose de beaucoup plus général : c'est, disons, la vie quotidienne dans la Chine des seigneurs de la guerre et de la décennie de Nankin — ou à tout le moins, certains aspects de la vie quotidienne, nécessairement partiels, mais certainement pas négligeables. Il est évident que Todd abordait la Chine en Américain équipé de ses *a priori* culturels et de ses certitudes, et il se trouve en outre qu'il ne pouvait se prévaloir que d'une connaissance plus que rudimentaire de la langue : sur ce point il ne pouvait en aucune manière rivaliser avec les missionnaires américains ou européens basés dans l'intérieur et avec qui il était en relations régulières pour son travail. Mais il n'en possédait pas moins, comme eux, une longue expérience du pays, et plus spécialement de ses régions les plus reculées et les plus déshéritées ; et après tout son travail impliquait une collaboration constante avec ses collègues ingénieurs chinois, sans parler de tous ces travailleurs qu'il avait à diriger en personne sur ses chantiers, surtout au début de sa carrière. Pour cette raison Todd était certainement beaucoup plus familier de la Chine profonde que la plupart des expatriés — diplomates, militaires, hommes d'affaires, enseignants, etc., ainsi bien sûr que ses collègues ingénieurs — qu'il fréquentait par ailleurs à Pékin, à Tianjin ou à Shanghai, ou encore au bord de la mer à Beidaihe pendant les vacances d'été. Au reste, les bribes d'information que l'on recueille sur le style de vie, les activités, les réseaux, et les attitudes de ce milieu sont loin d'être toujours inintéressantes. Et à ces étrangers résidant en Chine il faudrait encore ajouter leurs principaux interlocuteurs chinois, à savoir ce qu'on peut sans doute appeler la bourgeoisie chinoise occidentalisationnée naissante, c'est-à-dire cette élite urbaine, souvent anglophone, composée de politiciens, d'hommes d'affaire, d'universitaires, et bien sûr, là encore, d'ingénieurs.

Les archives de Todd, et surtout sa correspondance, sont donc d'un grand intérêt sur tout cela, mais je dois préciser au passage que je ne suis pas le premier à les avoir utilisées : la première personne, apparemment, est une certaine Michele S. Fisher (dont je ne connais pas de travaux par ailleurs), auteur d'une thèse sur Todd intitulée *Service to China* (« au service de la Chine ») soutenue en 1977, qui a pu les consulter alors qu'elles n'avaient pas encore été complètement mises en ordre et cataloguées. Cette thèse, dont je n'ai découvert l'existence, avec quelque trépidation je dois dire, qu'après avoir moi-même visité l'institut Hoover à Stanford, est fort utile dans la mesure où Mme Fisher retrace la carrière de Todd dans tout son développement,

alors que les dossiers que j'ai consultés sont essentiellement (même si ce n'est pas exclusivement) ceux qui concernent sa période de travail avec la CIFRC. Mais il se trouve qu'elle ne s'est occupée qu'assez cursivement, pour ne pas dire superficiellement, et avec pas mal d'erreurs, des points qui moi m'intéressaient. Bref (et j'en ai été bien sûr soulagé), son travail ne recoupe aucunement mes propres recherches, effectuées quelque 25 ans plus tard.

Mais surtout, la façon dont Michele Fisher aborde la carrière de Todd reste très conventionnelle. Elle n'a de toute évidence que des notions extrêmement générales sur le contexte chinois, et ne cite pratiquement aucune source chinoise (et quand elle le fait, c'est visiblement de seconde main). Ce qui l'intéresse, c'est le personnage du missionnaire-ingénieur, si je puis dire (et je puis le dire, puisque c'est ainsi que s'exprimaient eux-mêmes certains ingénieurs américains travaillant en Chine à cette époque) — « au service de la Chine » : tel est après tout le titre de sa thèse. En d'autres termes, son approche ne cherche guère à se dégager de l'image popularisée par Todd lui-même dans ses nombreuses publications, même si, basée sur les archives, elle enrichit malgré tout cette image de quelques détails et de quelques nuances. Et à cet égard, on peut dire qu'en dépit des détails et des nuances Michele Fisher ne va pas beaucoup plus loin que son illustre prédécesseur, l'historien Jonathan Spence, dont l'ouvrage *To Change China: Western Advisers in China 1620-1960* (publié en 1969) contient un essai sur la carrière de Todd entièrement basé sur le recueil d'écrits de ce dernier (et d'autres auteurs écrivant sur lui) publié par lui-même à Pékin juste avant son départ de Chine en 1938, *Two Decades in China*, ainsi que sur un échange de correspondances avec Todd lui-même, lequel était alors un vénérable octogénaire jouissant d'une retraite bien méritée à Palo Alto, en Californie.

Pour y revenir, si les archives personnelles de Todd se sont révélées d'une utilité décisive pour mon enquête, c'est à la fois en raison de leur richesse objective, et parce que j'avais déjà une bonne idée du sujet et de ses incertitudes, et que je savais ce que je cherchais — les points que je voulais vérifier ou sur lesquels j'espérais trouver des informations, etc. ; et comme le savent tous ceux qui ont pratiqué la recherche en archives, c'est quand on connaît un peu la question et qu'on sait ce qu'on veut trouver que l'on fait les découvertes les plus inattendues. Mais les spécialistes savent également qu'il n'y a rien de plus excitant, certes, mais aussi de plus dévoreur de temps que la recherche en archives, et je dois malheureusement reconnaître qu'il en aurait fallu plus que je n'en ai disposé (de temps) — et ne risque d'en disposer dans l'avenir — pour être en mesure de tirer le maximum de ce fonds ; et non seulement de celui-ci, mais d'autres encore de nature comparable (rassemblant les archives d'autres ingénieurs ayant travaillé en Chine, comme par exemple John Freeman), dont j'ai repéré l'existence dans divers fonds américains ; et il y a aussi les archives de la Société des Nations à Genève, ou j'espère bien trouver des matériaux inédits sur les activités des experts envoyés par la SDN auprès de la Commission économique nationale du gouvernement nationaliste après 1930, dont j'avais mentionné au passage les relations difficiles avec Todd et ses collègues américains. Et à tout cela s'ajoutent bien entendu les archives chinoises, qui existent, et dont j'ai pu lire un descriptif en ce qui concerne celles portant sur la CIFRC, mais auxquelles je n'ai pas encore eu la possibilité de m'intéresser — il semble d'ailleurs que cela demande pas mal d'efforts. Mais j'en redirai un mot plus tard.

Pour le moment je reprends le fil de ma présentation des sources, et j'en reste toujours à ce que j'appelle le côté CIFRC, ou plus généralement les sources de langue anglaise ; et là je voudrais encore mentionner, parmi d'autres, deux types de documents qui enrichissent et diversifient notablement l'information — deux types de documents d'ailleurs on ne peut plus différents l'un de l'autre, puisqu'il s'agit, d'une part, de la revue publiée, en principe mensuellement, entre 1920 et (semble-t-il) 1941 par l'Association of Chinese and American Engineers, basée à Pékin, revue dont Todd a d'ailleurs été le rédacteur en chef pendant quelques temps ; et d'autre part, qu'il s'agit d'une version romancée de la construction du canal Jinghui,

dont l'auteur n'est autre que Sigurd Eliassen, l'ingénieur norvégien qui avait en fait dirigé le chantier de bout en bout, comme nous l'avons déjà vu.

Le *Journal of the Association of Chinese and American Engineers* contient un certain nombre d'articles sur les activités de la CIFRC, et plus particulièrement sur le projet Weibei, auxquels je me référerai le moment venu. Ces articles n'ajoutent pas grand-chose à ce que je savais déjà par ailleurs, mais l'un au moins, qui est basé sur une interview de Li Yizhi et qui date de 1926, confirme de façon frappante la connexion faite avec insistance par ce dernier, et dont j'avais déjà dit un mot, entre l'ancien canal Zheng Guo — le canal originel, en quelque sorte — et ce qui n'était encore qu'un projet de modernisation. L'article s'intitule d'ailleurs « A two thousand year old dream will come true in Shensi ». Cela étant, la consultation suivie de la collection du *Journal de l'Association des ingénieurs chinois et américains* est surtout intéressante pour les aperçus extrêmement évocateurs, et en même temps très précis, qu'elle offre sur ce milieu dont je vous avais déjà dit un mot lors de mon premier exposé. J'y reviendrai, là aussi, le moment venu, mais il n'est pas inutile de dire un mot dès ici de ce que représentait exactement cette association, et des différents types d'information que l'on trouve dans sa revue.

Pour caractériser brièvement l'Association, je dirais qu'elle représentait l'élite de la profession d'ingénieur dans la Chine des années vingt et trente — ou plus exactement (comme l'indique d'ailleurs son nom) un segment particulier de cette élite, celui qui était directement connecté avec l'Amérique. Il existait en fait, il n'est pas inutile de le signaler au passage, au moins une autre association d'ingénieurs en Chine, dominée par les ingénieurs occidentaux mais avec un petit nombre d'adhérents chinois, qui était basée, elle, à Shanghai : cette association s'appelait The Engineering Society of China, et elle existait depuis 1901. Je n'ai pu pour le moment mettre la main que sur deux numéros de son bulletin annuel (de ses *Proceedings*), datant de 1930 et 1931, mais cela suffit pour voir que le contenu est assez voisin de celui de la revue de l'Association sino-américaine de Pékin (d'ailleurs plusieurs adhéraient aux deux sociétés, lesquelles avaient chacune entre 200 et 250 membres vers 1930) — à cette différence près que le *ton* est résolument international, avec peut-être une dominante britannique, ou plus généralement européenne, donc sans cette exaltation des qualités spécifiques de l'ingénieur américain que l'on trouve sans cesse dans l'autre revue. (On peut d'ailleurs noter qu'en 1930 la société de Shanghai avait proposé à la société sino-américaine de Pékin de fusionner, mais que cette dernière avait rejeté l'offre.) Dans leurs discours, les présidents de la Engineering Society of China parlent volontiers de la profession d'ingénieur comme d'une *fraternité internationale*, et l'un d'entre eux se félicite même de ce qu'un « brother engineer » a été récemment élu président des États-Unis : or, ce « frère ingénieur » devenu président américain n'était autre que Herbert Hoover, le fondateur de la Hoover Institution à Stanford où se trouvent les archives de Todd et de quelques autres...

Mais je reviens à l'Association des ingénieurs chinois et américains, dont le côté quelque peu exclusif est reflété par le fait que ses statuts précisaient en effet que, pour être membre à part entière et éligible au bureau, il fallait avoir fait ses études dans une université ou un collège américain et avoir pratiqué le métier d'ingénieur pendant au moins 5 ans, réduits à trois si on était diplômé d'une université ou d'un collège (américain, toujours) spécialisé dans l'ingénierie : cela excluait donc la grande masse des ingénieurs chinois qui n'avaient pas étudié en Amérique, y compris ceux qui avaient étudié dans les meilleures universités européennes, comme par exemple Li Yizhi, très connu à l'Association et très lié avec elle, mais qui avait été en Allemagne ; en revanche on avait la possibilité de devenir membre associé, avec le droit de vote mais sans celui de participer aux instances dirigeantes, si l'on pouvait se prévaloir d'une

expérience conséquente dans le métier¹⁶. (Pour une raison ou une autre, Li Yizhi ne semble jamais avoir adhéré, alors qu'il lui arrivait de publier dans la revue.)

Cela étant, si l'Association des ingénieurs chinois et américains était incontestablement élitiste, en dépit de son ouverture à des membres associés, c'était aussi parce qu'elle était exclusivement anglophone et que ses membres étaient élus sur parrainage, donc en fait cooptés. Et de fait, on constate dans les listes de membres publiées de loin en loin, avec qualité et adresse personnelle, que la plupart des Chinois travaillaient soit pour des compagnies étrangères, soit pour des agences gouvernementales, en particulier dans les chemins de fer ; et que les plus en vue parmi eux — ceux qui étaient élus au bureau ou même devenaient présidents, mais pas seulement eux — habitaient très souvent dans les concessions étrangères de Tianjin, Shanghai ou Hankou (avec des adresses du genre « rue de Paris », etc.), autrement dit que c'étaient des notables occidentalisés, par contraste avec le menu fretin des ingénieurs formés dans les écoles chinoises, dont la collaboration est fréquemment mentionnée dans les sources dont je suis en train de parler, mais à peu près toujours de façon anonyme. Il faut ajouter à cela que les membres d'honneurs ou les présidents de l'Association, dont la photo et la notice biographique apparaissent souvent en tête des numéros de la revue, étaient soit des ingénieurs américains connus, voire des célébrités, soit des ingénieurs chinois formés en Amérique et étroitement associés au gouvernement, notamment au ministère des communications — et cela vaut en particulier sous le gouvernement de Pékin jusqu'en 1928. En fait, on découvre à l'occasion de la crise financière traversée par la revue après l'instauration du gouvernement nationaliste de Nankin que le ministère des communications (ou, suivant les moments, celui des chemins de fer), dont le ministre était toujours cité en tête des membres d'honneur, finançait en réalité celle-ci à travers les publicités qu'il y faisait paraître pour les lignes ferroviaires appartenant à l'État : d'où, justement, les problèmes rencontrés lorsque le nouveau gouvernement de Nankin avait décidé sans préavis de ne pas payer les dettes laissées par son prédécesseur, ce qui avait contraint la revue à suspendre sa parution pendant plus d'un an. Mais, comme je l'ai dit, l'Association était bien connectée politiquement, et les choses s'étaient finalement arrangées. Je dois ajouter que, d'une manière générale, la revue se signale par sa discrétion et son côté très respectueux pour tout ce qui concerne la politique, alors qu'on peut voir partout ailleurs que les ingénieurs étrangers travaillant sur des projets d'intérêt public en Chine ne cessaient de se plaindre du désordre et de l'insécurité, de l'impéritie des autorités, de la corruption, de l'attitude plus souvent qu'à son tour désinvolte du gouvernement lorsqu'il s'agissait d'honorer ses engagements financiers, et ainsi de suite.

À part tout cela, et à part les nouvelles personnelles concernant les membres de l'Association (comme par exemple le second mariage de Todd en 1927), quel type d'information trouve-t-on dans la revue de l'Association des ingénieurs chinois et américains ? Sans entrer dans le détail, je dirai que l'intérêt incontestable de cette publication réside pour une bonne part dans une combinaison très éclectique d'articles purement techniques sur divers sujets d'ingénierie (voire d'études totalement scientifiques, bourrées d'équations, donc incompréhensibles, mais elles ne sont pas très nombreuses) ; d'informations sur les grands projets en cours, aussi bien en Chine qu'à l'étranger ; de considérations sur les améliorations à apporter à l'enseignement de la profession d'ingénieur, tant en Chine qu'en Amérique ; d'articles sur les spécificités du métier d'ingénieur en Chine, et notamment de la conduite des chantiers ; également d'articles sur la culture technique de la Chine traditionnelle, en particulier sur ses grands travaux ; et enfin, de nombreux discours et essais sur l'éthique de l'ingénieur et les idéaux de la profession, concernant lesquels l'exemple américain est bien sûr toujours mis en exergue.

Sigurd Eliassen, dont je vais parler à présent (et ça me fait ma transition), n'était pas américain mais il avait étudié en Amérique, à l'Université du Minnesota, et à ce titre il était

¹⁶ Cf. les statuts in *Journal*, III/9.

depuis le début membre de l'Association sino-américaine de Pékin (de même qu'il était membre de l'Association de Shanghai depuis 1918 : bien qu'un peu plus jeune que Todd, il était en Chine depuis plus longtemps que lui) ; en outre on relève au fil des années plusieurs articles de lui publiés dans la revue — toujours relativement longs et consacrés à des sujets très techniques, comme les méthodes de relevés topographiques (en 1920), ou un peu plus tard la climatologie de la province métropolitaine du Zhili (dont il avait été un membre important de la Commission des voies d'eau, depuis 1922, avant d'aller travailler dans le Nord-Ouest pour la CIFRC à partir de 1927, avec semble-t-il un bref passage au bureau de reconstruction de la province du Hubei en 1929). En 1936 encore, Eliassen publiera avec Todd dans la revue de l'Association une réfutation qu'ils veulent cinglante des critiques formulées à l'encontre de leurs travaux par les experts de la SDN ; enfin, en 1938, ils préparent dans Pékin occupé par les Japonais une grande étude sur les problèmes du Fleuve Jaune, qui est un peu leur testament juste avant de quitter la Chine, et qui sera publiée en 1940 dans les *Transactions of the American Society of Civil Engineers*.

Eliassen et Todd étaient en fait très proches, même si leur correspondance, qui occupe plusieurs gros dossiers dans les archives Todd, reste toujours d'un ton assez formel (ni l'un ni l'autre apparemment n'étaient du genre à se déboutonner). La seule période où Todd semble n'avoir pas été très content de son ami se situe juste après l'affaire dont je vais tout de suite parler, à la suite de laquelle Eliassen, encore sous le choc, avait d'une certaine façon laissé tomber Todd en quittant brusquement, en 1933, son poste sur le chantier de la route Silan 西蘭 (c'est-à-dire de Xi'an à Lanzhou), qui consistait à rendre accessible aux automobiles et aux camions la route reliant ces deux capitales provinciales (celle du Shaanxi et celle du Gansu, plus loin à l'ouest) et à désenclaver le Gansu, qui avait souffert en 1930 d'une famine encore plus épouvantable que le Shaanxi et qui n'en était pas encore sorti.

Cette affaire de 1933, la littérature secondaire en chinois n'en dit pas un mot, et les rapports de la CIFRC n'y font que très brièvement allusion, alors que sur le moment ç'avait été un véritable drame qui avait mobilisé tout le monde. Je reparlerai de cet épisode de façon plus approfondie plus tard, car les pièces recueillies dans les archives Todd permettent de le reconstituer avec la plus grande précision, et surtout parce qu'il comporte de nombreux détails du plus grand intérêt sur la situation sociale et politique extrêmement tendue qui prévalait au Shaanxi peu après la mise en service du Canal Jinghui, et aussi sur certains conflits qu'avait provoqué la construction de l'ouvrage. Mais je mentionne dès ici cet événement parce que c'est lui qui a motivé Eliassen, plus de vingt ans après, à composer la version romancée de l'histoire de la construction du canal dont je vais parler dans un instant.

Sommairement, ce qui s'était passé, c'est qu'environ un an après l'inauguration — en mai 1933, pour être précis —, Eliassen, qui était revenu quelques jours sur le site pour inspecter l'état des installations et décider de certaines réparations, avait été kidnappé près de la tête du canal, en compagnie d'un assistant chinois, par un parti de bandits locaux (apparemment des paysans mécontents de ne pas bénéficier du nouveau dispositif d'irrigation) ; qui plus est, ces derniers agissaient de concert avec un groupe de propagande du parti communiste chinois, et c'est évidemment un détail ne laisse pas d'intriguer s'agissant d'un endroit éloigné d'à peine deux heures de route du gouvernement provincial de Xi'an¹⁷, et à cette date, c'est à dire deux ans avant que la Longue marche ne fasse du Nord-Shaanxi la principale base communiste en Chine. Quoi qu'il en soit, Eliassen et son compagnon avaient réussi à fausser compagnie à leurs gardiens après avoir été promenés pendant 18 jours de cache en cache dans les montagnes au nord de la plaine du Weibei, et avant que les autorités du Shaanxi, frénétiquement activées par Todd et les envoyés de la CIFRC, ainsi que par Li Yizhi, n'aient eu le temps de payer la rançon

¹⁷ La route construite avant le début des travaux permet d'aller de Xi'an à la tête du canal permet de faire le trajet en 2 heures, y compris deux traversées de rivières : cf. rapport du département d'ingénierie pour 1930, in Todd, *Two Decades in China*, p. 489.

exigée. Je passe pour le moment sur les circonstances rocambolesques de cette affaire, et aussi sur les embrouilles créées après coup par l'assistant chinois d'Eliassen, un personnage un peu désaxé qui se trouvait être le neveu d'un des dirigeants chinois de la CIFRC, et qui avait en fait réussi à empêcher la rançon. La raison pour laquelle je parle de tout cela, donc, c'est qu'Eliassen avait été visiblement secoué par l'aventure, et que longtemps après il avait en quelque sorte liquidé le traumatisme en en faisant le sujet d'un roman, publié en norvégien en 1955 et en anglais en 1957, sous le titre *Dragon Wang's River* (la rivière du Roi-dragon). (Les rois-dragons, ou *longwang*, sont des divinités omniprésentes sur les sites hydrauliques en Chine, et je vous avais d'ailleurs montré les sites des temples du roi-dragon disposés le long de la partie supérieure de l'ancien canal Longdong¹⁸.)

Il s'agit donc d'un roman, d'ailleurs très bien mené et d'une lecture tout à fait divertissante, dont la première partie (la plus longue) raconte la construction du canal, tandis que la seconde, qui est une sorte d'épilogue, est consacrée à la capture d'Eliassen et de son douteux compagnon, et à leur évasion. En d'autres termes ce n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler une « source ». Et pourtant, la confrontation du roman d'Eliassen avec les documents authentiquement historiques, auxquels je n'ai d'ailleurs eu accès qu'après avoir lu le roman, ne laisse pas d'intriguer. Il y a là en effet un mélange assez exaspérant, en tout cas pour l'historien, d'éléments évidemment romancés (ou délibérément déformés, ou même inventés), d'autres qui peuvent être vérifiés exactement dans les sources, et d'autres encore dont on ne sait trop quoi penser, et dont on aimerait bien savoir s'ils correspondent à une quelconque réalité. Par exemple, le récit de la captivité d'Eliassen est confirmé presque point par point par un mémoire qu'il avait lui-même rédigé peu après sa libération dans le but de couper court aux rumeurs fantaisistes qui circulaient (une copie de ce mémoire est conservée dans les archives de Todd), ainsi que par divers autres témoignages et correspondances¹⁹. Mais c'est toute la partie consacrée à la construction du Canal qui semble présenter un mélange inextricable de détails exacts et de déformations ou d'inventions. Au chapitre des déformations évidentes, on a déjà le fait que Todd est presque absent de l'histoire, en dehors de quelques visites d'inspection hâtives et un peu ridicules : c'est Eliassen qui a tout fait et tout décidé de bout en bout, c'est lui qui participe à des négociations dont nous savons que dans la réalité elles ont été menées par Todd, et c'est lui qui prononce le discours à l'inauguration. (Todd ne semble d'ailleurs pas avoir pris ombrage de ces libertés lorsqu'il a lu le roman, près de 25 ans après les faits.) Autre exemple, le nom du chef des bandits qui ont capturé Eliassen, un certain Miao, est confirmé par les sources, de même que le fait qu'il avait travaillé sur le chantier et qu'il avait des accointances au gouvernement, mais dans son roman (et c'est un autre aspect évidemment fictif) Eliassen en fait une sorte de saboteur maléfique et omniprésent, qu'on rencontre à tous les tournants de la narration, et qui de plus est flanqué d'une mère dotée de tous les attributs de l'espionne orientale, mystérieuse et dangereuse. Plus intrigant est le personnage de Li Yizhi dans le roman, incontestablement loyal, mais à qui sont attribuées une fortune personnelle qu'il ne possédait certainement pas, ainsi que des intrigues politiques sur lesquelles on souhaiterait en savoir plus, car de par sa position même Li Yizhi ne pouvait être le pur esprit que la tradition a voulu faire de lui. Le général Zhu Qinglan, le philanthrope bouddhiste auquel j'ai fait allusion la dernière fois, et qui est présenté par toutes les sources secondaires comme un saint homme, est quant à lui accusé d'empocher une partie des bénéfices indus réalisés par les bateliers qui transportent le ciment dont il a généreusement fait don pour le chantier, et là encore on aimerait bien savoir si dans le roman ce n'est rien de plus qu'un embellissement un peu folklorique de la réalité — un trait « oriental », en quelque sorte. Enfin, le gouverneur Yang Hucheng est l'objet de tous les ridicules, Eliassen le présente comme un bandit à peine dégrossi, qui fait semblant

¹⁸ D'après la légende locale, après sa mort Li Yizhi aurait été nommé « roi dragon de la Jing » (涇河龍王) par l'empereur de jade 玉皇大帝 (Bai Erheng, lettre du 23/5/05).

¹⁹ Pour plus de détails sur cette affaire voir les cours des 20/2, 27/2 et 5/3/08.

de savoir écrire et qui « parle comme un coolie », d'une cruauté et d'une fourberie là aussi tout orientales ; et ici aussi l'on aimerait savoir si les nombreuses anecdotes concernant son comportement sont de la pure invention ou non — la question est d'ailleurs d'autant plus intéressante que Yang Hucheng, qui avait en effet débuté dans la vie comme bandit, est un personnage assez insaisissable car, suivant l'orientation politique des auteurs qui parlent de lui, c'était un soudard illettré et sans principes ou, au contraire, un éminent patriote ami des intellectuels et avec des sympathies de gauche.

Mais tout cela n'est finalement qu'assez anecdotique, et l'on se contentera peut-être de dire qu'Eliassen, qui savait certainement de quoi il parlait puisqu'il avait été présent de bout en bout sur le chantier, et qui avait sans aucun doute quelques comptes à régler, nous a laissé avec ce roman un beau bouquet d'énigmes. Plus intéressante en revanche, pour ce qui nous concerne, est la description qu'il donne de la *vie du chantier* lui-même, du comportement des contremaîtres et des travailleurs, des négociations sans fin pour leur faire presser la cadence, de l'instabilité structurelle d'une force de travail qui tendait à désertir en masse au moment de la récolte, et aussi des difficultés pour imposer le tracé du canal aux propriétaires des terrains, sans parler de la spéculation foncière qui aurait accompagné l'opération (à propos de laquelle il semble d'ailleurs qu'Eliassen ait un peu exagéré, mais c'est un point qui reste à étudier de plus près). Dans les passages consacrés à ce genre de choses Eliassen rejoint, mais en plus vivant, les essais et les témoignages que l'on trouve dans les pages de la revue de l'Association des ingénieurs chinois et américains, et aussi bien dans d'autres sources (dans plusieurs articles de Todd, par exemple), sur la façon dont fonctionnaient les chantiers de travaux publics dans la Chine de l'époque et sur les problèmes d'organisation, de commandement, et de diplomatie avec les pouvoirs locaux, auxquels étaient confrontés les ingénieurs qui en avaient la responsabilité.

Or, il se trouve qu'à en juger au moins par ce que j'ai pu consulter jusqu'ici, ce genre d'informations sur les circonstances concrètes des entreprises de travaux publics en Chine, et sur les problèmes techniques qu'elles rencontraient, tout particulièrement celles conduites par le gouvernement ou par les organisations philanthropiques en période de famine — il se trouve que ces détails ne se rencontrent que dans les sources d'origine occidentale, ou à la limite dans des textes publiés par des ingénieurs chinois dans des revues anglophones. Cela reste à vérifier plus avant, certes, mais il me semble malgré tout qu'une bonne partie de l'intérêt d'une recherche comme celle dont je suis en train de vous parler réside dans la mise en regard de ces sources que j'ai évoquées aujourd'hui, en elles-mêmes extrêmement variées, ainsi que vous avez pu le constater, et des sources en chinois.

De ces dernières, nous verrons la prochaine fois qu'elles sont presque toujours d'une très grande différence de ton et d'approche, et qu'elles expriment des préoccupations d'un autre type, tout en présentant elles aussi une considérable diversité. Mais nous verrons également que sur bien des points ces sources chinoises sont irremplaçables. Elles le sont déjà par la sensibilité et les préoccupations qu'elles expriment, justement, encore que les auteurs chinois qui écrivaient dans des publications en anglais étaient aussi capables de faire passer ces choses, même si l'on perd beaucoup en l'absence de la rhétorique propre au chinois. Mais elles sont surtout irremplaçables, me semble-t-il, par tous les aspects qu'elles abordent et par tous les détails qu'elles évoquent et qui sont absents du *corpus* en langue anglaise, ne serait-ce que parce qu'il s'agit le plus souvent de choses qui ne concernaient pas directement les responsables des entreprises philanthropiques étrangères (ou à forte influence étrangère, comme la CIFRC), ou les ingénieurs qui travaillaient pour elles, voire même de choses que ces responsables et ces ingénieurs tendaient à considérer comme des obstacles à une gestion rationnelle de leurs opérations. Pour ne donner qu'un exemple, Todd et ses collègues n'avaient qu'une vision confuse, et le plus souvent négative, des arcanes et des aspects apparemment archaïques de la vie politique dans la Chine des seigneurs de la guerre, tout comme d'ailleurs dans celle du

régime de Nankin : pour eux la Chine ne sortirait de l'ornière qu'en prenant modèle sur les institutions démocratiques et les procédures rationnelles de l'Occident, et d'abord de l'Amérique.

Le patriotisme local qui inspirait la plupart des acteurs chinois, leur méfiance envers les efforts de rationalisation et de centralisation, les réseaux d'influence basés sur les origines régionales ou sur les camaraderies institutionnelles et les compagnonnages politiques, leur paraissaient à la limite incompréhensibles, et certainement regrettables. Or, ce qui fait tout l'intérêt des écrits de Li Yizhi et de beaucoup d'autres semblablement engagés dans la modernisation du Shaanxi, c'est précisément cette tension entre un patriotisme régional passionné et un désir tout aussi passionné de contribuer à l'édification d'une Chine respectée, parce qu'unifiée par un gouvernement moderne et centralisé. Dans une autre dimension, ce n'est qu'à travers certaines sources chinoises que j'évoquerai la semaine prochaine que l'on peut réaliser la diversité considérable des personnalités et des instances qui étaient sollicitées et qui sont effectivement intervenues, avec une efficacité certes variable, au moment de la grande famine de 1928 à 1930, toujours au Shaanxi — alors qu'à lire les rapports de la CIFRC on a l'impression que cette dernière intervenait dans une sorte de no man's land, avec pour seuls interlocuteurs un gouvernement provincial impuissant et quelques missionnaires chrétiens.

En bref, encore une fois, l'extrême imbrication des acteurs et des agences impliqués dans les entreprises de secours et de modernisation qui sont notre sujet, tout comme celle de leurs motivations, n'ont de chance d'être saisies qu'en tentant d'assembler un puzzle de sources et de données d'origines et de natures infiniment diverses. Je vous ai parlé aujourd'hui d'archives privées, de revues professionnelles, et même de sources romancées, émanant toutes d'acteurs non chinois, ou à la limite chinois mais fortement occidentalisés. Il me restera donc à vous dire un mot des écrits publics, des souvenirs privés, et aussi de certaines revues régionales produites par des auteurs *chinois*, ceux-là, dont la plupart évoluaient dans des orbites tout à fait différentes de ce que j'ai évoqué jusqu'ici.

9/3/05

Revenons-en aux sources, que je vais continuer de vous présenter en me permettant de m'attarder un peu à l'occasion — sur certains détails de forme, ou sur certains contenus —, car je crois en avoir déjà assez dit sur les données générales du sujet, et sur quelques-uns des principaux personnages, des principales institutions et des principaux événements, pour qu'il vous soit facile de situer ces détails que j'évoquerai au passage afin de rendre un peu plus concrètes les sources que je décris.

J'ai donc parlé la dernière fois exclusivement de sources en anglais : d'abord, les archives personnelles de l'ingénieur Todd, et j'ai mentionné au passage qu'il en existe d'autres du même genre, c'est-à-dire relatives aux entreprises américaines d'ingénierie en Chine, que je n'ai pas encore pu voir — mais en raison même de la carrière du personnage je serais surpris qu'aucun de ces autres fonds soit aussi riche sur notre sujet que celui de Todd. J'ai évoqué ensuite la revue de l'*Association des ingénieurs chinois et américains*, association basée à Pékin et active pendant une vingtaine d'années entre 1920 et 1941, et j'ai essayé de vous donner une première idée de toutes les informations qu'on arrive à y trouver en ce qui concerne le milieu professionnel des ingénieurs en Chine à cette époque, les programmes de grands travaux dont on parlait à l'époque, qu'ils fussent effectivement en cours ou qu'il ne s'agisse que de projets, ou même de vœux pieux (certains n'ont vu le jour que longtemps après, comme par exemple les deux ponts sur le Yangzi à Nankin et à Wuhan, ou alors pas du tout), et aussi, et ce n'est pas le moins intéressant, concernant ce qu'on pourrait peut-être appeler les problèmes d'adaptation culturelle de l'ingénierie moderne aux conditions chinoises.

Enfin, je vous ai dit un mot d'une source tout à fait différente, et qui n'est d'ailleurs une « source » que dans un sens très particulier puisqu'il s'agit de l'histoire romancée de la construction du canal Jinghui publiée dans les années 1950 par l'ingénieur Eliassen, qui en avait été le responsable sur le terrain. Ce type de roman autobiographique doit bien sûr être considéré avec la plus grande prudence, concernant tout particulièrement les « révélations », apparemment les plus inattendues ou même les plus sensationnelles, qu'on rencontre au fil de la narration ; mais, comme je l'ai indiqué, c'est le mélange de détails vérifiables et de détails qui restent à corroborer (je ne parle pas ici bien sûr des inventions manifestes), plus la personnalité même de l'auteur et son parcours, qui font tout l'intérêt de ce texte, un texte où par ailleurs — et c'est après tout naturel puisqu'il s'agit d'un roman — l'affaire acquiert une vie qu'il est difficile de restituer à partir de sources plus conventionnelles. Cela étant, il faudrait sans doute ajouter que, le roman d'Eliassen n'étant pas un témoignage ayant vocation à l'objectivité, et encore moins un travail d'historien, il présente presque par définition l'inconvénient de l'*unilatéralité* — c'est un regard partial, et même délibérément partial ; ou faudrait-il plutôt dire, il le présente, cet inconvénient, à un degré bien plus élevé encore que les autres sources dont j'ai déjà parlé, tout comme d'ailleurs celles dont je vais parler à présent, c'est-à-dire les sources chinoises.

Sources chinoises

Tout comme j'avais commencé ma présentation des sources en langue anglaise par les archives de l'ingénieur Todd, je vais commencer cette fois-ci par les sources relatives à celui qui est un peu son *alter ego*, au moins dans notre histoire, c'est-à-dire l'ingénieur Li Yizhi. J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de Li Yizhi, mais, comme dans le cas de Todd, la présentation des sources qui lui sont consacrées, tout comme celle de ses propres écrits, me semble être une bonne occasion pour commencer par parler un peu plus en longueur du personnage lui-même.

Li Yizhi étant devenu une sorte de héros scientifique national — et pas seulement dans les milieux directement concernés par son œuvre et par ses réalisations — en tant que fondateur de l'hydraulique moderne en Chine, il n'est pas surprenant qu'il ait fait l'objet d'une littérature surabondante. Cette littérature, surtout la plus récente — et je pense en particulier aux quantités

de notices biographiques qu'on peut pêcher sur Internet —, est extrêmement répétitive. Elle dessine le parcours modèle d'un expert et d'un patriote dont l'autorité professionnelle et morale était reconnue partout, d'un maître ayant formé une génération entière d'ingénieurs chinois et dont on requérait les avis et les collaborations d'un bout à l'autre de la Chine, et enfin d'un homme passionnément dévoué à la modernisation et au développement de sa province natale, le Shaanxi. De même que s'est imposée en Chine, comme nous l'avons vu, une « légende dorée » de la construction du canal Jinghui — par Li Yizhi, bien sûr —, de la même façon s'est élaborée une version canonique de la vie de Li Yizhi, commençant avec sa vocation d'ingénieur, formulée dès la fin de l'ère impériale et dans le but explicite de reconstruire l'irrigation au Shaanxi ; continuant avec ses années extraordinairement studieuses passées dans les universités allemandes (à Berlin et à Danzig), puis son enseignement à l'École spéciale d'ingénierie He Hai à Nankin (entre 1915 et 1922), et plus tard dans de nombreux autres universités ; insistant sur son activité infatigable de publication (on lui doit près de 200 articles et ouvrages dans le seul domaine de l'hydraulique, plus de nombreux autres écrits) ; évoquant les campagnes de relevés de terrain au Shaanxi au début des années 1920 et les plans pour ressusciter dans toute sa gloire l'antique canal Zheng Guo, et les déceptions rencontrées chaque fois qu'il s'agissait de trouver des financements, jusqu'à ce qu'enfin Yang Hucheng arrive à Xi'an et rende la chose possible ; énumérant aussi tous les postes importants qu'il a occupés dans les agences gouvernementales d'aménagement hydraulique (qu'il n'hésitait d'ailleurs pas à quitter lorsqu'il était en désaccord avec les dirigeants — après tout on était sous le régime corrompu du Guomindang), ainsi que ses fonctions de dirigeant dans les organisations professionnelles d'ingénieurs créées à cette époque ; et enfin, évoquant les efforts à la fin de sa vie pour faire du Shaanxi une province modèle et une base économique à la pointe de la résistance contre le Japon, notamment la mise en route d'un vaste programme de canaux d'irrigation au Shaanxi — les « huit canaux d'abondance » *bahuiqu* 八惠渠, dont le premier était bien sûr le Jinghui qu (« l'abondance de la Jing ») et dont les autres ont été effectivement réalisés par la suite, même si Li Yizhi n'a pas vécu assez longtemps pour en être lui-même témoin (à sa mort en 1938 à l'âge de 56 ans, et visiblement épuisé, les travaux de deux de ces canaux avaient été entrepris).

Rien de tout cela — de cette « version canonique » — n'est *a priori* contestable, même si l'exaltation actuelle du personnage est quelque peu exagérée, par son systématisme même. Le prestige de Li Yizhi était sans aucun doute très grand, et il semble avoir été extrêmement respecté, tant dans la profession que parmi l'élite politique de son temps, mais après tout il existait dans la Chine des années vingt et trente d'autres ingénieurs chinois de très haut niveau, y compris dans son domaine de spécialisation, l'hydraulique, et il n'était pas le seul à avoir une vision globale du développement technologique du pays. Mais il est vrai que plusieurs de ses pairs ou de ses proches disciples, qui ont vécu plus longtemps que lui, ont choisi le camp nationaliste au moment de la guerre civile, et que pour cette raison on ne parle plus guère d'eux en Chine continentale.

Quoi qu'il en soit, le principal inconvénient de cette version canonique de la vie de Li Yizhi telle que je viens de la résumer, c'est, là encore, son unilatéralisme. Elle fait du personnage une sorte de saint technologique et patriotique, rebelle à toute espèce de compromis et exclusivement dévoué à son œuvre de développement d'une science moderne de l'ingénierie en Chine et à la création d'infrastructures susceptibles d'aider le pays à sortir du cercle vicieux des catastrophes naturelles et des famines. Or, il semble évident que Li Yizhi était quelque'un de bien plus complexe que cela, même s'il n'est pas toujours facile de le saisir au-delà de son personnage public et de l'image forgée par la littérature hagiographique qui s'est plus tard développée autour de lui. Et surtout, l'époque était d'une infinie complexité, politiquement parlant, et quelque'un d'aussi engagé dans le siècle que Li Yizhi ne pouvait qu'être parfaitement conscient du fait qu'il fallait sans cesse négocier et qu'on ne pouvait pas faire grand-chose sans le soutien des puissants du moment — et avant 1930 en particulier, le pouvoir changeait

souvent de mains, au Shaanxi comme dans le reste du pays. En bref, ce qu'on voudrait pouvoir élaborer, c'est une vision un peu plus réaliste du personnage, de ses efforts et même de ses manœuvres pour réaliser ses projets, et pourquoi pas, de sa psychologie et de son comportement.

Malheureusement, cela semble assez difficile à faire (même si, comme nous le verrons, ce n'est pas totalement impossible) — parce que, justement, toute cette littérature bien pensante et enthousiaste qui le concerne forme aujourd'hui comme une sorte de rempart autour de lui, et que si l'on essaye de dépasser cela, de saisir Li Yizhi dans sa réalité quotidienne, on ne dispose pas, comme dans le cas de Todd, d'un fonds d'archives privées soigneusement préservées — on n'a pas, pour reprendre une expression dont j'avais usé la dernière fois, de documents « en temps réel ». Ce n'est que par bribes, par des notations ou des détails rencontrés au hasard des sources, et par quelques rares témoignages d'un ton moins conventionnel que ceux reproduits dans la collection des *Wenshi ziliao* (je vais y revenir), que l'on arrive à donner au personnage un peu plus d'épaisseur humaine, sinon de fantaisie (car c'était quelqu'un d'infiniment sérieux, sans être pour autant dénué de sens de l'humour), et aussi un peu plus de complexité politique. Et en toute justice, il faut ajouter que les propres écrits de Li Yizhi livrent également un certain nombre d'aperçus importants sur sa carrière et sur son attitude, aperçus la plupart du temps ignorés des documents les plus immédiatement accessibles.

Il est en tout cas beaucoup trop tôt pour se lancer dans une tentative systématique de reconstitution de la vie et de la personnalité véritables de Li Yizhi, c'est-à-dire dépouillées de toute l'hagiographie qui les encombre. Cela dit, une telle entreprise serait sans nul doute du plus grand intérêt, mais je dois dire que cela m'étonnerait beaucoup qu'elle vienne radicalement *contredire* l'image du personnage qui a été popularisée, surtout après sa mort ; elle servirait simplement à lui donner un peu plus de dimensions et de substance, encore une fois, et peut-être aussi un peu plus de contradictions. Quoi qu'il en soit, ce que je me propose plutôt de faire, c'est d'introduire en cours de route, et en rapport avec le fil principal de mon exposé, quelques-unes de ces données et de ces informations inédites, parfois inattendues, rencontrées au fil des sources, dont je parlais à l'instant. Il s'agit si l'on veut, plutôt que de se lancer dans une grande entreprise biographique, de rester en éveil sur tout ce qui concerne cette personnalité à coup sûr exceptionnelle, et même centrale dans le cas particulier de l'histoire du Shaanxi, mais qui ne résume malgré tout pas à elle seule l'histoire de la modernisation technique et économique de la Chine à l'époque républicaine, même dans les domaines de spécialisation qui ont été les siens.

Ayant dit cela, il peut être malgré tout utile d'évoquer dès maintenant, même cursivement — et en rapport avec le problème des sources, dont je suis en train de parler — l'un ou l'autre de ces aspects absents de ce que l'on pourrait appeler, de nouveau, la « version standard » de la biographie de Li Yizhi, ne serait-ce que pour donner une première idée des nombreuses facettes du personnage (comme je l'avais déjà fait à propos de Todd). Et pour commencer, je dirais que dans le cas de Li Yizhi il y a certainement pour nous un problème de *distance culturelle*. Autant, pour moi en tout cas, il semble assez facile de se figurer comment s'est formée la personnalité de quelqu'un comme Todd — je veux dire, la façon qui nous semble finalement très naturelle dont il est arrivé, par une combinaison heureuse d'origines familiales et d'éducation, de force de caractère, et tout simplement de chance, à devenir un représentant éminent de ce milieu d'Américains (et plus particulièrement dans son cas, d'ingénieurs américains) se sentant investis d'une mission en Chine —, autant le parcours de Li Yizhi demande de notre part un certain effort d'imagination pour être dégagé de la gangue de clichés dans laquelle l'a enfermé l'historiographie conventionnelle.

Je distinguerais peut-être trois types de sources (parmi celles que j'ai ai été jusqu'ici en mesure de consulter, s'entend) qui permettent à des degrés variables d'approcher un tant soit peu le personnage sous ses aspects plus personnels et, dirais-je, plus humains. Le premier type, qui est d'ailleurs le moins productif de ce point de vue, j'en ai déjà un peu parlé, ce sont donc les

Wenshi ziliao, autrement dit ces « matériaux pour l'histoire » publiés à partir de 1960 environ, et ensuite, après une période d'arrêt pendant la Révolution culturelle, massivement dans les années 1980. Les *Wenshi ziliao*, je vous le rappelle, sont le résultat d'un vaste programme lancé par le gouvernement de la République populaire, dont l'objectif était de collecter des souvenirs et des témoignages sur la période républicaine (entre 1911 et 1949). Plus spécifiquement, dans le projet tel qu'il avait été conçu ces témoignages et ces souvenirs émaneraient de personnes (par définition âgées, voire très âgées) ayant été actives à l'époque et s'étant trouvées, après 1949, en quelque sorte du mauvais côté de la barrière. Il s'agissait en particulier de solliciter des personnes ayant participé de près ou de loin, et à des titres divers, aux entreprises du gouvernement nationaliste, d'anciens officiers, ou même d'anciens collaborateurs des seigneurs de la guerre, et aussi d'anciens hommes d'affaires et compradores, des enseignants, etc. — bref, dans leur majorité, ce qu'on appelait après 1949 des « bourgeois », dont le trait commun (et c'était même la définition des collaborateurs des *Wenshi ziliao*) était qu'ils ne s'étaient pas convertis au communisme après 1949, mais qu'ils étaient restés en Chine, et qu'ils s'étaient à des degrés divers retrouvés exclus des carrières qu'ils avaient menées jusque là — ou au mieux, marginalisés : c'est pourquoi l'on a parfois parlé à propos des *Wenshi ziliao* d'une « mémoire des vaincus ». L'un des objectifs politiques de toute l'opération (dont Zhou Enlai semble avoir été l'un des principaux promoteurs), c'était, dans une certaine mesure, de récupérer (ou peut-être pourrait-on dire, pour le coup, de « resocialiser ») au bénéfice de la nouvelle Chine ces collaborateurs de l'ancien régime et ces anciens bourgeois — et par la même occasion de récupérer leur *mémoire* —, de leur redonner un statut et une honorabilité en leur demandant de témoigner pour l'histoire. Et ceci, comme je l'avais dit, ils devaient le faire à la fois de manière très factuelle, et, en principe au moins, avec la plus grande liberté, c'est-à-dire sans craindre d'être inquiétés pour des révélations politiquement délicates ou pour absence d'orthodoxie²⁰.

Or, et en dépit de ces assurances, il ne me semble pas niable — à en juger au moins par le nombre somme toute limité d'articles que j'ai consultés dans ce véritable océan — que, tout en apportant une quantité phénoménale d'informations, les *wenshi ziliao* restent d'un ton assez conformiste et, disons-le, orthodoxe, dans leur appréciation du passé. C'est que, malgré ses aspects souvent excitants, et aussi malgré tout l'enthousiasme et le patriotisme qui avaient souvent habité ces gens dans leur jeunesse, ce passé ne pouvait plus être évoqué, si je puis dire, comme un avenir ; j'entends par là que certaines périodes (comme, typiquement, la décennie de Nankin) qui avaient pu à l'époque être vécues par les personnes à qui on demandait à présent de se les remémorer comme *ouvertes*, comme des périodes d'espoir, riches d'avenir — que ce temps passé, donc, ne pouvait plus aujourd'hui être évoqué par ces mêmes personnes comme le bon vieux temps : il ne pouvait plus être évoqué autrement que de façon globalement négative, puisqu'il avait été dominé par l'autorité d'un régime jugé *a posteriori* comme mauvais par définition, et par conséquent condamné par les lois de l'Histoire à échouer au profit des communistes. Les idéaux communistes sont presque toujours présents en filigrane dans ces souvenirs, même s'il est rare qu'on les invoque explicitement ; et ils sont présents de manière en quelque sorte téléologique, comme incarnant le seul avenir possible de la Chine ; et non seulement possible, mais bien sûr, *réalisé*, une fois survenue ce qu'on appelle là-bas la Libération.

Je généralise sans nul doute ; mais tout cela n'en traduit pas moins une impression à laquelle il me paraît difficile d'échapper lorsque l'on consulte les *Wenshi ziliao*. Cela étant, je reviendrai

²⁰ En fait cette définition demanderait à être qualifiée. De nombreux personnages ayant écrit pour les *Wenshi ziliao* (certains dont il sera question plus loin dans ce cours) sont devenus des « compagnons de route » après 1949 et ont parfois occupé des fonctions qui n'étaient pas uniquement honorifiques. Mais avant 1949 ils appartenaient à l'autre bord.

encore sur les problèmes très intéressants que soulève cette source : pour le moment, je m'en tiens aux quelques textes qu'on peut y trouver relatifs à notre personnage de Li Yizhi.

Ce qu'on peut dire de ces textes, c'est que, tout en participant indubitablement de la « légende dorée » du Canal Jinghui dont j'avais parlé, dont ils semblent d'ailleurs être une des sources, il nous livrent quand même au passage un petit nombre de détails intéressants — après tout, ce sont en principe des témoignages. J'en mentionnerai surtout trois, de ces textes²¹. Le premier, bien que publié dans les *Wenshi ziliao*, leur est en fait antérieur. Il s'agit en effet d'une biographie chronologique (c'est-à-dire année par année), donc de ce genre traditionnel en Chine appelé *nianpu* 年譜. Il est intitulé, simplement, « Li Yizhi xiansheng nianpu » 李儀祉先生年譜 ; son auteur, un certain Hu Buchuan 胡步川, indique dans l'introduction qu'il est un ancien collaborateur de Li Yizhi au bureau provincial du Shaanxi²², et que c'est en 1948 qu'il a compilé cette chronologie de son maître vénéré en accompagnement d'un travail plus important qu'on lui avait demandé, à savoir la mise en ordre de tous les écrits de Li Yizhi en vue de la publication de ses *Œuvres complètes* — de son *quanji* 全集. Il s'agissait là d'une décision prise l'année précédente au cours d'une réunion nationale convoquée à Nankin par le ministère de l'hydraulique (*shuili bu*), et dont la réalisation avait donc été, très naturellement, confiée au bureau de l'hydraulique du Shaanxi. (On peut noter au passage que ces « Œuvres complètes », dont Hu Buchuan dit avoir achevé la préparation, ont été publiées à Taiwan en 1956 — du moins, un volume portant ce titre —, et que ce n'est qu'en 1988 que Pékin a publié un volume à peu près identique par son contenu mais intitulé, lui, « œuvres choisies » (*Li Yizhi xuanji*), où l'on trouve d'ailleurs en annexe la biographie chronologique dont je suis en train de parler, moins son introduction. En fait, aucun des deux volumes n'est à proprement parler « complet » (il faudrait certainement beaucoup plus qu'un seul volume pour contenir tout ce que Li Yizhi a publié pendant sa vie) ; mais ils sont indiscutablement remplis de choses intéressantes.

Pour en revenir à Hu Buchuan et à la biographie chronologique de Li Yizhi, celle-ci se présente, en quelque sorte, en deux étages (comme beaucoup de *nianpu* chinois) : premièrement, sous chaque année il y a, après mention de l'âge, un paragraphe de renseignements purement factuels sur les événements de l'année — c'est-à-dire les postes occupés, les fonctions remplies, les voyages, etc., ainsi que les principaux articles ou ouvrages parus ; ces renseignements semblent en général fiables, et ils permettent de disposer d'un cadre événementiel solide et relativement précis concernant la vie de Li Yizhi, année après année (encore que l'épisode de la construction du canal Jinghui soit exclusivement attribuée à Li Yizhi, dont, nous dit une note, les paysans de la région récitent le nom comme si c'était un « bouddha vivant »). Par exemple, c'est là qu'on peut apprendre que Li Yizhi a commencé à étudier le *Livre des Odes* à l'âge de 8 ans, qu'il a reçu ensuite une éducation classique complète de maîtres privés, comme tout jeune Chinois de bonne famille, grâce à quoi il a pu acquérir le grade de « bachelier » (*xiucaï*) dès l'âge de 16 ans, en 1898 (ainsi d'ailleurs que son frère aîné) (c'est aussi cette année qu'on le marie comme on le faisait alors, c'est-à-dire au terme d'un arrangement conclu entre familles) ; mais en même temps qu'ils se formaient aux disciplines classiques, les deux frères apprenaient les mathématiques chinoises et occidentales avec leur père et leur oncle, et étaient même devenus des célébrités dans la région pour leur talent dans ce domaine. Après être devenus bacheliers, ils avaient été admis à poursuivre leurs études dans une Académie (i.e. privée) à Jingyang, la sous-préfecture située au centre du système d'irrigation du Longdong, non loin de leur sous-préfecture natale de Pucheng 蒲城. De cette académie, on nous dit seulement qu'elle portait un nom on ne peut mieux adapté au futur

²¹ Il faut y ajouter Chen Jing 陳靖, « 李儀祉先生與涇惠渠 », *Jingyang WSZL* 2 (1985), p. 1-40. L'auteur a commencé comme étudiant de l'école d'ingénierie adjointe par Li Yizhi au *shuiliju* du Shaanxi en 1923.

²² En fait, d'après Chen Jing, ils étaient collègues au Collège Hehai de Nankin et Li Yizhi l'avait fait venir à Xi'an en 1922.

destin de Li Yizhi, puisque c'était, littéralement, l'« Académie de la vénération du concret » (Chongshi shuyuan 崇實書院), et que dès avant les réformes drastiques de l'enseignement décidées au début du 20^e siècle les deux frères pouvaient y faire de l'algèbre et y apprendre l'anglais et le japonais. En fait, Li Yizhi quitte très vite le circuit des examens traditionnels (qui vont d'ailleurs être abolis très peu de temps après, en 1905) pour devenir enseignant dans une école secondaire moderne à Shangzhou 商州, une autre sous-préfecture du Guanzhong, dont le directeur est également un natif célèbre de la région, et qui croisera souvent la route de Li Yizhi : il s'agit de l'écrivain, calligraphe et politicien Yu Youren 于右任 (1879-1964). Yu Youren, qui était né dans une famille modeste de Sanyuan 三原 (nous sommes toujours en plein dans la région du Weibei), avait à cette date obtenu le grade de licencié (*juren*), bien plus prestigieux encore dans le système académique traditionnel que celui de bachelier ; mais il s'était converti aux études modernes et, ce qui était nettement plus grave, aux idées anti-mandchoues : un recueil de poèmes séditionnaires lui avait valu de risquer l'arrestation par les autorités, en 1904, et il avait dû aller se réfugier là où allaient se réfugier tous les révolutionnaires en délicatesse avec le régime en place, quel qu'il soit, dans la concession internationale de Shanghai. À Shanghai, Yu Youren rejoindra le parti révolutionnaire de Sun Yat-sen. Plus tard, en 1918, nous le verrons revenir au Shaanxi pour prendre la tête d'une armée d'inspiration sunyatséniste en conflit avec le gouvernement provincial de Xi'an — cette armée étant basée toujours dans la même région du Weibei — et essayer de faire venir son ancien camarade Li Yizhi pour restaurer l'irrigation dans la région, en vain d'ailleurs ; en 1927, après un voyage aventureux à Moscou, il sera l'un des dirigeants du régime révolutionnaire mis en place à Xi'an à la suite d'un conflit meurtrier entre deux grandes coalitions de seigneurs de la guerre dont j'aurai bientôt l'occasion de reparler, mais il décevra Li Yizhi en ne faisant rien pour ses projets hydrauliques ; et enfin, en 1930, devenu un des patriarches du régime du Guomindang (ce qu'on appelait un *yuánlǎo* 元老), il revient encore dans sa province natale, où il est accueilli comme le messie, pour essayer de lui venir en secours en jouant de son influence pendant la terrible famine dont j'ai déjà parlé, et dont je reparlerai.

Cette même année 1904, Li Yizhi avait quant à lui réussi à se faire admettre à l'Université métropolitaine (Jingshi daxuetang 京師大學堂, la future Université de Pékin) ; il a comme « majeure » l'étude de l'allemand, mais n'en poursuit pas moins ses intérêts scientifiques. Peu après avoir obtenu son diplôme, en 1907, il reçoit une bourse d'un bureau chargé alors de programmer la construction d'un chemin de fer entre Tongguan et Xi'an, au Shaanxi (cette liaison ne verra en fait le jour qu'en 1934) — pour aller se former comme ingénieur en Allemagne, à Berlin. Il rentre en Chine dès la nouvelle de la révolution de 1911 (il s'est procuré un pistolet en Allemagne), mais repart en Europe en 1913 pour un voyage d'études en compagnie du fondateur du bureau hydraulique du Shaanxi, et reste en Allemagne jusqu'en 1915 pour y étudier, cette fois, l'ingénierie hydraulique²³.

Comme nous l'avons déjà vu, il revient en Chine en 1915 ayant été invité à enseigner à l'École spéciale d'ingénierie He Hai 河海工程專門學校, tout juste fondé par le célèbre réformateur Zhang Jian 張謇. Zhang Jian (1853-1926), pour en dire un mot, était un « docteur » de l'ancien régime — il avait été reçu premier à l'examen du palais en 1894, ce qui en faisait *ipso facto* une superstar dans le monde académique traditionnel ; mais ensuite il s'était rapidement converti à la modernisation industrielle, à la réforme de l'enseignement, etc., qu'il promouvait activement dans sa région natale de Nantong 南通, sur la rive nord de l'estuaire du Yangzi ; et sous la présidence républicaine de Yuan Shikai il avait donc entrepris de gros efforts pour lancer un programme de modernisation hydraulique dans la vallée de la Huai, et de

²³ Sur tout ce qui précède, en tout cas jusqu'en 1911, l'autobiographie de Li Yizhi, incluse dans le volume de ses œuvres publié à Taiwan, offre une quantité de détails passionnants. Il en sera question plus loin.

formation d'ingénieurs chinois. Sur ce dernier point — l'émergence d'un corps d'ingénieurs hydrauliciens modernes en Chine — Zhang Jian a certainement été un personnage clé. Et donc, il associe très vite Li Yizhi à cette entreprise. Le reste de la carrière de Li Yizhi, j'en ai déjà dit un mot et je n'y reviens pour le moment pas : cette carrière appartient, si l'on peut dire, à l'histoire, en tout cas à une histoire sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir de façon beaucoup plus approfondie.

Toutes ces informations sur la vie de Li Yizhi, donc — et pour reprendre le fil de mon exposé —, on les trouve année après année, dans la biographie chronologique compilée par Hu Buchuan, dans le paragraphe que j'appelle « factuel ». Et à la suite de ce paragraphe il y a souvent, surtout à partir des années 1910, un paragraphe de commentaires de l'auteur, une sorte de note introduite par le mot *an* 按, où il fait quelques remarques, précise certains points, et cite l'une ou l'autre anecdote, cite parfois aussi l'autobiographie rédigée par Li Yizhi en 1926 (reproduite d'ailleurs dans l'édition de ses œuvres publiée à Taiwan en 1956), ou d'autres écrits peu connus, y compris ses lettres ; et c'est là, en fait, que l'on trouve occasionnellement le détail intéressant ou significatif, voire l'information inattendue, ou même personnelle. Par exemple, sur la vie non seulement studieuse mais passablement solitaire qu'il menait pendant ses études en Allemagne, et aussi sur ses discussions théologiques avec un pasteur qui veut le convertir (lui s'affirme bouddhiste) ; sur ses activités pédagogiques et son approche éclectique, humaniste même, de l'enseignement de l'ingénierie au Collège He Hai ; ou encore sur sa frustration au Shaanxi en 1927 devant les politiciens qui font la révolution et n'écoutent pas ses propositions de développement économique — celle-ci exprimée avec beaucoup de véhémence dans une lettre à Yan Xishan, le seigneur de la guerre relativement civilisé qui régnait sur le Shanxi voisin ; ou enfin, sur l'activité frénétique et épuisante qu'il a déployée certaines années, comme par exemple en 1935, lorsqu'il est appelé de chantier en chantier dans toute la Chine, ce qui ne l'empêche pas de rédiger une quantité phénoménale d'articles.

En bref, lue attentivement, la biographie chronologique de Hu Buchuan reste incontestablement une source précieuse sur la vie et la carrière de Li Yizhi. On ne peut pas vraiment en dire autant des deux autres textes sur Li Yizhi publiés dans les *Wenshi ziliao*, qui semblent d'ailleurs avoir assez généreusement puisé dans la *Biographie chronologique* de Hu Buchuan, mais se présentent néanmoins comme de véritables témoignages. Pour en dire rapidement un mot, malgré tout, le premier, intitulé « Souvenirs sur l'éminent spécialiste de l'hydraulique, M. Li Yizhi », est dû à un ingénieur assez connu, Xu Kai 須愷 (1900-1970). Xu Kai avait fait partie de la toute première génération des étudiants de Li Yizhi, à l'école d'ingénierie He Hai à Nankin (alors qu'il n'était encore qu'un adolescent) ; et après un séjour de travail et d'études en Amérique il l'avait rejoint au Shaanxi en 1924. Il a donc été un témoin direct des premiers efforts de Li Yizhi pour reconstruire le vieux canal Longdong (et aussi des frustrations qu'ont rencontrées ces premiers efforts). Par la suite Li Yizhi le prendra comme adjoint, voire comme délégué, pour certaines de ses missions en Chine centrale, et en 1935 Xu Kai remplacera même Li Yizhi comme ingénieur en chef du projet d'aménagement de la rivière Huai, qui a été l'un des très grands projets d'infrastructure du gouvernement nationaliste. On peut encore mentionner, parmi une vie extrêmement remplie, qu'en 1937 il part en Europe pour un grand voyage d'études à l'invitation de la Société des Nations, pendant lequel il participe d'ailleurs à plusieurs chantiers importants en France, en Belgique et en Hollande ; que pendant la guerre du Pacifique il occupe de hautes fonctions dans les agences techniques du gouvernement nationaliste replié au Sichuan ; et enfin qu'après 1949 et jusqu'à sa mort en 1970 il occupe semblablement des postes importants dans les provinces et au ministère de l'hydraulique à Pékin, et qu'il a même été à plusieurs reprises désigné pour faire partie de l'Assemblée nationale populaire : comme beaucoup d'autres techniciens de haut niveau il a donc été récupéré par l'appareil d'État du régime populaire (bien qu'il ne semble pas avoir jamais été membre du Parti communiste) ; en d'autres termes, même s'il a contribué aux

Wenshi ziliao, on ne peut pas vraiment le compter au nombre de ces exclus ou de ces « vaincus » dont je parlais tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit des longues relations qu'ils ont entretenues, l'esquisse biographique de Li Yizhi rédigée par Xu Kai pour les *Wenshi ziliao* n'apporte pas grand-chose de nouveau sur sa carrière, en dehors peut-être de quelques notations sur son style d'enseignement au Collège He Hai de Nankin, avec une insistance notoire sur le travail de terrain (comme l'attestent d'ailleurs plusieurs autres auteurs) — et c'est après tout un détail important si l'on se souvient qu'une des plaintes fréquentes des ingénieurs occidentaux concernant les ingénieurs chinois avec qui ils travaillaient était leur peu d'enthousiasme à quitter leurs bureaux et à se retrousser les manches (pour Todd, être prêt à se retrousser les manches était une des caractéristiques importantes des ingénieurs américains, c'est ce qui les distinguait des Européens ou des Chinois trop épris de leur confort). De même, Xu Kai souligne — là encore, comme d'autres — les efforts de Li Yizhi pour associer dans son enseignement l'étude des réalisations de la grande tradition hydraulique chinoise et celle de l'ingénierie occidentale moderne. Je le souligne au passage, car non seulement cet enracinement dans la tradition technologique nationale était une attitude en quelque sorte naturelle chez les ingénieurs chinois (et continue aujourd'hui d'être monté en épingle dans le discours, pour d'évidentes raisons nationalistes), mais en outre il est clair que ces réalisations chinoises anciennes interpellaient beaucoup les ingénieurs étrangers travaillant en Chine, comme on peut le constater dans plusieurs articles de la *Revue de l'Association des ingénieurs chinois et américains* dont j'ai parlé la dernière fois.

Enfin, l'on trouve dans les *Wenshi ziliao* une autre esquisse biographique de Li Yizhi qui, elle, révèle un peu plus (mais à vrai dire pas beaucoup plus) de sa personnalité, peut-être parce que son auteur n'est autre que le neveu de Li Yizhi, Li Fudu 李賦都²⁴. (Comme Xu Kai, Li Fudu est devenu un ingénieur de haut rang sous le régime populaire — il a par exemple été l'un des principaux ingénieurs chinois dans le grand projet sino-soviétique du barrage de Sanmen sur le Fleuve Jaune, dans les années 1950, et on trouve son nom parmi les membres de nombreuses instances officielles, à commencer par la Conférence consultative politique du peuple chinois, dont font partie de nombreux notables non communistes mais s'étant résignés à être compagnons de route.) Li Fudu et son frère aîné avaient été pris en charge par leur oncle Li Yizhi, qui s'était occupé de leurs études à Shanghai et à Nankin, lorsqu'il y enseignait, et là le témoignage de Li Fudu sur le style d'enseignement de Li Yizhi est assez précis, notamment sur les manuels qu'il rédigeait lui-même, les modèles réduits qu'ils fabriquaient, etc., et surtout sur les tournées de terrain pendant lesquelles il emmenait ses étudiants visiter des chantiers ou participer à des travaux de relevés, parfois fort loin de Nankin²⁵. Enfin, Li Yizhi avait envoyé à ses propres frais ses deux neveux étudier l'ingénierie en Allemagne, dès 1922, ce pour quoi il avait été obligé de s'endetter (dans une lettre de 1928 il dit qu'il est encore lourdement endetté à cause de cela). Li Fudu reste en Allemagne pas moins de sept ans, jusqu'en 1928, à Göttingen et à Hanovre, où il reçoit son diplôme d'ingénieur ; il y retourne encore en 1932, cette fois pour aller travailler avec un Professeur extrêmement réputé, nommé Hubert Engels, à la station hydraulique expérimentale d'Obernach, près de Munich²⁶. Dès avant la première guerre mondiale Engels avait édifié à l'Université de Dresde un laboratoire d'hydraulique

²⁴ Fils de son frère aîné Li Bo 博.

²⁵ Amelung, « Der Gelbe Fluss in Deutschland », p. 164, dit que Li Fudu (né en 1903) a étudié de 1914 à 1922 à l'École Tongji à Shanghai, et Li Fudu semble en effet dire qu'il habitait chez son oncle à Nankin pendant les périodes de vacances. Ce qu'il dit de l'enseignement de Li Yizhi n'est donc pas à proprement parler un « témoignage ». Concernant les « sorties » sur le terrain, lors des inondations en Chine du Nord en 1917 Li Yizhi aurait emmené ses étudiants voir tous les fleuves du Hebei pendant 6 mois : cf. Chen Jing, p. 4-5.

²⁶ Cf. Amelung, p. 166 sq. ; voir le cours suivant pour quelques détails supplémentaires. *Li Yizhi quanji*, p. 884-885, contient une lettre de Li Yizhi à Yu Youren lui demandant d'intervenir pour aider au financement de la poursuite des expériences sur l'hydrologie du Fleuve Jaune menées par Engels à Obernach et à l'envoi d'un ingénieur chinois (i.e. Li Fudu) (datée 11/1/1933).

expérimentale dans lequel on pouvait étudier divers problèmes relatifs aux cours d'eau au moyen de modèles réduits. John Freeman, par exemple — le célèbre ingénieur américain invité en Chine en 1919, dont j'ai parlé la dernière fois — y était passé en 1913. En 1923, ce sont deux étudiants chinois appelés à un brillant avenir dans la profession, Shen Yi 沈怡 et Zheng Zhaojing 鄭肇經, qui vont travailler sous la direction d'Engels, et par leur intermédiaire celui-ci va commencer à appliquer ses méthodes expérimentales aux problèmes du Fleuve Jaune. Dès 1928, Li Yizhi, qui était au courant des travaux d'Engels, avait demandé l'organisation d'un laboratoire d'hydraulique en Chine sur le modèle des laboratoires allemands. Après beaucoup de difficultés il réussira en fin de compte, en 1935, à créer un laboratoire expérimental du même type dans les locaux de l'Association hydraulique de Chine du Nord, à Tianjin, dont Li Fudu sera le responsable. (Ce laboratoire sera détruit au moment de l'invasion japonaise en 1937.)

Li Fudu, auteur en 1933 d'une thèse publiée de l'université de Hanovre sur la régulation du Fleuve jaune, a donc été très étroitement associé à la vie et aux travaux de son illustre oncle. Pourtant, et en dépit des notations personnelles qu'il contient, le texte de lui publié dans les *Wenshi ziliao*, dont le ton est extrêmement patriotique et hagiographique, est en outre trop orienté politiquement pour être réellement utile. C'est ainsi qu'il insiste lourdement sur les difficultés de Li Yizhi avec certains hiérarques de l'administration du Fleuve Jaune et avec diverses personnalités du gouvernement nationaliste, et qu'il décrit ce dernier comme pourri et impuissant — alors qu'aujourd'hui en Chine, ajoute-t-il, on peut enfin faire des choses. Et c'est là, en fait, que l'on rencontre les limites de ces textes des *Wenshi ziliao*, lesquelles découlent d'abord, me semble-t-il, de leur conformisme politique. En effet on peut voir ailleurs que les relations de Li Yizhi avec les autorités nationalistes — et d'ailleurs, faudrait-il ajouter, avec toutes les autorités, quelles qu'elles soient, susceptibles d'influencer dans un sens ou dans l'autre la réalisation de ses projets d'aménagement hydraulique et de développement économique — ont été bien plus complexes que cela. On sait par exemple qu'il a eu dans certaines circonstances une réelle influence sur Chiang Kai-shek en personne, qu'il a entretenu de bonnes relations avec plusieurs seigneurs de la guerre sur le territoire de qui il avait réalisé des travaux, et qu'enfin au Shaanxi il était prêt à s'entendre même avec un gouverneur militaire assez peu recommandable à un moment où il semblait que celui-ci pourrait favoriser la mise en route du projet du Weibei. Mais je reviendrai très bientôt sur cela.

Pour en rester aux sources sur Li Yizhi (et en fait sur toutes sortes d'événements dans lesquels il s'est trouvé impliqué), je disais au début qu'en plus des textes des *Wenshi ziliao* — sur lesquels je me suis peut-être un peu étendu, mais ça m'a permis d'introduire diverses questions — on peut mentionner deux autres types de sources. Il s'agit en l'occurrence de certaines sources occidentales, d'une part, et d'autre part des écrits de Li Yizhi lui-même. Mais avant d'y venir je voudrais dire un mot d'un autre auteur, qui n'a pas écrit, lui, dans les *Wenshi ziliao*, et pour cause (il est parti à Taiwan en 1949), mais qui comme Hu Buchuan, Xu Kai et Li Fudu a étudié avec Li Yizhi et a été un de ses proches collaborateurs. Il s'agit de Song Xishang 宋希尚 (1896-1982). Song Xishang est de la même génération que Xu Kai et Li Fudu et comme eux il a été formé par Li Yizhi au collège technique He Hai de Nankin, après quoi il est allé étudier en Amérique, avec d'ailleurs le soutien financier du patron du collège He Hai, c'est-à-dire Zhang Jian, déjà cité, et a également beaucoup voyagé en Europe²⁷.

Je connais trois textes de Song Xishang sur Li Yizhi, d'ailleurs assez différents. (Il est possible qu'il y en ait d'autres, car ç'a été un auteur très prolifique, tant en essais historiques qu'en textes purement techniques.) Le premier est un petit texte de 1951 qui s'intitule « Souvenirs sur mon maître en hydraulique, M. Li Yizhi, rédigés la veille de la réunion de l'Association chinoise d'ingénierie hydraulique » — la « réunion » en question était en fait une

²⁷ En 1924 l'Institut Hehai publie de lui un ouvrage de 27+334 p. intitulé 歐美水利調查錄.

réunion de retrouvailles (le terme chinois est *fuhui* 復會, se réunir à nouveau), puisqu'il s'agissait apparemment de la première réunion de la société en question après sa transplantation à Taiwan. Le second texte, c'est la seconde partie d'un petit livre intitulé *Biographie conjointe de deux maîtres modernes en hydraulique* (*Jindai liangwei shuili daoshi hezhuan* 近代兩位水利導師合傳), publié à Taipei en 1977 : la première partie est consacrée à Zhang Jian (qui n'était pas à proprement parler un ingénieur, même s'il a été étroitement mêlé aux travaux d'ingénierie qu'il patronnait²⁸), et la seconde à Li Yizhi. Et enfin, Song Xishang a publié en 1964 une *Vie de Li Yizhi* (*Li Yizhi de shengping* 李儀祉的生平). (Ce dernier ouvrage s'ouvre sur une préface calligraphiée de Yu Youren, ce hiérarque du Guomindang originaire de Sanyuan au Shaanxi et vieil ami de Li Yizhi dont j'ai déjà dit un mot, et qui s'est lui aussi réfugié à Taiwan en 1949 ; la préface est datée de 1963, un an avant sa mort.)

Ces écrits de Song Xishang sur Li Yizhi parlent bien sûr en grande partie des mêmes choses que ceux que j'ai évoqués précédemment, même s'il y a quelques variantes factuelles : par exemple Song Xishang affirme que c'est dès l'époque de ses études à Jingyang à la fin du 19^e siècle que Li Yizhi, frappé par la décadence de l'irrigation au Guanzhong, aurait décidé de laisser tomber les études classiques et de se plonger dans celle de l'hydraulique, et donc d'aller d'abord apprendre l'allemand à Pékin pour pouvoir aller ensuite étudier en Allemagne, pays réputé comme étant le plus avancé dans ce domaine (avec la Hollande) ; alors que tous les autres auteurs affirment que sa vocation d'hydraulicien serait née au cours de son second voyage en Europe, en 1913²⁹. Mais cela n'est pas d'une très grande importance.

Concernant l'enseignement de Li Yizhi à Nankin, Song Xishang souligne comme tous les autres, mais de façon peut-être un peu plus vivante, l'infatigable dévouement de Li Yizhi envers ses étudiants, qu'il considérait comme ses propres enfants, sa façon de combiner l'étude de l'ingénierie hydraulique chinoise traditionnelle et celle de l'ingénierie occidentale moderne, comment en voyage on le voyait toujours avec les dernières publications allemandes spécialisées à la main, car il ne voulait pas se laisser dépasser par les progrès de la science ; etc. Il note d'ailleurs que ses succès hydrauliques au Shaanxi, Li Yizhi les devait en partie à la petite équipe d'une dizaine d'anciens étudiants à sa dévotion (dont certains sont devenus assez connus dans la profession, à commencer par Xu Kai) qu'il avait emmenés là-bas et avec qui il formait comme une seule famille.

Sur l'extraordinaire popularité que la construction du canal Jinghui et le rétablissement de l'irrigation semblent avoir valu à Li Yizhi dans la région — car si, comme je l'ai dit précédemment, il n'est pas beaucoup intervenu dans la réalisation proprement dite, son nom n'en était pas moins étroitement attaché au projet dans l'opinion publique, et après tout il était chef du bureau hydraulique de la province, et l'est resté jusqu'à sa mort — sur cette popularité, donc, tandis que Hu Buchuan disait dans sa biographie chronologique que les paysans du Shaanxi évoquaient Li Yizhi comme un bouddha vivant, Song Xishang, pour sa part, affirme qu'aujourd'hui encore les paysans de la région le vénèrent comme dieu du foyer (*zaoshen* 灶神), et qu'on peut bien dire qu'ils pensent à lui à chaque repas³⁰.

Mais là où Song Xishang introduit vraiment un fait nouveau, sensationnel même, d'une certaine manière, en tout cas si l'on considère les enjeux idéologique de la récupération de Li Yizhi par le régime actuel, c'est quand il évoque sa mort. D'après son petit texte de 1951, pendant la maladie finale de Li Yizhi, les habitants des régions irriguées par les canaux qu'il a construits (ou fait construire) arrivent en foule et viennent s'attourer à l'intérieur même de

²⁸ Amelung, p. 162, l'appelle « der Grauen Eminenz des chinesischen Wasserbaus ».

²⁹ Dans son autobiographie (qui s'arrête en 1911), Li Yizhi semble confirmer qu'il ne pensait pas particulièrement à l'hydraulique quand il est allé à l'Université de Pékin, ni plus tard pendant ses études à Berlin.

³⁰ D'après un technicien hydraulique local nommé Bai Erheng 白爾恆, après sa mort les gens disaient qu'il était de venu un Roi-dragon 龍王 (lettre personnelle).

l'hôpital. Des vieilles femmes se relaient devant sa chambre pour prier le bouddha et réciter des *sutra*. Après sa mort, quand on va l'enterrer près du canal, des dizaines de milliers de paysans endeuillés et en pleurs se joignent au cortège ; etc. etc. Tout cela serait certainement vérifiable dans la presse locale de l'époque, à laquelle je n'ai pas eu accès. Mais l'information sensationnelle, la voilà : à en croire Song Xishang, alors que Li Yizhi était mourant, un missionnaire protestant, ému par la douleur de la foule, serait venu lui parler et prier pour lui, tant et si bien qu'à la fin du compte il aurait réussi à le convertir et à le baptiser, et donc à s'assurer qu'un homme aussi remarquable aille bien au paradis ! À la fin de sa biographie conjointe de Zhang Jian et Li Yizhi, Song Xishang raconte à nouveau la scène, avec plus de détails encore, et pour faire bonne mesure il conclut en citant le testament rédigé par Li Yizhi sur son lit de mort. Il s'agit d'un court texte dans lequel Li Yizhi, d'une part, formule l'espoir que le peuple chinois continuera d'adhérer au tridémisme (*sanmin zhuyi*) — à la doctrine de Sun Yat-sen, l'idéologie officielle du régime nationaliste — et à suivre son dirigeant suprême — c'est-à-dire Chiang Kai-shek — jusqu'à la victoire finale contre l'envahisseur ; et d'autre part, confirme qu'il s'est bien converti au christianisme et qu'il a accepté le baptême, et qu'il demande à être enterré selon le rite chrétien. On comprend que de pareils détails soient totalement absents des hagiographies de Li Yizhi publiées en Chine populaire. Mais surtout, si ces détails sont authentiques — et pour ma part je n'ai pas de raison de ne pas croire qu'ils le sont (ou peuvent très bien l'être) —, il me semble que cette conversion *in extremis* jette rétrospectivement une lumière tout à fait intéressante sur le caractère et sur les préoccupations d'un homme dont je suis convaincu qu'en dépit de son image publique (et surtout de celle qu'on lui a faite *a posteriori*), il était d'un caractère très complexe, et certainement très secret.

Cela étant, les écrits de Song Xishang sur Li Yizhi sont également intéressants parce qu'ils sont d'un *ton* assez différent de ce dont j'ai parlé précédemment. Politiquement, déjà, Song Xishang a pris le chemin inverse de Xu Kai ou Li Fudu, comme nous l'avons vu, puisqu'il est resté fidèle au régime nationaliste auquel il avait été étroitement associé pendant la période de Nankin et pendant la guerre. C'est, en quelque sorte, le point de vue de Taiwan qui s'exprime ici, ce qui se traduit par un ton très respectueux envers le Guomindang, envers ses organisations et envers ses dignitaires, en contraste total avec les considérations dédaigneuses ou même méprisantes que l'on rencontre dans les *Wenshi ziliao*, surtout chez Li Fudu.

Mais surtout, la façon dont parle Song Xishang de son ancien maître est, pourrait-on dire, beaucoup plus humaine que ce qu'on trouve chez l'ensemble des autres auteurs. Les notations sur sa simplicité, sa modestie, sa générosité, son honnêteté, etc., sont souvent édifiantes, certes, comme celles que l'on rencontre occasionnellement chez les auteurs publiés dans les *Wenshi ziliao*, et toujours propres à susciter l'admiration et la sympathie ; mais elles sont beaucoup plus nombreuses et, pourrait-on dire, plus naturelles, plus « vraies ». Mieux même, dans deux de ses publications Song Xishang propose un certain nombre d'anecdotes (il les appelle *yishi* 軼事) basées sur le journal de Li Yizhi (dont on ignore d'ailleurs comment il a pu l'avoir entre les mains, à Taiwan ou avant, et qui serait indiscutablement un « document en temps réel », pour le coup)³¹, ou encore sur « d'autres documents », dit-il, mais on ne sait pas lesquels — apparemment, son autobiographie. Certaines de ces anecdotes ou de ces notations sont extrêmement personnelles : par exemple, sur son aspect physique quand il était enfant (dans son village on l'appelait le « bébé occidental », *yangwar* 洋娃兒, à cause de son teint clair, de ses cheveux jaunes et de son haut front) ; sur les circonstances de son mariage (arrangé) ; sur ses relations avec ses condisciples à l'Université de Pékin (il était beaucoup plus travailleur qu'eux et refusait d'aller s'amuser avec les autres, ses camarades l'appelaient « le sage », *shengren* 聖人) ; sur ses aventures dans les restaurants occidentaux à Shanghai avant de s'embarquer pour l'Europe (c'est alors qu'il se coupe la natte et s'achète des vêtements européens) ; sur sa vie

³¹ *Li Yizhi quanji* contient des extraits de ce journal pour une partie des années 1929 et 1935.

plutôt solitaire en Allemagne, où la brutalité des étudiants et de leurs distractions lui déplaisent profondément. Dans son autobiographie, Li Yizhi parle aussi assez longuement de l'apparition d'une jeune fille dans la brume, « pareille à une immortelle », alors qu'il se promenait dans les montagnes en Allemagne, et il avoue que cette vision romantique l'a beaucoup fait fantasmer et qu'il n'a jamais pu l'oublier.

En bref, parmi les sources chinoises que j'ai pu trouver sur Li Yizhi et sur ses entreprises, en dehors de certains écrits de Li Yizhi lui-même (sur lesquels je reviendrai) ceux de Song Xishang sont incontestablement les seuls qui nous laissent entreapercevoir *l'homme* derrière l'ingénieur modèle et le grand patriote, même si aux yeux de Song Xishang Li Yizhi était aussi cela, bien sûr. En revanche, ce qu'on ne trouve nulle part dans les sources chinoises, ce sont des indications sur ses relations avec ses collègues étrangers, alors que nous savons que celles-ci étaient fréquentes, et suivies, ne serait-ce qu'en raison des projets sur lesquels ils collaboraient, à commencer par le projet du Weibei. Pour se faire une idée un peu plus précise sur ce point, il faut en fait se tourner vers les sources que j'ai évoquées la semaine dernière, et en particulier vers les archives de Todd et les correspondances qu'elles contiennent. Certaines de ces correspondances (pas très nombreuses à vrai dire, et portant plutôt sur des sujets techniques) sont directement entre Todd et Li Yizhi, mais Li Yizhi est mentionné dans beaucoup de lettres adressées à d'autres correspondants (ou venant d'eux), et aussi dans certains rapports.

16/3/05

Sources sur Li Yizhi (suite)

Je m'étais donc arrêté il y a une semaine au milieu de mon exposé sur les sources chinoises relatives à notre sujet (à la modernisation de l'irrigation dans la région du Guanzhong à l'époque républicaine, et à toutes les questions connexes dont j'ai déjà parlé) ; et plus précisément (et pour commencer), j'étais en train de parler des sources relatives à celui qui est peu le héros de notre histoire, en tout cas du côté chinois — et qui est aujourd'hui célébré comme un héros tout court en Chine —, l'ingénieur Li Yizhi. Et j'avais donc eu le temps d'évoquer les essais biographiques et les témoignages dus à quatre auteurs qui avaient tous été des proches de Li Yizhi, à savoir : Hu Buchuan, qui était apparemment son assistant au bureau d'hydraulique du Shaanxi à la fin de sa vie, auteur d'un *nianpu* avec commentaires ; et trois ingénieurs assez réputés par la suite, tous les trois de la même génération (nés en 1900 ou tout de suite après), et ayant étudié et travaillé avec Li Yizhi : Xu Kai, son neveu Li Fudu, et Song Xishang (ce dernier, contrairement aux autres, parti à Taiwan en 1949).

À propos de Li Fudu, je me dois de faire une petite rectification — c'est peut-être un détail, mais je n'aime pas laisser pendantes des erreurs que j'ai pu faire au passage. J'avais dit que Li Fudu, après ses longues études à Hanovre, aux frais de son oncle, entre 1922 et 1928, était allé une seconde fois en Allemagne en 1933 pour travailler au laboratoire d'hydraulique expérimentale du célèbre professeur Engels à l'Université de Dresde. En fait, c'est 1932, et si c'est bien avec Engels, ce n'est pas à Dresde (même si Engels avait fait sa carrière à Dresde et y avait bien monté un laboratoire d'hydraulique, dès avant la première guerre mondiale), mais à la station expérimentale d'hydraulique d'Obernach, près de Munich. Il s'agissait d'une installation plus récente et, aussi, nettement plus importante. (Dans ces stations expérimentales on travaillait sur ce qui était à proprement parler des « maquettes » — des modèles réduits —, mais apparemment ces maquettes pouvaient être de dimensions assez considérables. L'idée était d'y faire passer l'eau de quelque rivière voisine pour la soumettre à diverses sortes de manipulations, ceci dans le but de simuler en miniature le comportement des vrais fleuves et d'étudier les effets des travaux d'aménagement envisagés, digues ou autres ; en l'occurrence, le problème était d'étudier comment faire en sorte que le Fleuve Jaune évacue ses propres alluvions.) Le détail intéressant, c'est que Li Fudu avait profité du voyage pour aller passer son doctorat — sur la régulation du Fleuve Jaune, toujours — à l'Université de Hanovre, où son patron de thèse était un certain Otto Franzius, un ancien étudiant d'Engels ; or Franzius, qui avait passé plusieurs mois à étudier le Fleuve Jaune et le Grand Canal *sur place*, en Chine, envoyé par Engels, en avait tiré des conclusions opposées à celles de ce dernier, et il en était résulté une grande controverse. Les ingénieurs chinois, Li Yizhi en tête, étaient bien sûr directement concernés par ce débat, et Li Fudu lui-même, envoyé en 1932 utiliser les installations d'Engels, mais étudiant de Franzius, se trouvait un peu en porte-à-faux.

Mais je ne puis pas ici m'attarder sur cette controverse, ni sur ses effets en Chine même — tout cela a d'ailleurs été très bien étudié par un collègue de l'Université d'Erlangen, Iwo Amelung, spécialiste du Fleuve Jaune, dans un article intitulé, justement, « Der Gelbe Fluss in Deutschland » (Le Fleuve Jaune en Allemagne), paru en 1995 et consacré à ces envois d'étudiants et à tous ces échanges scientifiques entre hydrauliciens chinois et allemands dans les années vingt et trente³².

Pour en revenir à Li Yizhi, plus précisément aux sources qui permettent d'étudier le personnage, j'avais résumé ce que nous apprennent plus ou moins les quatre auteurs cités tout à l'heure, en notant d'ailleurs que le seul pratiquement qui se montre capable de donner une

³² *Oriens Extremus* 38 (1995). Sur la controverse entre Engels et Franzius, p. 165 sq.

dimension un peu humaine à Li Yizhi, et pas simplement hagiographique, c'était Song Xishang, c'est-à-dire le seul qui ne soit pas publié dans les *Wenshi ziliao* en Chine populaire. Mais j'avais aussi remarqué qu'aucune source chinoise ne nous dit quoi que ce soit sur les relations pourtant très suivies qu'entretenait Li Yizhi avec ses collègues étrangers travaillant en Chine. C'est donc de cela que je voudrais dire un mot avant d'évoquer brièvement les écrits, extrêmement riches et intéressants, de Li Yizhi lui-même.

Li Yizhi et le milieu des ingénieurs étrangers

Si l'on souhaite se faire une idée un tant soit peu concrète des relations de travail (car à l'évidence il s'agissait essentiellement de relations de travail) entre Li Yizhi et ses collègues chinois, d'une part, et leurs collègues américains ou européens de l'autre, il faut donc, je viens de le dire, ce tourner de nouveau vers les sources non chinoises que j'ai évoquées il y a quinze jours, et en particulier — puisque aussi bien c'est cela que j'ai eu la possibilité d'étudier — vers les archives de Todd et les correspondances qu'elles contiennent. Si les échanges de lettres entre Todd et Li Yizhi, du moins ceux qui ont été conservés, sont peu nombreux, et portent plutôt sur des sujets techniques, en revanche Li Yizhi lui-même, et à l'occasion d'autres ingénieurs chinois en affaires avec Todd, sont mentionnés dans un certain nombre de lettres adressées à d'autres correspondants (ou venant d'eux), ainsi que dans certains rapports.

Todd et Li Yizhi ont été en communication très tôt à propos des plans de réhabilitation du système d'irrigation alimenté par ce qui était encore le canal Longdong. Une raison importante à cela, c'est que Li Yizhi, qui était revenu travailler au Shaanxi en 1922 après de longues années d'enseignement à Nankin, était membre de la section provinciale de la CIFRC — la CIFRC dont Todd, au moment où ils entrent en contact, venait d'être nommé chef du département d'ingénierie. On trouve en effet le nom de Li Yizhi (ou plus exactement, Li Xie) dans les rapports de la section du Shaanxi inclus dans les rapports annuels de la CIFRC datant de ces années. Dans certains articles de Todd sur le projet du Weibei, Li Yizhi est d'ailleurs désigné comme « l'ingénieur de la CIFRC au Shaanxi », alors qu'à strictement parler il était un ingénieur travaillant au Shaanxi (et même avec des fonctions importantes) qui se trouvait par ailleurs être membre du comité local de la Commission.

Quoi qu'il en soit, Li Yizhi, qui savait pertinemment que la reconstruction du système n'aurait aucune chance de se faire sans financements étrangers, avait communiqué ses premiers relevés et ses premiers projets à Todd, et ce dernier était venu visiter avec lui le site du Longdong, au printemps 1924. Todd évoque ce déplacement au Shaanxi dans la courte autobiographie à compte d'auteur qu'il a rédigée à la fin de sa vie. Comme il nous l'explique (et c'est confirmé par divers documents), il voyageait en compagnie du premier secrétaire général de la CIFRC, un Américain nommé Walter Mallory, auteur d'un ouvrage paru en 1926 et ayant eu un assez grand retentissement, intitulé *China Land of Famine* : on peut dire, je crois, que c'est cet ouvrage qui a popularisé (en quelque sorte) en Amérique la notion d'une Chine dont les masses étaient inéluctablement, et depuis des temps immémoriaux, condamnées à souffrir de famines aussi terribles que récurrentes, et auxquelles seule l'aide de l'Occident moderne pourrait en fin de compte les faire échapper. Faisait également partie du voyage un spécialiste des forêts et de l'érosion, un certain Walter Lowdermilk, qui était alors professeur de science forestière à l'Université de Nankin, ainsi que deux archéologues de la Freer Gallery de Washington qui étaient en quête d'objets anciens (et Dieu sait si le Shaanxi regorge de vestiges archéologiques). Je le mentionne parce que nous avons une trace photographique de cette visite. Cette photographie, je l'ai trouvée dans un article sur l'histoire du canal Zheng Guo et de sa métamorphose moderne publié presque vingt ans plus tard (en 1942) dans le *Scientific Monthly* par Lowdermilk et par un certain Wickes — un très bon article, d'ailleurs, richement illustré de photographies, et exploitant un grand nombre de sources chinoises anciennes (de monographies locales du Shaanxi, en particulier) consultées par les auteurs à la Bibliothèque du Congrès. Les

photographies de l'article sont apparemment de deux origines : certaines (comme celle-ci) datent du voyage de 1924, alors que les photos du canal moderne sont par définition postérieures à 1930 — on en retrouve d'ailleurs une partie dans certains articles de Todd publiés juste après l'inauguration, et il est tout à fait possible qu'elles soient de Todd lui-même. Dans tous les cas, je tenais à vous montrer cette photo, car c'est à ma connaissance la seule conservée où l'on voit à la fois Todd et Li Yizhi.



« A group of Chinese officials and foreigners interested in the CIFRC studying rejuvenation of the ancient Wei-Pei irrigation project ». « Chief Engineer » Li Hsieh est le premier à partir de la droite ; Lowdermilk est à côté à gauche. Todd est 4^e à partir de la gauche dans la rangée derrière. Source : W.C. Lowdermilk et D.R. Wickes, « Ancient irrigation in China brought up to date », *The Scientific Monthly*, sept. 1942, p. 224.



Mr. Li-hsieh,
Chief Engineer, Wei-Pei Irrigation Schems.

Et puisque j'y suis je vous montre encore cette autre photographie de Li Yizhi (ci-contre), qui doit dater, elle, de 1923, puisqu'on la trouve dans un pamphlet assez remarquable, dont je reparlerai d'ailleurs, publié en anglais par Li Yizhi, en 1923 donc, pour présenter ses projets — du moins, le premier en date de ses projets, qui était aussi le plus ambitieux — au public, justement, *anglophone*, c'est-à-dire à tous ces responsables d'organisations philanthropiques sans l'aide financière desquels il était hors de question de lancer un pareil chantier à cette époque. Le pamphlet en question est assez remarquable, disais-je, parce que, outre le portrait de Li Yizhi, on y trouve ceux des trois seigneurs de la guerre qui contrôlaient alors la région, de près ou de loin, et sous la protection desquels Li Yizhi plaçait en quelque sorte son projet. Mais j'y reviendrai très prochainement (et je vous montrerai les portraits). Pour revenir à cette photographie, Li Yizhi est alors âgé d'une quarantaine d'années. En la regardant (et plus encore la précédente) on ne peut s'empêcher de penser au sobriquet dont l'affublaient ses camarades chinois à l'époque de Berlin, à cause justement de sa figure — ils l'appelaient « le singe » (*hou 猴*), ce dont il ne semble d'ailleurs pas s'être particulièrement offusqué. (Il dit quelque part que les deux principaux surnoms qu'on



lui donnait à l'époque, c'était « le sage » et « le singe ».) Dans tous les cas, ce portrait est évidemment assez différent de sa photo la plus connue, très souvent reproduite, et qui doit dater, elle, de ses dernières années — et qui est, me semble-t-il, celle d'un homme usé (cf. ci-contre).

J'aurai l'occasion de revenir plus en détail sur les relations entre Li Yizhi — ainsi d'ailleurs qu'un certain nombre de ses collègues chinois les plus cotés — et le milieu des ingénieurs étrangers, en l'occurrence essentiellement américains, travaillant en Chine. Je dirai simplement, sans vouloir anticiper, qu'aux yeux de ses collègues non chinois Li Yizhi était une autorité. Il faisait clairement partie de cette petite élite d'ingénieurs chinois formés dans les meilleures universités étrangères et assumant en Chine de hautes responsabilités, à laquelle j'ai déjà fait allusion. À ce titre, son travail était très respecté, et les seules traces de critiques que j'ai rencontrées, venant en l'occurrence d'Eliassen et relatives à leur collaboration sur le projet Weibei, relèvent plutôt de l'agacement mutuel ou de l'aimable rivalité entre collègues : il a mal fait ses calculs, ses subordonnés n'ont pas construit assez solide là où c'était eux qui étaient en charge, il n'est pas assez prudent pour tester le canal parce qu'il veut épater les commanditaires, etc.

Mais cela ne va en fait pas bien loin (et il ne faut pas oublier que les travaux du Jinghui qu'ont été achevés en grande hâte pour être prêt le jour de l'inauguration, et qu'Eliassen lui-même a reconnu après coup que tout était loin d'être parfait.) Ce qui me semble au contraire frappant, dans l'ensemble des documents que j'ai pu voir, c'est la très grande confiance envers Li Yizhi et ses collègues appartenant à cette petite élite d'ingénieurs chinois occidentalises, manifestée, en l'occurrence (puisque ce sont les documents que je connais) par Todd et Eliassen. Cette confiance est en fait double. Elle est d'abord, cela va de soi, professionnelle, et cela sera particulièrement en évidence au moment du conflit entre les ingénieurs de la CIFRC et les experts de la Société des Nations qui critiquent leurs réalisations, au milieu des années 1930, lorsque Todd et Eliassen publient (j'y ai déjà fait allusion) une réfutation cinglante desdites critiques. Or, ce n'est pas simplement Américains contre Européens. Dans cette querelle entre professionnels, Todd et Eliassen tiennent absolument à avoir le soutien public de leurs collègues *chinois*, et celui de Li Yizhi en premier lieu ; et ceux-ci s'exécuteront en effet, en publiant des notes en accompagnement de l'article de Todd et Eliassen, quitte à se le faire sévèrement reprocher, pour certains d'entre eux, par leurs employeurs du gouvernement chinois (après tout les experts de la SDN travaillaient pour le compte et à la demande du gouvernement chinois).

Mais cette confiance est également *politique*. On peut voir dans la correspondance entre Eliassen et Todd, vers la même époque, qu'ils discutaient très librement avec Li Yizhi des problèmes politiques et des rivalités entre factions au sein du gouvernement du Guomindang qui gênaient l'action de la Commission du Fleuve Jaune, pour laquelle ils travaillaient tous les trois (ou avaient travaillé, dans le cas de Li Yizhi, qui avait fini par rendre son tablier). Et au Shaanxi Li Yizhi, qui était un personnage important puisqu'il était chef du bureau hydraulique de la province et qu'il jouissait à l'évidence d'un très grand prestige, s'est apparemment révélé un allié en qui on pouvait faire pleinement confiance à l'occasion de certains incidents graves ayant opposé la CIFRC au gouvernement provincial, et en particulier à Yang Hucheng : par exemple, au moment du kidnapping d'Eliassen, dont j'ai parlé il y a quinze jours, où les autorités de Xi'an ne s'étaient pas montrées particulièrement pressées d'agir ; et quelques mois plus tôt, lorsque trois étrangers, dont un missionnaire suédois travaillant pour la CIFRC, ainsi qu'un jeune ingénieur chinois, qui circulaient en voiture à proximité immédiate de Xi'an,

avaient été assassinés par des soldats avec la complicité apparente du principal lieutenant de Yang Hucheng. Dans de telles circonstances, Todd et ses collègues savaient qu'ils pouvaient absolument compter sur le soutien et sur la loyauté de Li Yizhi, et que celui-ci n'hésiterait pas à intervenir auprès du gouvernement provincial pour défendre leurs intérêts et empêcher que ces problèmes ne soient discrètement enterrés.

Je disais tout à l'heure qu'on ne trouve rien dans les sources chinoises — du moins dans celles que j'ai pu consulter — sur les relations de Li Yizhi avec ses collègues étrangers. En fait ce n'est pas tout à fait vrai. Dans ses propres écrits Li Yizhi y fait parfois allusion ; on peut même dire qu'il est un des rares auteurs chinois à évoquer avec précision la présence et le travail de ses amis ingénieurs de la CIFRC sur le chantier du Canal Jinghui en 1931 et 1932. De la même façon, on trouve dans ses œuvres choisies (ou « complètes », suivant la version) le texte d'une adresse de 1924 où il souligne avec force, devant le comité chargé du projet à Sanyuan, l'intérêt des étrangers pour le projet et les excellentes raisons qu'ils ont de se méfier de la collaboration des autorités locales, et donc d'hésiter à s'engager.

Li Yizhi et son milieu

Mais il n'en reste pas moins vrai qu'au-delà de ces quelques notations les textes de Li Yizhi — ses articles, ses rapports, ses adresses aux autorités, etc., ainsi que les quelques écrits autobiographiques qu'on a de lui — que ces textes, donc, se situent dans un contexte d'abord et avant tout chinois. Autant, dans les sources dont je viens de parler, émanant du milieu des ingénieurs étrangers installés en Chine, on parle de Li Yizhi comme d'un collègue partageant les mêmes préoccupations et les mêmes idéaux professionnels, mais qui se trouve simplement être chinois, et par là même avoir accès à des réseaux politiques et à des informations qui sont hors de la portée des étrangers, mais qu'il accepte volontiers de partager — autant dans ses propres écrits Li Yizhi, si ouvert sur l'étranger qu'il soit, apparaît profondément et quasi exclusivement préoccupé par les problèmes qui étaient ceux de tous les Chinois engagés de son temps : le renforcement du pays par la modernisation économique et technologique, l'unification politique, l'éducation des masses, etc. ; et à tout cela, il faut ajouter un souci aigu de préserver ce qu'il y a de meilleur et de plus fondamental dans l'héritage culturel chinois.

Li Yizhi, en effet, n'a jamais adhéré à un certain iconoclasme révolutionnaire extrêmement répandu parmi les intellectuels de son temps, surtout dans les années 1920. Même s'il s'est rapidement tourné vers les sciences modernes et a beaucoup boursingué dans sa vie, il n'a jamais renié l'éducation classique qu'il avait reçue dans son enfance. Bien au contraire, celle-ci reste très présente dans sa façon d'aborder la vie, dans ses références, et dans la rhétorique même de ses écrits. Il semble avoir eu une immense vénération pour son père (mort en 1932, l'année même de l'inauguration du Canal Jinghui), et il évoque longuement celui-ci dans un petit texte de souvenirs, le *Nanyuan yisheng* 南園憶贖 (Réminiscences du Nanyuan — le « Jardin du Sud » désigne ici la maison, ou plus précisément les grottes creusées dans le loess, à la manière typique de la région, où ses grands-parents étaient allés s'installer après la grande famine de 1877) ; or, ce texte a été composé en 1935 pour, dit-il, répondre à ceux qui proclament qu'il faut démolir le système familial traditionnel, alors qu'il pense, lui, que ce système a toujours été la base même de l'édifice social chinois et qu'il doit le rester plus que jamais — et l'histoire de sa propre famille est là pour le démontrer.

Li Tongxuan 李桐軒, le père de Li Yizhi, mériterait certainement une étude à part. Il était né en 1860, et, comme plus tard Li Yizhi et son frère Li Bo, Li Tongxuan et son propre frère étaient devenus des bacheliers, en dépit d'immenses difficultés mais grâce à la ténacité des grands-parents de Li Yizhi, des paysans illettrés, et ils bénéficiaient à ce titre d'un certain prestige local, même si leur condition était des plus modestes. De façon assez originale pour des gens de leur formation, ils s'étaient pris de passion pour les mathématiques et y avaient acquis (le frère surtout) une grande compétence, qu'ils avaient transmise à Li Yizhi et à son propre

frère — et c'est en fait grâce à cela, et grâce à la présence d'un directeur local des études épris de « savoir moderne », que ces derniers avaient à leur tour réussi à l'examen du baccalauréat, en 1898.

Le père de Li Yizhi était un lettré très réformiste, avec des sympathies sunyatsénistes et révolutionnaires très tôt affirmées, qui devaient d'ailleurs l'obliger plusieurs fois à se cacher, à la fin des Qing et pendant la période des seigneurs de la guerre ; c'était en particulier un adepte fervent de l'éducation de masse — de ce qu'il appelait l'« éducation sociale » (*shehui jiaoyu* 社會教育), dont il était d'ailleurs non seulement un théoricien mais aussi un praticien, puisqu'il avait passé la plus grande partie de sa vie active comme enseignant ou comme directeur d'école dans des villages ou des bourgades du Shaanxi. Plus généralement, c'était un militant de ce qu'on est convenu d'appeler « la transformation (i.e. l'amélioration) des coutumes » (*yisu* 易俗), ce qui était traditionnellement tenu pour l'une des missions fondamentales des administrateurs locaux — leur mission civilisatrice en quelque sorte —, mais ce qui dans le cas de Li Tongxuan voulait plus spécifiquement dire rompre avec les maux caractéristiques de la fin de l'époque traditionnelle, justement, comme les pieds bandés ou l'opiomanie. Dans les premières années de la République, Li Tongxuan avait créé au Shaanxi une « Société pour la transformation des coutumes » (*Yisushe* 易俗社), qui semble avoir été assez active pendant sept ou huit ans et avoir connu un certain rayonnement, et qui se livrait en particulier, et de façon très intéressante, à une sorte d'*agit-prop* sous la forme de représentations théâtrales : l'ambition de Li Tongxuan était en quelque sorte de détourner pour la bonne cause le théâtre populaire traditionnel, qui était extraordinairement apprécié dans toutes les couches de la société, en sélectionnant dans le répertoire les pièces qu'il considérait comme acceptables sur le plan éthique et politique, et en y ajoutant ses propres pièces (il en a composé une dizaine), qu'il faisait jouer par des étudiants ; en 1922, par exemple cela l'avait emmené jusqu'en dehors de la province, à Hankou (et il en avait profité pour aller voir à Nankin ses deux petits-fils, les neveux de Li Yizhi, que ce dernier s'apprêtait à envoyer étudier en Allemagne).

Bien que simple maître d'école, par son statut même d'étudiant impérial Li Tongxuan était une sorte de notable ; mieux, il semble avoir joui d'un certain prestige au Shaanxi. En 1909, en effet, on le trouve président de l'Assemblée consultative provinciale du Shaanxi (*ziyiju* 諮議局) — il s'agissait d'assemblées de notables créées par un édit impérial de l'année précédente, et supposées superviser l'administration de la province et préparer l'instauration d'un régime constitutionnel. Plus tard, sous la République, on le voit invité plusieurs fois comme conseiller du gouvernement provincial (c'est-à-dire en fait du gouverneur militaire, le *dujun* 督軍 — je reparlerai bientôt des *dujun* du Shaanxi), même si, à en croire du moins son fils, ses inclinations que nous dirions de gauche lui créaient pas mal de difficultés.

Et en même temps, ce réformiste aux sympathies révolutionnaires, ce militant de la modernisation et (même si on ne le disait pas ainsi) de la démocratisation de l'enseignement, n'a jamais renié la culture confucéenne basée sur les Classiques à laquelle il avait été formé — sans parler du fait qu'à la fin de sa vie il était devenu un fervent bouddhiste. En fait je me suis un peu attardé sur lui, d'abord en raison de l'influence à l'évidence très forte qu'il a exercée sur son fils Li Yizhi, mais aussi pour essayer de vous donner une première impression de la texture socio-politique très complexe, et surtout, parcourue d'innombrables contradictions, dans une province comme le Shaanxi à l'extrême fin de l'empire et au début de la République. Les sources les plus courantes et les plus accessibles nous livrent les noms de quelques gouverneurs, de quelques seigneurs de la guerre ou de quelques politiciens révolutionnaires, elles évoquent dans leurs grandes lignes les événements qui ont secoué la région — la révolution de 1911, les affrontements armés entre partisans des grandes coalitions de seigneurs de la guerre, le siège de Xi'an en 1926, la grande famine qui commence en 1928, l'entrée des troupes nationalistes dans la province en 1930, que sais-je ; mais, inévitablement, elles passent par-dessus toutes ces

personnalités locales, comme le père et l'oncle de Li Yizhi, et d'autres qui sont mentionnées au passage par ce dernier, toutes influencées à divers degrés par les grands mouvements intellectuels et politiques qui agitaient le pays, et toutes agissant en profondeur sur une société dont nous n'avons par ailleurs qu'une idée extrêmement abstraite.

Or, justement, les textes publiés de Li Yizhi nous permettent dans une certaine mesure de nous figurer cette texture de la société locale dans la région du Guanzhong, ainsi que les mouvements qui l'ont traversée pendant toute la période. Et c'est particulièrement le cas des quelques écrits autobiographiques que nous avons de lui, et qui nous renseignent de façon finalement assez détaillée sur sa jeunesse et sur son environnement familial et social. Ces écrits ne sont pas reproduits dans les *Œuvres choisies* publiées en 1988 à Pékin, qui sont entièrement consacrées aux textes de Li Yizhi portant sur les problèmes d'ingénierie hydraulique, ou en relation avec l'hydraulique. On les trouve en revanche dans les *Œuvres complètes* publiées en 1956 à Taiwan, qui, en plus des textes techniques (ce sont en grande partie les mêmes que dans l'édition de Pékin), comportent une « sélection d'autres écrits ». Celle-ci contient quelques lettres (officielles ou privées, y compris deux lettres à sa femme qui laissent entrevoir l'état d'extraordinaire tension dans lequel il vivait), quelques essais sur des sujets non hydrauliques (comme par exemple l'enseignement technique, dont il s'est beaucoup occupé), ainsi que trois textes autobiographiques, à savoir : (1) une « autobiographie » (appelée *Zigong* 自供, « Confessions »), composée à l'âge de 45 ans, donc en 1927, mais dont le contenu s'arrête en 1911, au moment où Li Yizhi quitte Berlin pour rentrer en Chine et participer à la révolution ; (2) un recueil de souvenirs consacré, surtout, à son père, et c'est le *Nanyuan yisheng* dont j'ai parlé tout à l'heure, composé en 1935 ; (3) et enfin, des fragments de journal correspondant à la deuxième moitié de l'année 1929 et à 1934, qui sont essentiellement des comptes-rendus au jour le jour de visites de terrain sur des sites hydrauliques, avec beaucoup de considérations techniques et de croquis.

L'*Autobiographie* est un texte extrêmement riche sur l'enfance et la jeunesse de Li Yizhi ; le *Nanyuan yisheng* contient lui aussi quelques données intéressantes, même s'il est moins libre de ton et verse un peu dans la célébration hagiographique en ce qui concerne le père de Li Yizhi. J'ai fait la dernière fois allusion à certaines anecdotes et à certaines notations reproduites par Song Xishang dans ses textes sur Li Yizhi, et révélatrices de la personnalité de ce dernier ; sur la base de l'*Autobiographie* elle-même je pourrais en citer beaucoup d'autres — comme par exemple tout ce qu'il raconte de sa vie d'étudiant à Pékin entre 1904 et 1907, et plus tard en Allemagne. Mais cela nous entraînerait trop loin, et plutôt que de m'y attarder je me contenterai de mentionner en cours de route certains détails qui nous éclairent sur des points plus proches de notre sujet. Mais ce sur quoi je voudrais malgré tout insister, avant de passer à autre chose, c'est que l'*Autobiographie* de Li Yizhi est un texte extrêmement vivant et attachant, rédigé dans une langue parlée très familière et parfois assez drôle (alors que le *Nanyuan yisheng* est dans une langue écrite nettement plus formelle), et qu'elle laisse l'impression d'une personnalité jalousement indépendante, voire même renfermée, infiniment sérieuse, sans pour autant dédaigner la compagnie et les distractions (à condition que ça ne dégénère pas, comme avec ses condisciples allemands grands buveurs de bière), et surtout une personnalité infiniment curieuse des gens et des choses, absorbant tout, ne négligeant aucune occasion d'acquérir des nouvelles connaissances, et enfin très marquée, comme je l'ai dit, par l'éducation à la fois confucéenne et progressiste reçue pendant les premières années.

Cela étant dit, les quelques textes autobiographiques de Li Yizhi présentent l'inconvénient, pour ce qui concerne notre sujet, de ne couvrir aucune des périodes de sa vie sur lesquelles on mourrait d'avoir un peu plus de détails personnels, ou même de révélations, à commencer par les dix années qui s'étendent des premières investigations de Li Yizhi sur le site d'irrigation du Weibei à la réalisation finale du canal Jinghui, à laquelle, comme nous l'avons vu précédemment, il a été étroitement associé même s'il ne l'a pas lui-même dirigée. Li Yizhi a

beaucoup écrit sur ce projet, ou autour de ce projet, mais il s'agit toujours d'écrits, si l'on peut dire, publics : des rapports d'enquête, des projets techniques, au moins un discours d'un très grand intérêt parce qu'il est assez polémique, des adresses aux autorités, etc. Et justement, tous ces textes — qui sont d'une extrême richesse factuelle et souvent d'une grande précision, et par conséquent de la plus haute utilité pour notre propos — laissent à l'occasion transparaître les réactions personnelles de Li Yizhi aux événements dont il parle, en particulier son impatience avec le comportement des politiciens et plus encore celui des militaires, même s'il sait aussi composer avec eux lorsqu'il a l'impression qu'une solution est en vue pour réaliser ses projets.

Mais il s'agit presque toujours d'articles ou de rapports centrés sur le projet Weibei lui-même et sur ses aspects techniques, sur les coûts, les problèmes de fonctionnement, etc. Le contexte socio-économique du projet est bien sûr évoqué, ou apparaît en arrière-plan, mais les écrits de Li Yizhi ne constituent pas à proprement parler une source primaire sur ce contexte — c'est-à-dire, pour vous donner rapidement une idée de ce dont je veux parler, sur la démographie de la région du Weibei, sur les types de culture qui y étaient pratiqués, sur l'artisanat rural, sur le niveau de commercialisation de l'agriculture et sur les marchés, sur les prix, sur le niveau de vie des populations et les relations de propriété, donc sur la structure sociale — en d'autres termes, la taille des propriétés et le degré de concentration foncière, le prix de la terre, l'incidence du fermage, la proportion de paysans sans terre (de travailleurs agricoles), et ainsi de suite. Et aussi, bien entendu, sur la façon dont tous ces facteurs ont évolué au long de la période qui nous intéresse, sur les à-coups de l'économie et sur les crises qu'elle a traversées — et il y en a eu de très graves et même de catastrophiques, comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner ; et à l'inverse, sur l'impact aussi bien social qu'économique de la construction du canal Jinghui en 1932 et des autres systèmes d'irrigation qui ont été mis en service dans les années suivantes (constituant à terme les « huit canaux d'abondance » du Guanzhong, auxquels j'avais fait allusion)³³.

Sources locales

Si nous voulons donc nous préoccuper de tout cela, comme il convient de le faire, de façon suffisamment approfondie, il devient nécessaire de se mettre en quête d'autres sources que celles dont j'ai parlé jusqu'ici — c'est-à-dire en l'occurrence, de sources *locales* : archives privées ou publiques, publications administratives, presse régionale, etc. C'est là peut-être la dimension de la recherche la plus difficile, et ce pour plusieurs raisons dont les deux principales me semblent être les suivantes : d'une part, on part un peu à l'aveuglette, car ce genre d'archives ou de publications régionales sont souvent mal répertoriées, les catalogues imprimés sont rares, et les catalogues électroniques consultables à distance encore bien plus ; et d'autre part, conséquence de ce que je viens de dire, il y a un problème d'accessibilité, au sens où une enquête sérieuse ne peut être menée que sur place, et que cela demande beaucoup de temps et de patience.

De la patience, j'en ai (lorsqu'il s'agit de recherche) ; mais du temps, c'est un autre problème. Autant donc le dire tout de suite, il n'a jamais été envisageable pour moi d'aller passer plusieurs mois au Shaanxi à écumer les fonds d'archives et les bibliothèques, d'autant que dans la Chine profonde ces endroits ne sont pas toujours très accessibles, ni faciles à utiliser, même pour les chercheurs chinois, et qu'il vaut mieux avoir des relations sur place. Quoiqu'il en soit, je m'étais plus ou moins résigné à faire l'impasse sur cet aspect des choses, lorsque j'ai été contacté par un jeune thésard chinois, M. Zheng Lei 鄭磊, qui travaillait sur l'économie rurale du Guanzhong à l'époque républicaine et jusqu'à la réforme agraire du début des années 1950, et notamment sur l'irrigation, et qui avait justement eu la possibilité de passer plusieurs mois à

³³ On trouve en revanche certains articles de Li Yizhi portant sur ces questions dans le *Shaanxi zhoubao* (cf. ci-dessous) et dans le *Shaanxi shuili yuekan* qu'il a fondé en 1932 (cf. cours 2007-2008).

collecter des sources dans la région (ainsi d'ailleurs qu'à Lanzhou, la capitale de la province du Gansu, qui possède apparemment un excellent fonds d'ouvrages et de revues sur la Chine du Nord-Ouest et où ont été transférées les archives républicaines du Shaanxi). M. Zheng connaissait mon intérêt pour les questions dont je suis en train de vous parler parce que son professeur à Shanghai, M. Cao Shuji 曹樹基, lui avait passé un papier que j'avais présenté sur le sujet à l'Université Johns Hopkins de Baltimore en 2002 (je ne sais pas comment M. Cao avait eu ce papier, peut-être que je le lui avais donné quand il était passé à Paris) ; et il m'a donc envoyé plusieurs travaux de lui sur les transformations de l'environnement et l'histoire socio-économique du Guanzhong, ainsi que sur la famine de 1928-1930 — dont son mémoire de maîtrise, deux articles en chinois, et quelques papiers en anglais qu'il a présentés à l'Université du Michigan, où il a séjourné récemment et où je l'ai rencontré au mois de janvier dernier.

Ces travaux sont en eux-mêmes d'une très grande utilité pour notre sujet, dans la mesure précisément où ils s'appuient sur ces sources difficiles d'accès dont je parlais, et en particulier sur plusieurs collections de la presse locale dans les années vingt et trente, qui nous font accéder à un niveau de détail et d'immédiateté impensable avec les travaux secondaires que j'évoquerai rapidement la semaine prochaine. Mais il y a mieux. Quand je l'ai rencontré il y a deux mois M. Zheng m'a proposé, avec une générosité que je dois dire assez rare, de me communiquer des copies des documents en question, ce qui était assez techniquement assez facile à faire puisqu'il s'agissait de documents numérisés (qu'il avait lui-même photographiés sur place), et qu'il suffisait donc de les copier sur un disque compact. Autrement dit, sans avoir eu à faire le moindre effort je me suis retrouvé du jour au lendemain avec dans mon ordinateur plusieurs centaines de pages de publications périodiques, d'enquêtes locales, et d'archives en tous genres.

Je suis bien sûr loin d'avoir eu le temps de regarder tout cela de près. Au reste, certaines de ces sources, qui sont de nature statistique (notamment sur le régime foncier, la production agricole, etc.), ont déjà été exploitées par M. Zheng dans ses travaux et je n'ai pas de raison de refaire la recherche derrière lui. De même a-t-il extrait de façon relativement détaillée la substance d'un assez grand nombre d'articles et d'enquêtes publiés au Shaanxi dans les années 1930, et qu'il a donc soigneusement photographiés et stockés. Mais, même sans se replonger dans le détail, je dirais que la simple *vision*, que le simple fait de feuilleter (c'est-à-dire de faire défiler sur l'écran) tous ces matériaux, ouvre des perspectives insoupçonnées sur un contexte qu'au départ je ne connaissais qu'à travers les publications de la CIFRC — lesquelles sont nombreuses, parfois précieuses, mais prennent malgré tout les choses d'assez haut, en tout cas sur les sujets qui me concernent —, et à travers un nombre somme toute limité de sources secondaires en chinois (même en comptant tout ce qui a été publié dans les *Wenshi ziliao*, dont je n'ai encore évoqué qu'une partie). Et déjà, cela permet de visualiser, en quelque sorte, l'activité frénétique d'enquête, de publication, de propagande et (comme on dirait) de communication qui a accompagné la grande famine de 1928-1930, certainement l'une des crises les plus épouvantables traversées par la région pendant toute son histoire.

Ces matériaux sur la famine à l'occasion de laquelle, comme nous l'avons déjà vu, ont été finalement entrepris les travaux d'aménagement du Weibei, dont on parlait depuis plus de dix ans, et ce grâce à l'intervention de la CIFRC — ces matériaux (du moins ceux qu'a recueillis M. Zheng Lei) datent essentiellement de 1930, et surtout de la période inaugurée par l'installation du pouvoir nationaliste dans la province, à la fin d'octobre de cette année, lorsque les préoccupations humanitaires et la reconstruction d'une économie dévastée ont pu enfin prendre le pas sur les préoccupations purement militaires. (Je veux dire que la période antérieure est beaucoup moins couverte, bien qu'on ait quelques publications sur la famine et sur les tentatives locales pour la combattre datant de 1929 et du milieu de 1930).

Le Shaanzai zhoubao

Je reviendrai le jour venu sur la famine de 1928-1930 au Guanzhong, mais je voudrais dès maintenant — puisque nous parlons de sources — vous donner un exemple qui me semble particulièrement frappant de cette activité frénétique d'enquête, de publication et de communication dont je parlais. Il s'agit d'une revue hebdomadaire consacrée à la famine et aux secours, dont le titre est *Shaanzi zhoubao* 陝災週報 (L'hebdomadaire de la famine au Shaanxi), et dont les neuf numéros sont parus entre le 28 novembre 1930 et le 26 janvier 1931. La revue semble s'être arrêtée après cela, par manque de moyen et peut-être aussi de collaborateurs : ces difficultés sont en tout cas mentionnées dans les éditoriaux des deux derniers numéros, et le dernier en particulier se plaint de ce que l'insuffisance des collaborations est la conséquence de la « famine intellectuelle » (*xueshu huang* 學術荒) qui ferait du Shaanxi un « désert », comme la famine tout court. (Je le mentionne au passage parce que l'arriération intellectuelle du Shaanxi, par contraste avec les provinces côtières, est un thème qu'on rencontre fréquemment chez Li Yizhi et dans son milieu.) Dans tous les cas, les deux mois pendant lesquels est paru le *Shaanzi zhoubao* devaient être particulièrement intenses, puisque le gouvernement de Yang Hucheng et les troupes du régime nationaliste venaient d'investir Xi'an, que Yang manifestait l'intention d'intervenir énergiquement contre la famine, et que du fait même du changement politique la province était en quelque sorte retournée dans le giron du gouvernement de Nankin et pouvait par conséquent solliciter son aide — ce qu'elle a fait en effet, avec une insistance extrême, bombardant les autorités de télégrammes et tentant de faire jouer les personnalités influentes au sein du régime, mais en fin de compte sans grands résultats. (Le gouvernement avait promis un emprunt public de 8 millions de yuan pour les secours au Shaanxi [*Shaanzi gongzhai* 陝災公債], mais l'argent n'arrivait pas malgré les supplications ; autant que je sache pour le moment, il n'est jamais arrivé.)

Pour y revenir, je ne sais pas si les responsables de la revue avaient des difficultés à trouver des collaborations, mais ce qui me frappe, justement, c'est le nombre et souvent la qualité des articles, la masse d'informations, la richesse et la variété extrêmes du contenu, et même le soin matériel apportés à une publication qui paraissait malgré tout — et en principe, chaque semaine — à un moment où la situation économique était catastrophique et où les conditions matérielles de fabrication devaient être acrobatiques. (Par exemple, la plupart des couvertures sont en couleurs.) L'éditeur du *Shaanzi zhoubao* était un comité *ad hoc* mis en place pour combattre la famine, le Comité provincial du Shaanxi de lutte contre la famine (Shaanxi sheng zhenwu hui 陝西省賑務會), dont il me reste à déterminer exactement quel était son statut exact par rapport au gouvernement provincial³⁴. Pendant cette période en tout cas il se réunissait constamment, et il semble avoir eu pour rôle de coordonner les multiples efforts pour intervenir contre la famine mentionnés par ailleurs. En tout cas, on constate que les principaux responsables étaient presque toujours des philanthropes en vue, le plus souvent (mais pas toujours) originaires de la province, sans nécessairement en être des résidents réguliers.

C'est d'ailleurs ce qu'on peut voir sur les couvertures de la revue. Ces couvertures étaient, comme souvent en Chine, calligraphiées par des gens en vue, dans un style un peu recherché de préférence, qui signaient leur œuvre — et justement, on y retrouve plusieurs de ces responsables et de ces philanthropes dont je viens de parler. Je vais en fait vous faire défiler les neuf couvertures à la suite — même si je n'ai pas identifié tous les signataires des calligraphies. Du simple point de vue graphique ces couvertures sont d'ailleurs intéressantes par leur

³⁴ Il y a des statuts dans le n° 3 : c'est un comité constitué conformément aux instructions du comité national de secours (國府賑務委員會); il y a 9 membres, 2 envoyés par le gouvernement, 2 par le Parti, et 5 par les "associations de la population" (民眾團體); ils désignent en leur sein un bureau de 3 membres, et le gouvernement choisit parmi eux le président.

esthétique modernisante, qui évoque parfois (me semble-t-il) les fameuses gravures sur bois dues à des artistes de gauche inspirés par l'expressionnisme allemand, presque exactement à la même époque, et dont le grand écrivain Lu Xun avait été le plus célèbre promoteur. En tout cas, voici :



- n° 1, signé par Wang Yishan 王一山, pour le moment non identifié³⁵ ;
- n° 2, signé par un certain Dang Qingmeng 黨晴夢, dont j'ignore également qui il est mais dont nous pouvons voir qu'il est originaire de Heyang 郃陽, une sous-préfecture du Guanzhong ;
- n° 3, par Kang Jiyao 康寄遙 (1880-1968), qui est en revanche très connu : originaire de Lintong 臨潼, toujours au Guanzhong, il avait débuté comme activiste sunyatséniste au Shaanxi, un peu dans la même mouvance que le père de Li Yizhi (mais il était de la même génération que Li Yizhi lui-même) ; puis il était devenu un militant révolutionnaire à Pékin et à Shanghai (c'était en particulier un des responsables de la célèbre revue iconoclaste *La nouvelle jeunesse* 新青年, fondée à Shanghai en 1915 et transférée à Pékin l'année suivante) ; mais il était devenu bouddhiste au début des années 1920 et s'activait beaucoup pour le renouveau du bouddhisme dans le Nord-Ouest. En 1930 il préside l'Association provinciale de lutte contre la famine, et en particulier il travaille en relations étroites avec l'ex-général devenu (lui aussi) militant bouddhiste, Zhu Ziqiao (ou Zhu Qinglan), dont j'ai déjà parlé et que nous allons tout de suite retrouver ;
- n° 4, couverture signée par un autre enfant du Guanzhong très célèbre, Yu Youren, dont j'ai déjà plusieurs fois parlé (et qui était un vieil ami de Li Yizhi). À ce moment Yu Youren, qui est devenu un haut personnage du régime nationaliste, vient de retourner au Shaanxi pour aider à secourir ses compatriotes (il y avait déjà passé six mois en 1929), et on attend beaucoup de ses interventions à Nankin au plus haut niveau ;
- n° 5, par Zhu Qinglan (ou Ziqiao), qui n'est pas originaire du Shaanxi mais se trouve dans la province depuis plusieurs mois et combat la famine avec le soutien d'une puissante organisation bouddhiste dont il est le président, appelée Huabei cishan lianhehui 華北慈善聯合會 en chinois et Associated Buddhist Charities en anglais, qui entre autres actes charitables a fait un don de 100 000 dollars au chantier du canal Jinghui sous la forme de sacs de ciment ;
- n° 6, par Lu Hefu 路禾父, cité dans la biographie de Kang Jiyao (site *Fojiao chengshi*) parmi les militants qui ont essayé d'organiser le bouddhisme dans le Nord-Ouest à partir de 1927 ;
- n° 7, par Li Zhigang 李志剛, sur qui je n'ai pas d'information ;
- n° 8, par Nan Ruji 南汝箕, que je ne connais pas non plus.
- En revanche l'auteur de la dernière couverture (n° 9) nous est familier, ou devrait l'être à présent : c'est Li Xie, i.e. Li Yizhi.

Mais il n'y a pas que les couvertures, bien sûr. Le contenu des neuf numéros du *Shaanxai zhoubao* est beaucoup trop riche et beaucoup trop varié pour être décrit en détail aujourd'hui³⁶, mais je voudrais quand même signaler quelques sujets qui reviennent constamment. Le premier, c'est tout simplement le programme du Weibei, dont vous vous souvenez qu'il venait tout juste d'être ressuscité au moment où la revue a commencé de paraître, à la fin de 1930. Il y a beaucoup d'informations sur le démarrage du chantier et sur les premiers travaux pendant ces deux mois, dont certaines sont inédites. Par exemple, nous avons un compte rendu circonstancié de la cérémonie d'inauguration des travaux, le 6 décembre 1930, à la tête du canal, avec la liste des personnalités présentes, ce qui permet de vérifier que Li Yizhi n'y était pas, contrairement à ce qu'affirment les textes qui constituent la vulgate actuelle sur le canal. Voici d'ailleurs une photographie prise à cette occasion (ci-dessous ; le personnage assis au centre avec son chapeau

³⁵ Une recherche sur internet suggère que c'était un officier de l'état-major de Yang Hucheng qui avait des sympathies bouddhistes.

³⁶ Concernant les philanthropes et notamment les bouddhistes qui y ont collaboré, v. cours 2006-2007.

sur les genoux serait Yang Hucheng, et l'Européen debout derrière lui doit être Eliassen, dont la présence est confirmée par l'article du *Shaan'ai zhoubao*). On trouve par ailleurs plusieurs informations sur la mise en route des travaux. Mais ce qui me semble particulièrement intéressant — c'est un détail, mais il est parlant —, c'est que pendant cette courte période le



projet est presque toujours appelé « projet Diaozui » (« Captation de la Jing à Diaozui » 鈞爾嘴引涇, ou « Diaozui-Longdong » 鈞爾嘴龍洞); autrement dit, on se réfère implicitement au « grand » projet de Li Yizhi, formulé dès 1923, qui consistait à aller capter l'eau

de la rivière Jing plusieurs kilomètres en amont dans la gorge au lieu dit Diaozui, dont je vous avais montré la location et même une photographie — lequel projet était extrêmement populaire dans la région car il était supposé permettre de restaurer l'irrigation du vieux canal Zheng Guo dans toute son ampleur. Pourtant, le contenu des articles indique clairement qu'il s'agit bien du projet nettement plus modeste qui a été finalement retenu par Eliassen et la CIFRC; mais les mots ont leur importance.

Cela étant, les informations sur le projet Weibei et sur le rôle crucial de la CIFRC (qui est ici pleinement reconnu, et non pas escamoté comme dans la plupart des récits postérieurs) — ne constituent qu'une petite partie de ce qu'on trouve dans la collection du *Shaan'ai zhoubao*. Pour le reste, je ne puis qu'énumérer très rapidement quelques éléments. Par exemple, on a, numéro après numéro, outre diverses informations et descriptions concernant la famine, une longue liste des sous-préfectures du Shaanxi touchées, avec diverses précisions sur la situation courante et avec la reproduction des innombrables appels qu'elles lancent par télégramme au gouvernement et aux associations charitables pour qu'ils leur viennent en aide. Or, précisément, l'un des intérêts de la revue est de mettre en évidence la multiplicité d'organisations philanthropiques — religieuses ou autres — qui tentaient d'intervenir, ou simplement qui étaient sollicitées de partout, dont bien sûr la CIFRC, mais aussi la Croix-rouge, qu'il s'agisse de la Croix-rouge locale ou des chapitres de la Croix-rouge basés à Pékin ou à Shanghai. Dans le *Shaan'ai zhoubao* la Croix-rouge est parfois appelée *Hong shizi hui* 紅十字會, ce qui est son nom le plus courant en chinois, mais il est beaucoup plus souvent question de la Croix-rouge bouddhique, *Hong wanzi hui* 紅卍字會³⁷; or, l'omniprésence de la charité bouddhiste, qui

³⁷ E.g. dans la liste des appels et des télégrammes du n° 3 : 西安紅卍字會請北平總會從速籌辦冬賑 (ou dans le texte en abrégé, 卍會). Dans le n° 4 en revanche on a 西安紅十字分會致上海紅十字總會乞賑專電. Mais un peu plus loin : 長安災民向西安紅卍字會呼籲文, dont le contenu qualifie les responsables de ladite société de « Bouddhas vivants ». Il s'agit bien de deux associations différentes, la Croix-rouge internationale (siège chinois à Shanghai), et la Hongwanzi hui bouddhiste (siège à Beiping). De fait cette dernière (« [International] Red Swastika Society ») existe encore (cf. de nombreux sites internet). Voir articles de Song Guangyu 宋光宇 in *Taida wen shi zhe xuebao* 45 (1997), *Furen lishixue bao* 9 (1998). Fondée par un seigneur de la guerre nommé Wang Zhixiang 王

ressort clairement de la revue dont je suis en train de parler, et dont il sera question plus en détail dans le cours 2006-2007, est complètement occultée dans les rapports de la CIFRC, dont les interlocuteurs religieux étaient toujours les missionnaires chrétiens basés dans les régions où elle travaillait.

En dehors de cela on a de nombreuses informations sur les personnalités importantes et sur leurs activités, comme par exemple Yu Youren, de loin le plus célèbre de tous, traité comme une superstar car on voit en lui à la fois un fils du pays et le dignitaire le mieux implanté au centre du pouvoir à Nankin — alors qu'en fait, s'il était bien président de la Chambre de surveillance (Jiancha yuan 監察院), et par là même un des plus hauts personnages de l'État, il ne faisait pas partie du cercle rapproché de Chiang Kai-shek ; dans tous les cas, les lettres et les rapports qu'il adresse à ce dernier, ainsi qu'aux différents organes du gouvernement central, pour les informer de la situation et leur demander de l'aide sont systématiquement reproduits. L'ex-général Zhu Qinglan est également un personnage dont on parle tout le temps ; et bien sûr les faits et gestes du gouverneur Yang Hucheng sont scrupuleusement rapportés.

On trouve également dans les numéros du *Shaanxai zhoubao* plusieurs articles de fond, très documentés, sur des questions comme la culture du pavot, dont l'omniprésence est dénoncée comme une des causes majeures de la famine, ou comme le problème foncier au Guanzhong, qui aurait été considérablement aggravé par l'administration du seigneur de la guerre Feng Yuxiang avant l'arrivée des nationalistes, ainsi que par les circonstances de la famine, lesquelles auraient encouragé la concentration foncière au profit des marchands et des militaristes (ce sont des points dont je reparlerai) ; ou encore, sur les origines des désastres naturels et sur la façon de les combattre ; et sur d'autres sujets encore. Enfin, on a des éditoriaux et des rubriques régulières de débat, des informations ponctuelles, des citations de documents officiels, des illustrations et des caricatures, des essais littéraires et des poèmes, quelques citations de textes anciens sur les méthodes de secours (ce que j'ai appelé ailleurs « l'administration de la famine »), des citations de Sun Yat-sen ou de Chiang Kai-shek, etc., toutes choses que je n'ai eu le temps que de parcourir assez vite.

Mais je dirai pour conclure qu'en plus de la masse d'informations qu'elle contient, cette revue éphémère soulève quelques questions intéressantes, comme par exemple le fait qu'un très grand nombre de contributions sont signées par des pseudonymes (et parfois des pseudonymes bouddhiques, là encore), et qu'en fait elle semble avoir été fabriquée par un très petit nombre de personnes travaillant d'arrache-pied et dans une ambiance quelque peu survoltée. En d'autres termes, il reste à y regarder d'un peu plus près pour mieux comprendre comment ces efforts frénétiques pour faire face à la catastrophe économique et humaine dont était victime la province, et d'abord la région centrale du Guanzhong, qui nous intéresse au premier chef, s'articulaient par rapport au pouvoir tout juste installé à Xi'an, pour mesurer la part de collaboration avec ce pouvoir, ou alors de pression sur lui, ou même d'opposition, pour définir le rôle et l'identité même des personnes qui s'exprimaient dans la revue, et ainsi de suite.

En tout cas, même s'il ne couvre que deux mois d'information — mais il est vrai, deux mois d'une importance cruciale dans l'histoire de la période, et qui semblent avoir été vécus comme un véritable basculement après l'anarchie des années précédentes — le grand intérêt de l'*Hebdomadaire de la famine au Shaanxi* est que cette information est *immédiate*, que pour le coup elle est « en temps réel », et non pas digérée et réorganisée après coup. Cela étant dit, il existe parmi les documents collectés par M. Zheng Lei quelques autres périodiques (ou numéros de périodiques) consacrés au problème de la famine ; et comme je l'ai dit tout à l'heure, ces documents incluent aussi une masse considérable de matériaux d'enquête couvrant une tranche chronologique nettement plus longue, et dont les plus techniques et les plus détaillés

芝祥 et d'autres, semble-t-il en 1919. V. aussi Zhou Qiuguang 周秋光 et Zeng Guilin 曾桂林, « 近代慈善事業的基本特征 », *Guangming ribao*, 16/12/04 (sur ces auteurs cf. cours du 7/2/07).

sont en fait postérieurs à ces événements et datent du milieu des années 1930 — autrement dit, d'une période où la situation au Guanzhong s'était considérablement améliorée, et où avait eu le temps de se mettre en place un dispositif administratif beaucoup plus stable et performant qu'au lendemain de la prise de Xi'an par les nationalistes, sans parler de l'administration calamiteuse et prédatrice qui semble avoir caractérisé une bonne partie de la période précédente.

Voilà du moins ce que je puis dire pour le moment de ce stock de sources primaires, et d'origine locale, qui est venu, miraculeusement pourrais-je presque dire, compléter les sources beaucoup moins immédiates dont j'avais pu jusqu'alors me servir. De ces dernières (je parle des sources chinoises) il y aurait encore pas mal à dire. Il existe par exemple des compilations récentes de sources, toujours sur ce problème de la famine et des catastrophes naturelles à l'époque républicaine, mais en Chine en général, basées sur des enquêtes officielles et surtout sur la presse de l'époque, qui sont faciles d'accès et qui permettent (dans le cas du Shaanxi) de compléter les sources primaires dont je viens de parler. Mais il va de soi que ni les commissions d'enquête dépêchées par le gouvernement ni les reporters envoyés par les grands journaux de Shanghai, de Nankin ou de Pékin ne pouvaient avoir sur ce qu'ils voyaient le même regard et ne pouvaient en parler avec les mêmes mots que les victimes de ces événements et que les activistes locaux qui essayaient de leur venir en aide, dont une publication comme le *Shaanzai zhoubao* fait passer les perceptions avec une immédiateté qui m'a paru tout à fait saisissante en parcourant les pages.

Autres sources chinoises

Cela étant, le dernier type de sources chinoises dont je voudrais encore parler est d'une tout autre nature et porte dans la plupart des cas sur des aspects de notre sujet tout à fait différents de ce dont il vient d'être question. Avec ces sources nous retrouvons, essentiellement, la politique et la guerre, et plus précisément les seigneurs de la guerre — lesquels, il est vrai, peuvent être comptés, que ce soit de façon directe ou indirecte, parmi les principales causes des famines endurées par les populations. Ces sources, pour l'annoncer tout de suite, sont de deux sortes, mais elles me semblent refléter des approches assez comparables — à savoir, d'une part, une propension à la narration détaillée basée sur des témoignages et des réminiscences, et dans tous les cas ne citant pas ou guère les matériaux sur lesquels elle s'appuie ; et d'autre part, une orientation politique implicite mais nette, qu'on pourrait caractériser en parlant d'un regard rétrospectif sur la période républicaine informé par la téléologie, voire par les préjugés, du régime communistes. Il y a d'abord quelques ouvrages récents dont je dirai un mot très rapide, sur des personnages importants de notre histoire, Yu Youren et Yang Hucheng en particulier. Et il y a ensuite, et nous y revenons donc, une série de témoignages extraits des *Wenshi ziliao* consacrés aux seigneurs de la guerre au Shaanxi et à leur environnement politico-militaire, sur lesquels ils nous apprennent énormément de choses. Et la présentation de ces textes fera la transition avec l'histoire des premiers projets de reconstruction de l'irrigation du Guanzhong, lesquels ont été formulés dans un contexte politique et militaire extrêmement chaotique, et que j'essayerai donc d'analyser.

23/3/05

J'ai poursuivi la semaine dernière mon descriptif des sources en évoquant assez longuement, d'une part, les écrits de Li Yizhi lui-même, notamment ses écrits de nature autobiographique ; et d'autre part — dans un tout autre registre, mais non sans certaines connexions et certains rapprochements — un ensemble de documents et d'études produits au Shaanxi même, à la fin des années 1920 et au début des années 1930, concernant en particulier la famine de 1928-1930 et son impact sur l'économie rurale de la région du Guanzhong ; des documents, donc, recueillis sur place par M. Zheng Lei, et qu'il m'a aimablement communiqués (et dont je vous avais montré quelques exemples).

Aujourd'hui je voudrais encore, avant d'aller plus loin, dire un mot rapide de deux types de sources portant plutôt sur l'histoire politico-militaire de cette période, toujours concernant la même région bien sûr — mais des sources qui ne sont pas contemporaines, puisqu'il s'agit, d'un côté, de certains travaux récents consacrés à des personnages importants impliqués dans cette histoire, et d'autre part d'un certain nombre de documents extraits des *Wenshi ziliao* (cette collection de souvenirs et de témoignages dont je vous ai parlé) portant sur le régime des seigneurs de la guerre au Shaanxi.

Toutefois, avant d'y venir, il y a encore une autre source que je voudrais signaler, qui n'est peut-être pas unique en son genre mais qui se trouve avoir été rééditée dans la grande collection de matériaux historiques sur la Chine moderne publiée à Taiwan dans les années 1960 par Wenhai chubanshe, et dont j'ai une copie que je n'avais pas encore examinée. Il s'agit d'un texte assez long (environ 160 pages), dont la réédition ne précise d'ailleurs pas le lieu original de publication — mais la préface est datée de 1931, à Shanghai. L'auteur est un certain Kang Tianguo 康天國, dont j'ignore tout par ailleurs, en dehors du fait (qui ressort du texte lui-même) que c'était un natif du Nord-Ouest — il ne précise pas si c'est du Shaanxi ou du Gansu, mais je soupçonne que c'est du Gansu car c'est de là que viennent ses descriptions les plus précises, et aussi les plus urgentes —, qu'il a vécu dans la région pendant les années 1920, et qu'il affirme avoir été largement témoin des horreurs qu'il raconte. Le titre de cet ouvrage (ou de ce pamphlet) est *Xibei zuijin shinianlai shiliao* 西北最近十年來史料 (matériaux historiques sur les dix dernières années dans le Nord-Ouest ; le Nord-Ouest en l'occurrence est une notion assez large, puisqu'en plus du Shaanxi et du Gansu il est aussi beaucoup question du Henan). Mais ce titre est un peu trompeur dans la mesure où les « matériaux » proprement dit — je veux dire, les documents cités tels quels — sont dispersés dans un texte tour à tour (ou tout à la fois) descriptif, narratif, et violemment polémique ; en outre ces matériaux, par leur accumulation et leur répétitivité mêmes, ont une fonction rhétorique plutôt que véritablement analytique — ils permettent à l'auteur de donner plus de force à ses propos en les appuyant sur une masse de témoignages tous plus terribles et plus désespérants les uns que les autres. Il parsème donc son texte d'extraits plus ou moins étendus de rapports et de témoignages (par exemple il traduit des passages d'un rapport de John Baker, le responsable de la CIFRC dont j'avais parlé, qui avait circulé au Shaanxi pendant le terrible été 1930) ; de requêtes au gouvernement ; de télégrammes, de communiqués, de lettres, etc. ; on a aussi un tableau résumant les données sur la famine au Gansu, sous-préfecture par sous-préfecture ; et enfin, dans la dernière partie du texte, on a ce qu'on peut appeler des documents « littéraires », c'est-à-dire des poèmes, des ballades, des plaintes, etc., qui offrent autant de variations sur le thème des misères du peuple.

Ces productions versifiées prolongent d'ailleurs — c'est intéressant de le mentionner au passage — une vieille tradition de ce que j'appelle parfois « poésie sociale », qu'il faut peut-être faire remonter au grand poète Du Fu, à l'époque des Tang, et dont on trouve d'innombrables exemples, parfois quasi identiques à ce qu'on lit ici, d'une dynastie à l'autre. Sous les Qing, par exemple, il y en a des pages entières dans une anthologie que j'avais un peu

utilisée à l'époque où j'étudiais le problème de la famine à la fin de l'époque impériale, le *Huangchao shiduo* 皇朝詩鐸, compilé dans les années 1860 par un lettré du nom de Zhang Yingchang 張應昌 (et dont il existe une édition moderne sous le titre *Qing shiduo*). Il arrive que cette littérature ait une certaine force, même si elle est très encombrée de clichés et de formules toutes faites, et même si ce n'est pas en général de la grande poésie ; du fait même de sa propension au cliché, d'ailleurs, elle a rarement une valeur véritablement *documentaire*, même lorsqu'il s'agit — pour mentionner un format qui n'est pas rare — d'un poème se référant à un lieu et à une date précis et accompagné d'un petit commentaire explicatif.

Cela étant dit, ces descriptions et ces déplorations sur les malheurs du temps mises en vers ne doivent pas non plus être tenues pour de purs exercices de style. Même lorsqu'elles émanent de membres de l'élite sociale, elles expriment bien souvent une sensibilité à la cruauté de la société et à la vulnérabilité des petites gens qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute ; et en dépit de ce qui peut facilement apparaître comme une rhétorique convenue, elles possèdent, du fait même de leur existence, une authentique valeur dénonciatrice. Et c'est bien pour cela que Kang Tianguo en a annexé un généreux échantillon à la fin de son essai, un échantillon dont la majorité se conforme, comme je le disais, aux modèles traditionnels, bien qu'on y trouve aussi quelques poèmes en *baihua* de style contemporain, et même, à la fin, des chansons de soldats ou de bandits reflétant une psychologie assez primitive.

Mais encore une fois, ce que j'appellerais peut-être la narration polémique est de loin ce qui domine dans ce texte foisonnant, quelque peu désordonné, et passablement répétitif. Essentiellement, le message martelé par Kang Tianguo, c'est que, si la crise économique, sociale et démographique, mais aussi morale, dans laquelle s'enfoncent non seulement les provinces du nord-ouest mais en fait la Chine tout entière — si cette crise est sans aucun précédent historique et ne semble pas avoir d'issue, eh bien, les principaux responsables, bien plus que les accidents du climat, ce sont les seigneurs de la guerre et leurs armées, leurs exactions sans fin, leur total cynisme, leur brutalité, qui ont pour conséquences la destruction complète du tissu socio-économique, la fuite des habitants, le banditisme généralisé, etc. Si bien que Kang Tianguo termine sur un appel, à vrai dire assez platonique, aux habitants du Nord-Ouest pour qu'ils se ressaisissent, qu'ils s'unissent et qu'ils éliminent ces personnages qui ne méritent même pas le nom d'hommes. Car ce n'est qu'une fois qu'aura disparu cette culture de mort et de destruction — dit-il encore — que la Chine aura la moindre chance de retrouver parmi les nations une considération qu'elle a pour le moment totalement perdue.

Or, comme je l'ai déjà indiqué, c'est sous la domination chaotique des seigneurs de la guerre — dont il n'est ni très aventureux ni très original de dire qu'en effet ses conséquences ont été presque exclusivement négatives — qu'ont été mis au point les premiers projets de modernisation de l'irrigation au Guanzhong, et qu'à un moment l'on a même pu croire qu'ils étaient sur le point d'être réalisés. C'est donc l'histoire de cette domination — ce qui veut essentiellement dire celle des affrontements ayant opposé les divers régimes militaristes qui ont essayé de contrôler le Shaanxi, y compris d'ailleurs ceux d'entre eux qui avaient des prétentions, si l'on veut, de gauche, ou « révolutionnaires » — c'est donc cette histoire extrêmement compliquée que je vais aujourd'hui (et la semaine prochaine) essayer de vous exposer dans ses grandes lignes, puisqu'elle a des implications directes pour notre sujet ; et ceci me conduit à revenir un bref moment sur la question des sources.

Précisons-le tout de suite (puisque je viens d'en parler), en dehors de quelques indications éparses et de quelques récits portant sur des événements bien circonscrits, le texte publié en 1931 par Kang Tianguo n'est pas vraiment utile pour reconstituer cette histoire — je veux dire, pour établir les faits et donner un tant soit peu de structure à la période, pour savoir qui était au pouvoir à quel moment, ce que ce pouvoir contrôlait exactement et quels étaient ses rivaux, et ainsi de suite. Ce texte est trop général, trop dispersé dans son approche, et sans doute trop systématiquement excessif dans sa dénonciation des abus de toutes sortes qu'il impute aux

seigneurs de la guerre, pour nous renseigner précisément ; en outre — sans compter un assez bon nombre d'erreurs factuelles — il passe sous silence une quantité de faits et ignore une quantité de personnages qui sont pourtant au centre de l'histoire du Nord-Ouest entre 1920 et 1930, alors que c'est là le sujet du livre ; et cela est particulièrement vrai de l'histoire du Shaanxi central (du Guanzhong), qui est bien sûr *notre* sujet.

Sur l'histoire des seigneurs de la guerre en général il existe un nombre non négligeable d'études et de monographies, pratiquement toutes publiées au États-Unis, que les historiens connaissent bien et dont je mentionnerai d'ailleurs certaines en cours de route. Ces travaux sont indispensables pour mettre en contexte les événements dont je parlerai ; mais pour comprendre ce qui s'est passé exactement au Shaanxi, ils s'avèrent, eux aussi, d'une utilité très limitée. La raison, probablement, c'est qu'en dehors de quelques épisodes particuliers le Shaanxi est resté une région largement périphérique par rapport aux théâtres où s'affrontaient les principaux seigneurs de la guerre et les coalitions sans cesse changeantes qu'ils constituaient ; et il en est de même par rapport à leurs objectifs, lesquels objectifs étaient, principalement, 1) le contrôle du pouvoir central à Pékin (ou de ce qui en tenait lieu, mais la charge symbolique était forte, et c'était le seul pouvoir que les étrangers reconnaissaient), 2) le contrôle des grandes provinces de la Chine intérieure et de leurs ressources, et enfin, 3) sur un plan plus stratégique, le contrôle des voies ferrées — or, il n'y avait pas un seul kilomètre de voie ferrée au Shaanxi, du moins pas avant que la grande ligne transversale du Longhai 隴海 n'ait été prolongée depuis Tongguan (à la frontière du Shaanxi et du Henan) jusqu'à Xi'an, ce qui n'a été réalisé qu'en 1934³⁸. Si bien que, là encore, nombre d'acteurs et d'événements qui sont d'une importance tout à fait centrale concernant le sujet dont je suis en train de parler ne sont même pas mentionnés dans ces monographies anglo-saxonnes sur les seigneurs de la guerre — ou alors le sont, mais avec beaucoup d'erreurs et d'approximations.

Pour tenter d'y voir plus clair il nous faut donc nous tourner vers d'autres sources. Celles-ci sont en chinois, et elles sont consacrées soit à la région qui nous intéresse — c'est en particulier le cas de toute une série d'articles et de témoignages publiés dans les *Wenshi ziliao* —, soit à certains personnages connus, originaires du Shaanxi le plus souvent, qui ont joué un rôle important dans l'histoire agitée de la province pendant la période qui nous concerne ; et ces travaux biographiques sont soit des contributions du même type (i.e. publiées dans les *Wenshi ziliao*), soit des biographies publiées plus récemment, mais qui elles aussi s'appuient pour une bonne part sur des témoignages et des souvenirs, et dont le ton me semble finalement assez voisin de ce qu'on trouve dans les *Wenshi ziliao*. Mais c'est surtout de ces derniers que je voudrais parler, car ils sont beaucoup plus détaillés — je dirais même, détaillés jusqu'à l'excès — sur ce qui nous intéresse.

Je ne prétends pas avoir extrait des *Wenshi ziliao* tout ce qu'on peut y trouver sur l'histoire du Shaanxi (ou du Guanzhong) pendant la période des seigneurs de la guerre. Les premiers textes qui me sont arrivés entre les mains, je les dois à ma collègue Mme Xiao-Planes, qui était tombée dessus au cours de ses propres recherches et me les avait communiqués au moment où je commençais à travailler sur cette question. Pour le reste (et comme je l'ai d'ailleurs déjà signalé), je me suis servi de l'index général des *Wenshi ziliao* pour repérer les textes portant sur les questions qui m'intéressaient, que j'ai pu ensuite me procurer grâce à l'amabilité de mes collègues du séminaire de sinologie de Heidelberg, qui possède la collection complète numérisée. Mais même ainsi l'on n'est pas sûr de tout trouver, car c'est une collection véritablement proliférante (avec toutes sortes de réimpressions, d'anthologies, etc.), et l'organisation de l'index est plutôt compliquée.

³⁸ Le tronçon Lingbao-Tongguan (la voie atteignait Lingbao depuis 1927), 72 km, a été construit entre nov. 1930 et déc. 1931, avec en partie des fonds boxeur retournés par la Belgique ; le tronçon Tongguan-Xi'an (131 km), entre août 1932 et déc. 1934.

Quoi qu'il en soit, pour caractériser en général les contributions des *Wenshi ziliao* portant sur l'histoire du Shaanxi au début de la République, il me semble qu'on peut dire les choses suivantes. D'abord, comme je viens de le dire, c'est extraordinairement détaillé. Bon nombre d'articles portant sur des sujets particuliers (tel épisode, tel personnage, etc.) sont littéralement bourrés de noms de personnages et de lieux, de dates précises, d'anecdotes, etc., dont on se demande d'ailleurs souvent comment la mémoire des auteurs, quelque quarante ans après les faits, a bien pu les conserver. (Il semble en fait qu'il y ait souvent eu un certain travail de recherche documentaire, peut-être confié aux personnes dont il est parfois dit qu'elles ont « tenu la plume », c'est-à-dire qu'elles ont en fait rédigé l'article.) Mais, justement, mêmes s'ils débordent de faits dont on a pas de raison *a priori* de suspecter l'authenticité, les textes des *Wenshi ziliao* ne sont pas à proprement parler, et même pas du tout, des travaux d'historiens ; ce sont (comme leur nom l'indique) des « matériaux », en principe sortis de la mémoire de leurs auteurs, mais évidemment partiels et, surtout, partiels. Il y a une sélection manifeste des faits au milieu de tout ce foisonnement, une sélection qui découle non pas nécessairement d'une quelconque volonté de falsification, mais tout simplement du fait que la mémoire est, par définition, sélective, parce qu'informée rétrospectivement par la vie, par les expériences et par les convictions de celui qui se souvient. Dans le cas des *Wenshi ziliao*, autant que je puisse en juger, ces convictions, du moins telles qu'elles s'expriment dans les textes publiés, se conforment toujours plus ou moins aux mêmes orientations, ce qui après tout n'est guère surprenant : je veux dire que les bons et les méchants sont faciles à identifier, ou, pour l'exprimer autrement, qu'on échappe rarement à un certain manichéisme dans lequel on a, d'un côté, les éléments progressistes et donc bons (inspirés, suivant les cas, par les idées et les combats de Sun Yat-sen ou par ceux des communistes et de leurs compagnons de route, ou par les deux à la fois), et de l'autre, les éléments réactionnaires et donc mauvais (et cette fois ce sont ceux qui suivent les seigneurs de la guerre, et plus tard le Guomindang, lequel a bien sûr trahi les idéaux de Sun Yat-sen même s'il continue de s'en réclamer).

Donc, en résumé : des textes bourrés d'informations précises et de détails — et en fait à un niveau que l'on ne trouve jamais dans les autres sources — et donc le plus souvent plutôt vivants et concrets ; mais aussi des textes qui ne cherchent pas nécessairement à *dire tout* et qui sont d'un assez grand conformisme idéologique. De fait, même si les auteurs des *Wenshi ziliao* sont supposés venir de la société « civile », comme nous l'avions vu (c'est-à-dire, en l'occurrence, de l'extérieur de l'appareil du Parti communiste), je n'en suis pas moins frappé de la facilité avec laquelle ils manient presque tous la langue de bois du régime. Il est vrai d'un autre côté que dans les années 1960 et 1970 c'était la seule manière correcte de s'exprimer. Mais en fin de compte ce sont les informations et les détails — ne serait-ce que les noms et les dates — qui m'importent ici, et ils m'ont beaucoup servi pour établir l'historique des faits que je vais entreprendre de vous exposer dans un instant. J'ajoute malgré tout que les détails, comme on sait, on risque toujours de s'y noyer, et que c'est particulièrement vrai avec les contributions des *Wenshi ziliao*. La raison à cela, c'est que ces contributions sont dans la presque totalité des cas consacrées à des sujets limités, à des événements ou des individus particuliers, si bien que pour extraire une vue synthétique même d'une aussi courte période que, disons, 1920-1930, il faut arriver à connecter tous ces détails, à résoudre certaines contradictions, et à suppléer certains éléments manquants.

L'histoire politique et militaire du Guanzhong, 1911-1930

Pour y venir enfin, donc, je vais à partir de là vous exposer l'histoire politico-militaire du Shaanxi — et plus spécialement celle de la région centrale du Guanzhong — telle que j'arrive à la reconstituer entre le lendemain de la révolution de 1911 et l'installation définitive d'un gouvernement provincial nationaliste à la fin de 1930 ; tout cela devant bien sûr servir d'arrière-plan aux projets de modernisation hydraulique de Li Yizhi et d'autres, ainsi qu'aux

campagnes de lutte contre la famine conduites par des organisations gouvernementales ou philanthropiques — tous sujets dont vous avez d'ores et déjà une première idée et que je reprendrai plus en détail et en les replaçant systématiquement dans leur contexte.

J'en profite d'ailleurs pour annoncer à l'avance comment je conçois le reste de mon exposé, dont l'organisation n'est pas facile à décider tant il y a de choses à couvrir, et dont une bonne partie fera la matière du cours de l'année prochaine. L'historique des années 1920 que je m'appête à entreprendre nous conduira ensuite à la famine de 1928-1930, à l'installation définitive du pouvoir nationaliste dans la région, et aux travaux proprement dits du Canal Jinghui, dont j'examinerai également l'impact sur l'économie et la société locales. Je consacrerai donc des exposés circonstanciés à toutes ces questions, ainsi qu'à deux grands sujets en relation avec elles, sur lesquels également je vous ai déjà livré quelques éléments : d'abord, je reprendrai en détail la question de l'organisation et du fonctionnement interne de la CIFRC, ainsi que des débats théoriques et des conflits de personnes dont elle a été le lieu ; et de là, je m'intéresserai plus généralement aux problèmes de la philanthropie en Chine à cette époque — aussi bien internationale que chinoise — et en particulier aux débats parfois très polémiques qui ont tourné autour de ses missions et de ses modes d'action. Et ensuite, partant de Todd et de son département d'ingénierie à la CIFRC, je consacrerai un certain temps au milieu des ingénieurs étrangers et chinois au début de la période républicaine, ainsi qu'aux spécificités très intéressantes que l'on observe dans la conduite des programmes de travaux publics en Chine à la même époque. Enfin, en guise d'épilogue, j'évoquerai les effets qu'a eus sur la collaboration sino-américaine en matière d'ingénierie et de grands travaux l'entrée en scène de la Commission économique nationale et des experts de la Société des Nations, à partir du début des années 1930, et je conclurai avec quelques considérations sur le rôle des ingénieurs de la SDN travaillant en Chine au début de la guerre du Pacifique et jusqu'à la disparition *de facto* de l'organisation internationale, au moment où la guerre éclate en Europe.

Mais nous n'en sommes pas encore là, et à présent j'en reviens à la période des seigneurs de la guerre au Shaanxi. Pour la caractériser en quelques mots, et d'une manière certainement très sommaire, je dirais que l'histoire politique et militaire de la région entre 1911 et 1930 se présente comme une succession serrée (je veux dire, avec assez peu de répit) de conflits tournant autour du contrôle de Xi'an et de son hinterland — en effet le nord et le sud de la province, qui présentent des écologies assez différentes, connaissent des histoires relativement indépendantes ; et je dirais encore que ces luttes opposent des forces qui se proclament, suivant le cas, loyales au pouvoir en place à Pékin (ou dans tous les cas, au service du maintien de l'ordre), ou au contraire, « révolutionnaires ». Les objectifs, les enjeux et les idéaux proclamés pouvaient donc être différents ; mais il n'en semble pas moins que, le plus souvent, le comportement des forces en présence était assez semblable — en fin de compte, du point de vue des populations, il s'agissait toujours de militaires affamés vivant sur le pays et dont les intérêts stratégiques primaient sur tout le reste.

Tout cela reste très général, je l'admets ; mais avant d'y voir de plus près j'ajouterai encore une autre caractéristique importante de ces batailles pour le contrôle local : c'est que, si les batailles en question se déroulaient en effet dans un cadre strictement régional (et de plus dans une région située plutôt à l'écart des grands centres du pays), et si elles opposaient des acteurs dont la plupart étaient d'origine locale et défendaient (ou affirmaient défendre) des intérêts locaux — et que les victimes « collatérales », pour le coup, étaient toutes des victimes locales —, en dépit de tout cela, donc, les adversaires n'en restaient pas moins connectés par divers moyens (dont le télégraphe n'était pas le moins actif) avec le reste du pays et n'en répondaient pas moins à des forces extérieures à la région. Pour n'en donner qu'un exemple, dès 1917 d'obscurs officiers du Guanzhong sont en contact avec Sun Yat-sen à Shanghai ou à Canton — Sun Yat-sen qui leur décerne des titres ronflants du genre « Général chargé de reconquérir le Shaanxi », etc., dans l'intention de les associer à son entreprise de résistance au

pouvoir du Beiyang incarné par Yuan Shikai et ses héritiers, et à terme de reconquête du pays. (Comme nous l'avons vu cette reconquête sera plus ou moins accomplie, mais après sa mort, en 1930.) De ce point de vue, l'« Armée de pacification du pays » (*Jingguo jun* 靖國軍), active au Guanzhong pendant près de quatre ans à partir de 1917, et dont je vais tout de suite reparler, est, au moins jusqu'à un certain point, une création à distance de Sun Yat-sen.

Et, de façon symétrique, les principaux militaristes « de droite » (si l'on peut dire) qui ont exercé ou cherché à exercer le pouvoir à Xi'an dans ces années recevaient du gouvernement de Pékin des titres de gouverneurs ou de « pacificateurs », ainsi que des ordres de marche — ou alors ils les recevaient des seigneurs de la guerre les plus puissants prétendant parler au nom du gouvernement, ou même incarner eux-mêmes le pouvoir légitime. Pendant toute cette période, en fait, on a une quantité d'exemples de la façon dont les affrontements politiques et militaires se déroulant dans le reste du pays étaient susceptibles de déborder sur le Shaanxi, et dont ils informaient les projets et les actions de presque tous ceux qui disposaient dans la région d'un quelconque pouvoir politique ou d'une force de frappe militaire.

Pour voir les choses dans le détail, il faut partir de ce qu'on appelle la Révolution de 1911, qui a plutôt été une suite de soulèvements militaires dans diverses provinces, aboutissant à la renonciation au pouvoir du régime des Qing. Le mouvement, comme on sait, est parti en octobre 1911 d'une mutinerie à Wuchang, la capitale de la province du Hubei en Chine centrale, qu'ont cherché à exploiter divers comploteurs révolutionnaires. La réponse a été extrêmement rapide à Xi'an, et dans ses écrits autobiographiques, dont j'ai parlé la dernière fois, Li Yizhi affirme que cela s'expliquait en partie par l'émergence d'une élite progressiste pendant les dernières années de la dynastie des Qing, d'un petit milieu initié aux idées nouvelles dans les écoles fondées par des éducateurs modernisants comme son oncle et son père. Le père de Li Yizhi aurait d'ailleurs adhéré dès 1906 à la Ligue jurée (*Tongmenghui* 同盟會), l'alliance des partis révolutionnaires fondée par Sun Yat-sen l'année précédente.

Après la chute du régime des Qing — qui a quand même eu le temps de lancer sur le Shaanxi des contre-attaques depuis le Gansu à l'Ouest et sur la passe de Tongguan commandant l'accès de la province à l'Est — le Shaanxi a vécu un temps sous le règne d'un gouverneur militaire relativement éclairé, membre la Ligue jurée (laquelle devient le Guomindang dès le mois d'août 1912), un certain Zhang Fenghui 張鳳翹. Le vice directeur de son bureau des finances n'aurait été autre que Kang Jiyao 康寄遙, ce militant bouddhiste (ou plutôt, à l'époque, futur militant bouddhiste) originaire de Lintong au Shaanxi, dont j'ai dit un mot la dernière fois car il était président du Comité du Shaanxi de lutte contre la famine en 1930 et avait calligraphié l'une des couvertures que je vous ai montrées. Quoiqu'il en soit, cette idylle progressiste, cette période de « renouveau » (*guangfu* 光復), dont on trouve à la même époque l'équivalent dans beaucoup d'autres provinces, ne va pas durer. Dans la tradition historique locale, elle aurait pris fin en 1914 avec l'envoi au Shaanxi d'un des généraux de l'armée du Beiyang aux ordres du président de la république Yuan Shikai, un certain Lu Jianzhang 陸建章, sous prétexte de réprimer l'armée paysanne conduite par un personnage surnommé Bailang 白狼 (le « Loup blanc »), dont la rébellion avait éclaté dans le Henan voisin dès 1912 et qui avait pénétré au Shaanxi, donc, en 1914. Lu Jianzhang reste au Shaanxi comme gouverneur militaire, et son régime est décrit comme un épisode de réaction violente, pendant lequel les révolutionnaires sont pourchassés — ainsi, par exemple, le père de Li Yizhi aurait-il été obligé de se cacher une année durant³⁹.

Une autre mesure de Lu Jianzhang, également dans la ligne de la reprise de contrôle des provinces poursuivie par Yuan Shikai, c'est de réduire drastiquement les forces armées du Shaanxi, dont on vient de voir que les sentiments progressistes s'y étaient révélés vivaces au

³⁹ Cf. *Nanyuan yisheng* (in *Li Yizhi quanji*), p. 819-821; notice biographique sur Kang Jiyao, site Fojiao cheng.

moment de la révolution de 1911. Or, le seul chef militaire local qui arrive à conserver son régiment, et donc une certaine autonomie, est un certain Chen Shufan 陳樹藩, et ce dernier a parmi ses officiers un commandant nommé Hu Jingyi 胡景翼. Je les mentionne parce que l'un et l'autre vont devenir des seigneurs de la guerre au Shaanxi, et que le second (Hu Jingyi), qui par la suite aura (contrairement au premier) un rôle important dans au moins un des grands conflits entre coalitions de seigneurs de la guerre cherchant à s'emparer du contrôle de Pékin qui éclatent à partir de 1920, sera aussi l'un des protecteurs éphémères du projet du Weibei — du moins est-ce ainsi qu'il apparaît dans le pamphlet en anglais publié par Li Yizhi en 1923 auquel j'avais fait allusion la dernière fois. Détail intéressant, Li Yizhi raconte dans son autobiographie qu'en 1907, avant de partir pour l'Allemagne, il était allé visiter à Xi'an une école créée par son oncle, appelée Jianben xuexiao 健本學校, qui passait pour propager les idées révolutionnaires, et que là on lui avait désigné un élève considéré comme particulièrement prometteur, dont le nom était, justement, Hu Jingyi.

Pour le moment, à en croire du moins certains articles des *Wenshi ziliao* (mais tous ne disent pas la même chose), Hu Jingyi aide son patron Chen Shufan à s'emparer du fils de Lu Jianzhang⁴⁰, et avec cet otage entre les mains ils réussissent à contraindre Lu Jianzhang à se retirer du Shaanxi — il est vrai que, d'après un autre article, comme c'était malgré tout son patron Chen Shufan l'aurait respectueusement reconduit vers Tongguan avec sa famille et quelque 3000 charrettes chargées de toutes les œuvres d'art qu'il avait pillées dans la région⁴¹. Autre détail intéressant (ou autre coïncidence), le kidnapping du fils de Lu Jianzhang aurait eu lieu à Pucheng, la sous-préfecture natale de Li Yizhi. Quoi qu'il en soit, Chen Shufan se retrouve du coup gouverneur militaire *de facto*, et est confirmé dans ce poste par le premier ministre Duan Qirui 段祺瑞 (en juin 1916) — ils appartiennent à la même clique de militaristes issus de l'armée du Beiyang, la clique dite Anfu 安福 —, ceci d'ailleurs après avoir brièvement participé au mouvement d'indépendance des provinces en réaction à la tentative de restauration impériale de Yuan Shikai, dont j'avais noté dans mon premier exposé qu'il marquait le début de l'ère des seigneurs de la guerre proprement dite. En tout cas, Chen Shufan est désormais l'homme fort de la province.

Dans les contributions des *Wenshi ziliao* et dans l'historiographie chinoise dont j'ai dit un mot rapide tout à l'heure, Chen Shufan est l'archétype du seigneur de la guerre réactionnaire, borné, rapace et manœuvrier. Il pourchasse les progressistes et les révolutionnaires, lui aussi, il écrase le peuple d'impôts et de réquisitions, il est à cette époque un des promoteurs les plus ardents de la culture du pavot, en principe illégale mais qui rapportait des somme énormes en taxes et en amendes (je reviendrai sur cette question), etc. Il faut croire malgré tout qu'au début au moins il n'était pas totalement hostile aux éléments progressistes de la province, puisque l'on apprend dans un des textes autobiographiques de Li Yizhi que son père, revenu à Xi'an après l'expulsion de Lu Jianzhang, était devenu conseiller au siège du gouverneur militaire, il est vrai sans enthousiasme et en en faisant le moins possible.

Dans tous les cas, à partir de l'automne 1917 des mouvements de rébellion armée éclatent en plusieurs endroits du Guanzhong, et à Xi'an même. La plupart sont conduits par des officiers locaux mécontents, dont certains complotent avec les encouragements de l'infatigable Sun Yat-sen, prodigués lors d'entrevues avec des émissaires venus du Shaanxi et se déroulant à Shanghai ou à Canton. Je n'ai pas de raison de m'attarder ici sur le détail de toutes ces affaires, sur les très nombreux personnages impliqués, sur les marches et contremarches des contingents entrés en dissidence et des troupes « officielles » envoyées contre eux par Chen Shufan, et plus tard par son allié Liu Zhenhua (dont je vais tout de suite reparler), sur la propagande par

⁴⁰ Pour des souvenirs sur cet épisode, v. Jiang Hongmo in *Shaanxi WSZL xuanji*, 2. Le fils en question s'appelle Lu Chengwu 承武.

⁴¹ Mi Zankuang 米暫況, « 劉鎮華的一生 », *Shaanxi WSZL xuanji* 3 (1963).

télégrammes, sur les doubles jeux, les trahisons, les retournements d'alliances et les coups tordus en tout genre (comme par exemple certaines tentatives de détournement de convois d'armes et de munitions voyageant sous escorte depuis les ports ou les manufactures de la côte est et en route pour des clients au Xinjiang : la vallée de la Wei était la voie de passage obligée vers le Gansu et l'Asie Centrale, et c'était tentant de se servir au passage) ; etc., etc. — toutes choses dont les récits des *Wenshi ziliao* nous parlent d'abondance, et non sans contradictions occasionnelles⁴². L'important, ici, c'est que ces mouvements vont assez vite se fédérer sous la bannière de l'« Armée de pacification du pays » (Jingguo jun), que j'ai déjà mentionnée, laquelle se situait dans la mouvance des mouvements de « protection du pays » (*huguo* 護國) ou de « protection de la constitution » (*hufa* 護法) encouragés par Sun Yat-sen et ses associés depuis leur base de Canton.

C'est important car, d'une part, l'assemblage passablement hétéroclite de chefs et de corps de troupes se réclamant de la Jinguo jun, sans avoir jamais réussi à s'emparer de Xi'an, a plus ou moins contrôlé jusqu'au début de 1922 de larges secteurs de la plaine du Guanzhong au nord de la rivière Wei (Xi'an étant au sud, bien sûr), et plus particulièrement le périmètre d'irrigation — périmètre largement potentiel à cette époque, il est vrai — de ce qui était encore le canal Longdong⁴³. Et d'autre part c'est important parce qu'assez vite les chefs de la Jinguo jun, qui venaient de subir de graves défaites et qui n'étaient que trop conscients de ce que leurs divisions et l'indiscipline générale qui en résultait rendaient le mouvement extrêmement vulnérable, ont décidé de se placer sous le commandement unique d'une personnalité progressiste jouissant d'un certain prestige dans la région, mais qui n'y résidait pas à ce moment ; et que cette personnalité, que nous avons déjà plusieurs fois rencontrée, n'était autre que Yu Youren 于右任.

Les débuts du mouvement de la Jinguo jun avaient pourtant été marqués par un certain nombre de succès. Les ralliements s'étaient succédés — comme celui, notable, de Hu Jingyi (le futur seigneur de la guerre dont j'ai parlé tout à l'heure), lequel avait été chargé par Chen Shufan de diriger les opérations contre les rebelles au nord de la Wei mais avait finalement fait défection, ce qui lui vaut aujourd'hui d'être compté au nombre des fondateurs de la Jinguo jun. Au début de 1918, selon certaines sources, le mouvement fédérait les deux tiers des forces armées de statut plus ou moins régulier — i.e. par opposition aux bandits purs et simples — opérant au Shaanxi (c'est-à-dire, pour la plus grande partie, dans la région centrale, donc au Guanzhong). Le lieu de ralliement est Sanyuan, l'une des trois sous-préfectures du périmètre d'irrigation du Weibei ; mais, justement, c'est un centre plus symbolique que véritablement opérationnel, car les divers chefs de corps participant au mouvement sont extrêmement jaloux de leur indépendance et sensibles aux questions de préséance. À ce moment la Jinguo jun n'a rien à voir avec une armée structurée et hiérarchisée, fût-elle révolutionnaire : c'est bien plutôt un agrégat de militaristes locaux peu coordonnés entre eux, chacun à la tête de troupes exclusivement à sa dévotion.

Certains d'entre eux vont se risquer à attaquer Xi'an, où Chen Shufan s'est plus ou moins retranché : le contrôle qu'il exerce sur la province dont il est supposé être le gouverneur militaire, qui n'a jamais été très étendu, est alors à son point le plus bas. Mais ces assauts contre Xi'an souffrent d'une absence de commandement unifié : comme les chefs ne veulent pas recevoir d'ordres les uns des autres, chaque mouvement de troupe doit être d'abord négocié au

⁴² Notamment Ru Yuli 茹欲立, « 陝西靖國軍的始末 », *Shaanxi WSZL*, 2 (1962), p. 1-15 ; Xu Youcheng 徐有成 et Xu Xiaobin 徐曉彬, *Yu Youren zhuan* 于右任傳, Shanghai: Fudan daxue chubanshe, 1997, pp. 117-139.

⁴³ Pour un récit très clair de l'enchaînement des événements, précisant l'étendue du contrôle de la Jinguo jun à différentes dates, les rôles des différents chefs, etc., v. Ding Zhongjiang, *Beiyang junfa shihua*, n° 155 (Chen Shufan.doc). V. aussi Wang Dongming 王東明, « 陝西靖國軍與陳樹藩 », *Xi'an WSZL* 6 (1984), p. 7-25, et Yang Bochao 楊伯超, « 陝西靖國軍風雲片斷 », *ibid.*, p. 26-37.

quartier général de Sanyuan. Parmi les *leaders* de la Jingguo jun qui ambitionnent de s'emparer de Xi'an on cite en particulier le nom d'un certain Zhang Yi'an 張義安, lequel était à l'origine un paysan pauvre de Fuping dont la carrière militaire avait débuté lorsqu'il s'était engagé dans la « nouvelle armée » à la fin des Qing : or, c'est un type de parcours qu'on retrouve chez plusieurs autres personnages de notre histoire, à commencer par Yang Hucheng, le futur président du gouvernement provincial du Shaanxi, encore que celui-ci ait débuté non pas comme soldat, mais comme bandit. Si Zhang Yi'an est célébré dans l'historiographie actuelle comme un des héros du mouvement et si sa réputation est libre de toute tache (comme ces retournements de veste ou ces négociations avec les deux côtés qui étaient le pain quotidien de tant de ses collègues), cela tient certainement au fait qu'il est mort au combat très tôt, d'une part, et d'autre part qu'à en croire du moins la tradition, c'est lui qui aurait adjuré ses compagnons, juste avant de mourir, de faire appel à Yu Youren pour sauver le mouvement.

L'échec de Zhang Yi'an et de ses collègues lors de leur tentative pour chasser Chen Shufan de Xi'an, en février 1918, s'explique par un développement qui a eu des conséquences importantes sur l'histoire de la région du Guanzhong dans les années 1920. C'est que Chen Shufan, qui se sentait sérieusement menacé par la combativité des troupes de la Jingguo jun, et plus spécialement par les plans de leurs chefs pour s'emparer de la capitale de sa province, avait pris la décision lourde de conséquences d'appeler à son secours un autre seigneur de la guerre, basé, lui, dans l'ouest du Henan (dans la région de Luoyang), en lui offrant le poste de gouverneur civil de la province (de *shengzhang* 省長)⁴⁴ ; et ce seigneur de la guerre, c'était donc Liu Zhenhua 劉鎮華, dont j'ai mentionné tout à l'heure le nom. La manœuvre avait été facilitée par le fait que Liu Zhenhua, tout comme Chen Shufan, était un membre de la clique Anfu et un protégé du premier ministre Duan Qirui, qui l'avait aussitôt confirmé dans le poste de gouverneur civil du Shaanxi. Liu Zhenhua s'était empressé d'entrer au Shaanxi (par Tongguan, toujours) à la tête de ses propres troupes, la Zhensong jun 鎮嵩軍 — litt. l'« armée occupant Song » : ce nom venait du fait que les forces de Liu Zhenhua étaient basées dans une région située autour du mont Song 嵩山, dans l'ouest du Henan ; et ces troupes étaient notoires non seulement pour leur efficacité, mais aussi pour leur férocité et pour leurs exactions à l'encontre des populations civiles. (Sans vouloir anticiper, nous verrons que Liu Zhenhua cumulera un peu plus tard les fonctions de gouverneur civil et militaire du Shaanxi, et sera à ce titre l'employeur de Li Yizhi ; qu'il quittera la province avec ses troupes en 1924 pour participer à la deuxième guerre entre les cliques du Fengtian et du Zhili, où il se fera d'ailleurs battre — par Hu Jingyi, justement ; et enfin, qu'il reviendra en 1926 pour mettre le siège autour de Xi'an.)

De fait, l'entrée au Shaanxi de Liu Zhenhua et de son armée renverse l'équilibre des forces au détriment de la Jingguo jun ; et d'abord, elle permet de relâcher la pression sur Xi'an, et c'est au cours des combats qui se déroulent pendant la retraite des forces rebelles vers Sanyuan que Zhang Yi'an est mortellement blessé (en mars 1918), et qu'il aurait donc suggéré de faire appel à Yu Youren. Après la mort de Zhang Yi'an, c'est Hu Jingyi qui devient le *leader* le plus influent de la Jingguo jun.

Yu Youren, je le rappelle, était originaire de Sanyuan, qui était justement le point de ralliement des forces rassemblées sous la bannière de la Jingguojun. Dès avant 1900 il avait acquis le titre prestigieux de « licencié » dans l'ancien système académique, et il avait été un moment le condisciple de Li Yizhi dans une académie à Sanyuan, avant de fonder une école secondaire progressiste dans une autre sous-préfecture du Guanzhong, où il avait invité Li Yizhi à venir enseigner ; mais il s'était engagé de façon trop peu discrète dans l'opposition anti-mandchoue et avait dû s'enfuir à Shanghai (c'était en 1904). Dès 1905 il y avait rencontré

⁴⁴ Plusieurs sources suggèrent que, plus précisément, Chen Shufan a appelé Duan Qirui au secours, et que c'est Duan qui a ordonné à Liu Zhenhua d'y aller, en lui offrant le poste de gouverneur civil du Shaanxi.

Sun Yat-sen, il était devenu un participant actif du mouvement révolutionnaire fondé la même année par ce dernier (la « Ligue jurée »), et il avait suivi Sun dans ses pérégrinations au Japon, à Shanghai et finalement à Nankin (au moment de la mise en place du premier gouvernement républicain, après la révolution de 1911). Mais en 1918, lorsqu'une délégation envoyée par les chefs de la Jingguo jun vient le voir à Shanghai et lui demande de revenir au Shaanxi prendre la direction du mouvement, il s'est quelque peu coupé de la politique et se consacre plutôt à la calligraphie et à des travaux littéraires. Pourtant il se laisse assez facilement convaincre, car son vieux mentor politique, Sun Yat-sen, faisait déjà pression sur lui pour qu'il retourne au Shaanxi afin d'y promouvoir la révolution.

Yu Youren arrive donc à Sanyuan au terme d'un voyage quelque peu agité, en août 1918, et il est aussitôt nommé commandant en chef (*zongsiling* 總司令) de l'Armée unifiée de pacification nationale du Shaanxi. Et là, bien qu'il ne puisse se prévaloir de la moindre expérience militaire, il réussit remarquablement bien. Il réorganise la Jingguo jun en six « routes » (*lu* 路) (ou « secteurs »), dont il confie le commandement à des chefs qui sont pour la plupart des anciens du mouvement ; mais il n'en réussit pas moins à ménager leurs susceptibilités et à s'assurer de leur discipline. On note au passage la présence d'un officier promis à un grand avenir dans la province, au terme d'une carrière d'ailleurs extrêmement mouvementée, mais qui n'occupait alors qu'une fonction subalterne dans une des « routes » — il s'agit de Yang Hucheng, dont j'ai déjà plusieurs fois parlé.

Forte de cette discipline nouvelle, en l'espace de seulement trois mois la Jingguo jun réorganisée et placée sous le commandement général de Yu Youren étend sa sphère d'influence à quatorze sous-préfectures du Guanzhong, avec une population qui a pu atteindre les 3 millions d'habitants, lesquels échappent donc complètement au contrôle du gouvernement provincial ayant son siège à Xi'an : en fait celui-ci ne tient dans la région qu'une étroite bande de terrain le long de la route qui relie Xi'an à Tongguan et aux provinces centrales. Jusque vers la fin de 1921 la Jingguo jun réussira, avec des hauts et des bas, à tenir en échec les forces de Chen Shufan et Liu Zhenhua. L'ambition du mouvement était, à terme, de « pacifier » (comme on disait) la totalité du Shaanxi et le nord du Hubei — c'est-à-dire de s'en emparer — tout en restant en liaison avec les forces favorables à Sun Yat-sen basées dans le Sud de la Chine. Il s'inscrivait donc, au moins pour ses chefs les plus politiques, dans une stratégie nationale de reconquête révolutionnaire.

Cela dit, même si au moment de ces rapides succès on ambitionne de s'attaquer directement à Xi'an, la situation militaire de la Jingguo jun n'a jamais cessé d'être précaire. Les succès de l'automne 1918 inquiètent bien sûr Chen Shufan et Liu Zhenhua, qui tentent diverses manœuvres en sous-main dont certaines sont couronnées de succès. Par exemple, celui qui est devenu le principal lieutenant de Yu Youren sur le terrain, Hu Jingyi, est victime d'un complot au terme duquel il se fait kidnapper et est livré à Chen Shufan, son ancien chef, qui le gardera deux ans en otage à Xi'an.

En outre, il faut croire que le développement rapide de ce mouvement en contact avec les révolutionnaires du Sud était considéré comme suffisamment inquiétant par le gouvernement Beiyang de Pékin — contrôlé, donc, par les militaristes issus de l'organisation de Yuan Shikai qui avaient succédé à celui-ci après sa mort en 1916, et où de plus Duan Qirui, le patron politique de Liu Zhenhua et Chen Shufan, était encore premier ministre — pour que ledit gouvernement réussisse, dès l'hiver 1918-1919, à convaincre les gouverneurs militaires ou les seigneurs de la guerre de huit provinces du nord et du centre (en comptant l'armée henanaise de Liu Zhenhua et les forces du Shaanxi contrôlées par Chen Shufan) de se coaliser pour aller attaquer la Jingguo jun au Shaanxi. De façon intéressante, le problème du Shaanxi et de sa dissidence révolutionnaire alliée au Sud semble avoir été une véritable pomme de discorde au cours des pourparlers de paix entre le gouvernement du Nord et les régimes séparatistes du Sud et du Sud-Ouest (南北和會), organisés à Shanghai à la fin de février 1919 par le nouveau

président de la république, Xu Shichang 許世昌⁴⁵. Pour les représentants du Nord, les troupes de Yu Youren ne sont que des « bandits locaux » — des *tufei* 土匪 —, et il est donc légitime d'envoyer des troupes des coalitions du Zhili et du Fengtian, comme on a déjà décidé de le faire, pour les « anéantir » (*jiaofei* 剿匪). Une mission de conciliation sera néanmoins envoyée au Shaanxi avec pour objectif d'arrêter les combats et de délimiter une frontière stable entre le gouvernement de Xi'an et ses adversaires de la Jingguo jun ; mais cette mission échoue complètement à cause de l'intransigeance des révolutionnaires, qui s'estiment défavorisés par l'arbitrage proposé⁴⁶.

Aussi l'année 1919 va-t-elle être particulièrement difficile pour les forces de Yu Youren et de ses lieutenants. Les appels au secours lancés aux forces méridionales qui restent en principe fidèles à Sun Yat-sen restent virtuellement sans effet — et aussi bien Sun Yat-sen a-t-il suffisamment de difficultés de son côté ; la Jingguo jun est isolée au nord de la Wei et manque de vivres et de munitions, contrairement à ses adversaires, et de ce fait elle doit résister dans des conditions que nos sources décrivent comme héroïques. Comme nous le verrons, si la situation s'améliore quelque peu dans la deuxième moitié de 1920 et permet à Yu Youren de se lancer dans des tentatives de réforme intéressantes dans la région du Weibei, elle se retournera de nouveau l'année suivante avec l'arrivée au Shaanxi d'un nouvel homme fort destiné à beaucoup y intervenir jusqu'en 1930, et dont la stature historique est nettement plus importante que les militaristes dont il a été question jusqu'à maintenant : le seigneur de la guerre Feng Yuxiang 馮玉祥.

⁴⁵ Sur ces pourparlers, qui répondaient aussi à une vive pression des USA, de la France et de l'Angleterre (et de leurs représentants en Chine), qui disaient que la réconciliation des sudistes et des nordistes conditionnait la participation de la Chine aux futures négociations sur la paix, v. Alain Roux et Xiaohong Xiao-Planes, « 1917-1919 : la difficile entrée de la Chine dans la cour des grands », *Historiens et géographes*, n° 364 (1998), p. 215-228 (p. 222-223). Les négociations préparatoires à la « Conférence de la paix » qui s'ouvre à Shanghai le 20/2/1919 ont commencé le 3/11/1918, et les hostilités entre le Sud et le Nord ont été suspendues en décembre 1918. Les négociations à Shanghai seront suspendues *sine die* le 20 juin 1919, mais dès le mois d'avril la situation était bloquée (*ibid.*, p. 226).

⁴⁶ Sur les négociations de Shanghai et toutes les difficultés, v. Ding Zhongjiang (Chen Shufan.doc et les § suivants). D'après Zhang Fang in *Shaanxi WSZL*, 2 (1962), p. 64, le personnage dépêché depuis Shanghai, un certain Zhang Ruiji 張瑞璣 (qui avait été magistrat au Shaanxi) ne veut bien reconnaître comme légitimes que Yu Youren et Zhang Fang, les autres sont des *tufei*.

30/3/05

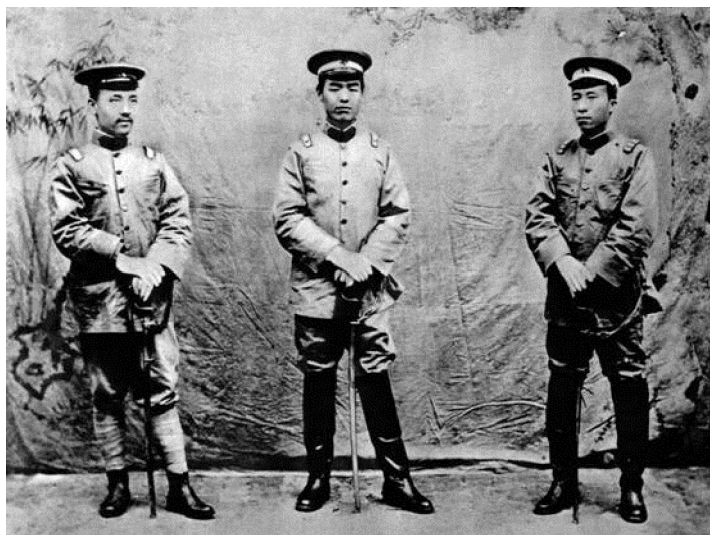
J'ai quelque peu hésité (et j'hésite encore, mais c'est trop tard) sur la meilleure façon d'organiser l'exposé que j'ai entrepris cette année, et qui va me prendre largement deux ans [en fait quatre]. Le problème, c'est la complication du sujet : c'est que ce que je veux mettre en évidence, en fin de compte, ce sont toutes les *connexions* entre les trois composantes telles que je les ai formulées — c'est-à-dire 1°) les seigneurs de la guerre (qui dominent la politique à cette époque), 2°) les ingénieurs (qui jouent un rôle d'avant-garde dans la mise en place d'infrastructures modernes en Chine depuis la fin des Qing), et 3°) la philanthropie (qui dans la Chine des années 1920 et 1930 est plus ou moins obligée de suppléer un État devenu incapable de protéger les populations contre les calamités, naturelles ou autres, qui s'abattent périodiquement sur elles). Ces trois composantes sont à première vue très hétérogènes — chacune forme un sujet en soi, à vrai dire —, mais l'histoire de la reconstruction du canal Jinghui à partir de 1930, qui a été mon point de départ, est l'occasion parfaite d'examiner ce qui les connecte entre elles.

Le problème, donc, c'est qu'avant d'en parler en connaissance de cause, de ces connexions, encore faut-il être à peu près au clair sur ce qui est supposé être connecté ; autrement dit, dans ce cas particulier, il faut avoir rendu compte de façon détaillée des trois problèmes suivants. D'abord, qu'en est-il exactement des nombreux seigneurs de la guerre qui ont dominé tout ou partie de la région du Guanzhong jusqu'en 1930 au moins — quelles ont été leurs actions et les politiques qu'ils ont suivies, dans quelle mesure ont-elles pu influencer ce qui est devenu le projet du canal Jinghui, positivement ou, plus souvent, négativement ? Au-delà de cela, il nous faut être renseignés sur les réseaux politico-militaires à l'échelle du pays dont ils étaient parties prenantes, sur les différents types de mentalité militariste dont ils étaient représentatifs, etc. Ensuite, il nous faut nous représenter de façon aussi concrète que possible la démarche technique des ingénieurs qui se sont intéressés au projet du Weibei, les contraintes naturelles, sociales, économiques et autres dont ils devaient tenir compte pour le réaliser, la façon dont ils essayaient d'organiser leurs chantiers, etc. ; et, là encore, il nous faut étudier d'où venaient ces ingénieurs (les Chinois aussi bien que les étrangers), leur formation, comment ils se situaient dans la profession en Chine à cette époque, leurs relations avec les différentes autorités politiques ou administratives, etc. ; et il nous faut aussi voir comment le projet en question se comparait à d'autres entreprises du même type. Et enfin, toujours pour étudier les connexions entre les trois dimensions dont j'ai parlé, et pas seulement dans le cas particulier de la modernisation de l'irrigation au Guanzhong, il est nécessaire d'acquérir une vision un tant soit peu synthétique, et en même temps *différenciée*, de la philanthropie dans la Chine républicaine, autrement dit de cette mobilisation organisationnelle et financière de nature privée qui a eu dans ces années une telle importance pour tenter de suppléer à la carence dramatique de l'État.

En bref, et pour me résumer, ç'aurait été une option envisageable de traiter de ces trois questions l'une à la suite de l'autre, de manière monographique en quelque sorte, avant d'examiner comment elles se retrouvent en effet dans l'épisode du Canal Jinghui, pris dès son origine au lendemain de la révolution de 1911 ; et ç'aurait été une autre option de me lancer directement dans le récit de l'épisode en question, en l'interrompant de longues digressions sur le reste. Les deux formules ont leurs inconvénients, et comme vous l'avez constaté j'ai plutôt choisi d'adopter une démarche intermédiaire — et à tout prendre je crois que c'était le moins mauvais choix —, au sens où, dans mes exposés de ces dernières semaines, au cours desquels j'ai plus ou moins situé le sujet et, surtout, je me suis étendu assez longuement sur l'arsenal très riche mais aussi très hétérogène de sources dont je me sers, je vous ai livré d'avance un certain nombre d'éléments aussi bien sur l'histoire proprement dite du canal Jinghui que sur l'histoire politico-militaire de la période, sur le milieu des ingénieurs, sur la CIFRC, et, en fait déjà, sur la façon dont tout cela semble se combiner.

Avec ces éléments — et c'est là où je voulais en venir — j'espère vous avoir suffisamment familiarisés avec les données de base du sujet (et même de façon visuelle), et aussi avec la problématique qui me semble le justifier, pour pouvoir aborder, sans craindre de vous faire perdre le fil, le long cours de l'analyse détaillée de toutes ces questions (et de quelques autres), tout en restant attentif à leur combinatoire — à la façon dont ces différents aspects retentissent les uns sur les autres. Et la dimension qu'il m'a semblé nécessaire de traiter en premier, c'est donc l'histoire politico-militaire extrêmement chaotique du Shaanxi central dans les années 1920 et 1930 ; autrement dit, le problème des seigneurs de la guerre, puisque aussi bien cette histoire, c'est en très grande partie celle du *warlordism* et de ses effets dans la région.

C'est donc ce que j'ai commencé de faire la semaine dernière. Pour reprendre en quelques phrases ce que j'ai déjà eu le temps d'exposer, j'étais parti de la courte période « révolutionnaire » — ou à tout le moins, progressiste — qu'avait connue le Shaanxi au lendemain de la révolution de 1911, période à laquelle avait mis brutalement fin l'invasion de la région par les forces dépêchées par le gouvernement de Yuan Shikai pour, d'abord, écraser les troupes de bandits-paysans menées par le fameux « Loup blanc » (Bailang), qui s'y étaient introduites depuis la province voisine du Henan, et ensuite (et surtout) pour mettre fin à un régime d'autonomie provinciale attaché aux nouvelles valeurs républicaines, et par là même incompatible avec les ambitions centralisatrices de Yuan Shikai et avec son désir de restaurer les valeurs traditionnelles, et même le régime impérial. Le gouverneur militaire (*dujun*) installé à Xi'an à la faveur de cette opération, un certain Lu Weijian, surnommé (à en croire plusieurs textes des *Wenshi ziliao*) « Lu le boucher » (Lu *tuhu* 屠戶), est chassé de la province un peu plus d'une année après par un de ses subordonnés, un militariste local nommé Chen Shufan ; mais les exactions, la corruption et les abus de pouvoir de Chen Shufan sont tels qu'ils provoquent rapidement des mouvements de rébellion dans toute la région du Guanzhong — des mouvements initiés pour l'essentiel par des officiers des forces locales mécontents, qui se fédèrent dès 1917 pour former l'« Armée de pacification nationale » (Jingguojun), dont certains



chefs prétendent tirer leur inspiration et leur légitimité de la résistance au régime de Yuan Shikai conduite par Sun Yat-sen dans le sud du pays. Trois de ces officiers, Zhang Yi'an 張義安, Deng Baoshan 鄧寶珊 et Yang Hucheng, sont représentés sur la photographie ci-contre, datant des débuts de l'insurrection de la Jingguojun. Celle-ci en vient assez vite à contrôler une bonne partie de la rive gauche de la Wei. Son quartier général est situé à Sanyuan, l'une des trois sous-préfectures du périmètre d'irrigation du Weibei, face à Xi'an, la capitale de la province ; et au début

de 1918 ses chefs tentent une attaque combinée contre Xi'an avec la volonté d'en déloger Chen Shufan.

La Jingguojun perd toutefois son avantage militaire après que Chen Shufan, aux abois, a fait appel à la rescousse un autre militariste basé, lui, dans l'ouest du Henan, et c'est donc Liu Zhenhua⁴⁷. Liu Zhenhua entre au Shaanxi à la tête de ses propres forces, la Zhensongjun (qui

⁴⁷ L'assassinat du chef d'état-major de la Jingguojun, Jing Wumu 井勿幕, en novembre 1918, a aussi contribué à désorganiser et démoraliser les forces rebelles.

tire son appellation du nom d'un massif montagneux au Henan, dont la région constitue sa zone d'influence), et il aide Chen Shufan à rejeter les rebelles de la Jingguojun sur la rive nord de la Wei. L'appel de Chen Shufan à Liu Zhenhua n'est pas sans conséquences importantes pour la région, comme nous l'avons vu, car une fois installé à Xi'an, il y reste, et en fait va y rester plus de sept ans, jusqu'en 1925. Nommé par le gouvernement de Pékin gouverneur civil de la province (c'était une partie du *deal* pour le faire venir du Henan), il ajoutera à ces fonctions, à partir du printemps 1922, celles de gouverneur militaire (*dujun*). Ceci lui donnera un pouvoir en principe absolu sur la province, et lui vaudra même le sobriquet de « Liu le cumulard » (Liu *jianzuo* 劉兼座).

Le personnage de Liu Zhenhua mérite que je m'y arrête brièvement, non seulement parce qu'il été au pouvoir au Shaanxi pendant une aussi longue période, et de plus une période pendant laquelle se sont passées beaucoup de choses importantes en ce qui concerne notre sujet, mais aussi par ce que son impact exact au Shaanxi n'est pas très facile à cerner. Contrairement à d'autres seigneurs de la guerre plus importants que lui, Liu Zhenhua n'a pas fait l'objet d'une quelconque étude monographique, et de ce fait les renseignements sur lui sont assez dispersés. En fait, les seules publications que je connaisse sur lui sont quelques articles parus dans un numéro des *Wenshi ziliao* du Shaanxi datant en 1963, consacré pour l'essentiel au siège de huit mois qu'a subi Xi'an en 1926 — aux mains de Liu Zhenhua, justement, qui était revenu assiéger son ancienne capitale provinciale —, quelques articles dont un seul en fait envisage le personnage dans la totalité de sa carrière. Cet article, qui est intitulé « La vie de Liu Zhenhua » (*Liu Zhenhua de yisheng* 劉鎮華的一生), soulève de façon typique quelques-uns des problèmes historiographiques que j'ai déjà évoqués concernant les *Wenshi ziliao*. Il est daté de 1959, et son auteur est un nommé Mi Zankuang 米暫況, qui laisse entendre ici et là qu'il était présent au Shaanxi pendant les événements qu'il raconte, et en particulier qu'il se trouvait à Xi'an pendant le siège, en 1926. Le nom même de Mi Zankuang suggère qu'il doit être le frère ou le cousin d'un certain Mi Zanchen 米暫沉, auteur d'une biographie de Yang Hucheng (le général devenu gouverneur du Shaanxi en 1930, dont j'ai déjà parlé, et qui avait commandé la défense de Xi'an en 1926) parue en 1986 et réimprimée en 1998, mais dont la première version remonte aux années 1960 ; or, indique une préface, Mi Zanchen était un vieux communiste (mais on ne nous dit pas depuis quand), et surtout, il avait été le secrétaire particulier de Yang Hucheng pendant une dizaine d'années, à partir de 1927. En d'autres termes, et à supposer que Mi Zankuang, l'auteur de l'essai sur Liu Zhenhua dans les *Wenshi ziliao*, soit en effet un proche parent de Mi Zanchen, il pourrait du coup appartenir à un milieu effectivement très représenté dans cette collection, c'est-à-dire, prompt à se remémorer le passé avec les yeux et avec la rhétorique de l'orthodoxie communiste — ou si vous voulez, conformément à cette grille manichéenne que j'ai évoquée la dernière fois, où on a les bons d'un côté et les méchants de l'autre, sans guère de compromis possibles.

Et de fait, dans l'essai de Mi Zankuang, Liu Zhenhua est un méchant, et sans nuance. Il est ambitieux, cruel, rapace, manipulateur, et très opportuniste. (C'est d'ailleurs grâce à son savoir-faire pour flatter les puissants du moment qu'il aurait réussi à conserver son poste au Shaanxi aussi longtemps, alors que le pouvoir au gouvernement du Beiyang passait d'une clique de militaristes à l'autre.) Il est en outre très réactionnaire : pendant son règne au Shaanxi il encourage le renouveau du confucianisme, persécute les étudiants de gauche qui protestent contre ses menées et participent au mouvement national anti-impérialiste, s'allie avec les bureaucrates et les lettrés les plus conservateurs pour contrôler l'assemblée provinciale et le système d'enseignement, etc.

Il est hors de doute que Liu Zhenhua était un individu assez peu recommandable. En dépit du fait qu'il avait passé le premier degré des examens mandarins (en 1903, donc deux ans avant la disparition du système), il avait poursuivi ses études dans une des écoles militaires de l'armée moderne du Beiyang, à Baoding, la capitale administrative du Zhili (les écoles de Baoding, qui

étaient une création de Yuan Shikai, comme l'armée du Beiyang elle-même, ont été une pépinière d'officiers du Beiyang à l'époque républicaine et de seigneurs de la guerre, grands et petits). Pourtant, et malgré cette formation, à la veille de l'écroulement de l'empire Liu Zhenhua occupait des fonctions dans le système éducatif modernisé de sa province natale du Henan. Mais pour le reste — c'est-à-dire à partir des troubles qui ont marqué la révolution de 1911 au Henan, comme un peu partout — sa carrière est celle d'un aventurier pourvu de tous les attributs typiques du seigneur de la guerre au petit pied, c'est-à-dire exclusivement voué au renforcement de son armée et à la préservation du territoire qu'il contrôle et dont il extrait tous les revenus qu'il peut, sans même ces proclamations patriotiques et anti-impérialistes et ces projets de réunifier le pays qu'on trouve chez ses collègues de plus haute stature, comme par exemple Feng Yuxiang (pour citer quelqu'un que nous allons retrouver dans un instant), ou quelques autres. Un auteur récent décrit Liu Zhenhua comme un « ancien maître d'école » qui en 1912 a réussi à rassembler en quelques semaines une armée de bandits henanais⁴⁸. Cette armée de bandits, c'est apparemment le noyau la Zhensongjun dont j'ai parlé tout à l'heure — c'est donc son armée personnelle, qu'il emmène à sa suite dans tous ses déplacements, et à l'entretien et au renforcement de laquelle sont consacrées toutes ses énergies. De ce point de vue, toutes les sources confirment que son transfert au Shaanxi pour répondre à l'appel de Chen Shufan en 1918 (tout en laissant d'ailleurs des unités en arrière pour préserver sa base du Henan) a été un prétexte tout trouvé non seulement pour s'agrandir lui-même en devenant gouverneur d'une province, mais aussi pour accroître son armée en sacrifiant « le sang et la sueur du peuple du Shaanxi », comme le dit Mi Zanguang. Alors qu'au moment de son entrée de la province en 1918 ladite armée n'était (toujours d'après le même auteur) qu'une troupe somme toute modeste de 5000 hommes, en 1924 elle dépasserait la centaine de milliers ; autrement dit, grâce à l'exploitation des ressources du Shaanxi (ou plus modestement, du Guanzhong), Liu Zhenhua est désormais un seigneur de la guerre qui compte.

Quant à sa carrière politico-militaire, qui a eu ses hauts et ses bas, elle est entièrement faite de palinodies, ou de trahisons pures et simples, pour gagner les faveurs de la clique de seigneurs de la guerre qui semble prendre le dessus à un moment donné. Et c'est ainsi — dernier retournement de veste — qu'après avoir épousé la cause des seigneurs de la guerre nordistes adversaires de Chiang Kai-shek au moment de la guerre de réunification lancée par ce dernier en 1930, il passe rapidement du côté de Chiang quand il sent que le vent tourne, ce qui lui vaudra de devenir un général du Guomindang et un gouverneur de province. Il semble d'ailleurs avoir fini un peu dérangé, et en 1949 il s'embarque pour Taiwan en compagnie de ses nombreux frères et de leurs familles.

Cela étant, même si Liu Zhenhua est un personnage assez peu ragoûtant, son règne au Shaanxi dans les années 1920 n'a pas été la période exclusivement obscurantiste et brutale décrite par Mi Zanguang. Il est frappant, pour ne mentionner que ce détail — mais il a son importance pour nous —, que Mi Zanguang ne mentionne pas une seule fois le nom de Li Yizhi, pourtant un grand héros du Shaanxi s'il en fut, alors que tant d'autres sources (dans les *Wenshi ziliao* et ailleurs) insistent au contraire sur son retour dans la province en 1922, alors même que



⁴⁸ Diana Lary, *Warlord soldiers*, Cambridge University Press, 1985, p. 63. Cette description est un peu hâtive, pour dire le moins. Sur l'émergence de la Zhensongjun, voir en particulier Shao Yong 邵雍, *Zhongguo jindai lulin shi* 中國近代綠林史, Fuzhou, Fujian renmin chubanshe, 2004, p. 126-128, et le témoignage de Zhang Fang, *Fengyu manman sihi nian*, passim.

Liu Zhenhua était au pouvoir, sur toutes les fonctions qu'il a remplies dans des organismes dépendant directement du gouvernement de la province, et sur toutes ses réalisations dans le domaine de l'hydraulique et de l'éducation, en recherchant et souvent en obtenant l'appui de Liu, comme l'atteste la photo officielle de ce dernier dans le pamphlet réalisé par Li Yizhi en 1923, dont j'ai déjà parlé (cf. ci-dessus). Tout cela suggère, au moins, à quel point il est difficile de se faire une idée un tant soit peu nuancée et réaliste de toutes ces choses lorsqu'on navigue au milieu des souvenirs hautement détaillés, mais aussi hautement sélectifs, alignés d'un article à l'autre dans les volumes des *Wenshi ziliao*.

Et puisque j'y suis, je mentionne encore un autre personnage, un notable relativement en vue du Shaanxi appelé Guo Xiren 郭希仁 (1881-1923), et qui a aussi son importance dans notre histoire car c'est d'une certaine façon lui qui a été à l'origine de la vocation d'hydraulicien de Li Yizhi (ils ont pratiquement le même âge). Mi Zankuang le ridiculise en le traitant de vieux confucéen collaborant aux entreprises réactionnaires de Liu Zhenhua — en le mettant dans la liste de ceux qu'il appelle les « individus retardataires » (*luohou renwu* 落後人物), contre qui, dans sa vision manichéenne des choses, combattent bravement, mais à leurs risques et périls, les « éléments progressistes » (*jinbu fenzi* 進步分子) ; ces éléments progressistes, d'ailleurs, ce sont d'abord les lycéens de Xi'an, et justement Guo Xiren est chef du département d'éducation. Il semble en effet exact que pendant sa courte vie Guo Xiren a toujours persisté dans son attachement au confucianisme, qu'il a même milité pour encourager le culte de Confucius à une époque (autour de 1920) où le slogan du jour, dans les milieux de la « nouvelle culture », c'était, au contraire, « À bas la boutique de Confucius » ; et il semble qu'il ait été pas mal attaqué à Xi'an pour cette raison, et qu'il ait fini par en tirer les conséquences et démissionner de ses fonctions officielles.

Mais ce lettré de formation traditionnelle n'en était pas moins un authentique progressiste, un peu dans le même style que les membres de la famille de Li Yizhi dont je vous ai parlé l'autre jour — je veux dire, fils de modestes paysans du Guanzhong mais ayant réussi à étudier pour les examens, avant de se convertir aux études modernes (新學) (notamment les mathématiques), mais sans pour autant rejeter sa culture classique ; puis parti étudier à la future université de Pékin (comme Li Yizhi), ayant voyagé au Japon, et dès 1909 adhérent de la Ligue jurée de Sun Yat-sen au Shaanxi (dont les aspects anti-mandchous semblent l'avoir surtout séduit)⁴⁹ ; jouant un rôle dirigeant lors de la révolution de 1911 dans sa province ; puis, à la suite d'un voyage d'études en Europe en 1913 (où il a emmené Li Yizhi comme interprète), promoteur de la modernisation de la société et de l'économie de sa province natale. C'est en fait à lui qu'on doit l'un des premiers projets, encore peu au point techniquement, de reconstruction moderne du système d'irrigation du Longdong, à tel point que Li Yizhi n'a pas hésité à intituler l'essai commémoratif qu'il lui a consacré beaucoup plus tard, « Guo Xiren, à qui revient le premier le mérite du canal Jinghui » (涇惠渠之首功者郭希仁). Dès 1914 Guo Xiren avait pris contact avec Zhang Jian 張謇, le fameux lettré et industriel du Jiangsu auquel j'ai déjà eu l'occasion de faire allusion, fondateur l'année suivante de la première école chinoise d'ingénierie civile, et qui venait d'être mis à la tête d'un Bureau national d'hydraulique (全國水利局) au gouvernement central — il le contacte, donc, pour attirer son attention sur l'importance du problème de l'irrigation au Shaanxi. Il est nommé chef du bureau hydraulique de la province, nouvellement créé, à la fin de 1917 (sous l'autorité de Chen Shufan, donc), et un peu plus tard il s'arrange, semble-t-il, avec les rebelles basés à Sanyuan pour aller étudier le site

⁴⁹ D'après un texte commémoratif de Li Yizhi sur Guo Xiren, c'est lui qui serait allé le voir, à la demande de Jing Wumu, pour le faire adhérer; cette visite ne peut se situer qu'au moment du passage de Li Yizhi au Shaanxi avant son départ pour l'Allemagne.

du canal⁵⁰. Enfin, c'est lui qui, à la veille de sa mort, finira par faire revenir Li Yizhi au Shaanxi pour prendre la direction de l'irrigation dans la région — mais c'est là une autre histoire, dont je parlerai plus tard.

En fait, autant les contradictions, voire les tourments politiques d'un personnage comme Guo Xiren, et certainement pas mal d'autres de sa génération et de sa formation au Shaanxi dans ces années difficiles de transition entre l'empire et la république, sont gommées dans l'essai biographique de Mi Zankuang sur Liu Zhenhua, qui encore une fois le traite de vieux réactionnaire, autant on les voit honnêtement (et respectueusement) exposées, ces contradictions, dans un essai le concernant et dans une biographie chronologique qui ont été également publiées dans la collection des *Wenshi ziliao* du Shaanxi. Mais la différence, c'est que ces textes ont été rédigés avant 1949 (l'essai est daté de 1941, et la biographie est exactement de la même cuvée), d'une part ; et d'autre part, c'est qu'il s'agit d'un volume beaucoup plus tardif des *Wenshi ziliao* (1989), et je me demande — ce serait à voir de plus près — si la différence d'époque ne pourrait pas expliquer, chez les responsables de la collection, un certain œcuménisme ou au moins une certaine ouverture idéologique autorisant la republication de textes d'« ancien régime », en quelque sorte, qui auraient été inacceptables au début des années 1960, et qui contrastent fortement avec la stridence idéologique des textes qui étaient publiés alors.

Histoire de la Jingguo jun (suite)

Mais j'arrête là cette digression un peu longue sur Liu Zhenhua, Guo Xiren et les *Wenshi ziliao*, et j'en reviens à mon rappel des premières années de l'histoire politico-militaire du Shaanxi. J'en étais donc aux premiers mois de 1918, lorsque, mis en difficulté par l'arrivée des troupes de Liu Zhenhua au Shaanxi, et conscients des problèmes suscités par leurs divisions et par leurs rivalités, les chefs de la Jingguo jun décident de faire appel à un illustre fils du pays, Yu Youren, alors en exil à Shanghai, et qui est un proche partisan de Sun Yat-sen, pour qu'il revienne assumer le commandement général d'une Jingguo jun unifiée. C'est donc ce qu'il fait, dès son retour à Sanyuan (dont il était originaire) en août 1918, et, comme nous l'avons vu, en quelques mois il réussit de façon assez remarquable à réorganiser et à discipliner les forces rebelles, et à leur tailler une zone d'influence couvrant 14 sous-préfecture dans la région du Guanzhong. Nous avons aussi vu que ces succès avaient été assez impressionnants pour que le gouvernement de Pékin dépêche des corps de troupes depuis plusieurs provinces pour aller combattre la Jingguojun. De ce fait, celle-ci se retrouve pendant toute l'année 1919 isolée dans son territoire sur la rive gauche de la Wei, et dans une situation extrêmement précaire. Et c'est donc à ce moment critique que j'avais dû m'arrêter il y a huit jours.

Par contraste, la situation de l'enclave « révolutionnaire » (ou se voulant telle) dirigée par Yu Youren s'améliore quelque peu dans la deuxième moitié de 1920⁵¹, et cela, pour des raisons qui tiennent essentiellement à de nouveaux développements sur le plan national. D'abord, le premier grand conflit entre coalitions de seigneurs de la guerre, qui oppose entre eux les militaristes du nord héritiers du système Yuan Shikai, éclate à l'été de cette année. Il voit s'affronter, d'un côté, la clique dite du Zhili (la province métropolitaine), alliée à celle dite du Fengtian (le Fengtian étant l'ancienne appellation de la Mandchourie sous les Qing) ; et de

⁵⁰ Liu Yunchen 劉允臣, l'auteur de son *nianpu*, avec qui il est en contact à Sanyuan (début 1918 ?) pour aller voir le site du Longdong (cf. *nianpu*, p. 39), est donné comme conseiller (*guwen*) de Hu Jingyi dans l'organigramme de la « 4^e route » de la Jingguojun.

⁵¹ En fait dès la fin 1919, après que le territoire dépendant de Sanyuan a été réduit à une dizaine de districts à l'est de la Jing, les deux « routes » à l'ouest (Guo Jian et Fan Zhongxiu) ayant été incorporées (avec l'accord de Yu Youren) à l'armée de Xu Lanzhou 許蘭洲, le chef de l'armée du Fengtian envoyée au Shaanxi par Duan Qirui.

l'autre la clique dite Anfu, ou parfois du Anhui⁵². (Mais comme je l'ai déjà précisé, ces appellations ne correspondent que très partiellement, ou pas du tout, aux territoires effectivement contrôlés par les principaux protagonistes ; au début des années 1920 le chef de la clique du Fengtian était Zhang Zuolin 張作霖, basé à Moukden — donc effectivement au Fengtian —, tandis que celui de la clique du Zhili était Wu Peifu 吳佩孚, dont le quartier général et la base stratégique se trouvait non pas au Zhili, mais à Luoyang dans la partie ouest du Henan⁵³ ; dans tous les cas, l'un et l'autre étaient des seigneurs de la guerre extrêmement puissants et à la tête de forces considérables.)

Ce conflit, pour y revenir, se conclut dès le mois de juillet 1920 par la défaite des militaristes de la clique Anfu. Cela signifie, sur le plan politique, la chute de Duan Qirui à Pékin, et par conséquent l'affaiblissement de ses protégés au Shaanxi, Liu Zhenhua et surtout Chen Shufan, donc les ennemis en quelque sorte institutionnels de la Jingguo jun. Ceci est un premier point. L'autre raison pour laquelle la pression sur les forces centrées à Sanyuan se relâche quelque peu, c'est qu'aussitôt après leur victoire sur la clique Anfu, les seigneurs de la guerre de la clique du Zhili et Zhang Zuolin, le chef du parti du Fengtian, ont commencé à se disputer le contrôle du pouvoir à Pékin, si bien qu'ils sont trop occupés pour pouvoir consacrer beaucoup d'attention à la lutte contre le mouvement de Yu Youren au Shaanxi.

J'exposerai le moment venu comment ce dernier a tenté de mettre à profit ce répit, qui coïncide d'ailleurs avec la grande famine de Chine du Nord en 1920 et 1921 et avec la présence au Shaanxi de représentants des organisations philanthropiques internationales, pour essayer de lancer un certain nombre de réformes dans la zone du Weibei — de réformes de l'éducation, par exemple, pour lesquelles il a bénéficié de l'aide d'étudiants progressistes venus des grandes villes du pays, où le mouvement du 4 mai 1919 était encore en plein essor, et qui étaient prêts à participer à l'éducation des masses dans une région aussi loin de tout (vu de Pékin ou de Shanghai) que Sanyuan et le Weibei ; mais surtout, Yu Youren a tenté à ce moment de démarrer, lui aussi, des travaux pour remettre en service le canal Longdong avec l'aide d'ingénieurs formés aux techniques modernes, et il a mis en place à cet effet un comité et un bureau d'ingénierie à Sanyuan. J'y reviendrai bien sûr le moment venu, d'autant que c'est un exemple de plus où l'historiographie chinoise essaye d'associer Li Yizhi à des projets émanant de forces progressistes qui l'ont effectivement sollicité (après tout Yu Youren était un vieux camarade d'études), mais auxquelles il n'avait apparemment aucun désir de répondre à ce moment.

Quoi qu'il en soit, ces projets n'ont guère de suite dans l'immédiat, car la situation de l'enclave gouvernée par Yu Youren et ses compagnons se dégrade sérieusement, encore une fois, dans le courant de 1921 — et cela, de nouveau, pour des raisons directement en rapport avec les grandes manœuvres des seigneurs de la guerre qui dominent la scène nationale. La coalition dite du Zhili a vaincu, comme nous venons de le voir, celle dite du Anhui (ou Anfu) à l'été 1920. L'une des conséquences de cette victoire, c'est que les vainqueurs cherchent à se partager les dépouilles, c'est-à-dire les territoires qui étaient précédemment sous le contrôle de seigneurs de la guerre appartenant à la clique Anfu, dont bien sûr le Shaanxi, où règnent deux clients du « Anfuiste » en chef, Duan Qirui (jusqu'alors le premier ministre), c'est-à-dire Chen Shufan et Liu Zhenhua. Ces marchandages entre vainqueurs ont créé un certain flottement au Shaanxi, comme nous venons de le voir, et celui-ci a redonné une certaine liberté d'initiative aux chefs de la Jingguo jun ; mais ce flottement n'a duré que quelques mois.

Celui qui au plan national est en position de décider d'à peu près tout à ce moment, c'est Wu Peifu, dont la base stratégique est donc située à Luoyang, au Henan, et dont un article du *Times* de Londres, en novembre 1921, dit qu'il « est considéré par beaucoup de Chinois éclairés

⁵² Anfu est le nom du « club ». Semble signifier Anhui et Fujian (e.g. MacNair, *China in Revolution*, 1931, p. 50)

⁵³ Plus exactement, le chef est Cao Kun 曹錕, *dujun* du Zhili, basé à Baoding, mais le pouvoir militaire est d'abord entre les mains de son principal général, Wu Peifu.

comme le principal espoir du pays ». Hiérarchiquement, Wu Peifu n'est que le second personnage de la clique du Zhili, mais militairement c'est le plus puissant, et de loin. Il est en tout cas bien décidé à faire repasser le Shaanxi sous la coupe de son organisation. Un autre seigneur de la guerre appartenant au groupe, un nommé Yan Xiangwen 閻相文, est donc choisi pour aller occuper le poste de gouverneur militaire (de *dujun*) à Xi'an, que Chen Shufan est par conséquent prié de libérer — et je précise au passage que toutes ces nominations et destitutions passent par le gouvernement de Pékin et sont très officielles, même si les décisions sont bien sûr prises ailleurs. Quoi qu'il en soit, Chen Shufan fait des difficultés pour quitter Xi'an, il demande un délai : on dit qu'il veut prendre le temps de rassembler ses troupes, qu'il emmènera avec lui comme on le faisait toujours dans ces circonstances ; et surtout, on dit qu'il ne veut pas partir avant la prochaine récolte d'opium, qui pourrait lui rapporter une dizaine de millions de dollars — Chen Shufan, comme je l'ai déjà dit, était un des adeptes les plus enthousiastes de la culture illégale de l'opium, c'est-à-dire que dans certains districts au moins il imposait de tels impôts que les paysans ne pouvaient pas s'en sortir sans remplacer la culture des céréales ou du coton par celle du pavot : et ils étaient taxés doublement à ce titre, d'abord sous forme d'amende (puisque c'était illégal), et ensuite sous forme d'impôt sur la production et la vente⁵⁴.

En tout cas, puisque Chen Shufan ne veut pas bouger, on décide d'user de la force. Wu Peifu désigne pour escorter Yan Xiangwen jusqu'à Xi'an deux chefs d'armée, dont le plus réputé pour l'efficacité et la discipline de ses troupes est un personnage déjà assez connu dans le petit monde des militaristes, et même dans celui des étrangers en Chine, et qui est appelé à un très grand avenir : c'est Feng Yuxiang 馮玉祥. Feng Yuxiang avait déjà quelque expérience du Shaanxi, où il semble d'ailleurs avoir acquis une certaine popularité au moment de son premier passage dans la région, en 1914 : il était alors un des principaux lieutenants de Lu Jianzhang dans sa campagne contre Bai Lang, le « Loup Blanc », et à en croire au moins James E. Sheridan, l'auteur de sa biographie la plus connue, *Chinese Warlord : The Career of Feng Yü-hsiang* (Stanford, 1966), tout le mérite des batailles livrées contre le Loup Blanc au Shaanxi en 1914, au terme desquelles il aurait été définitivement anéanti, serait à attribuer à la brigade de Feng Yuxiang⁵⁵.

C'est au printemps 1921 que les forces de Yan Xiangwen, celles de Feng Yuxiang et celles d'un troisième militariste, un certain Wu Xintian 吳新田, pénètrent au Shaanxi, et après quelques jours de combat la brigade spéciale de Feng Yuxiang (« spéciale » parce qu'elle dépend directement du gouvernement et n'est pas placée sous le contrôle d'un gouverneur militaire, autrement dit c'est son armée personnelle) s'empare de Xi'an et contraint Chen Shufan à la fuite. (Il tentera de se tailler un nouveau domaine dans le sud du Shaanxi, qui semble avoir été une zone encore plus ingouvernable que le Guanzhong, mais il en sera de nouveau chassé quelques mois plus tard, cette fois par Wu Xintian, qui s'installe à sa place dans la région.) Son associé Liu Zhenhua, quant à lui, qui a le titre de gouverneur civil de la province, comme nous l'avons vu, l'a discrètement trahi en faisant des ouvertures aux nouveaux représentants de la clique du Zhili et en abandonnant son affiliation à la clique Anfu. Décrit dans toutes les sources comme un sycophante de première classe, Liu Zhenhua amadou Feng Yuxiang en adoptant tous ses dadas, à commencer par le fait de lire la bible et d'aller à l'église, et devient même son frère juré. Et en effet, il reste en poste, et restera même à Xi'an beaucoup plus longtemps que tous les autres : nous le retrouverons en bonne place deux ans plus tard, lorsque les projets de Li Yizhi sembleront vouloir se concrétiser avec l'aide de la CIFRC.

⁵⁴ Sur le problème de l'opium au Shaanxi, voir le cours 2005-2006.

⁵⁵ En revanche Zhang Fang 張鈺, « 白朗義軍的興滅 » (in *Fengyu manman sishi nian* 風雨漫漫四十年, Pékin, 1986, p. 159-165), ne mentionne même pas son nom et dit que Bai Lang et ses forces ont été anéantis au Henan, après avoir quitté le Shaanxi.

Les événements qui suivent l'expulsion de Chen Shufan sont de toute façon assez rocambolesques (si l'on en croit surtout les souvenirs de certains auteurs des *Wenshi ziliao*), mais ce n'est pas ici le lieu de m'y attarder. Yan Xiangwen prend possession de son poste de *dujun*, où il ne semble pas avoir fait grand-chose. Selon certaines indications c'était un opiomane qui passait souvent plusieurs jours d'affilée sans quitter son lit, et de toutes façons un personnage assez inconsistant. Le véritable homme fort de la situation, c'est Feng Yuxiang, à qui ses succès contre Chen Shufan ont valu la promotion de son armée au statut (et à l'effectif) d'une division, lui-même en étant bien sûr le général. Yan Xiangwen, complètement dépassé par les événements, se suicide en août de cette même année 1921, par overdose d'opium, et pour des raisons qui ne sont d'ailleurs pas entièrement claires ; et aussitôt après, Feng Yuxiang est nommé à sa place gouverneur militaire du Shaanxi. On peut donc dire que son ascension au statut prestigieux de *dujun* a été foudroyante.

C'est là probablement le moment de m'arrêter quelques instants sur le personnage pittoresque, pour dire le moins, de Feng Yuxiang, assurément l'un des trois ou quatre « super-seigneurs de la guerre » (si l'on peut dire) au milieu des années vingt, et sur le caractère très spécial de son style de gouvernement (ou plutôt de commandement), sur lequel on a beaucoup de témoignages. Contrairement à Wu Peifu ou Liu Zhenhua, qui avaient quand même atteint le grade d'étudiant confucéen avant de tenter leur chance dans les armes à la faveur des circonstances troublées de la fin des Qing, et comme en fait la majorité des seigneurs de la guerre, Feng Yuxiang était d'extraction extrêmement modeste et avait reçu une éducation plus que rudimentaire : il était fils de soldat (ce n'était pas un paysan, comme on le dit parfois), et était devenu très vite lui-même soldat, un peu avant le tournant du siècle, d'abord dans l'armée du Anhui, et ensuite (après 1900) dans une unité dépendant de Yuan Shikai à Tianjin, et plus tard encore en Mandchourie. Pendant ces dernières années du régime impérial son zèle et son désir d'apprendre lui avaient valu un avancement rapide. Au moment de la chute des Qing (à laquelle il n'a pas participé activement, même s'il avait été converti aux idées anti-mandchoues quelques temps après la mort de l'empereur Guangxu, à la fin de 1908), il était commandant d'un bataillon.

Dès 1905, alors qu'il servait à Tianjin, Feng Yuxiang avait été remarqué par un de ses supérieurs, un représentant éminent du système Beiyang édifié par Yuan Shikai, qui n'était autre que Lu Jianzhang, le futur *dujun* du Shaanxi en 1914. Or, c'est à son amitié avec Lu Jianzhang (ainsi qu'à ses talents de chef, dont je vais tout de suite redire un mot) que Feng Yuxiang doit son ascension rapide au début de la république. Dès 1912 il est recruté par Lu Jianzhang pour être le chef d'un des cinq bataillons d'élite que le président de la république tout juste installé, Yuan Shikai, a fait organiser pour lui servir de garde rapprochée, et en même temps de police politique. Comme nous l'avons vu, Feng Yuxiang suit Lu Jianzhang dans sa campagne de 1914 contre les rebelles paysans du Henan infiltrés au Shaanxi, où il semble avoir remporté les succès les plus brillants, qui lui valent d'être placé à la tête d'une « brigade mixte » indépendante, laquelle va être en fait le noyau de son armée personnelle — de son armée de seigneur de la guerre. Un peu plus tard, en 1915, il est envoyé avec une partie de son unité au Sichuan pour participer aux opérations destinées à contenir les mouvements de rébellion militaire qui se sont déclarés dans le Sud-ouest en opposition aux ambitions impériales de Yuan Shikai (auxquelles j'avais fait allusion dans mon cours d'introduction) ; à cette occasion d'ailleurs il louvoie avec quelque difficulté entre les sollicitations des forces anti-Yuan Shikai, qui semblent avoir le vent en poupe, et celles de son patron (qui est aussi devenu son parent par alliance), Lu Jianzhang, qui est pour sa part un partisan inconditionnel de Yuan Shikai. Dans tous les cas, il réussit à sortir de ce dilemme sans dommage, retourne en 1916 au Shaanxi, où il reconstitue sa brigade, et emmène peu après celle-ci du côté de Tianjin sur ordre du premier ministre et ministre de la guerre, Duan Qirui.

Les deux années suivantes dans la carrière de Feng Yuxiang sont trop compliquées pour pouvoir être facilement résumées, et aussi bien les détails n'ont pas d'importance ici. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Feng a réussi à négocier avec succès diverses crises au cours desquelles il a été mêlé, souvent sans l'avoir lui-même cherché, aux conflits incroyablement compliqués entre factions issues de l'armée du Beiyang, et au terme desquelles il a acquis une certaine notoriété. Au bout du compte il se retrouve pendant deux ans (jusqu'en 1920) en garnison à Changde, dans la province du Hunan, en ayant réussi à conserver intactes ses forces, qui sont à sa dévotion, et qui à ce moment se montent à une dizaine de milliers d'hommes. À la fin de 1920 il est transféré dans le sud du Henan, où il reste quelques mois, avant d'être envoyé au Shaanxi par Wu Peifu, qui après la défaite de la clique Anfu est devenu le patron *de facto* de la clique du Zhili ; et nous le retrouvons donc à Xi'an, nommé gouverneur militaire du Shaanxi après le suicide de Yan Xiangwen au milieu de 1921.

Mais ce bref résumé de la carrière de Feng Yuxiang, jusqu'à ce moment où je m'étais arrêté, ne suffit pas. Certes, à bien des égards Feng est un seigneur de la guerre comme les autres, au sens où sa préoccupation centrale, son impératif absolu, c'est de garder ses forces intactes, ou plutôt de les augmenter chaque fois qu'il en a la possibilité, et de préserver leur loyauté et le contrôle absolu qu'il exerce sur elles, ce qui suppose entre autres choses de s'assurer les financements nécessaires, par quelque moyen que ce soit. Pour cette raison il ne recule pas devant les manœuvres déloyales, les coups tordus et les retournements d'alliance bruyamment annoncés par circulaire télégraphique qui sont le pain quotidien des seigneurs de la guerre. Mais par d'autres côtés son style et ses méthodes sont très différents de ceux de la plupart de ses collègues. Soldat d'extraction modeste et sorti du rang, comme nous l'avons vu, Feng Yuxiang s'est très tôt persuadé que pour s'assurer de la loyauté de ses troupes, il fallait d'abord abolir le fossé d'incompréhension et de morgue qui sépare ordinairement les officiers des simples soldats, être proche de ceux-ci, leur garantir des conditions de vie décente, travailler à les instruire, et non seulement à les instruire mais encore à les endoctriner inlassablement, et si possible en personne, afin de leur insuffler les idéaux de renouveau patriotique qui donneront un sens aux sacrifices qu'implique leur condition même de soldats. Et aussi, se donner soi-même en modèle en affectant la simplicité et l'austérité (comme on le voit sur la photo ci-contre, d'un style très différent de celle de Liu Zhenhua montrée ci-dessus), et maintenir au sein de la troupe une stricte discipline de vie (en plus de la discipline tout court) afin d'en faire un modèle de comportement aux yeux des populations, en même temps qu'une force de progrès.



On est donc assez loin de l'ordinaire des seigneurs de la guerre, et ce sont en fait ces aspects que je viens de mentionner, et aussi un sens certain de la communication, qui ont valu assez tôt à Feng Yuxiang une indéniable popularité, en particulier mais pas seulement auprès des étrangers ; et bien sûr ces derniers, au moins certains d'entre eux, étaient particulièrement séduits par le fait que Feng Yuxiang s'était converti au christianisme (il avait été baptisé en 1914 par un pasteur chinois méthodiste), et qu'il dépensait beaucoup d'efforts pour convertir ses troupes : la lecture de la bible et les prêches nationalistes étaient en quelque sorte les deux mamelles de sa propagande interne. La presse l'appelait « le général chrétien », avant d'ailleurs de l'appeler (après 1927) le « général bolchévique », à la suite d'un changement d'alliances politiques et idéologiques dont je parlerai plus tard, mais qui dans tous les cas n'a jamais fait de lui un communiste, loin de là.

On a beaucoup glosé, et même daubé, sur la nature exacte des convictions chrétiennes de Feng Yuxiang et sur les véritables raisons de sa conversion. Ce qui paraît certain, c'est qu'il a été à un certain moment de sa vie impressionné par le dévouement et le désintéressement des missionnaires (et nous retrouvons là un point que je développerai plus tard, à savoir que les missionnaires opérant à l'intérieur du pays étaient un des vecteurs de la philanthropie internationale en Chine) ; en outre, le style de vie des convertis qu'il avait l'occasion d'observer correspondait à certaines des idées qu'il entretenait sur le genre de comportements qu'à ses yeux il fallait absolument encourager pour que les masses chinoises arrivent un jour à s'extraire de leur misère morale et matérielle et à se débarrasser du joug de l'impérialisme ; car s'il est au moins un but que Feng Yuxiang a poursuivi sans relâche et avec la plus extrême sincérité tout au long de sa carrière, en dehors de la préservation de son propre pouvoir, c'est incontestablement de libérer la Chine. Ces comportements, donc, c'était l'égalitarisme dans l'éducation, la moralité, l'ardeur au travail, le sens de l'ordre ; et aussi, de ne pas jouer, de ne pas fumer l'opium et de ne pas bander les pieds des filles — autant d'impératifs, soit dit en passant, que défendaient aussi bien des progressistes comme ceux que nous avons rencontrés au Shaanxi dans le milieu de Li Yizhi ou de Guo Xiren, qui n'étaient pas chrétiens mais confucianistes ou bouddhistes (ou les deux à la fois).

Le comportement discipliné des troupes de Feng Yuxiang, qui se doublait d'ailleurs d'une extrême efficacité au combat, a été très admiré par les étrangers, au moins à une certaine époque de sa carrière qu'on peut faire débiter avec les deux années passées à Changde en 1919 et 1920 — consacrées exclusivement à l'entraînement et à l'endoctrinement de ses hommes —, et qui continue pendant son court passage au Shaanxi (sur lequel je vais tout de suite revenir), ses quelques mois comme gouverneur militaire du Henan en 1922, et ses deux ans de garnison au sud de Pékin, jusqu'à la deuxième guerre entre les cliques du Zhili et du Fengtian, en 1924. Au cours de celle-ci il trahit proprement son allié de la clique du Zhili, Wu Peifu, et s'empare de Pékin pour son propre compte et pour celui de Zhang Zuolin, qu'il était pourtant supposé attaquer (mais il se feront la guerre un an plus tard). À cette occasion, je le rappelle en passant, Feng Yuxiang réalise un autre coup, qui lui attirera beaucoup plus de protestations de tous les côtés : il expulse de la cité interdite l'ex-bébé empereur, Puyi. Mais il y a eu un film célèbre sur les malheurs de Puyi, et je n'insiste donc pas.

Lorsque les forces de Feng Yuxiang, qui ont été entre temps expulsées de la région de Pékin par celles de Zhang Zuolin, reviendront au Shaanxi à la fin de 1926, en revanche, et pour y rester jusqu'en 1930, ce sera très différent, dans le sens où elles sont pendant cette période une véritable calamité pour la province, laquelle souffre en outre d'une terrible sécheresse depuis 1928 ; mais je reparlerai de tout cela en temps voulu.

Pour revenir sur la période qu'on pourrait dire de popularité internationale de Feng Yuxiang, et pour ne donner qu'un seul exemple, pendant qu'il est *dujun* du Henan en 1922 paraît dans le *Times* du 31 juillet un article intitulé « Des Oasis en Chine. Les trois bons *dujun*. Une population docile ». Les trois bons gouverneurs militaires en question, dont les régions échappent au chaos général parce qu'elles sont gouvernées de façon décente et se développent économiquement et socialement, ce sont Lu Yongxiang 盧永祥 au Zhejiang ; le célèbre Yan Xishan 閻錫山, qui a réussi à se maintenir 20 ans au Shanxi, la « province modèle » (et très admiré par Todd, soit dit en passant) ; et enfin, Feng Yuxiang au Henan. À propos de Feng Yuxiang l'article multiplie les anecdotes sur le bon comportement de son armée, sur son austérité personnelle et son mépris du décorum (on affirme qu'il a pris possession de sa nouvelle capitale provinciale à vélo), sa façon d'afficher ses convictions chrétiennes, l'ordre et l'hygiène qu'il a commencé de faire régner dans sa capitale, etc. La seule chose que regrette le *Times*, c'est qu'il soit aussi anti-britannique (il accuse les Anglais de laisser toute latitude à leurs alliés japonais) — et il l'était en effet. Et l'article conclut que si les choses ont une quelconque chance de s'améliorer en Chine, ce sera grâce à l'influence de ces trois hommes de

mérite et en dépit de la pagaille créée par les politiciens de Pékin, et que c'est rassurant de voir que l'art du gouvernement n'est pas complètement perdu en Chine et qu'il existe encore des patriotes sincères pour servir le public.

On voit donc que les seigneurs de la guerre n'avaient pas toujours mauvaise presse, et qu'ils savaient soigner leur image. Mais pour en revenir à Feng Yuxiang au Shaanxi en 1921 — après l'expulsion de Chen Shufan, donc, et alors que la Jingguo jun est toujours active au nord de la Wei —, on a le témoignage très intéressant d'un officier américain qu'il avait invité à venir le voir à Xi'an au début de 1922. Cet officier, c'est Joseph Stilwell, qui sera une vingtaine d'années plus tard, pendant la guerre du Pacifique, l'un des généraux les plus prestigieux de l'armée américaine, et aussi une célébrité en Chine, car il remplit les fonctions de chef d'état-major allié auprès du généralissime Chiang Kai-shek, qu'il méprise d'ailleurs cordialement (il l'appelle « the peanut ») ; Chiang le déteste tout aussi cordialement et n'a de cesse de lui mettre des bâtons dans les roues, et finira au bout du compte par obtenir son limogeage. Mais en 1922 Stilwell n'est encore que capitaine, et attaché militaire à la légation des États-Unis à Pékin. L'année précédente, en 1921, il avait été détaché auprès de la CIFRC pour servir comme ingénieur en chef d'un programme de construction routière au Shanxi — chez le seigneur de la guerre Yan Xishan, dont il vient d'être question —, où il avait passé quatre mois, et l'efficacité de son travail était venue aux oreilles de Feng Yuxiang, au Shaanxi. Celui-ci l'invite donc pour étudier un projet de modernisation de la grand-route entre Tongguan et Xi'an, qui à cette époque n'est absolument pas carrossable — toujours en coopération avec la CIFRC.

Stilwell a laissé une masse énorme d'archives, de correspondances, et de notes au jour le jour, un peu comme Todd (qui construisait également des routes en Chine à la même époque, c'est-à-dire pendant et tout de suite après la grande famine de 1920). Je ne les ai pas consultées, mais elles ont été exploitées de la façon la plus minutieuse par Barbara Tuchman dans sa biographie classique de Stilwell, parue en 1970, sur laquelle je me base donc⁵⁶. Le témoignage de Stilwell sur son périple au Shaanxi est d'un grand intérêt, car, militaire jusqu'au bout des ongles, et de plus parlant bien le chinois, c'était un observateur aigu et qui ne s'en laissait pas conter. Dès qu'il a pénétré au Shaanxi (par Tongguan), les traces de l'administration de Feng Yuxiang sont partout : soldats disciplinés qui défilent dans les rues en chantant des hymnes chrétiens adaptés à des thèmes militaires et patriotiques, murs couverts de slogans invitant à ne pas fumer et ne pas boire, à être honnête et travailler dur dans les champs, à respecter ses parents, etc. (exactement ce que les fonctionnaires de l'empire affichaient en leur temps), cours d'alphabétisation pour les troupes, et tout un programme d'amélioration de l'agriculture et de l'irrigation dont on ne voit cependant pas le moindre début de réalisation. En revanche on est obligé de traverser des « zones de banditisme » le long de la route qui conduit à Xi'an.

À Xi'an, où il arrive le 3 avril 1922, Stilwell est immédiatement reçu par Feng Yuxiang. Celui-ci le frappe par son absence de grands airs et lui fait visiter ses arsenaux et ses casernes, où l'on voit des soldats faire la sieste en lisant la bible, s'entraîner au gymnase, apprendre à lire, et s'initier à divers métiers artisanaux dans des ateliers. La propreté et la correction des soldats de Feng Yuxiang frappe beaucoup Stilwell, et même la propreté de leurs fusils (il n'est pas capitaine d'infanterie pour rien). Les baraquements sont ornés de cartes de Chine où les territoires cédés aux puissances étrangères sont peints en rouge vif. Bien que Feng Yuxiang semble plus intéressé à recueillir des informations sur les derniers armements modernes (totalement inutiles en la circonstance, d'après Stilwell, mais Feng y tient beaucoup) qu'à discuter du programme routier, celui-ci démarre néanmoins, mais pour s'interrompre assez vite car la première guerre entre les factions du Zhili et du Fengtian vient d'éclater, et Feng Yuxiang doit quitter la province en hâte à la tête de ses troupes pour participer aux combats. Mais il a

⁵⁶ Barbara W. Tuchman, *Stilwell and the American Experience in China, 1911-45*, New York, Macmillan, 1970, p. 77-83.

suffisamment impressionné son hôte pour que celui-ci (qui conservera d'ailleurs avec lui des liens amicaux dans les années suivantes) considère que, si on lui en avait laissé le temps, Feng Yuxiang — « le seul homme », dit-il, « à avoir montré si peu que ce soit qu'il était en faveur de la loi et de l'ordre et pour un gouvernement décent » — aurait peut-être réussi à éradiquer le banditisme au Shaanxi, à établir son contrôle sur l'ensemble de la province, et à interdire la culture de l'opium.

De fait, l'administration de Feng Yuxiang au Shaanxi, qui reposait en effet sur des grands projets de réforme et de moralisation de la société, n'a duré que quelques mois et il n'a pas pu réaliser grand-chose. De toute façon, la situation dont il avait hérité était proprement abominable, à commencer par le fait que Xi'an ne contrôlait qu'une toute petite partie de la province, et que même cette petite partie (en gros, la rive droite de la Wei dans la région du Guanzhong) était en proie au banditisme le plus virulent et dans un état avancé de crise économique ; d'une manière générale, d'ailleurs, le Shaanxi passait alors pour une des provinces les plus déshéritées et les plus ingouvernables du pays. Mais, pour y revenir, l'un des principaux problèmes auquel doit s'attaquer Feng Yuxiang une fois qu'il est devenu gouverneur militaire, c'est la présence de la Jingguo jun au nord de la rivière.

D'une certaine manière, le problème s'est résolu de lui-même — je veux dire, au prix de combats en fin de compte assez limités — car l'arrivée au printemps 1921 des forces de la clique du Zhili envoyées par Wu Peifu n'a fait qu'accélérer un mouvement de défections parmi les lieutenants de Yu Youren qui était déjà bien engagé. Les articles sur la Jingguo jun dans les *Wenshi ziliao* énumèrent tristement les « routes » de l'armée de Yu Youren dont les commandants passent l'un après l'autre à tel ou tel ennemi — tel seigneur de la guerre adhérent de la clique du Fengtian venu du Gansu pour participer à la répression contre la Jingguo jun, ou alors Chen Shufan lui-même, avant son éviction par Feng Yuxiang, et ensuite, donc, les forces du Zhili. En effet, après l'installation de Feng Yuxiang à Xi'an, la grande force d'attraction pour des chefs rebelles épuisés par quatre années de combats et désormais sans aucune chance de s'emparer de la capitale de la province, et alors que la région du Weibei continue d'être affamée et que la discipline semble s'être beaucoup dégradée — la grande force d'attraction, c'est la promesse d'être intégrés avec leurs troupes, et avec une promotion à la clé et l'assurance d'une paye régulière, aux forces gouvernementales, qui sont aussi celles du parti alors le plus puissant en Chine.



GENERAL HU CHING-YI
Honorable Chairman of the Board of Trustees of the Wei Peh
Irrigation Work.

Le plus en vue parmi ces nouveaux ralliés, c'est Hu Jingyi, probablement le plus brillant parmi les chefs de guerre de la Jingguo jun⁵⁷. Hu Jingyi a d'ailleurs profité des circonstances pour agrandir son propre domaine, ainsi que son influence. Il semble de toutes façons que son ralliement aux forces du Zhili n'ait été que partiel — il est officiellement qualifié de « provisoire » : il garde non seulement son armée, qui devient la première division de l'armée provinciale du Shaanxi, mais également le contrôle d'une bonne partie de la région du Weibei, où il est largement indépendant. Il semble qu'il continue d'être basé à Sanyuan, où, nous dit-on, il aurait pris soin de saccager le siège de la Jingguo jun, de détruire les archives et de s'emparer des sceaux. Un détail parlant, c'est que d'après la biographie chronologique de Guo Xiren, lorsque celui-ci, mourant, réussit à faire revenir Li Yizhi au Shaanxi pour le remplacer

⁵⁷ D'après Ru Yuli, « Shaanxi Jingguojun de shimo », p. 11, Hu Jingyi aurait envoyé des émissaires auprès de Wu Peifu pour proposer son ralliement à l'armée du Zhili dès le lendemain de la victoire de Wu dans la guerre contre le Anfu.

comme chef du bureau d'hydraulique — on est alors dans la seconde moitié de 1922, après le départ de Feng Yuxiang et alors que Liu Zhenhua a hérité des fonctions de gouverneur militaire —, l'invitation aurait en fait été adressée à la fois par Guo lui-même et par le général Hu Jingyi⁵⁸. Et comme nous l'avons vu, en 1923 celui-ci est désigné comme « président honoraire » de comité d'irrigation du Weibei (ci-dessus).

Quoi qu'il en soit, dès avant le retournement de Hu Jingyi, Yu Youren, lâché par un nombre croissant de ses compagnons, a abandonné Sanyuan. Escorté par un des derniers irréductibles, qui n'est autre que Yang Hucheng, il va se réfugier à Fengxiang 鳳翔, dans l'ouest du Guanzhong. C'est là qu'à lieu le dernier rassemblement de ce qui reste encore de la Jingguo jun, en mai 1922. Yu Youren quitte le Shaanxi en juin : il descend au Sud, au Sichuan, et de là regagne une nouvelle fois Shanghai, le refuge de tous les révolutionnaires en difficulté. Yang Hucheng, quant à lui, livrera encore quelques combats avec son régiment — la capture d'un convoi d'armes lui a donné un bref coup de fouet ; et en fin de compte, après la victoire des forces du Zhili dans le conflit auquel était allé se joindre Feng Yuxiang, il abandonne définitivement et, au terme d'un périple décrit, là encore, comme héroïque, trouve refuge dans le nord de la province, à Yulin.

Pour conclure, je voudrais encore une fois souligner les difficultés présentées par les sources dès lors qu'on essaye d'obtenir une image un peu complète et contrastée. L'épisode du gouvernement militaire de Feng Yuxiang au Shaanxi apparaît sous une lumière très différente suivant les auteurs. Dans la monographie de Sheridan, par exemple, la présence de Liu Zhenhua n'est même pas mentionnée, alors qu'il occupait les fonctions de gouverneur civil de la province, qu'il s'est tout de suite mis au service de Feng, et que plusieurs témoignages nous assurent qu'ils sont devenus frères jurés ; de même, les indications de Sheridan sur la Jingguo jun et sur le ralliement de Hu Jingyi sont assez confuses. En revanche, ses descriptions sur les efforts de Feng Yuxiang pour réorganiser et surtout pour moraliser les quelques zones du Shaanxi qu'il contrôlait, à commencer par la ville de Xi'an elle-même, confirment les impressions de Stilwell (qu'il ne mentionne pas — la biographie de Tuchman est en effet parue après son ouvrage) ; il cite même certains témoignages qui semblent indiquer que les habitants de Xi'an étaient exaspérés par le zèle de Feng Yuxiang à tout réformer et tout nettoyer, et par ce qu'un témoin, apparemment occidental, appelle sa « bonté tyranniquement oppressive ». De leur côté, les auteurs des *Wenshi ziliao* qui parlent du Shaanxi au même moment ne disent pas un mot de tous ces aspects qui frappaient tant les témoins étrangers, et considèrent l'histoire de la région à travers le prisme de l'opposition entre progressistes et réactionnaires, symbolisés par Yu Youren et sa Jingguo jun d'un côté, Liu Zhenhua et Chen Shufan de l'autre.

Dans tous les cas, la fin de l'épisode de la Jingguo jun et la victoire temporaire des forces du Zhili au plan national correspondent au début d'une courte période de relative stabilité politique dans la région du Guanzhong, dont profitera d'abord l'inamovible gouverneur Liu Zhenhua, mais qui est aussi marquée, pour ce qui nous concerne, par le retour de Li Yizhi au Shaanxi, que je viens d'évoquer. C'est en effet pendant cette période que Li Yizhi va mettre en place le programme qui s'est finalement réalisé, encore que sous une forme quelque peu édulcorée, après 1930, et qu'il va tenter d'y associer Todd et la CIFRC. Mais les projets de reconstruction du canal Longdong formulés à ce moment n'étaient pas les premiers. Il me faudra donc de nouveau remonter un peu dans le temps pour voir comment, en dépit du contexte chaotique que j'ai évoqué aujourd'hui, on s'était déjà préoccupé de la réhabilitation de l'irrigation du Weibei ; en suite de quoi j'analyserai les efforts finalement avortés de Li Yizhi pour lancer ce projet qu'il avait tenté un moment de placer sous la protection de Liu Zhenhua et des seigneurs de la guerre du Guanzhong, jusqu'au jour où ces derniers ont commencé à se battre entre eux.

⁵⁸ Hu Jingyi avait déjà été à l'origine de la création de la Weibei shuili weiyuanhui, le rôle exact de Yu Youren étant mal établi (cf. plus bas).

6/4/05

Nous en étions arrivés à la période de quelques mois, en 1921-1922, pendant laquelle Feng Yuxiang, ayant été nommé gouverneur militaire du Shaanxi après le suicide du précédent titulaire, devient l'homme fort de la région — ou à tout le moins de la zone très limitée que contrôle Xi'an. À Xi'an, donc, Feng Yuxiang essaye d'appliquer un programme de réformes drastiques (en même temps que très idiosyncratiques), à propos duquel j'avais mentionné le témoignage assez vivant de l'attaché militaire américain Stilwell, qui se trouve là en avril 1922, et qui assiste en fait au départ en catastrophe de Feng et de ses troupes après que ce qu'on appelle la première guerre Zhi-Feng (entre les cliques du Zhili et du Fengtian) a éclaté et que Feng a donc été appelé à la rescousse. Les quelques réalisations de Feng Yuxiang en matière d'éducation, d'hygiène, d'ordre public, etc., ne survivent bien sûr pas à son départ. Après à peine douze mois de présence dans le Guanzhong des forces fameusement disciplinées de celui qu'on appelle le général chrétien, la situation revient d'une certaine manière à son point de départ — sauf que l'enclave dissidente et progressiste maintenue sur la rive gauche de la Wei par l'« Armée de pacification nationale » (la Jingguo jun) a été plus ou moins réduite. Comme nous l'avions vu, le général le plus puissant de la Jingguo jun, Hu Jingyi, a rallié le parti du Zhili et ses troupes sont devenues, au moins nominalement, une division des forces provinciales du Shaanxi, même si Hu Jingyi semble être resté largement indépendant dans son quartier général de Sanyuan. Quant au chef politique de la Jingguo jun, Yu Youren, un militant du Guomindang proche de Sun Yat-sen, il a dû abandonner Sanyuan dès l'été 1921, semble-t-il, et après une période d'errance à travers la région sous la protection de ses derniers lieutenants restés fidèles, il est finalement contraint de quitter le Shaanxi, en mai 1922.

Au milieu de 1922, la situation au Shaanxi est donc la suivante : à Xi'an, au moins, la totalité du pouvoir est entre les mains du seigneur de la guerre Liu Zhenhua, qui avait réussi à conserver ses fonctions de gouverneur civil pendant l'occupation de la région par les forces du Zhili, et qui a hérité en plus du poste de gouverneur militaire après le départ de Feng Yuxiang. Il conservera ces positions jusqu'à ce qu'il quitte à son tour le Shaanxi à la tête de ses forces, en 1925, pour aller combattre Hu Jingyi, devenu gouverneur militaire du Henan à l'issue de la deuxième guerre Zhili-Fengtian (en 1924) (je redirai la prochaine fois un mot de cet épisode, à la suite duquel Liu Zhenhua, battu à plate couture, a perdu son armée et a dû aller se réfugier au Shanxi, chez le seigneur de la guerre « modèle », Yan Xishan). Dans sa capitale provinciale, donc, Liu Zhenhua est à la tête de la bureaucratie attachée à son gouvernement et exerce son administration par l'intermédiaire de diverses agences spécialisées, comme par exemple le bureau d'éducation (*jiaoyu ting*) ou le bureau hydraulique (*shuili ju*). Il y a aussi une assemblée provinciale (*sheng yihui* 省議會), dont je n'ai pas vérifié le mode exact de désignation, mais il ne s'agissait certainement pas d'élections libres, ni même probablement d'élections tout court.

Cela dit, bien que nominalement capitale provinciale du Shaanxi, Xi'an ne contrôle en fait que la région centrale du Guanzhong, car le nord comme le sud de la province sont largement indépendants. Et même au Guanzhong, les capacités d'intervention administrative du gouvernement provincial semblent assez limitées car, d'une part, l'insécurité règne partout, et d'autre part, comme nous venons de le voir, la région au nord de la Wei (le Weibeï) est entre les mains des forces de Hu Jingyi et de ses lieutenants, lesquels n'acceptent l'autorité du gouvernement provincial que de façon conditionnelle.

Quoi qu'il en soit, et pour retourner à notre sujet proprement dit, c'est dans ce contexte post-Feng Yuxiang que Li Yizhi va accepter de revenir au Shaanxi prendre la direction du bureau provincial d'hydraulique, qu'il cumulera avec celle d'ingénieur en chef du Bureau d'ingénierie hydraulique du Weibeï (le Weibeï shuili gongchengju 渭北水利工程局), basé à Sanyuan. Et sans attendre, il organisera une série d'expéditions de reconnaissance sur le site du

canal Longdong et dans la gorge de la rivière Jing pour procéder à des relevés topographiques et hydrographiques, et établir des plans définitifs pour la modernisation du système.

Les premiers projets de modernisation du Weibei

Je reviendrai la semaine prochaine sur ces entreprises, et surtout sur les difficultés politiques, financières et autres qu'elles ont rencontrées dès qu'il s'est agi d'entreprendre les travaux, avant que Li Yizhi ne quitte la province en 1927, complètement dégoûté. Mais, comme je l'avais mentionné à la fin de mon dernier exposé, Li Yizhi n'avait pas été le premier à arpenter le terrain et à dresser des plans pour ressusciter le légendaire canal Zheng Bai en recourant aux techniques modernes. Et c'est donc de ces premiers projets, ou plus exactement de ces premières investigations, que je voudrais parler aujourd'hui, ce qui va me conduire à revenir un peu en arrière dans le temps. Comme nous allons le voir, les données dont nous disposons sur ces efforts pour restaurer et moderniser l'irrigation dans la région du Weibei — certes sans lendemain mais, d'une certaine manière, fondateurs — sont très limitées. Mais en même temps ces investigations présentent des aspects tout à fait intéressants, moins du point de vue technique qu'en raison du contexte, politique ou autre, dans lequel chacune d'elles doit être replacée.

En fait, l'intérêt pour la restauration de l'hydraulique du Weibei n'a pas attendu longtemps après la chute du régime impérial pour se manifester, puisque la première mention qu'on en trouve date de l'an premier de la République, 1912. Cette mention est on ne peut plus brève, et je ne l'ai trouvée que dans une seule source, qui est la biographie chronologique de Guo Xiren 郭希仁. J'ai déjà évoqué ce notable du Shaanxi, presque exact contemporain de Li Yizhi, né en 1881 et mort en 1923, en le présentant comme un lettré fidèle à ses racines confucéennes — après tout il avait obtenu le titre prestigieux de licencié sous l'ancien régime, en 1903, la dernière session avant l'abolition du système —, mais en même temps très réformateur, et même à beaucoup d'égards progressiste. On ne peut d'ailleurs (soit dit en passant) qu'éprouver une certaine fascination devant les contradictions, manifestement vécues avec quelque difficulté, de tels personnages écartelés entre tradition et changement, entre savoir confucéen et attitudes modernes — personnages dont on rencontre pas mal d'exemples dans notre histoire (comme par exemple le père de Li Yizhi, dont j'avais aussi parlé) ; mais je n'ai pas le temps de m'y attarder pour le moment. Quoi qu'il en soit, Guo Xiren a fait faire des études sur le canal Longdong entre 1917 et 1919, et, dans un passage de son journal (cité dans sa biographie chronologique) daté de 1917, où il évoque cela, il écrit : « Le canal Bai, en fait, ne capte pas l'eau de la Jing [c'est donc la situation qui s'était instaurée en 1737 lorsqu'on avait fermé définitivement la prise d'eau à la tête du canal] ; la première année de la République, Dang Zixin avait proposé de percer un tunnel à travers la montagne de la famille Zhang 張家山 (cf. carte ci-dessus, p. 25) afin de capter la Jing, il avait fait des relevés, mais on n'a pas conservé le dossier. »

En d'autres termes, l'idée de percer ce massif (plus communément appelé le Zhongshan 仲山, du nom de son point culminant, à environ 500 m au-dessus du niveau de la rivière) pour capter l'eau de la Jing, qui est à la base du projet de Li Yizhi publié en 1923 — et qui d'ailleurs n'a en fin de compte jamais été réalisée —, cette idée, donc, avait déjà été formulée 10 ans avant. J'ajoute que ce Dang Zixin 黨自新 dont parle Guo Xiren est un des nombreux personnages évoqués dans les deux textes biographiques sur Guo (datant de 1941 et republiés dans les *Wenshi ziliao*, auxquels j'avais fait allusion) impliqués dans les activités révolutionnaires et dans les complots de la Ligue jurée au Shaanxi juste avant la chute de l'empire — la Ligue jurée, dont Guo Xiren était devenu président du chapitre provincial en 1910. Dang Zixin semble avoir fait partie d'un groupe de membres ou de sympathisants de la Ligue jurée qui s'étaient retrouvés à des postes de responsabilités lorsque l'ancien commandant des forces de la

« nouvelle armée » (新軍) du Shaanxi, ainsi que le gouverneur du Shaanxi (un Mandchou nommé Enshou 恩壽), avaient été limogés après avoir été dénoncés pour corruption par les progressistes de la province. Ces « nouvelles armées » — c'est-à-dire équipées et entraînées à l'occidentale — remplaçaient les forces traditionnelles du régime mandchou et avaient été créées dans toutes les provinces à partir de 1901, pour être ensuite fondues en une seule Nouvelle Armée avec un commandement centralisé, en 1904⁵⁹. C'est de l'intérieur de ces forces armées provinciales qu'est partie la révolution de 1911, comme on sait, à Xi'an aussi bien qu'à Wuchang — et c'est ce que racontent assez en détail ces textes sur Guo Xiren. Dang Zixin est bien sûr aux premières loges au moment du soulèvement, qui semble d'ailleurs s'être déroulé dans une assez grande confusion, au moins au début ; mais en dehors de cela nous n'en savons guère plus sur lui, en dehors du fait, donc, que, dès la mise en place du gouvernement provincial républicain, en 1912, il a voulu s'attaquer à cette pièce centrale de la reconstruction économique du Shaanxi que devait être la modernisation et la remise en service du système d'irrigation du Weibei⁶⁰.

Et de là, donc, il faut sauter à 1917. Guo Xiren, qui est apparemment devenu un notable influent dans l'appareil du nouveau gouverneur militaire, Chen Shufan, après que Lu Jianzhang a été expulsé de la province, fait ouvrir à Xi'an un « bureau d'hydraulique du Shaanxi » (*Shaanxi sheng shuiliju*), à l'automne 1917, dont il devient le premier directeur. En cette qualité il rédige un texte (ou peut-être un ouvrage) qui doit avoir été une étude érudite dans la vieille tradition de la géographie historique chinoise, puisqu'il s'intitule *Shuili kaozheng* 水利考證 (*kaozheng* désigne l'activité, en général purement livresque, de « recherche des données », qui a été une grande spécialité des érudits de l'époque des Qing). Il cherche aussi à faire remettre en état un certain nombre de canaux et de digues dans le Guanzhong, encore que, selon toute évidence, il ne puisse pas réaliser grand-chose, car, ainsi qu'il le souligne à plusieurs reprises dans son journal, il manque presque totalement de ressources, la région est en proie à des troubles incessants, et les paysans — à qui on demande normalement de contribuer à ce genre d'entreprises sous forme de travail ou de taxes — sont économiquement épuisés. Et pour la même raison, les études que Guo Xiren fait effectuer sur le canal Longdong ne peuvent être (dit-il quelque part, toujours dans son journal) que des « plans à long terme » (ou « lointains », *yuantu* 遠圖). Dès la fin de 1917 il semble être allé lui-même voir les installations du Longdong — ou ce qui en restait — à la tête du canal, au lieu dit Wangqiao zhen 王橋鎮, une bourgade qui servira plus tard, en 1930, de quartier général au chantier ; et il dit avoir à ce moment désigné un employé du bureau d'arpentage (du *celiangju* 測量局) pour rester sur place et faire de nouveaux relevés, puisque ceux qui avaient été faits en 1912 étaient perdus.

Je vais tout de suite revenir sur les résultats qu'ont produits ces initiatives. Mais avant cela il est intéressant de noter que dès l'année suivante (1918) Guo Xiren ajoute à ses fonctions de directeur du bureau d'hydraulique celles de responsable des études forestières (*linwu zhuan yuan* 林務專員), en qualité desquelles, comme on s'en doute, il ne risquait pas non plus d'accomplir beaucoup à une pareille époque ; mais je le mentionne néanmoins car, étant donné sa formation, qui était avant tout une formation traditionnelle de lettré, je ne peux pas ne pas voir dans cet intérêt très actif, et qu'il aurait voulu plus interventionniste encore s'il en avait eu les moyens, d'un Guo Xiren au regard des infrastructures et de l'environnement de sa province — je ne peux pas ne pas y voir comme un reflet des préoccupations des fonctionnaires « généralistes » de l'ancien temps, ou du moins de ceux d'entre eux qui cherchaient réellement

⁵⁹ Ichiko in *Cambridge*, vol. 11, p. 384.

⁶⁰ Mais Dang Zixin est assez souvent cité dans le journal tenu par Hu Jingyi pendant sa captivité en 1918-1920 (*Hu Jingyi riji* 胡景翼日記, comp. Zhongguo shehui kexueyuan jindai shi yanjiusuo, éd. Zhang Guyi 章谷宜, Nankin, Jiangsu guji chubanshe, 1993) : à cette époque il appartenait au quartier général de Chen Shufan.

à « agir sur le monde » (*jingshi* 經世), comme on disait, et j'en ai rencontré un assez bon nombre lorsque j'étudiais l'histoire du Shaanxi dans les derniers siècles de l'époque impériale.

Mais en 1918 Guo Xiren se voit attribuer, en sus du reste, un autre poste, beaucoup plus en accord avec ses compétences celui-là, puisqu'il devient directeur du bureau provincial d'éducation (*jiaoyu ting*), ou plus exactement « faisant fonction de » (*daili* 代理). Un peu plus tard, à partir de 1923, Li Yizhi portera lui aussi ces deux casquettes — l'hydraulique et l'éducation ; mais dans le domaine de l'hydraulique Li Yizhi est bien sûr un spécialiste hautement qualifié, et dans celui de l'éducation il cherche à pousser les sciences et les techniques, et non pas le confucianisme et l'étude des classiques comme Guo Xiren. On serait bien tenté de parler de différence de génération, sauf qu'il ne pourrait alors s'agir que de générations « virtuelles », car Guo Xiren et Li Yizhi ont presque exactement le même âge.

De façon intéressante, lorsqu'en 1920 Guo Xiren est en butte à des attaques assez violentes de la part d'étudiants que nous dirions aujourd'hui « gauchistes », pour ce qu'ils dénoncent comme sa politique réactionnaire en matière d'éducation — comme je l'avais dit, il est viscéralement hostile au mouvement anti-confucéen en vogue dans ces années —, à ce moment, donc, il finit par démissionner de ses fonctions de chef du *jiaoyu ting* et par se retirer chez lui pour aller se soigner — il souffrait déjà d'une grave maladie des poumons. En revanche, il semble qu'il ait tenu à conserver, même nominalement, ses fonctions de chef du bureau d'hydraulique⁶¹ ; et s'il en était ainsi c'est parce que, nous dit-on, il voulait tenir la place au chaud en attendant que Li Yizhi se décide à revenir au Shaanxi. C'est d'ailleurs le plan qu'il avait formulé dès leur voyage ensemble en Europe, en 1913-1914 : lorsqu'il avait persuadé Li Yizhi de changer d'orientation et d'étudier l'ingénierie hydraulique à la place de ce qui était précédemment sa spécialité, c'est-à-dire l'ingénierie ferroviaire (Li Yizhi, je le rappelle, était parti en Allemagne avec une bourse du bureau chargé d'étudier la construction d'une voie ferrée entre Tongguan et Xi'an, et il avait fait son « stage » dans une compagnie ferroviaire de Francfort) — lorsqu'il l'avait converti à l'hydraulique, donc, il lui avait dit que de retour au pays il préparerait le terrain, aussi bien institutionnellement que politiquement, en attendant que Li Yizhi revienne à son tour après avoir accompli sa formation. Et à en croire le petit texte de Li Yizhi écrit à la mémoire de Guo Xiren dans les années 1930, ce dernier affirmait, après avoir pris ses fonctions au bureau d'hydraulique : « Je garde cette place en attendant [qu'arrive] l'homme compétent » (余守此位以待能者也).

Ayant finalement réussi à faire revenir Li Yizhi, Guo Xiren lui transmettra effectivement son poste de chef du bureau d'hydraulique du Shaanxi, alors que lui-même est à l'article de la mort (il meurt quelques mois après l'arrivée de Li Yizhi, alors qu'il est âgé d'à peine plus de 40 ans)⁶². Mais avant de revenir plus en détail sur les circonstances de ce retour, il convient d'évoquer deux expéditions envoyées sur le site du canal Longdong et dans la gorge de la rivière Jing pour faire des relevés, et si possible mettre sur pied un projet de reconstruction — deux expéditions qui sont antérieures au retour de Li Yizhi.

La première, à laquelle j'ai déjà fait allusion, a été organisée par Guo Xiren lui-même, en sa qualité de chef du bureau d'hydraulique. Nous ne possédons pas beaucoup de détails, et en outre les dates précises ne sont jamais sûres. Nous avons vu tout à l'heure que dès la fin de 1917 Guo Xiren avait affecté un arpenteur pour faire des relevés sur le site. Sa biographie chronologique nous dit aussi, en télescopant d'une certaine manière la mention de ses activités hydrauliques et celle des premiers mouvements de rébellion contre le gouverneur militaire Chen Shufan, également à la fin de 1917 — mouvements qui comme nous l'avons vu ont rapidement conduit à la fondation de la Jingguo jun (l'Armée nationale de pacification) — sa

⁶¹ C'est dit explicitement par Chen Jing (*Jingyang WSZL* 2, p. 5).

⁶² Cf. les extraits de son journal dans le *nianpu*, p. 42 ; mais p. 41 il est dit que Guo aurait démissionné à la fois du *shuli ju* et du *jiaoyu ting* en 1920, en proposant que Li Yizhi vienne le remplacer. Il est possible qu'il ait finalement conservé la place puisque Li Yizhi ne voulait pas venir tout de suite.

biographie nous dit, donc, que Guo Xiren a continué de garder le contact avec Sanyuan, dans le Weibei, par l'intermédiaire de Liu Yunchen et d'autres⁶³. (Liu Yunchen 劉允臣 avait été un compagnon d'armes de Guo Xiren avant la révolution de 1911, et il est l'auteur de l'essai de 1941 sur Guo publié plus tard dans les *Wenshi ziliao* ; nous savons aussi qu'il était très proche de Hu Jingyi.) En d'autres termes, ce qui semble être impliqué ici, c'est qu'en raison de son souci persistant de faire réaliser des études pour le projet du Weibei, et nonobstant le fait qu'il occupait des fonctions officielles à Xi'an dans le gouvernement de Chen Shufan, Guo Xiren gardait une ligne ouverte avec les rebelles de l'autre côté de la rivière — là où se trouvait le canal ; des rebelles, d'ailleurs, dont on peut voir que beaucoup étaient d'anciens camarades de lutte du temps de la révolution de 1911, ou de la résistance contre Yuan Shikai et ses créatures en 1914 et 1915. J'ajoute qu'il ne faut jamais perdre de vue que tout ceci se déroulait à l'intérieur d'un très petit périmètre (après tout Sanyuan est tout juste à une cinquantaine de kilomètres de Xi'an), et que — parlant de lignes ouvertes — il y avait même le téléphone, puisqu'on apprend dans plusieurs témoignages des *Wenshi ziliao* qu'au moment où Hu Jingyi est entré en dissidence en fondant avec d'autres la Jingguo jun à Sanyuan, en janvier 1918, Chen Shufan a commencé par lui faire une scène au téléphone — par téléphone à longue distance, est-il même précisé ! Et ensuite, la première personne qu'il a envoyée pour essayer de négocier, c'était précisément Guo Xiren, lequel, suivant les auteurs qui en parlent, s'est fait fraîchement accueillir ou au contraire a été reçu avec tous les honneurs par les chefs de la Jingguo jun.

Un dernier point qui mérite d'être relevé, concernant toutes ces incertitudes — et c'est un point assez intéressant —, c'est qu'à en croire au moins un auteur publié dans les *Wenshi ziliao*, qui comme d'autres parle en témoin, pendant toute l'histoire de la Jingguo jun la sous-préfecture de Jingyang, qui est située au centre de la région du Weibei et sur le territoire de laquelle se trouve l'essentiel du dispositif du Longdong, aurait en fait été très mal contrôlée par Yu Youren et par le quartier général de Sanyuan, et ce pour la raison suivante : c'est que le militariste qui y était basé, un certain Tian Yujie 田玉潔, qui était nominalement placé sous l'autorité de la 4^e « route » de la Jingguojun, c'est-à-dire celle commandée par Hu Jingyi, en refusait l'accès à tout corps de troupe et à tout officier ne dépendant pas de Hu Jingyi, si bien que les autres contingents de la Jingguojun étaient obligés de faire des détours compliqués par les montagnes du nord pour maintenir les communications entre l'est et l'ouest du territoire théoriquement contrôlé depuis Sanyuan ; et de plus, ce Tian Yujie n'avait jamais rompu les relations avec Chen Shufan, de l'autre côté de la rivière, à Xi'an. Si tel était en effet le cas, Guo Xiren n'avait aucune difficulté à aller visiter le site du Longdong ou à y stationner des gens à lui.

Dernier détail enfin, un autre témoignage parle d'un chef militaire de Jingyang répondant exactement à la description que je viens de donner, mais appelé, cette fois, Tian Runchu 田潤初 (lui aussi garde le contact avec Chen Shufan, et même par téléphone) ; il y a donc toutes les chances pour que ce soit le même personnage, mais appelé par son *zi* et non son *ming* (ou l'inverse)⁶⁴. Or, le nom de Tian Runchu n'apparaît nulle part ailleurs, tandis que celui du « général Tian Yujie » est assez souvent mentionné par la suite comme seigneur de la guerre local et comme lieutenant de Hu Jingyi, et nous savons par ailleurs qu'à partir de 1922 il a aussi eu Sanyuan dans sa sphère de compétence territoriale. Si les deux sont en effet une seule et même personne, peut-être cette personne est-elle également ce général « Tien Jun-tsou » (Tian Runzou 潤驕 d'après un informateur local) dont on trouve le portrait dans le pamphlet publié par Li Yizhi en 1923.

⁶³ 仍通過劉允臣等與渭北三原互通聲氣。

⁶⁴ L'organigramme de l'armée de Hu Jingyi donné en annexe à son journal de captivité confirme que Runchu est son *zi*.

Mais j'admets que c'est un détail. Ce que je voudrais surtout souligner, pour revenir à notre sujet, c'est que lorsque l'histoire de l'irrigation et l'histoire politico-militaire se mêlent de la sorte, et que se posent des questions de légitimité politique *a posteriori* — je veux dire, par rapport à ce qui est devenu l'orthodoxie après 1949 —, les sources ne sont jamais claires sur qui était exactement où, et à quel moment, et travaillant pour le compte de qui ou allié avec qui, et ainsi de suite. Tel est bien le cas en ce qui concerne les entreprises de Guo Xiren, et ça le sera un peu plus tard avec la création du bureau hydraulique du Weibeï et avec le retour de Li Yizhi au Shaanxi (comme nous le verrons dans un instant). On arrive parfois à tirer les choses au clair en confrontant des sources suffisamment diverses, comme j'ai réussi à le faire à propos de l'implication de Li Yizhi dans les travaux du canal Jinghui à partir de la fin de 1930 ; mais on n'y arrive pas toujours.

Pour revenir à Guo Xiren, il semble qu'en 1919 il ait envoyé des gens faire des relevés dans le Zhongshan 仲山, c'est-à-dire le massif dont j'ai parlé tout à l'heure, et dans la gorge de la Jing, jusqu'au lieu-dit Diaozui (Bird Beak Bend), que j'ai déjà plusieurs fois mentionné. Comme je l'avais indiqué, depuis la fin de la dynastie des Ming certains préconisaient d'aller capter l'eau de la Jing à cet endroit afin de restaurer l'irrigation à son niveau antérieur ; mais, alors qu'à cette époque cela aurait nécessité un canal en encorbellement, presque impossible à réaliser en raison de la nature du terrain, et qu'on avait abandonné l'idée en 1737, au 20^e siècle on y est revenu en considérant que les techniques modernes devraient permettre de résoudre le problème — essentiellement, en perçant un tunnel de plusieurs kilomètres. Nous avons vu qu'on avait déjà pensé à cette solution en 1912. J'ignore si la campagne de relevés ordonnée par Guo Xiren en 1919 (pour y revenir) est la même que celle qu'il disait dans son journal avoir initiée à la fin de 1917, et qui aurait donc duré plus d'un an — mais c'est bien possible. Ce qui est certain, c'est que le résultat de ces relevés achevés en 1919 avait la forme d'une carte au 1/25000, et que Guo Xiren avait envoyé cette carte à Li Yizhi à Nankin en lui demandant de s'en servir pour esquisser un projet. (Les sources distinguent toujours bien entre les relevés, ou les « mesures » [*celiang* 測量], et les projets élaborés à partir de ces relevés [*sheji* 設計].) Mais Li Yizhi avait répondu que l'échelle de la carte était trop grande, et que les méthodes d'arpentage sur laquelle elle était basée étaient trop rudimentaires, et que par conséquent la carte pouvait certes servir comme référence, mais qu'elle était insuffisante pour aller plus loin⁶⁵.

La campagne suivante de relevés date, apparemment, de 1922, peu avant le retour de Li Yizhi, et elle est directement liée à la grande famine de 1920-1921 en Chine du Nord ; et c'est là en fait que nous voyons pour la première fois la CIFRC intervenir dans la région. La séquence exacte des événements n'est à vrai dire pas du tout facile à reconstituer, et nous retrouvons en outre les problèmes d'ambiguïté politique dont je parlais à l'instant (les deux choses allant d'ailleurs ensemble). C'est qu'en effet cette affaire se situe à un moment où les choses changent très vite dans la région du Weibeï. Pour résumer le problème, que je ne suis pas sûr d'avoir encore bien débrouillé, la question est d'être fixé sur les points suivants : 1°) qui, du gouvernement provincial du Shaanxi ou des autorités dissidentes de Sanyuan, ou les deux à la fois, a pris contact avec les organisations charitables extérieures à la province au moment de la famine de 1920-1921, et en a reçu des fonds ? 2°) quand exactement le bureau d'ingénierie hydraulique du Weibeï, réputé avoir été financé avec des reliquats des fonds de secours après la famine, a-t-il été mis en place, et par qui exactement, et avec qui la CIFRC a-t-elle traité lorsqu'elle a envoyé un ingénieur pour faire des relevés, comme nous allons le voir de suite ? Et finalement, 3°) qui exactement a fait appel à Li Yizhi pour qu'il revienne au Shaanxi et s'occupe, entre autres choses, de ce projet du Weibeï ?

⁶⁵ Li Yizhi, 陝西渭北水利工程局引涇第一期報告書, p. 10-11; Chen Jing 陳靖, « Li Yizhi xiansheng yu Jinghui qu », 李儀祉先生與涇惠渠, *Jingyang WWSZ* 2 (1985), p. 1-40 (p. 17), recopie Li Yizhi.

Plusieurs auteurs publiés dans les *Wenshi ziliao* — qui avaient tous été mêlés à ces affaires à l'époque, et qui se placent donc dans la position de témoins —, ainsi que Li Yizhi lui-même dans certains de ses textes, évoquent ces événements, mais malheureusement tous ne les évoquent pas de façon complète, ils sont souvent vagues sur les dates, et quand ils donnent des dates précises elles sont contradictoires entre elles, ou alors manifestement fausses. La version standard en chinois — celle qu'on trouve avec diverses variantes dans les témoignages des *Wenshi ziliao* et dans un ouvrage plus récent comme la biographie de Yu Youren à laquelle j'ai déjà fait allusion — veut que le bureau d'hydraulique du Weibei ait été fondé par Yu Youren (on dit parfois Yu Youren et Hu Jingyi, et comme nous verrons c'est ce dernier qui crée en partie l'ambiguïté) ; que Yu Youren ait fait appel à Li Yizhi ; et que ce dernier soit venu diriger les investigations sur le terrain (ce qu'il a en effet fini par faire, mais toute la question est de savoir quand).

En outre, toujours dans cette version, la création, en réalité, à la fois d'un « Comité d'hydraulique du Weibei » (*Weibei shuili weiyuanhui* 渭北水利委員會) et d'un « Bureau d'ingénierie hydraulique pour le Weibei », l'un et l'autre situés à Sanyuan, le second ayant pour mission de réaliser les projets discutés par le premier — cette création serait à situer dans le contexte d'un ensemble de réformes progressistes conduites sous l'égide de Yu Youren dans la zone extrêmement menacée et misérable, et où en outre les approvisionnement militaires avaient la priorité au détriment des besoins de la population civile, que contrôlait alors la Jingguo jun. Dans le domaine de l'enseignement et de la culture, par exemple, le mouvement de Yu Youren aurait bénéficié de l'arrivée d'étudiants et de jeunes intellectuels militants du mouvement du 4 mai 1919, aussi progressistes qu'enthousiastes, en dépit des conditions extrêmement précaires régnant dans la région, et cela aurait grandement aidé la création d'assez nombreuses écoles dans la région, secondaires, primaires, pour les garçons et pour les filles, et même un école normale. Yu Youren aurait aussi organisé des spectacles pour « améliorer les coutumes » (*yifeng yisu* 移風易俗), comme ç'a toujours été l'ambition affichée des intellectuels et des fonctionnaires chinois dans les campagnes, sauf qu'en l'occurrence il s'agissait, plus exactement, de les moderniser. Enfin, la démocratie aurait fait de grands progrès grâce à l'organisation à Sanyuan d'une « Assemblée provinciale provisoire du Shaanxi » (*Shaanxi linshi sheng yihui* 陝西臨時省議會), qu'auraient notamment regagnée plusieurs membres de l'assemblée fantôme et manipulée (nous dit-on) qui était en place à Xi'an.

Tout ceci est probablement à situer en 1920 et au début de 1921⁶⁶. La sécheresse qui afflige toutes les provinces de Chine du Nord pendant ces deux années est devenue un problème grave et, en quelque sorte, international, à l'été 1920 : c'est à partir de là qu'un peu partout dans la région les observateurs concluent que la récolte d'automne a toutes chances d'être perdue et qu'une grave famine s'annonce, que des sociétés de secours s'organisent à travers tout le pays (mais sans encore se coordonner entre elles), et enfin, que la communauté étrangère de Chine commence elle aussi à réagir, même si on est en été et que tout le monde est en vacances au bord de la mer ou dans la montagne — ainsi que l'indique un rapport final publié en 1922 à Pékin⁶⁷.

Plusieurs textes chinois affirment que les autorités de Sanyuan ont créé une « société générale de secours » (*Sanyuan yizhen zonghui* 三原義賑總會) — je reviendrai tout de suite sur les incertitudes que cela soulève —, laquelle société aurait sollicité les organismes charitables extérieurs à la province — la nomenclature est assez confuse (il est vrai que ces organismes ont souvent des noms qui se ressemblent), et un auteur au moins n'hésite pas à parler de la CIFRC dès 1920, plus d'un an avant sa création. Or, s'il y a bien eu un effort

⁶⁶ Xu Huiqi, « Hu Jingyi » (in *Minguo renwu zhuan* 民國人物傳, vol. 7, Zhonghua shuju, p. 206-213), p. 210, attribue tout le mérite des créations d'écoles et de l'invitation de Li Yizhi à Hu Jingyi, et date tout cela d'après son retour à Sanyuan en juillet 1920.

⁶⁷ Peking United International Famine Relief Committee, *The North China Famine of 1920-1921*, p. 1.

substantiel de la part des grandes associations de Shanghai et de Pékin, ainsi que de la croix rouge américaine, pour aider le Shaanxi (qui n'était d'ailleurs pas la province la plus touchée pendant la famine de 1920-1921), le rapport de 1922 dit clairement que ces secours étaient gérés et répartis par un comité qu'il appelle « Shensi United International Famine Relief » (cité dans certaines sources chinoises), situé à *Xi'an*.⁶⁸ Ce rapport donne d'ailleurs des chiffres, qui montrent que les secours n'ont vraiment commencé à affluer en quantité significative qu'à partir de février 1921 (le comité a alors à sa disposition un peu moins de 765 000 dollars, et il en aura un peu plus d'un million à la fin mai)⁶⁹ ; et il rappelle que le gouvernement chinois a également mobilisé des sommes importantes, dont on peut être sûr que celles envoyées au Shaanxi (détaillées par administration d'origine dans un tableau de l'ouvrage) n'aboutissaient pas chez les rebelles de Sanyuan.

D'un autre côté, il est tout à fait possible (et diverses notations dans les sources me portent à croire qu'après tout c'est peut-être ainsi que cela s'est passé) que le régime du Weibei, ayant constitué séparément un bureau des secours à Sanyuan, ait envoyé en son propre nom des émissaires solliciter de l'aide à Pékin, Tianjin et Shanghai auprès des organisations charitables non incluses dans le réseau des comités internationaux actifs dans les capitales provinciales⁷⁰. De ces dernières le rapport de 1922 nous dit qu'elles ont mobilisé entre elles peut-être 8 millions de dollars pour l'ensemble de la campagne (contre 17 millions redistribués aux comités provinciaux, et sans compter diverses autres sources de moindre ampleur), et parmi elles il mentionne notamment une « Association des cinq provinces du Nord de secours contre la famine », que l'on retrouve dans un des articles des *Wenshi ziliao*. Par conséquent il n'est pas impossible que le « gouvernement » de Yu Youren ait effectivement réussi à obtenir une aide pour le Weibei, qui lui serait arrivée directement (le même article dit que 250 000 dollars ont été reçus de l'Association des Cinq provinces du Nord).

Mais les incertitudes demeurent, et l'on est très loin, en ce qui concerne la famine de 1920-1921 au Shaanxi, de disposer de sources aussi abondantes et précises que celles dont je vous ai déjà donné un aperçu concernant la famine de 1929 et surtout 1930 — celle qui a vu le démarrage du chantier du canal Jinghui, et sur laquelle je reviendrai de façon plus approfondie par la suite. Pour vous donner simplement un exemple du genre de détail sur lequel il est difficile de ne pas s'arracher les cheveux : d'une part, Li Yizhi, dans son grand projet pour le Weibei daté de 1923, dit ceci à propos de la famine de 1921 : 王原組織陝西義賑總會, ce qui ne peut que vouloir dire : « Wang Yuan organisa l'Association générale de secours du Shaanxi », laquelle Association, ajoute-t-il ensuite, est allée lever des fonds auprès des divers philanthropes chinois et étrangers (il emploie le mot *cishanjia* 慈善家). D'autre part, chez un certain Chen Jing 陳靖, ancien étudiant et collaborateur de Li Yizhi et auteur d'un assez long essai sur lui paru en 1985 dans les *Wenshi ziliao* de Jingyang (que je n'avais pas mentionné) — essai qui contient pas mal de détails intéressants mais aussi un certain nombre d'erreurs, de date notamment —, chez Chen Jing, donc, qui reprend presque mot à mot le texte de Li Yizhi à cet endroit, cela devient : 三原組織義賑總會, soit : « À Sanyuan on organisa une Association générale de secours », association dont il ajoute, en recopiant exactement le texte de Li Yizhi, qu'elle est allée solliciter des aides chez les philanthropes chinois et étrangers. En d'autres termes, d'une part, par effacement d'un seul trait (三 au lieu de 王), M. Wang Yuan (s'il a existé) devient Sanyuan (or dans les deux éditions des textes de Li Yizhi c'est bien *wang* et pas *san*) ; et

⁶⁸ C'est probablement de la même entité que parle Liu Yunchen 劉允臣 (丞), « 郭希仁事略 », *Shaanxi WSZL xuanji* 22 (1989), p. 24, lorsqu'il évoque une 義賑統一委員會 dont Guo Xiren était un des responsables. La façon dont il en parle suggère d'ailleurs des relations assez difficiles entre étrangers et Chinois, allant parfois jusqu'à l'altercation.

⁶⁹ Ibid., p. 3, 18.

⁷⁰ C'est ce qu'affirme Cai Pingfan, *Shaanxi geming jiyao* (in *Hu Jingyi riji*), p. 335.

d'autre part, l'Association générale de secours, qui chez Li Yizhi était « du Shaanxi », ne l'est plus, et donc, par nécessité syntaxique, c'est désormais l'Association générale de secours *de Sanyuan*. Enfin, troisième variante, chez l'un des auteurs qui parlent de façon relativement précise (sinon exacte) de la famine de 1920 au Shaanxi (c'est en effet ainsi qu'il la date, on a l'impression qu'il décale tout d'un an en avant)⁷¹ — un certain Ru Yuli 茹欲立, à qui l'on doit une histoire générale assez intéressante de la Jingguo jun parue en 1962 dans les *Wenshi ziliao* du Shaanxi, qui avait été lui-même un militant révolutionnaire dès avant 1911, et qui était un camarade d'études de Li Yizhi et Yu Youren au début des années 1900 — chez cet auteur, donc, c'est explicitement la Jingguo jun qui a envoyé des émissaires solliciter des secours auprès des organisations philanthropiques (慈善團) de Pékin et Shanghai, lesquels secours ont été distribués dans plus de vingt sous-préfectures du Weibei (alors qu'à la page précédente il affirmait qu'à cette date la Jingguo jun n'en contrôlait plus que onze, et même pas entièrement) ; et à propos d'une autre somme allouée, celle-là, par l'Association de secours des cinq provinces du Nord, il dit qu'elle a été répartie par la « branche » de Sanyuan de l'Association de secours : cette fois-ci c'est 三原義賑分會.

Tout est donc suspendu à l'ajout ou au retrait, délibéré ou par l'effet d'une simple coquille, d'un seul trait d'écriture, qui ferait que *wang* deviendrait *san*, ou l'inverse. Si je pouvais établir qu'il y a bien eu un personnage s'appelant Wang Yuan, ayant organisé une association provinciale de secours contre la famine, l'incertitude serait levée ; mais pour le moment je n'ai pas les moyens de le vérifier. Or, ce détail a une importance considérable, car de lui dépend de savoir avec certitude si le régime dissident de Sanyuan a été, ou non, en position de solliciter et de gérer directement des secours pendant la famine de 1921 (ou 1920), et d'en utiliser une partie pour mettre sur pied le bureau d'hydraulique du Weibei.

Car nous en arrivons à cette dernière question, qui est en fait celle dont j'étais parti. Le problème du bureau d'hydraulique du Weibei est lié à ce que je viens de dire, car, comme l'indiquent tous les auteurs, à commencer par Li Yizhi lui-même, la mise en place de ce bureau a été financée avec un reliquat des fonds de secours se montant à 140 000 dollars (on trouve quelque part 400 000⁷², mais là c'est évidemment une coquille, 十四 au lieu de 四十 : ce genre d'inversion de caractères se rencontre occasionnellement dans les *Wenshi ziliao*, qui ne sont pas des publications pour bibliophiles après tout). Li Yizhi ne donne pas de date exacte, mais dit que « par la suite » (i.e. après la famine de 1921) ce reliquat, qui était destiné à être distribué dans 11 sous-préfectures du Weibei, a été finalement affecté à la mise en place du bureau d'hydraulique ; la raison, c'est que la famine était déjà passée et que les notables et les marchands de la région (les *shenshang* 紳商) avaient fait valoir que cette somme représenterait très peu par individu si on la distribuait aux paysans pauvres de la région, et qu'il serait donc plus avisé de se lancer dans des travaux de réfection hydraulique comme mesure de prévention à long terme. Et Li Yizhi ajoute — détail qui a son intérêt — que les étrangers résidant au Shaanxi étaient également très enthousiastes pour aider le projet : or, aucune source ne laisse entendre qu'il ait pu y avoir des étrangers de quelque influence (des missionnaires, par exemple) dans la zone contrôlée par la Jingguo jun⁷³. Cela étant, Li Yizhi ne précise pas qui a créé le bureau d'hydraulique du Weibei.

Chen Jing, quant à lui — l'auteur que je citais à l'instant, dans un article des *Wenshi ziliao* —, dit que le bureau a été fondé par le commandant en chef de la Jingguo jun, Yu Youren (c'est ce qu'on trouve aussi dans d'autres textes), et par le général Hu Jingyi. Et il donne une date, 1922. Certes, Chen Jing est un auteur qui ne fait pas preuve de la plus grande rigueur en ce qui

⁷¹ En fait pas nécessairement : de nombreux textes datent la sécheresse de la période septembre 1919-été 1920, la pluie revenant à ce moment (par ex. Hu Jingyi dans son journal de captivité à Xi'an).

⁷² Chen Jing, p. 5.

⁷³ Sauf peut-être Cai Pingfan, p. 335.

concerne les dates, mais si c'est bien 1922, un problème intéressant se pose : ce problème, c'est que depuis la fin de 1921 Yu Youren n'avait plus aucune influence à Sanyuan, et qu'il avait même fui la ville dès avant qu'en septembre de cette même année Hu Jingyi eut convoqué une « assemblée du peuple » (*guomin dahui* 國民大會), qualifiée par certains de « comédie », pour lui faire voter la dissolution de la Jingguo jun et le ralliement aux forces du Zhili représentées au Shaanxi, à ce moment, par Feng Yuxiang. Après cette date la Jingguojun en tant que telle n'existe plus que sous la forme de régiments dispersés et errants, commandés par quelques jusqu'au-boutistes, dont Yang Hucheng, qui a pris Yu Youren sous sa protection.

On peut donc formuler l'hypothèse (et la discrétion de Li Yizhi, qui ne prononce pas une seule fois le nom de son vieil ami Yu Youren à propos de toutes ces affaires, nous y encourage) que le bureau d'hydraulique du Weibei a été fondé par Hu Jingyi *tout seul* (reprenant peut-être une idée de Yu Youren), au début de 1922 ou peut-être à la fin de 1921, lorsque la famine était en effet terminée ; qu'il y a installé comme responsable un de ses affidés, un notable de la région appelé Li Zhongsan 李仲三, que nous allons retrouver ; que cela s'est fait en liaison avec les autorités de Xi'an, dont il était désormais un allié ; et non seulement avec les autorités, mais aussi avec les *étrangers* de Xi'an, dont certains représentaient les organismes philanthropiques extérieurs à la province auprès desquels on pouvait solliciter des aides. Au reste, lorsqu'il évoque la création du bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei et la nomination de Li Zhongsan à sa tête, Li Yizhi ajoute que les fonds — c'est-à-dire le reliquat de fonds de secours dont j'ai parlé — étaient conservés par la Huayang yizhenhui (qui ici désigne sans doute l'association internationale du Shaanxi), laquelle les mettait à disposition au fur et à mesure des besoins.

Et c'est là en fait que je retrouve le fil de mon exposé, c'est-à-dire les investigations et les relevés opérés sur le site hydraulique du Weibei avant l'arrivée de Li Yizhi aux affaires. Toutes les sources, en effet — sauf celles, à vrai dire assez nombreuses, qui véhiculent la version standard, mais fautive, selon laquelle le bureau hydraulique a été créé par Yu Youren, qui a fait venir Li Yizhi comme ingénieur en chef — disons donc, un grand nombre de sources, mentionnent le passage d'un ingénieur envoyé par la CIFRC pour étudier sur le terrain les possibilités de reconstruction de l'hydraulique au Weibei, et plus spécialement du projet allant capter l'eau à Diaozui : pour la CIFRC il s'agissait évidemment de s'assurer de la faisabilité d'un tel projet, qu'on lui avait certainement vanté, et donc pour s'assurer que d'éventuelles subventions seraient utilisées à bon escient. Selon les sources, cet ingénieur est appelé Wu Xuechang 吳雪滄 ou Wu Nankai 吳南凱, mais il s'agit évidemment de la même personne, désignée suivant les cas par son *ming* ou par son *zi* (comme Li Xie et Li Yizhi). Li Yizhi dit qu'il avait été recommandé à la CIFRC par un conseiller du Bureau national de l'hydraulique (*Quanguo shuiliju*), mais nous ne savons rien par ailleurs de lui.

Dans les sources chinoises, la date du passage de Wu Nankai au Weibei (quand elle est donnée) est soit 1920 (ce qui est totalement impossible), soit 1921 (ce qui est douteux), soit 1922. Chen Jing, par exemple, cet ancien collaborateur de Li Yizhi que j'ai déjà cité, dit 1920 à un endroit de son texte, et 1921 à un autre. La date correcte est certainement 1922 — quelque part dans la première moitié de l'année —, ne serait-ce que parce que le commanditaire de la mission, c'est-à-dire la CIFRC, n'existait que depuis novembre 1921 : c'était donc une de ses premières initiatives dans le domaine de ce qu'on pourrait peut-être appeler l'ingénierie publique préventive. On trouve mention de l'enquête de Wu Nankai dans plusieurs documents de la CIFRC, ou dus à des proches de la CIFRC. Par exemple le rapport annuel de la CIFRC pour l'année 1930 (c'est-à-dire l'année où elle a lancé le projet du Weibei pour de bon) rappelle que déjà en 1922 M. Wu Nan-kai avait enquêté pour elle sur cet « important système ». Un article sur le canal Jinghui paru au début de 1933 dans la *Far Eastern Review*, probablement de la plume de Todd, précise de la même façon qu'après la famine de 1921 « les autorités de la province du Shaanxi s'étaient entretenues du projet avec des membres de la CIFRC »

(probablement le comité provincial), et que celle-ci avait donc envoyé l'ingénieur Wu sur le terrain pour voir ce qui en était — donc là il est clair que les tractations ont eu lieu à Xi'an (ou depuis Xi'an), et non pas à Sanyuan. Et enfin, dans une lettre à Walter Mallory en date du 23 mai 1923, Todd — qui ne prendra officiellement ses fonctions d'ingénieur en chef de la CIFRC que le 1^{er} décembre de cette année-là — remercie Mallory de lui avoir passé le rapport de Wu, qui semble lui avoir fait une bonne impression (bien qu'il n'ait pas encore eu le temps de l'étudier en détail) puisqu'il note qu'« apparemment M. Wu a consacré un temps considérable à cette région, et en compagnie d'une équipe d'arpenteurs ». (Comme nous l'avons déjà vu, Mallory et Todd devaient se rendre ensemble à Xi'an et sur le site du Weibei, en compagnie de Li Yizhi, un an plus tard, en avril 1924.)

Cette appréciation positive du travail de Wu Nankai se retrouve aussi dans les quelques phrases que Li Yizhi lui consacre, où il note qu'il a consacré un mois à relever le fameux méandre de Diaozui, qu'il a parcouru le massif montagneux qui domine la Jing, et qu'il également fait des relevés hydrographiques ; et il cite aussi, sans d'ailleurs la commenter, la conclusion de Wu Nankai, qui ne sera pas la sienne lorsqu'il sera à son tour en mesure d'étudier le site, mais dont il se trouve que c'est celle qui a été finalement retenue : pour l'ingénieur Wu, en effet, il serait plus avantageux de moderniser l'ancien canal dans son tracé actuel que de vouloir percer un tunnel (i.e. d'aller prendre l'eau à Diaozui).

Le retour de Li Yizhi

Li Yizhi lui-même n'a pas rencontré Wu Nankai, en tout cas pas à cette occasion : en effet, lorsqu'il arrive enfin au Shaanxi au milieu de l'été, Wu est déjà reparti vers le sud pour se rendre à un congrès. Mais il a évidemment pris connaissance de son rapport, et bien qu'il ne le dise pas expressément on peut supposer que celui-ci l'a aidé dans ses propres investigations. Mais avant de parler de ces investigations, et surtout des projets que Li Yizhi a élaborés à partir de là, il me faut examiner une dernière question qui prête à controverse, à savoir les circonstances exactes dans lesquelles Li Yizhi a finalement accepté de revenir au Shaanxi et de prendre la direction du bureau d'hydraulique de la province.

Plusieurs auteurs chinois récents, dans les *Wenshi ziliao* et ailleurs, font régner un certain flou sur ces circonstances. Je pense par exemple à l'essai de Chen Jing que j'ai déjà plusieurs fois mentionné. Chen Jing affirme, comme nous l'avons vu, que le bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei a été fondé par Yu Youren et Hu Jingyi en 1922, avec des fonds pour les secours contre la famine se montant à 400 000 dollars (visiblement une coquille pour 140 000), et avec pour programme de réparer le canal Zheng-Bai ; et, ajoute-t-il, comme on n'a personne de suffisamment compétent pour prendre la direction technique des opérations, Yu Youren et Hu Jingyi décident d'envoyer à Nankin un de leurs responsables, un certain Li Zhongshan 李仲山 (ou Li Zhongsan 仲三, dont j'ai déjà cité le nom — c'est évidemment la même personne) pour inviter Li Yizhi. Et il ajoute encore que, exactement au même moment, Guo Xiren, malade, manifeste son souhait de se faire remplacer par ce génie exceptionnel, mais difficile à obtenir en raison de son intégrité et de son intransigeance professionnelle, qu'est Li Yizhi ; il en fait part aux « autorités » (*dangdao* 當道 — Chen Jing ne va pas jusqu'à écrire noir sur blanc que c'est l'affreux Liu Zhenhua dont il s'agit ici), et celles-ci envoient un télégramme à Li Yizhi. Et, donc, celui-ci se décide à rentrer à l'été 1922 (il arrive en août, pour être précis).

Au moins, ici, Guo Xiren est dûment mentionné ; mais son appel à Li Yizhi, auquel celui-ci a en effet fini par répondre, est en quelque sorte télescopé avec l'invitation qu'auraient lancée les responsables de la Jingguo jun à Sanyuan, dont la simple réalité est impossible à cette date, comme je l'ai expliqué, car la Jingguo jun n'existait alors plus et Yu Youren était déjà plus ou moins sur le chemin de l'exil. D'autres auteurs (comme ceux de la biographie de Yu Youren parue en 1997, qui sur cet épisode puisent abondamment dans certaines contributions des *Wenshi ziliao* parues au début des années 1960) se contentent de dire que Yu Youren a invité Li

Yizhi et que celui-ci a fait les relevés qui ont permis de finalement construire le canal en 1930 — ils passent donc entièrement sous silence l'invitation de Guo Xiren relayée par les autorités de Xi'an, et font comme si Li Yizhi, invité par Yu Youren, était venu et s'était mis au travail.

En fait, Li Yizhi écrit lui-même au début de son premier grand projet pour la réhabilitation du canal, en 1923, qu'il a en effet été invité au printemps 1922 par un télégramme pressant du gouverneur Liu Zhenhua à venir prendre la direction du bureau d'hydraulique de la province. D'ailleurs il nous dit qu'en 1921 déjà il avait été nommé à ce poste, probablement sans être consulté, et cela ne pouvait venir que de Liu Zhenhua (ou peut-être de Feng Yuxiang), relayant probablement les instances de Guo Xiren : Yu Youren et la Jingguo jun à Sanyuan ne pouvaient par définition avoir quoi que ce soit à voir avec une telle nomination. De toute façon, dit Li Yizhi sans d'ailleurs donner plus d'explications, « je n'y suis pas allé ». Au printemps 1922 il ne bouge pas non plus, et à l'été c'est au tour de Li Zhongshan de venir en personne à Nankin pour lui demander de venir diriger les travaux d'ingénierie du Weibeï. Dans son texte commémoratif sur Guo Xiren, Li Yizhi écrit de même que Guo Xiren a fait appel à lui en 1922, et il précise que c'est Hu Jingyi qui a envoyé Li Zhongshan à Nankin. En bref, c'est bien aux autorités régulières du Shaanxi (Hu Jingyi est rallié depuis septembre 1921 au pouvoir en place), et à un moment où Yu Youren avait dû quitter Sanyuan depuis des mois, et n'était en fait même plus au Shaanxi, que Li Yizhi a fini par donner une réponse positive.

D'une certaine manière, c'est Hu Jingyi qui crée l'ambiguïté, car il a bien été un des principaux lieutenants de Yu Youren à l'époque de la Jingguojun, et basé à Sanyuan de surcroît ; et par ailleurs il a effectivement été l'un de ceux qui ont sollicité Li Yizhi et l'ont décidé à revenir au Shaanxi. Mais lorsqu'il a sollicité Li Yizhi, s'il était toujours basé à Sanyuan (ce qui n'est d'ailleurs pas sûr⁷⁴), il n'était depuis longtemps plus un membre éminent d'un régime dissident qui avait été défait entre temps, et qu'il avait lui-même abandonné depuis des mois.

Vous pourrez certes vous demander quelle est en fin de compte l'utilité de toutes ces considérations, pour ne pas dire de tous ces pinaillages. M'étant immergé dans ces sources, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles débordent de contradictions et d'à-peu-près, pour peu qu'on les examine attentivement, comme je l'ai fait, je pense en réalité qu'il est loin d'être sans importance d'identifier et, autant que faire ce peut, de réduire les incertitudes sur lesquelles je me suis attardé aujourd'hui. Alors que pratiquement tous les auteurs qui ont été publiés dans les *Wenshi ziliao*, et dont beaucoup ont été proches de lui professionnellement et conservent à l'évidence une très grande vénération à son égard, tentent d'annexer Li Yizhi à la tradition révolutionnaire en en faisant un invité de Yu Youren, ou au moins en l'associant à ses projets, Li Yizhi a de toute évidence attendu que la situation au Shaanxi paraisse s'être stabilisée pour revenir : il était bien conscient de ce qu'un projet à grande échelle comme la reconstruction du système Longdong n'aurait aucune chance de se faire alors que le Guanzhong était en état de guerre civile, et *a fortiori* dans une enclave dissidente et menacée par des forces bien supérieures ; et c'est donc sous un régime dominé par le peu respectable Liu Zhenhua et débarrassé des sunyatsénistes de la Jingguo jun, dont le chef Yu Youren était pourtant un de ses vieux compagnons, que Li Yizhi a entrepris de réaliser ses ambitions concernant la réhabilitation du Canal Zheng Guo.

En fait il n'est pas possible de connaître exactement toutes les raisons qui ont poussé Li Yizhi à se décider, alors qu'il était tellement demandé au Shaanxi — dès 1920, apparemment, Guo Xiren, au moment où il démissionnait de ses fonctions de chef du bureau d'éducation, avait suggéré que Li Yizhi vienne le remplacer au bureau d'hydraulique, et l'on ne peut pas exclure

⁷⁴ Il est possible qu'à cette date il avait déjà quitté la région, tout en y laissant des représentants, car on nous dit par ailleurs qu'il a dû partir avec ses troupes en compagnie de Feng Yuxiang au moment où la première guerre Zhi-Feng a éclaté, soit en avril ou au plus tard en mai 1922. Cf. Xu Huiqi, « Hu Jingyi », p. 211.

qu'à un moment ou à un autre Yu Youren et les responsables de la Jingguo jun n'aient eux aussi essayé de l'attirer, même si comme je crois l'avoir montré il est impossible que cela se soit passé dans les circonstances et aux dates proposées par certains auteurs chinois relatant leurs souvenirs dans les *Wenshi ziliao*. Li Yizhi lui-même ne donne pas d'explication ; dans son texte sur Guo Xiren, dont il avait été proche et qui après tout avait été à l'origine de sa vocation, il laisse entendre que la fin proche de Guo et son dévouement à la cause de la reconstruction de l'hydraulique au Shaanxi ont pu être une raison. Dans son premier projet sur la restauration du canal Zheng Guo, en 1923, il dit simplement, après avoir mentionné la visite de Li Zhongsan à Nankin, « cette fois j'y suis allé ». Li Zhongsan venait au nom du bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei et il était envoyé par celui qui, un an plus tard, est désigné dans le pamphlet en anglais de Li Yizhi comme le « président honoraire » du comité d'irrigation, et qui en était, suppose-t-on, une sorte de parrain — je veux dire, le général Hu Jingyi.

La reconstruction de l'irrigation au Weibei était assurément au centre des projets de Li Yizhi pour le Shaanxi, et l'on peut se demander si, au cours de ses entretiens avec Li Zhongsan, il n'a pas reçu des assurances, en matière de financement notamment, qui l'auraient finalement décidé. Comme il le dira plus tard, en 1927, lorsque son programme de modernisation du Guanzhong, dont la reconstruction du canal doit être la pièce centrale, sera une fois de plus ignoré par les autorités — et à ce moment, de façon ironique, c'est Yu Youren qui est au pouvoir à Xi'an —, mais qu'on lui offre en revanche le poste prestigieux de chef du bureau de reconstruction (le *jianshe ting* 建設廳), « cela ne m'intéresse pas d'être un haut fonctionnaire, ce qui m'intéresse c'est de réaliser de grandes choses ». En 1922, on lui offrait en fait deux postes, celui de chef du bureau provincial d'hydraulique — donc un poste de haut fonctionnaire dans sa province natale — et celui d'ingénieur en chef du bureau d'hydraulique du Weibei — donc la possibilité de réaliser de grandes choses. Mais bien sûr, à la condition que les financements soient là, et qu'il ne se retrouve pas dans la position où s'était trouvé Guo Xiren, qui n'avait pas un sou pour réaliser quoi que ce soit, et dont on dit qu'à la fin de sa vie il aurait fait don de son salaire (alors qu'il était extrêmement pauvre) pour acheter du matériel d'arpentage pour le bureau d'hydraulique, qui devait donc être plutôt mal équipé.

Or, au sortir de la famine de 1920-1921, la nouveauté, c'est qu'il existe un accès aux financements extérieurs à la province, et notamment à ceux de la CIFRC, qui draine une partie de l'aide étrangère. Li Yizhi est évidemment au courant de l'intérêt de la CIFRC pour le projet du Weibei et de la mission exploratoire de Wu Nankai. Comme on peut le voir dans les comptabilités reproduites dans le rapport de 1922 cité plus haut, il reste des fonds de secours inutilisés, et réservés à de futures opérations. Dès 1923 les travaux de relevés cartographiques et hydrométriques de l'équipe de Li Yizhi, que j'évoquerai brièvement la prochaine fois, bénéficieront de l'aide de la CIFRC. En bref, il est tout à fait possible, même si nous ne pouvons que le supputer, que Li Zhongsan est arrivé à Nankin avec quelques assurances et quelques promesses de la part des personnes au pouvoir au Shaanxi, et que c'est cela en fin de compte qui a fait pencher la balance.

Quoi qu'il en soit, et pour anticiper sur ce que j'exposerai dans mon prochain cours (qui sera aussi le dernier de cette année), Li Yizhi va déployer ses efforts pendant quatre années à Xi'an et Sanyuan, et une partie du temps dans la gorge de la Jing. Son œuvre pendant cette courte période est en fait impressionnante, même s'il n'a finalement pas abouti pour le projet qui lui tenait le plus à cœur : non seulement il a mis en place le premier projet de restauration de l'irrigation au Guanzhong véritablement ambitieux et fondé sur un travail préparatoire sur le terrain extrêmement poussé, mais encore il a considérablement œuvré pour moderniser le système d'éducation dans la province, il a formé une génération de techniciens disponibles pour les projets de travaux publics, et en 1924 au moins il a réussi à mobiliser l'intérêt extrêmement actif de Todd et de la CIFRC, à tel point que pendant une courte période le projet du Weibei sera présenté dans la presse nationale comme étant sur le point de se faire.

Je montrerai aussi dans quelles conditions toutes ces réalisations ont malheureusement été victimes d'une situation politico-militaire redevenue rapidement impossible. En 1925 Li Yizhi part faire la tournée des grandes villes pour essayer une fois de plus de vendre le projet du Weibei, moins crédible que jamais en raison du chaos qui règne dans la région. À son retour il ne peut même pas retrouver son bureau car Xi'an a été investi par les forces de Liu Zhenhua, parti l'année précédente et battu à plate couture par celles de Hu Jingyi au Henan, mais miraculeusement ressuscité par la grâce des nouvelles alliances entre seigneurs de la guerre en Chine du Nord. La ville assiégée sera libérée par la nouvelle armée nationale (*guominjun*) de Feng Yuxiang, et sera pendant quelques mois le théâtre d'un grand enthousiasme révolutionnaire. Cette phase marque cependant le début de trois années parmi les plus terribles pour le Guanzhong, victime du militarisme, du banditisme et de la famine. Li Yizhi, qui a quitté la province en claquant plus ou moins la porte, dans le courant de 1927, quand il a constaté que les nouveaux *leaders* étaient trop occupés par la révolution et par la préparation de la reconquête de la Chine par les forces nationalistes pour pouvoir accorder beaucoup d'attention aux projets de développement économiques, n'y remettra plus les pieds avant l'extrême fin de 1930, l'année où le chantier du Weibei s'ouvre enfin grâce aux initiatives de la CIFRC. Je terminerai donc sur cette conclusion frustrante de 1927, avant de reprendre le problème dans une nouvelle perspective, sous le régime nationaliste cette fois.

13/4/05

Nous en étions donc arrivés au retour de Li Yizhi dans sa province natale du Shaanxi en août 1922 — sa province natale qu'il n'avait plus revue depuis son second départ pour l'Allemagne, en 1913. En 1922 Li Yizhi était devenu un ingénieur de grande réputation, non pas tant pour ses réalisations, car il avait consacré l'essentiel de son activité à l'enseignement, mais par le savoir qui lui était reconnu dans le milieu, par ses contacts et ses voyages partout où étaient envisagés des grands projets de travaux publics, par les nombreux jeunes qu'il avait formés au Collège d'ingénierie de Nankin créé par le célèbre Zhang Jian, etc. Et au Shaanxi même il était familier de diverses personnes influentes — que ce soit d'ailleurs dans les milieux officiels à Xi'an, ou dans la zone du Weibei que le régime pro-Sun Yat-sen dominé (au moins intellectuellement) par son vieux compagnon Yu Youren avait réussi à contrôler avec des hauts et des bas pendant plusieurs années. Li Yizhi était donc très demandé au Shaanxi, comme nous l'avons vu la semaine dernière : d'abord par celui qui l'avait convaincu de se spécialiser dans l'ingénierie hydraulique lors de leur voyage commun en Europe, et qui conservait pour lui la place de chef du bureau provincial d'hydraulique, Guo Xiren ; ensuite par Liu Zhenhua, le seigneur de la guerre qui occupait les fonctions de gouverneur civil, et ensuite civil *et* militaire, de la province, sur qui Guo Xiren faisait pression et qui semble avoir pensé que nommer un tel personnage à des fonctions intéressant éminemment le « bien-être du peuple » donnerait un petit « plus » de légitimité à son régime ; également — à en croire du moins beaucoup d'auteurs — par Yu Youren avant que celui-ci ne soit obligé d'abandonner sa base de Sanyuan ; ainsi que par le seigneur de la guerre Hu Jingyi, qui avait *de facto* chassé Yu Youren de Sanyuan en septembre 1921 et rallié la faction dite du Zhili, représentée à ce moment à Xi'an par un autre seigneur de la guerre, très illustre celui-là, Feng Yuxiang ; et enfin par un certain Li Zhongsan, délégué par Hu Jingyi pour aller à Nankin convaincre Li Yizhi de revenir — un personnage que je n'ai pas encore réussi à très bien cerner, mais qui semble avoir été un notable de la région de Sanyuan, directement intéressé à la reconstruction de l'irrigation, et nommé responsable du bureau d'ingénierie hydraulique lorsque celui-ci avait été créé (je présume pendant la famine de 1921, voire un peu après ; en tout cas, nous dit Li Yizhi, « juste avant » son retour au Shaanxi à l'été 1922). Ce que nous savons de sûr de Li Zhongsan (je m'arrête sur lui parce que nous allons en reparler), c'est qu'il faisait partie de ce groupe informel d'adhérents de la Ligue jurée de Sun Yat-sen et de comploteurs qui s'était constitué au Guanzhong avant la révolution de 1911 (avec Guo Xiren, Hu Jingyi, Li Tongxuan — le père de Li Yizhi — et beaucoup d'autres que je n'ai pas cités mais qu'on rencontre à toutes les pages dans les articles des *Wenshi ziliao* qui évoquent le Shaanxi à cette époque)⁷⁵ ; et nous savons aussi que c'était un des intimes de Hu Jingyi — c'était même son frère juré, et dans les années suivantes, comme il le raconte lui-même dans un des articles en question, il remplira d'autres missions de confiance, et plutôt plus dangereuses, pour le compte de Hu Jingyi.

Quoi qu'il en soit, en août 1922 Li Yizhi arrive dans une province où il n'y a pas eu de guerre civile, du moins pas de guerre civile généralisée, depuis au moins un an, et où, vu de Xi'an, le gouvernement provincial et le seigneur de la guerre qui exerce alors le pouvoir semblent à peu près contrôler les choses. En réalité, il sont très loin de les contrôler parfaitement, et avant d'évoquer les explorations héroïques, ou certainement très malaisées, de Li Yizhi et de ses collaborateurs dans la gorge de la Jing, ainsi que les projets qu'il a conçus et qu'il a presque réussi à vendre à la CIFRC, comme nous le verrons — avant cela il est, je crois, indispensable de donner au moins une idée des difficultés extrêmes et de l'incroyable désordre au milieu duquel se déroulaient tous ces efforts.

⁷⁵ Pour plus de détails voir P.-E. Will, « La génération 1911 : Xi'an, 1905-1930 », in Alain Roux, Yves Chevrier et Xiaohong Xiao-Planes (éd.), *Citadins et citoyens dans la Chine du XX^{ème} siècle* (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2009), p. 347-418.

La situation au Shaanxi vers 1922

En fait la situation au Shaanxi — et encore, je me limite essentiellement à la région centrale, c'est-à-dire au Guanzhong — était tellement confuse et, surtout, elle était tellement instable qu'il nous est extrêmement difficile de nous figurer de façon un tant soit peu concrète la façon dont elle était perçue et vécue sur place, à une date donnée, par les gens dont j'aurai à parler. Le problème, c'est que, dès qu'on s'adresse à un éventail un peu large de sources, on est confronté à des notations ou à des impressions à première vue très contradictoires, et qu'il faut pourtant bien essayer de concilier. Politiquement, par exemple, il y a un gouverneur, désigné par le gouvernement central à Pékin, avec une bureaucratie et différents organismes spécialisés (comme le bureau d'hydraulique et le bureau d'éducation, auxquels j'ai fait allusion, et que Li Yizhi sera appelé à diriger l'un et l'autre pendant ces années, mais il y a aussi le Bureau de reconstruction [*jianshe ting* 建設廳], dont il sera également le chef, mais plus tard dans sa carrière) ; il y a une assemblée provinciale, qui est supposée voter les mesures proposées par le gouverneur, par exemple le budget de la province, ou des projets d'emprunt comme celui dont je parlerai plus tard ; il y a un administrateur civil à la tête de chaque sous-préfecture (un « magistrat », comme sous l'empire) ; et il y a des forces armées cantonnées çà et là, des divisions, des brigades et des régiments avec un matricule et avec un chef de corps supposé obéir aux ordres de sa hiérarchie. Comme nous le verrons, Li Yizhi et ses collègues ne peuvent ignorer ces instances et ces institutions s'ils veulent promouvoir leurs projets de construction d'infrastructures.

Mais cette apparence d'ordre relatif recouvre des réalités bien différentes, et il faut en fait attendre le début des années 1930 pour qu'un processus de construction étatique digne de ce nom commence à s'engager dans la région. Le gouverneur Liu Zhenhua, une fois débarrassé de la présence encombrante de Feng Yuxiang au printemps 1922, dispose en fait de pouvoirs quasi dictatoriaux, à commencer par celui de pratiquer une politique fiscale aussi arbitraire que prédatrice : il semble avoir poursuivi les pratiques de son prédécesseur Chen Shufan, consistant à imposer *de facto* aux paysans de nombreuses régions la culture du pavot, qui est officiellement illégale mais qui rapporte d'énormes revenus sous forme à la fois de taxes et d'amendes⁷⁶. Cela n'empêche bien entendu pas les caisses d'être vides, ou presque, car les forces armées, à commencer par l'armée personnelle de Liu Zhenhua (son armée de seigneur de la guerre, c'est-à-dire la Zhensongjun qu'il a amenée du Henan, et dont j'avais dit un mot) disposent en priorité des ressources de la province, sans parler de l'enrichissement personnel du gouverneur. Par ailleurs, autant qu'on puisse en juger l'influence de l'Assemblée est insignifiante, et les magistrats locaux sont totalement impuissants face aux militaristes cantonnés sur leurs territoires.

Ces seigneurs de la guerre locaux du Shaanxi, chacun d'entre eux quasi indépendant dans son petit royaume, symbolisent en fait les limites que rencontre très vite le pouvoir du gouverneur. Plusieurs auteurs considèrent cette situation comme un héritage de la Jingguo jun, dont ils admettent qu'elle n'a jamais vraiment été la force révolutionnaire organisée et disciplinée placée sous la houlette de Yu Youren que beaucoup ont voulu y voir. Un certain Sun Weiru 孫蔚如, par exemple (un lieutenant de Yang Hucheng à l'époque, qui a écrit un article dans les *Wenshi ziliao* du Shaanxi en 1962) n'hésite pas à dire qu'en dépit du rôle « objectivement progressiste » qu'elle a joué, l'unité de la Jingguo jun réorganisée par Yu Youren en 1918 n'était qu'une illusion : il s'agissait en réalité d'un agrégat de petits seigneurs de la guerre, placés à la tête de troupes indisciplinées, chacun exploitant son territoire, et ayant causé, dit-il, « pas peu de dommages » aux populations. Sun Weiru explicite d'ailleurs le

⁷⁶ Zhao Bi, « Jiefang qian Jinghuiqu xingxiu shuili gaishu », p. 984. Sur le problème de l'opium au Shaanxi, voir cours du 22/3/06.

caractère hétéroclite des six « routes » organisées par Yu Youren et confiées à des chefs dont la plupart étaient déjà en place, en spécifiant que (1) la première était composée de ce qu'on appelait au Shaanxi des « sabreurs » (*daoke* 刀客), c'est-à-dire des paysans et des artisans déclassés membres d'une société secrète remontant au milieu du 19^e siècle, qui avaient participé à la révolution de 1911 (le jeune Hu Jingyi était un de ceux qui avaient su mobiliser leur collaboration), avant de servir d'hommes de main des seigneurs de la guerre ; (2) la seconde, c'était essentiellement des « bandits locaux » (*tufei* 土匪) ; (3) la troisième en revanche était dominée par des adhérents de la Ligue jurée et par des étudiants progressistes qui avaient fait leurs classes dans la lutte contre Yuan Shikai ; (4) la quatrième, commandée par Hu Jingyi, était la seule armée régulière du lot ; (5) la cinquième était formée d'anciennes milices paysannes ; (6) et la sixième enfin, de troupes venues de Mongolie intérieure, qui semblent avoir été particulièrement redoutées des autochtones.

Un autre auteur, nommé Zhang Xuanwu 張宣武, qui a été, lui, officier au Shaanxi en 1928, rappelle que depuis l'époque de Lu Jianzhang et Chen Shufan (c'est-à-dire depuis 1914) — et il aurait pu ajouter, pratiquement jusqu'en 1930 — le Shaanxi avait été le théâtre d'incessantes et confuses batailles entre seigneurs de la guerre entrant dans la province et en sortant au gré des batailles et des alliances ; et il affirme lui aussi que c'est depuis la fondation de la Jingguo jun qu'on a vu proliférer des seigneurs de la guerre locaux opérant à petite échelle, et parfois à très petite échelle, natifs de la province, chacun protégeant son indépendance dans son mini-« royaume féodal » et ignorant superbement les mutations et les ordres de marche édictés par les autorités — puisque aussi bien ces gens sont sur le papier des généraux soumis à une hiérarchie. Lorsque Feng Yuxiang, revenu au pouvoir au Shaanxi après la fin du siège de Xi'an en 1926, tentera de les éradiquer en envoyant contre eux les forces qui dépendent directement de lui, et qui s'appellent depuis la fin 1924 l'« armée nationale » (la Guominjun 國民軍), ils s'enfermeront avec leurs réserves et leurs arsenaux à l'intérieur de leurs villes, toujours équipées de murailles imposantes et de fossés remontant à l'époque impériale (le Guanzhong a de tous temps été une région éminemment stratégique), et ils n'en seront progressivement délogés, en 1927 et 1928, qu'au prix de batailles sanglantes.

Bref, c'est dans ce contexte d'anarchie — à quoi il faut ajouter les déprédations considérables causées par le banditisme dans la région, notamment pendant les périodes de disette — qu'il faut replacer les projets de reconstruction d'un Li Yizhi : rien ne pouvait être fait sans la bonne volonté des militaristes locaux qui contrôlaient une bonne partie du territoire de la province, jusque dans le cœur du Guanzhong, y compris les sous-préfectures qui correspondaient au périmètre d'irrigation du Weibei, c'est-à-dire Jingyang, Sanyuan et Gaoling. Mais il est vrai d'un autre côté que son entreprise de reconstruction hydraulique, quoique dirigée en principe depuis le bureau d'hydraulique de Xi'an, était d'une certaine manière un projet « fédérateur » dans la mesure où il s'agissait de donner un véritable coup de fouet à la productivité de l'agriculture locale, et que cela ne pouvait qu'intéresser tous ceux qui vivaient des surplus produits par cette agriculture, à commencer par le gouvernement provincial et par les seigneurs de la guerre locaux. Au reste, le centre stratégique du projet, c'était le bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei, situé à Sanyuan, et qui était apparemment la chose de Hu Jingyi et de ses clients dans la région — bureau dont Li Yizhi avait en même temps été nommé ingénieur en chef et que la province semble d'ailleurs (encore que ce ne soit pas tout à fait clair) avoir essayé de rattacher directement au bureau d'hydraulique de Xi'an⁷⁷.

Les études et les projets de Li Yizhi

Quoi qu'il en soit de tout cela, Li Yizhi se met au travail aussitôt après son arrivée à Xi'an. Le bureau d'hydraulique que lui a légué Guo Xiren était terriblement pauvre en hommes

⁷⁷ Chen Jing, p. 6

compétents, en matériel et en moyens, mais Li Yizhi a amené avec lui deux collègues du Collège d'ingénierie Hehai de Nankin, qui sont aussi ses anciens étudiants, dont Hu Buchuan 胡步川, qui sera vingt ans plus tard l'auteur de sa biographie chronologique et l'éditeur de ses écrits, et à qui j'avais fait allusion à ce sujet. Ces deux ingénieurs professionnels dirigeront les deux équipes d'investigation, en principe de sept ou huit personnes chacune mais dans les faits à géométrie variable, constituées par Li Yizhi, l'une pour les relevés topographiques et l'autre pour les relevés hydrographiques (appelées respectivement *ludui* 陸隊 et *shuidui* 水隊). (Pour la deuxième campagne de relevés dans la gorge de la Jing, Li Yizhi parle quelque part d'une équipe d'une trentaine de personnes.) Li Yizhi aurait également été obligé d'emprunter des géomètres au bureau topographique de l'armée de terre à Xi'an⁷⁸.

Le détail des études dirigées par Li Yizhi sur le site du Weibei et dans la gorge de la Jing nous est assez bien connu, car il en a fait état dans plusieurs rapports circonstanciés reproduits dans les éditions modernes de ses écrits. Il y a eu trois campagnes de relevés, respectivement démarrées à la fin octobre 1922⁷⁹ et durant jusqu'à début mai (et jusqu'en juin pour les mesures de débit) ; puis à l'hiver 1923-1924 ; et enfin à la fin d'avril 1924. Toutes sortes de mesures ont été effectuées sur l'hydrologie de la Jing (profil de la rivière, coupes transversales du lit là où c'était possible, courbes de débit, analyse du contenu en sédiments, etc., ainsi que le régime pluviométrique et les taux d'évaporation, encore que ces derniers points demandent que l'on poursuive les observations pendant une longue durée pour pouvoir donner des résultats significatifs) ; on a procédé à des analyses géologiques ; et surtout on a consacré de longs mois à établir un relevé topographique extrêmement précis, aussi bien de la gorge de la Jing que de la plaine irrigable (et cette dernière, que Li Yizhi considérait au départ dans son extension maximale, s'étend sur des distances considérables).

La troisième campagne d'investigations, qui date d'avril 1924, avait un objet spécifique, et qui tenait à cœur à Li Yizhi : c'était de finaliser les relevés, plutôt compliqués à faire en raison d'un environnement escarpé et aussi peu hospitalier que possible, à l'endroit qu'il avait sélectionné pour édifier un barrage qui formerait un vaste réservoir d'amont, un réservoir dont il escomptait qu'il accroîtrait significativement la quantité d'eau disponible aux périodes de l'année où on en avait besoin pour les différents types de cultures, qu'il constituerait un stockage de sécurité pour les années de sécheresse, et qu'il permettrait de réaliser ce qui est toujours resté son rêve, c'est-à-dire édifier un système d'irrigation aussi vaste qu'était réputé avoir été le canal Zheng Guo originel, construit (comme je vous l'avais rappelé au début) pour le futur Qin Shihuangdi au milieu du 3^e siècle avant notre ère. En deux mois lors de la première campagne, l'équipe avait réussi à remonter de 7 km ½ en amont du débouché de la gorge avant d'être arrêtée dans sa progression ; lors de la 2^e campagne ils avaient parcouru la même distance, mais en suivant les crêtes ; enfin, cette troisième investigation, confiée à une équipe, trouve finalement des passages permettant de remonter à une cinquantaine de kilomètres du débouché de la gorge.

Les deux principaux rapports rédigés par Li Yizhi, le premier en 1923 et l'autre en 1924, incluent en proportion variable des rappels historiques, des indications sur l'organisation et le déroulement des travaux (dont un tableau résumant au jour le jour des travaux des deux équipes lors de la première campagne), des résultats plus ou moins détaillés (et parfois extrêmement détaillés) des différents types d'investigations, des descriptifs des travaux envisagés — Li Yizhi précise dans son rapport de synthèse que cette partie plus spécifiquement « travaux publics » du programme a été préparée par son élève Xu Kai, dont j'avais mentionné un essai dans les *Wenshi ziliao*, et qu'il avait fait venir au Shaanxi en 1924 —, et enfin, des estimations

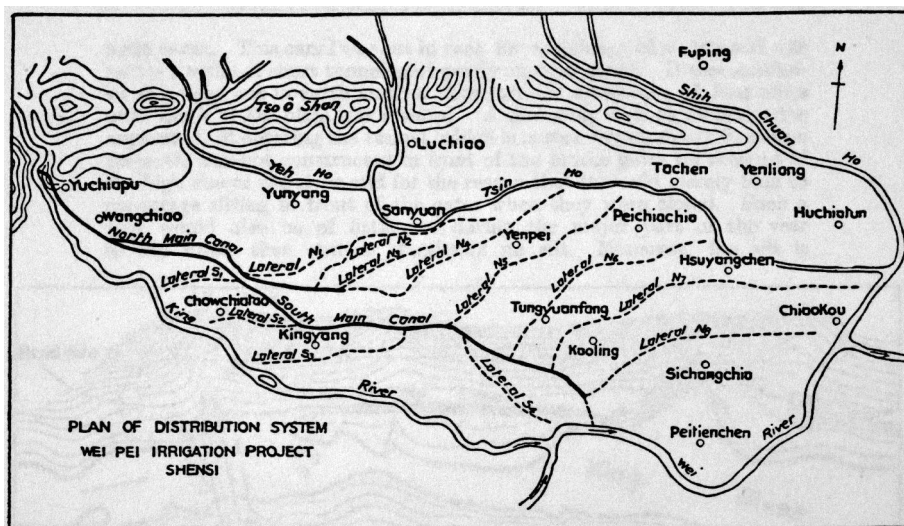
⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ *Euvres choisies (XJ)*, p. 263, dit au mois d'août, et ajoute: « juste après la création du Bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei », ce qui confirme que celui-ci n'avait rien à voir avec Yu Youren. Mais le journal détaillé de la campagne (p. 248 sq.) montre bien qu'on a démarré fin octobre.

relativement détaillées de coûts. Dans la forme où nous y avons accès, ces rapports comportent une quantité de tableaux de chiffres, mais on ne peut que regretter que les nombreuses cartes, parfois extrêmement précises, qui les accompagnaient n'aient pas été conservées, bien que les textes en donnent la liste.

Pourquoi plusieurs rapports ? C'est qu'au cours de ces deux années de travail intense (de la fin 1922 à la fin 1924) Li Yizhi a été conduit à modifier quelque peu ses projets — en fait, de les réviser à la baisse, mais sans jamais abandonner l'espoir d'arriver un jour à réaliser ses plans les plus ambitieux —, et s'il a dû les modifier, c'est pour deux sortes de raisons : d'une part, les investigations complémentaires recueillies au cours des 2^e et 3^e campagnes, ainsi que les remarques de certains collègues étrangers, Todd en particulier, l'ont conduit à revoir certaines hypothèses ; et d'autre part, il y avait des contraintes de financement. Et là, le principal interlocuteur, c'était, déjà, la CIFRC.

Mais avant d'évoquer les contacts de Li Yizhi avec ses collègues étrangers, qui étaient aussi ses bailleurs de fonds potentiel, je voudrais rapidement préciser en quoi consistaient ces projets alternatifs présentés dans les rapports de 1924. En gros, l'on peut dire que Li Yizhi partait d'une hypothèse maximale, laquelle aurait ressuscité les deux grands canaux de l'Antiquité, le canal Zheng Guo des Qin et le canal Bai des Han — ce sont les termes dans lesquels il le présente lui-même⁸⁰. Les deux canaux en question correspondent à deux zones qu'il appelle respectivement la zone Sud (pour le Bai, c'est-à-dire *grosso modo* le canal tel qu'il existait à la fin de l'empire, mais quelque peu agrandi), et la zone Nord (pour le Zheng Guo) — la limite



entre le « nord » et le « sud » étant symbolisée par la rivière Qingyu 清峪河 (carte ci-contre, où la rivière est appelée « Tsin Ho »); cette zone Nord, comme on le voit sur la carte des canaux anciens reconstituée par Ye Yuchun (*supra*, p. 16), s'étend très loin à l'est, au-delà de la zone

irriguée à l'époque historique (i.e. depuis les Tang) — et aussi bien de la zone qui sera en fin de compte irriguée par le canal Jinghui après 1932. Basé sur ses arpentages, Li Yizhi calcule une superficie totale potentiellement irrigable égale (en déduisant 10% pour les surfaces occupées par les habitats, par les cimetières et par les canaux eux-mêmes) à 1 423 000 *mu* pour le sud (en arrondissant au millier), et 2 972 000 *mu* pour le nord, soit au total près de 4 400 000 *mu* (ou approximativement pas tout à fait 270 000 hectares — il donne lui-même l'équivalence)⁸¹ : or, ce chiffre de 4,4 millions de *mu* de terres irriguées — qu'il faut comparer avec les 600 000 *mu* environ qui seront irrigués par le canal Jinghui au milieu du 20^e siècle —, c'est à peu de choses près le chiffre mythique donné dans les histoires dynastiques pour les deux grands canaux de l'Antiquité !

⁸⁰ E.g. *XJ*, p. 239 (1^{er} rapport) : commencer par restaurer le Bai (1,4 M *mu*), et ensuite le Zheng Guo (2,9 M *mu*).

⁸¹ *Ibid.*, p. 234.

La fascination de Li Yizhi pour ce vénérable précédent — qui avait une valeur évidente de propagande dans la région — se retrouve partout, même après que l'idée de le restaurer dans toute sa dimension ait été définitivement abandonnée au moment des travaux entrepris en 1930, et même si dès 1924 il avait été obligé de concevoir des projets nettement plus modestes. Pour ne donner qu'un exemple de cette fascination durable — exemple d'ailleurs intrigant par sa date —, on trouve dans le numéro de mai 1926 de la revue de l'Association des ingénieurs chinois et américains (que je vous avais rapidement présentée il y a quelques semaines) un article non signé intitulé (je traduis) « Un rêve vieux de deux mille ans va devenir réalité au Shaanxi : la science moderne va percer une montagne ancienne [les montagnes sont toujours anciennes, mais il faut croire qu'en Chine elles le sont encore plus] et chasser la famine du Shaanxi »⁸². Je dis que c'est intrigant, car, en mai 1926 le projet avait dans les faits capoté, et Li Yizhi, qui revenait d'une tournée infructueuse pour trouver des financements, n'avait pas même pu retourner à Xi'an car la ville était assiégé par les armées de Liu Zhenhua. Pourtant l'article, basé sur une interview de Li Yizhi et où l'on voit une photo de lui (la seule que je connaisse où il porte des lunettes), présente la chose comme si elle était à la veille de se faire — simplement, il y a la guerre et c'est retardé ; et surtout, le texte insiste sur ce qu'il appelle les aspects « romanesques » de l'affaire, le fait que les habitants rêvent depuis des siècles de percer la montagne où Li Yizhi a en effet prévu un grand tunnel, et tout le reste. (Dans un plan plus technique, Li Yizhi insiste dans son projet de 1923, en se basant d'ailleurs sur des autorités américaines, sur le fait que, si au moment de la construction un tunnel coûte beaucoup plus cher qu'un canal, à long terme on s'y retrouve largement du fait que l'entretien est beaucoup moins coûteux⁸³). Enfin, nous apprenons du reporter anonyme que Li Yizhi, qui semble très optimiste, est tout excité à l'idée de travailler sur le même projet que Zheng Guo, l'ingénieur « historique », et de faire aussi bien que lui, et même mieux puisqu'il y aura des dispositifs modernes de stockage et de régulation de l'eau.

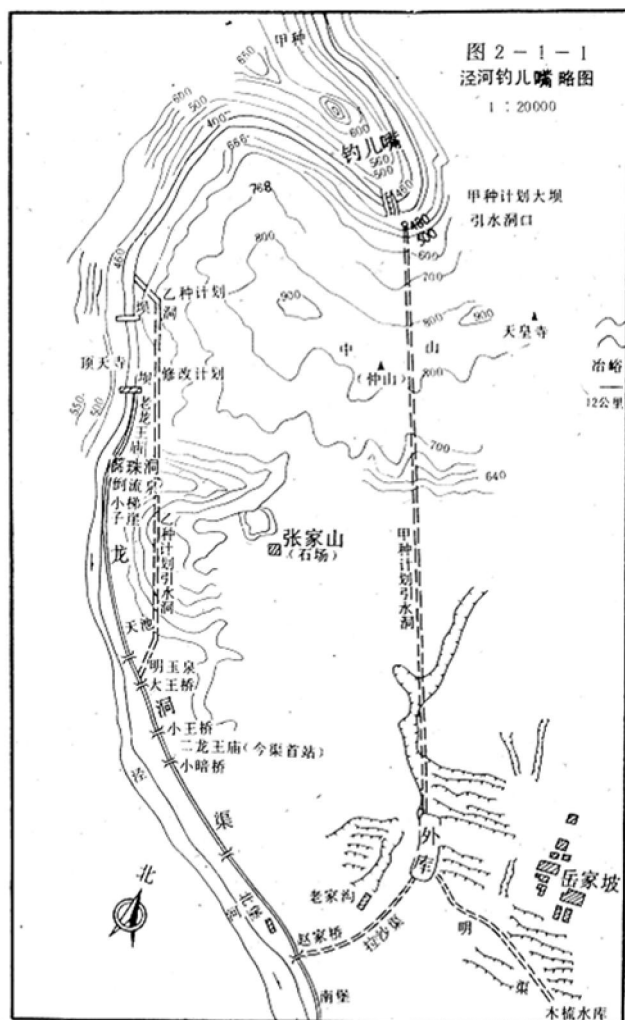
Cet article assez journalistique de ton et bourré d'approximations historiques n'en présente pas moins l'intérêt de montrer que, deux ans après avoir dû formuler, comme nous allons le voir, des projets beaucoup plus modestes (encore que nettement plus ambitieux que ce qui a été finalement réalisé), Li Yizhi parle néanmoins de ce qui était son plan initial de 1923, et continue apparemment de considérer que c'est cela qu'il faut absolument essayer de réaliser. Ce projet maximal, donc, voici en quoi il consistait — et j'ajoute au passage que Li Yizhi en avait une vision encore plus grandiose juste avant de se mettre au travail sur le terrain, si l'on en croit du moins un discours qu'il semble avoir prononcé au cours de sa première visite au Weibei après son retour au Shaanxi — il disait alors qu'on pourrait irriguer 5 ou 6 millions de *mu*⁸⁴. Appelé parfois projet A (甲), ce projet est sommairement représenté en même temps que le projet B (乙) sur la carte reconstituée déjà montrée (ci-dessus p. 25) et reproduite à nouveau ci-dessous — du moins, pour la partie supérieure du système. Le dispositif de prise d'eau dans le méandre de Diaozui (dont nous avons déjà vu la photographie la dernière fois) comporterait un barrage haut de 85 mètres formant un réservoir de 80 millions de m³, avec en amont un tunnel d'évacuation (*culvert tunnel*, 回水洞) (croquis ci-dessous) qui coupe le méandre et qui permet de protéger le barrage contre les crues exceptionnelles et d'éviter l'accumulation des sédiments et des débris (ce tunnel, réalisé au début, serait en outre utilisé pour assécher la Jing pendant les travaux du barrage) ; juste au dessus du barrage se trouve l'entrée du tunnel

⁸² « A Two thousand year old dream will come true in Shensi », *Journal of the Association of Chinese & American Engineers*, VII/3 (mai 1926), p. 8-12. De même, dans W. Mallory, *China : Land of Famine* (New York, American Geographical Society, 1926), p. 145-147, le projet du Weibei est présenté dans la même version maximale.

⁸³ Pour les arguments en faveur du tunnel, v. le rapport de 1923 in *XJ*, § 4 et p. 231.

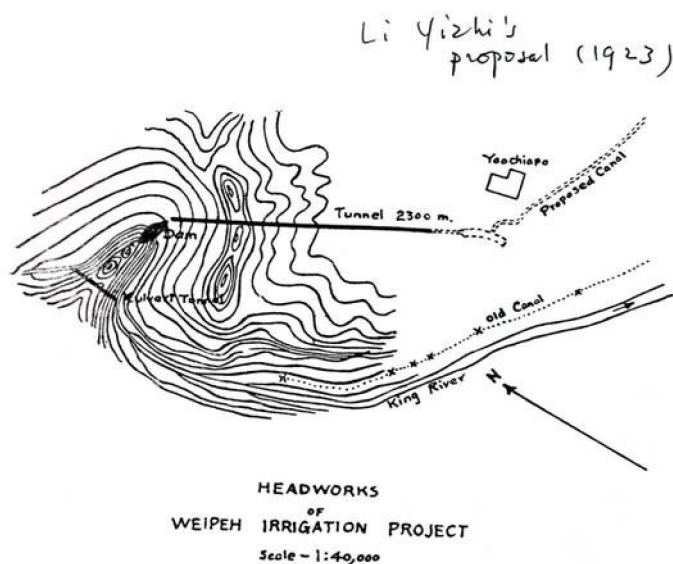
⁸⁴ Cf. « 答渭北各界歡迎會演講水利 », in *QJ*, p. 223-227, inexplicablement daté 十年十月一日 alors que le contexte montre que c'est après son retour en 1922 à l'invitation de Liu Zhenhua.

principal, long de 2630 m, débouchant dans un autre réservoir, équipé d'une usine hydroélectrique, et donnant accès à l'embouchure du canal d'irrigation proprement dit. Le dénivelé entre l'entrée du tunnel et celle du canal est de 21 mètres⁸⁵, avec un débit de 60 m³/s (par comparaison, le débit prévu pour le canal Jinghui sera de 14 m³/s seulement). Et en aval, donc, deux canaux, l'un plus au sud correspondant plus ou moins au tracé du canal Bai (c'est-à-dire Longdong à l'époque), l'autre plus au nord, et beaucoup plus long, supposé correspondre à l'ancien canal Zheng Guo.



Ceci est donc la version maximale, la vision idéale en quelque sorte, pour laquelle en 1923 les études sont d'ailleurs loin d'être terminées ; mais dès ce premier rapport (et de même dans son interview de 1926) Li Yizhi propose de commencer par une version un peu plus modeste, qui n'est pas à proprement parler une « alternative », mais plutôt une « phase A » (第一期), qui sera suivie dès que possible par la réalisation de la phase B ; plus modeste, donc, en ce sens qu'elle comporterait seulement un barrage d'une douzaine de mètres de haut à Diaozui, donc pas de réservoir à proprement parler (le sommet du barrage serait à la même hauteur que le haut de l'entrée du tunnel) ;

et pas de réservoir non plus, à ce stade, au débouché du tunnel ; et enfin, il n'y aurait qu'un seul canal d'irrigation, à savoir l'ancien canal Bai rénové et prolongé d'une soixantaine de kilomètres. En d'autres termes, seule la « zone sud » est concernée (soit un peu moins d'1 million ½ de mu, comme nous avons vu) ;



et dans l'estimation des coûts à la fin du premier rapport, Li Yizhi ne retient que cette version en précisant que pour l'autre il faudra attendre que de nouveaux relevés soient effectués. L'estimation se

⁸⁵ Premier rapport, p. 232 pour les altitudes des différents éléments.

monte à environ 1,2 millions de dollars, en incluant 25% de coûts imprévus ; mais les estimations plus sérieuses faites par la suite pour des versions moins imposantes du projet montrent que ce chiffre était vastement sous-estimé.

Ce rapport de 1923 fait suite à la première (et plus longue) campagne de relevés faits par les équipes de Li Yizhi sur le site du Weibei, et il est évidemment antérieur aux campagnes suivantes, qui devaient le qualifier assez sérieusement. Dans tous les cas, Li Yizhi n'a pas traîné pour faire la publicité de son grand projet. D'une part, il publie deux versions résumées du rapport, l'une en chinois (que je n'ai pas vue), et l'autre, très soignée dans sa présentation et incluant une série d'excellentes photographies, en anglais⁸⁶ ; c'est celle où l'on trouve les photographies des protecteurs que Li Yizhi a nommés pour son projet : le gouverneur Liu Zhenhua, le président honoraire du comité du Weibei, le général Hu Jingyi (qui a cette date a quitté la province depuis plus d'un an à la suite de Feng Yuxiang, et qui en fait n'y reviendra plus), et le président en exercice, le général Tian Runchu (celui que j'ai réussi à identifier la semaine dernière, basé à Jingyang et Sanyuan). Ces pamphlets, surtout celui en anglais, sont évidemment destinés à être diffusés à l'extérieur de la province, auprès des autorités politiques et des organisations philanthropiques. Et d'autre part, Li Yizhi monte une exposition sur ses investigations et ses projets, qui aurait inclus des maquettes et sans doute des photographies, qu'il montre à Xi'an et qu'il fait ensuite tourner dans toute la région. Cette « communication » à usage local avait certainement une grande importance pour Li Yizhi, car elle était destinée à créer un mouvement d'opinion publique en faveur de ses plans, supposés éliminer à jamais la menace de la famine, et plus particulièrement elle devait encourager les investisseurs : en effet, pendant toute cette période, l'idée est de financer une part significative du projet en émettant des bons dont la rentabilité sera garantie par le quadruplement escompté de la valeur des terres une fois qu'elles bénéficieront de l'irrigation.

Ce premier rapport de 1923 est suivi par un second rapport, daté 1924, mais je ne suis pas sûr de quand exactement en 1924. À vrai dire la chronologie exacte des événements n'est pas très facile à établir pendant cette phase. Plus spécifiquement, il reste quelque incertitude sur la façon dont les étrangers se sont intéressés à cette affaire et y sont intervenus. Car ils y sont intervenus, et certainement très tôt. Nous avons vu qu'avant même de se décider à retourner au Shaanxi Li Yizhi avait été informé que les étrangers résidant dans la province (mais nous ne savons pas quels étrangers exactement) étaient pleins d'enthousiasme pour les projets de développement de l'irrigation au Weibei. Ensuite, on trouve dans la rubrique des nouvelles personnelles, dans le numéro d'octobre 1923 de la revue de l'Association des ingénieurs chinois et américains, cette information un peu bizarre : « Mr. H. Lee, ingénieur en chef du bureau d'hydraulique du Shaanxi, accompagné par Mr. Munsey Lew and Mr. F.S. Baker, est arrivé à Xi'an *fu* en route pour le site d'un vaste projet d'irrigation qui fait l'objet d'une enquête. » En octobre 1923 Li Yizhi était arrivé à Xi'an depuis plus d'un an, et la première campagne de relevés était terminée ; mais l'information intéressante, malgré tout, c'est qu'il discutait de son projet, sur place, avec des ingénieurs étrangers, dont nous savons que l'un au moins, M. Lew⁸⁷, résidait au Shaanxi, puisqu'il appartenait au bureau provincial des routes à Xi'an ; tandis que l'autre, M. Baker (à ne pas confondre avec John Baker, qui viendra dans la province pour le compte de la CIFRC pendant la famine de 1930), qui résidait à Shanghai, appartenait à une compagnie privée de travaux publics appelée Asia Development Co., pour laquelle Todd avait travaillé peu de temps avant.

On est donc dans un petit monde, et le milieu des ingénieurs étrangers en Chine est tout à fait au courant des projets de Li Yizhi, et s'y intéresse même de très près. Todd lui-même, qui a pris ses fonctions d'ingénieur en chef de la CIFRC le 1^{er} décembre 1923 et qui s'est aussitôt lancé dans une grande tournée des provinces chinoises pour évaluer les sites où la Commission

⁸⁶ Chen Jing, p. 8, qui place cela en 1924, mais toutes ses dates sont inexactes.

⁸⁷ On ne peut cependant pas exclure que ce soit un nom chinois.

pourrait entreprendre des travaux (il couvre quelque 28 000 kilomètres en 1924 !), va passer au Shaanxi en mars-avril de cette année et parcourir la région du Weibei en compagnie de Li Yizhi. J'ai déjà dit un mot de cette visite, effectuée en compagnie notamment de Walter Mallory, alors secrétaire général de la CIFRC — je vous avais même montré une photographie de groupe où l'on voit aussi bien Todd que Li Yizhi. Les archives de Todd contiennent d'ailleurs un magnifique passeport signé par le gouverneur Liu Zhenhua. Dans tous les cas, il semble assez clair que la CIFRC s'intéressait depuis un certain temps au projet du Weibei, lequel entrait éminemment dans sa sphère de compétence, c'est-à-dire les programmes de travaux publics susceptibles de diminuer l'impact des famines dans l'avenir. Dans une lettre plus tardive Todd fait allusion à cette visite en parlant de Li Yizhi comme de « l'ingénieur qui représentait notre comité du Shaanxi » — et en effet on trouve le nom de Li Xie parmi les membres du comité provincial de la CIFRC au Shaanxi ; un rapport, également plus tardif, de la CIFRC en parle simplement comme de « l'ingénieur de la Commission au Shaanxi ».

Enfin, on trouve un important article dans le numéro de juin 1924 du *Chinese Economic Monthly*, qui est une publication officielle du gouvernement chinois, consacré au projet sous le titre : « Assurer le Shaanxi contre la famine » [en anglais]. Cet article commence par dire que des préparatifs sont en train pour lancer le projet, qui associe la CIFRC et les autorités provinciales du Shaanxi, et un peu plus loin il indique que « le plan a été initié par la Commission de secours contre la famine ». Est-ce à dire que Li Yizhi a soudain été dépossédé de ce qui devait être l'œuvre de sa vie — comme il le sera, d'une certaine manière, en 1930 ? Jusqu'à un certain point, oui, au moins dans cet article qui, bien que non signé, est évidemment de Todd (qui parle en fait de sa visite à la première personne) ; or, comme ce sera de nouveau le cas en 1930, Todd est toujours très doué pour s'attribuer (à lui ou à son organisme) les initiatives des autres, même s'il ne passe pas nécessairement leurs noms sous silence. Mais indépendamment de cela, je serais porté à penser que dès son arrivée à Xi'an à l'été 1922 Li Yizhi a rencontré les représentants locaux de la CIFRC — c'est-à-dire, du comité qui s'était constitué au Shaanxi au moment de la famine de 1920-1921, et qui s'était agrégé à la CIFRC au moment de sa création —, lesquels représentants étaient nécessairement familiers des projets que l'on commençait à agiter à Sanyuan et dont Guo Xiren s'était fait l'apôtre depuis plusieurs années ; mieux même, dès 1922, semble-t-il, le comité de la CIFRC du Shaanxi avait réservé la somme non négligeable de 50 000 dollars pour financer une étude d'ingénierie sur le site. Et nous avons aussi vu qu'au début de 1922 la CIFRC avait envoyé un ingénieur, un certain Wu Nankai, inspecter le site.

Il est donc clair que Li Yizhi s'est allié avec le comité du Shaanxi pour faire avancer son programme d'étude systématique et scientifique du terrain. Au reste, il est manifeste qu'il n'aurait pas pu accomplir grand-chose avec les seules ressources de son bureau d'hydraulique. À en croire en effet le rapport de Todd inclus dans le rapport annuel de la CIFRC pour 1924, les campagnes d'investigation du site conduites par Li Yizhi auraient été financées par le comité provincial de la CIFRC, pour 35 000 dollars. Le rapport du comité provincial, pour sa part, qui est beaucoup plus précis, surtout dans sa version en chinois, dit 15 000, et précise que cette somme a été versée au bureau d'ingénierie hydraulique du Weibei et qu'elle a servi à payer l'achat d'instruments de mesure, ainsi que les salaires des équipes envoyées sur le terrain ; et enfin — et ce détail a quand même son intérêt — ce rapport dit clairement que les tableaux et les cartes réalisés par Li Yizhi et ses collaborateurs ont été remis au comité provincial de la CIFRC et y sont conservés, et non pas au bureau d'hydraulique dépendant du gouvernement provincial, dont Li Yizhi est le chef. Nous apprenons aussi que les deux coresponsables de l'enquête sont Li Yizhi et Li Zhongsan (le responsable du bureau du Weibei et frère juré du général Hu Jingyi). Quoi qu'il en soit de tout cela, ni ces contacts avec la CIFRC ni ces financements ne sont mentionnées dans les sources chinoises sur Li Yizhi, et à vrai dire lui-même n'en parle pas non plus dans ses textes — du moins pas avant la visite de Todd et Mallory, à laquelle il fait en

revanche allusion çà et là, et même avec une certaine insistance dans un texte dont je parlerai tout à l'heure.

L'article du *Chinese Economic Monthly* auquel je faisais allusion, ainsi que le rapport de Todd dans le bulletin de la CIFRC pour 1924 (rédigé l'année suivante, en 1925), suggèrent plusieurs choses, dont la première est que Li Yizhi a réussi à vendre à Todd son projet, au moins dans ses grandes lignes, et dans la version préliminaire quelque peu réduite dont j'ai parlé tout à l'heure, la seule en fait pour laquelle des études sérieuses avaient été faites. Todd, en effet, écrit qu'il s'est convaincu qu'essayer de réparer l'ancien canal (c'est-à-dire la partie supérieure creusée dans la falaise, à l'entrée de la gorge) serait impraticable et beaucoup trop coûteux (c'est pourtant ce qu'a fait Eliassen en 1930), et que donc l'idée du tunnel s'impose en effet. Mais, outre qu'il estime le devis à environ 1 750 000 dollars, il a aussi des incertitudes sur divers détails, et n'hésite pas à demander l'envoi d'un ingénieur hydraulicien expérimenté *et étranger* pour vérifier les résultats des investigations dirigées par Li Yizhi, et en faire certaines autres qui lui paraissent indispensables — cela, même s'il mentionne par ailleurs l'excellente équipe de jeunes ingénieurs qui entourent Li Yizhi au Shaanxi, dont beaucoup sont ses anciens étudiants de Nankin.

Mais ce qu'on apprend aussi dans l'article du *Chinese Economic Monthly*, c'est qu'au début avril 1924 Todd a rencontré les autorités du Shaanxi, aussi bien le gouverneur Liu Zhenhua à Xi'an que le général Tian Runzou à Sanyuan, pour les convaincre de participer financièrement au projet, sans quoi celui-ci n'a aucune chance de se réaliser. La proposition, apparemment acceptée par Liu Zhenhua, serait de faire avancer un million de dollars par le gouvernement provincial, la CIFRC accordant pour sa part un prêt d'un demi-million de dollars à 10 % sur trois ans — ceci en plus, est-il dit élégamment, de l'intelligence investie dans le travail (*the brains of the work*), ce qui revient à considérer Li Yizhi comme une sorte d'adjoint chargé des études préliminaires, et sujet à vérification. Un peu plus loin dans le texte (qui n'est pas totalement cohérent), il est question de demander à Tian Runzou de s'arranger pour lever auprès des futurs usagers, du moins les plus prospères, 750 000 dollars sous forme de bons émis par un « district de réhabilitation pour l'irrigation », à créer, tandis que pour sa part le gouverneur fournirait la même somme sur les revenus de la province. Mais dans tous les cas, est-il précisé, ce sont les usagers qui paieront en fin de compte, sous forme d'achats de bons ou de remboursements de prêts. Et par ailleurs, la CIFRC ne s'engagera pas dans ce chantier, dont la durée est évaluée à 3 ans ½, tant que le dispositif financier ne sera pas en place, la moitié de la somme budgétée devant être déposée dans des banques sûres, et son utilisation soumise à la signature de la CIFRC.

Cela étant, comme nous l'avons vu tout à l'heure, le projet auquel tient Li Yizhi avant tout, c'est le grand système inspiré du canal Zheng Guo et irrigant plus de 4 millions de *mu*, qui suppose l'édification d'un barrage de 80 mètres de haut à Diaozui et de plusieurs réservoirs. À ce stade Todd veut encore bien croire à la faisabilité à terme de cette extension du programme (qui coûterait, à la louche, deux millions de dollars), mais sous réserve que les études de terrain soient faites. Et c'est donc en partie pour cela que Li Yizhi a organisé sa troisième campagne de terrain, loin en amont dans la gorge, en avril 1924, peu après le passage de Todd. Le principal objet de cette étude était de prendre la mesure du réservoir que formerait le barrage, ce qui a été fait jusqu'à 20 kilomètres en amont du site de ce dernier. Et apparemment ces investigations ont convaincu Li Yizhi que le projet maximal qu'il envisageait n'est pas réalisable : c'est d'ailleurs ce qu'il indique sans détour dans son second grand rapport en chinois, dont la rédaction doit se situer quelque part dans la seconde moitié de 1924 : ses nouveaux calculs montrent que, si en année normale il y aurait assez d'eau pour irriguer la totalité du Weibei (c'est-à-dire environ 4 millions ½ de *mu*), il n'y aurait aucun surplus en réserve pour les années de sécheresse ; et par ailleurs, il n'y a pas d'autre rivière exploitable en dehors de la Jing. Or, « la gorge de la Jing [en amont du site du barrage projeté] est trop étroite, et même si le barrage est très haut la quantité

d'eau restera faible, ça n'est vraiment pas économique (實不經濟). C'est pourquoi il convient d'abandonner provisoirement le projet de construction d'un barrage élevé et de se concentrer sur l'irrigation de la région au sud de la rivière Qing. Plus tard, quand on fera une autre recherche en amont pour trouver le site d'un réservoir, et qu'on aura plus de données sur les réservoirs, alors il sera possible de faire des plans pour irriguer le district nord. »

Ce second rapport offre en fait deux options, l'une encore très ambitieuse et l'autre plus réduite. La première correspond plus ou moins à la première phase dans le premier rapport, c'est-à-dire avec un barrage bas et un tunnel traversant le Zhongshan, et un seul canal correspondant plus ou moins à l'ancien canal Longdong, mais elle y ajoute deux réservoirs dans la plaine, et elle irriguerait, donc, environ 1,4 millions de *mu*, pour un coût de 1 940 000 dollars — on voit donc que les estimations ne cessent de monter.

Quant à la seconde version, plus réduite, donc, elle abandonne le site de Diaozui et le canal de 2600 mètres : en effet elle capte l'eau de la Jing au moyen d'un barrage bas situé beaucoup plus en aval dans la gorge, seulement 300 mètres en amont de l'ancienne prise d'eau du Longdong (représenté sur la carte ci-dessus, avec la mention 乙種計劃); mais au lieu de transférer l'eau vers la plaine au moyen d'un canal de contour, comme dans l'ancien système (et comme on le fera en 1930), on la fait passer par un tunnel de 1550 mètres de long, dont le débit serait identique à celui du grand tunnel dans la version précédente (soit 40 m³/s) ; il y a aussi un réservoir en plaine, et la surface irriguée est de 860 000 *mu* (environ 60% de la version précédente), pour un coût de 1 780 000 dollars — ce qui n'est pas une économie énorme, surtout si l'on considère que la structure de cette version suscite certains problèmes techniques que ne présentait pas l'autre, en matière d'évacuation des alluvions et des débris, notamment. En revanche ce projet pourrait être mené à bien en moins de deux ans, au lieu de quatre, ce qui n'est pas négligeable dans la situation d'urgence où l'on se trouve. Si bien que Li Yizhi conclut ainsi : « Notre bureau continue de préconiser le projet original, mais, dans le souci de proposer des éléments à nos collègues des pays amis qui se préoccupent des travaux du Weibei, nous avons donné un compte rendu détaillé de cette nouvelle option. »

En clair, ce sont les bailleurs de fonds de la CIFRC qui décideront ; et en effet, le souci premier de Li Yizhi, c'est que quelque chose se fasse en fin de compte, et très vite. On trouve dans les archives de Todd un texte de 9 pages, dactylographié en anglais, de toute évidence par Li Yizhi lui-même, mais malheureusement non daté, qui s'intitule « Modification of the Wei-peh irrigation project ». Ce texte, doit être quelque peu postérieur au précédent ; ce pourrait bien être le complément d'investigations sur la possibilité de créer un réservoir d'amont dont le rapport de la CIFRC pour 1924 (rédigé en 1925), annonce que Li Yizhi doit l'apporter incessamment à Pékin, où nous savons en effet qu'il s'est rendu en 1925. Or, dans ce document, Li Yizhi annonce (comme dans son second rapport en chinois) qu'il a déterminé que le réservoir d'amont ne contiendrait pas assez d'eau pour les surfaces à irriguer, et explique en termes très techniques pourquoi le projet réduit dont je viens de parler — et qu'il réduit encore — est en fin de compte préférable. De toute évidence, l'urgence de la situation et la menace de la famine — que mentionnent par ailleurs les membres du comité provincial de la CIFRC dans leur rapport pour cette même année 1924, où ils insistent aussi sur les déprédations sans fin des garnisons et des bandits — est le facteur déterminant qui a poussé Li Yizhi à accepter finalement de mettre de côté *sine die* son projet favori, même s'il ne désespère pas de le réaliser un jour, en faveur d'une solution moins grandiose, mais qui peut être mise en œuvre très vite.

Or, comme on sait, rien n'a été fait avant la fin de 1930 ; et si nous examinons les raisons pour lesquelles il en a été ainsi, nous retrouvons aussitôt la politique et les seigneurs de la guerre. La situation de blocage à la fin de 1924 est parfaitement illustrée par un discours extrêmement polémique prononcé par Li Yizhi le 12 octobre de cette année devant ce qui est manifestement le « comité d'administrateurs » du bureau d'hydraulique du Weibei (il parle d'une *dongshi hui*

董事會, mais sans préciser de quoi). L'urgence, explique Li Yizhi, c'est de trouver les fonds pour démarrer des travaux pour lesquels toutes les études nécessaires ont désormais été faites. Il y a trois sources de financement possibles : 1°) les habitants de la région, mais il est apparu que les campagnes locales pour lever des fonds n'ont donné aucun résultat, très certainement à cause de l'appauvrissement et de l'insécurité généralisés ; 2°) le gouvernement provincial, qui n'accepte de contribuer que s'il contrôle directement le projet (un auteur des *Wenshi ziliao* prétend que Liu Zhenhua aurait dit en personne à Li Yizhi que c'était d'accord si on se servait de l'irrigation pour cultiver du pavot pendant quelques années, mais je ne sais pas ce qu'il faut en penser⁸⁸) ; et 3°) les étrangers — mais, même si des ingénieurs étrangers sont venus et se sont déclarés très favorables au projet, ils se méfient, et on peut les comprendre : ils doivent tout vérifier par eux-mêmes, les communications sont difficiles, l'insécurité règne, les militaristes locaux se font la guerre, et les organismes étrangers ne veulent par conséquent traiter qu'avec le gouvernement de la province. La CIFRC, qui s'est manifestée comme le principal intéressé parmi ces organismes, pose des conditions pour s'engager : que la province assume sans attendre la moitié du coût ; que les fonds soient protégés ; et que les autorités, assemblée provinciale comprise, s'engagent solennellement à rembourser les prêts. Or, les autorités n'ont pris aucun contact avec la CIFRC à Pékin pour négocier.

La seule solution se résume donc à ce que Li Yizhi appelle un « proverbe occidental » : « Aide-toi, le ciel t'aidera » (*tian zhu zizhude ren* 天助自助的人), ce qui doit en l'occurrence s'appliquer non seulement à la province du Shaanxi et à son gouvernement, mais à chaque sous-préfecture concernée ; si bien que le gouvernement de Xi'an devrait mobiliser 60% du budget du projet du Weibei sous forme d'un « emprunt public pour l'irrigation » (*shuili gongzhai* 水利公債), dont 40% seraient souscrits dans les sous-préfectures du périmètre d'irrigation du Weibei ; Li Yizhi affirme d'ailleurs avoir déjà négocié les détails avec les autorités, et qu'ils devraient incessamment être rendus publics.

Mais le principal problème est à l'évidence politique : c'est que le patron du bureau d'hydraulique du Weibei, le fameux Li Zhongsan, qui un an plus tôt collaborait étroitement avec Li Yizhi, fait tout pour que le projet échappe à la province et à son bureau d'hydraulique dirigé par Li Yizhi, alors que la province ne veut pas en déléguer la responsabilité au bureau d'hydraulique du Weibei, qui est un organisme non gouvernemental. Li Zhongsan a essayé, sans succès d'ailleurs, de négocier avec le gouvernement de Pékin la création d'un bureau spécial du gouvernement central, qu'il représenterait au Shaanxi, mais la seule idée de mettre dans le coup un gouvernement aussi notoirement impuissant (et de plus, pourrait-on ajouter, à cette époque fameusement corrompu), paraît ridicule à Li Yizhi, qui préconise par conséquent de profiter de ce que Li Zhongsan est absent de la province pour que le comité du Weibei prenne les choses en mains et démarre tout de suite les travaux avec le reliquat des fonds d'investigation du comité provincial de la CIFRC, demande à Xi'an d'allouer des fonds de secours contre la famine pour continuer, et attende que l'« emprunt public pour l'irrigation » qui va être incessamment lancé commence à rendre, pour mener les travaux à bien.

Mais la cause de tous ces conflits, encore une fois, est politique. Li Yizhi précise à un moment que Li Zhongsan est parti (sans d'ailleurs demander son congé au Comité) pour aller combattre avec les forces de Hu Jingyi. Or, à cette date, la 2^e guerre entre les cliques du Zhili et du Fengtian bat son plein, et Hu Jingyi est en train de comploter avec Feng Yuxiang pour se retourner contre leur principal allié de la clique du Zhili, Wu Peifu, ce qu'ils feront d'ailleurs dix jours seulement après le discours de Li Yizhi dont je viens de parler : ils s'empareront par surprise de Pékin, déposeront le gouvernement en place, et s'allieront avec Zhang Zuolin (le seigneur de la guerre de Mandchourie) pour battre Wu Peifu — et ce sont là, je le précise en

⁸⁸ Zhao Bi 趙璧, « 解放前涇惠渠興修水利概述 », in *Wenshi ziliao cunqao xuanbian (jingji, xia)*, Pékin, Zhongguo wenshi chubanshe, 2002, p. 984.

passant, des conflits sanglants mobilisant de vastes quantités d'hommes et de matériel, une véritable guerre moderne, qui n'a rien à voir avec la guerre d'opérette entre seigneurs de la guerre souvent raillée par les observateurs étrangers (comme par exemple le futur général Stilwell, dont j'avais parlé), où des gamins en haillons tirent quelques coups de fusil au hasard en attendant que leurs patrons arrêtent les opérations à coups de télégrammes⁸⁹. Quoi qu'il en soit, nous savons par le témoignage de Li Zhongsan lui-même, publié bien sûr dans les *Wenshi ziliao*, qu'il avait agi comme émissaire secret de son frère juré Hu Jingyi (alors basé à Shunde, dans le sud du Zhili) dans ces négociations préalables au coup de Pékin : il était donc, en effet, loin des affaires du Weibei. Quant à son hostilité au gouverneur du Shaanxi, Liu Zhenhua, et à Li Yizhi, qui représentait d'une certaine manière le gouvernement provincial, je n'en ai pas d'explication très claire, sinon peut-être que Liu Zhenhua restait un membre de la clique Anfu, toujours active politiquement même si elle ne disposait d'aucun pouvoir militaire, et en même temps un client de Wu Peifu, par qui Hu Jingyi se considérait comme menacé à terme ; dans tous les cas, les hommes forts de Sanyuan, Hu Jingyi *in absentia* et Tian Runzou sur place, à qui Li Zhongsan était étroitement associé, n'étaient certainement pas des alliés de Liu Zhenhua.

Dans tous les cas, la dégradation rapide de la situation, en Chine en général et au Shaanxi en particulier, au lendemain de la deuxième guerre Zhili-Fengtian et du retournement d'alliance provoqué par le coup de Pékin en octobre 1924, fait qu'aucune organisation philanthropique ne mettrait un sou dans un projet comme le Weibei. Dans son rapport pour 1925, d'un ton extrêmement pessimiste, le comité provincial du Shaanxi explique qu'il a encore cherché le moyen de mobiliser des fonds pour le projet, mais, étant donné que la région du Guanzhong est plus ou moins devenue un champ de bataille permanent, absolument rien ne peut être fait. Au printemps de cette année Liu Zhenhua quitte le Shaanxi pour aller appuyer un de ses adjoints au Henan, qui était en conflit avec Hu Jingyi, et son armée se fait proprement anéantir, lui-même se retrouvant complètement isolé sous la protection de Yan Xishan, le seigneur de la guerre et « gouverneur modèle » du Shaanxi. Au moment de quitter Xi'an il a laissé son poste aux mains de Wu Xintian 吳新田, un seigneur de la guerre également peu recommandable qui était arrivé au Shaanxi en 1921 avec Feng Yuxiang et rançonnait depuis lors le sud de la province en toute indépendance. Nous savons par un témoignage recueilli par Todd auprès d'un ami chinois revenant de la région en mai 1925 que Wu Xintian, qui n'avait d'autre idée que d'accroître ses forces, ne contrôlait qu'une toute petite partie de son territoire, le reste étant aux mains d'une multiplicité de seigneurs de la guerre locaux, petits et grands, dont le principal était le fameux Tian Runzou, président du comité d'hydraulique du Weibei l'année précédente quand Todd l'avait rencontré, à présent basé à Weinan, sur la Wei en aval de Xi'an, avec une force d'une vingtaine de milliers d'hommes ; pour parcourir la centaine de kilomètres séparant Xi'an de Tongguan, à en croire le même informateur, il fallait passer par pas moins de 11 contrôles militaires, plus ou moins indépendants les uns des autres.

C'est donc au milieu de cette anarchie que Li Yizhi envoie d'abord son disciple et adjoint Xu Kai essayer de négocier un financement avec la CIFRC, puis, comme la mission n'a rien donné, part lui-même pour une tournée des grandes villes afin d'essayer d'intéresser les pourvoyeurs de fonds, charitables ou autres, également sans succès. Quand il retourne au Shaanxi l'année suivante, il est bloqué, comme je l'ai déjà mentionné, par le siège de Xi'an et repart enseigner à Pékin et à Nankin.

Le siège de Xi'an par Liu Zhenhua, qui a duré huit mois, a été un épisode assez épouvantable et a fait l'objet de très nombreux témoignages, mais il serait bien sûr beaucoup trop long d'en parler ici en détail. Liu Zhenhua lui-même, qui était donc l'hôte forcé de Yan Xishan au Shaanxi, avait pu reprendre du service grâce à la rupture entre Feng Yuxiang et Zhang Zuolin

⁸⁹ Sur cette évolution, voir aussi John Earl Baker, *Explaining China*, Londres, Philpot, 1927, p. 65, 68-70 ; et cours du 15/2/06 (sur la modernisation des armements et la professionnalisation des armées des seigneurs de la guerre).

(les complices dans le coup de Pékin en octobre 1924), lesquels étaient ouvertement entrés en guerre un an plus tard, Feng Yuxiang ayant à ce moment replié ses forces au nord de la grande muraille, dans le Chahar et le Suiyuan. Les ennemis de 1924, Wu Peifu et Zhang Zuolin, s'étant à nouveau alliés (contre Feng Yuxiang), Wu Peifu était allé chercher Liu Zhenhua dans son exil et l'avait nommé « commandant en chef responsable de l'extermination des bandits au Henan, au Shaanxi et au Gansu » (豫陝甘剿匪總司令) — vaste programme assurément. Liu était donc reparti pour son ancien fief de l'Ouest du Henan, où il avait reconstitué son armée en y incorporant force bandits et membres de sociétés secrètes, avait battu un certain Yue Weijun 岳維峻 (vieux compagnon de Hu Jingyi qui l'avait remplacé à la tête de ses forces après sa mort en avril 1925, âgé de seulement 34 ans), qui avait pris à son tour le chemin de l'exil chez Yan Xishan ; et il était donc entré au Shaanxi, où il avait mis le siège autour de Xi'an avec la volonté affichée d'exterminer ses défenseurs, à savoir un certain Li Huchen 李虎臣, un ancien subordonné de Hu Jingyi, et Yang Hucheng.

Les témoignages sur le siège de Xi'an, disais-je, abondent (il y a un cahier entier de *Wenshi ziliao* sur le sujet), mais ils sont assez contradictoires. Les récits des *Wenshi ziliao* parlent tous d'une défense héroïque, ce qu'elle a indiscutablement été, et portent Yang Hucheng au pinacle. En revanche on a quelques témoignages de missionnaires enfermés dans la ville et ayant refusé de la quitter (ce qu'ils auraient pu faire grâce aux interventions des puissances étrangères), d'après qui les troupes qui défendaient la ville n'étaient que des pillards commandés par des chefs de bandits — c'est par exemple ce que dit dans un article du *Times* un certain Dr Wyatt, de la société des missionnaires baptistes, qui y est allé en volontaire. Dans tous les cas, ce qui est sûr, c'est que la ville, qui était cernée par un dispositif infranchissable de tranchées et de fortifications disposées par Liu Zhenhua, a souffert d'une famine effroyable (on parle d'une cinquantaine de milliers de morts), et que les sous-préfectures des environs, en particulier celles du Weibei, ont également été le théâtre de combats meurtriers.

Le siège de Xi'an, qui durait depuis la mi-avril, a été levé à la fin novembre par une armée arrivant de l'Ouest, depuis le Gansu, qui était l'« Armée nationale » (*guominjun*) de Feng Yuxiang, arrivant là au terme de ce qu'on a parfois appelé, un peu abusivement, une « longue marche ». En fait les troupes de Feng Yuxiang avaient dû se replier dans un certain désordre depuis leur forteresse de Nankou — une passe au nord de Pékin où elles s'étaient fortifiées pour protéger contre les forces de Wu Peifu et Zhang Zuolin le domaine où Feng Yuxiang s'était replié en Mongolie intérieure depuis une année environ et où il cherchait à se reconstituer en attendant un nouveau destin national. Feng Yuxiang lui-même, qui était devenu un client de l'URSS, au moins pour en obtenir une aide militaire, était parti pour Moscou en mai 1926, où il avait été reçu avec honneurs et où il était accompagné par Yu Youren, alors un leader important du Guomindang (i.e. le régime de Canton, qui s'apprêtait à lancer la reconquête du pays depuis le Sud), et Li Dazhao, un des fondateurs du parti communiste et également membre du Guomindang — je vous rappelle en effet que depuis 1923 les deux partis s'étaient alliés sous la houlette de conseillers soviétiques. L'intervention de Feng Yuxiang pour libérer Xi'an aurait été négociée à Moscou. Sa nouvelle « Guominjun unifiée » (ainsi nommée parce qu'elle incorpore d'autres Guominjun, en plus de l'armée originelle de Feng Yuxiang), et reconstituée dans le Nord-Ouest lointain, absorbe donc le Gansu et pénètre au Shaanxi, où Yu Youren est déjà aux avant-postes à Sanyuan.

La libération de Xi'an marque le début d'un bref épisode « révolutionnaire » dans la ville dominée par les forces de la nouvelle armée nationale de Feng Yuxiang et par ses alliés politiques du Guomindang — dont l'« armée révolutionnaire » est désormais engagée dans l'expédition au Nord sous le commandement de Chiang Kai-shek — et du Parti communiste. (De ce point de vue on a parfois comparé Xi'an en 1927 à « Hankou la rouge », dominée par le Guomindang de gauche et les communistes à la même époque.) C'est, dans l'histoire de la province, en quelque sorte une fausse articulation, en ce sens que le Shaanxi va servir pendant

trois ans de base arrière aux forces de Feng Yuxiang, qui, après avoir quitté le Shaanxi au début de 1927 pour faire sa jonction avec l'expédition au Nord des forces cantonaises finira par rompre avec Chiang Kai-shek — et de base arrière exploitée sans le moindre scrupule. C'est pourtant là — à cette fausse articulation (la vraie articulation, c'est l'installation définitive du pouvoir nationaliste à Xi'an en octobre 1930) — que je m'arrêterai pour cette année. Concernant l'histoire qui nous sert de fil conducteur, Li Yizhi est rentré à Xi'an après la libération de la ville, pleins d'espairs pour ses projets sans nul doute, d'autant plus que pendant 6 mois le commandant en chef de la place n'était autre que son vieux compagnon Yu Youren ; mais il a été amèrement déçu et est parti au début de 1927, plus ou moins en claquant la porte — en faisant publiquement état de la déception qui lui causaient des chefs progressistes qui ne pensaient qu'à la guerre et à la révolution et se désintéressaient des souffrances du peuple et des projets de développement économique.

Pendant les trois années qui suivent le projet du Weibei semble définitivement en panne, et, comme je l'ai déjà exposé, au moins dans les grandes lignes, il faudra attendre la fin de 1930 pour que les choses démarrent, mais alors dans des conditions politiques totalement différentes, à l'initiative de la CIFRC, et à ses conditions. C'est par cela donc — et d'abord par une analyse de la terrible famine qui a mené à ces événements — que je débiterai dans un an la suite de cet exposé, dont vous avez pu d'ores et déjà vous rendre compte des multiples ramifications.